Maurice Lemire

Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français

Vie des Lettres canadiennes



9358

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL



Bibliothèque Nationale du Québec

LES GRANDS THÈMES NATIONALISTES DU ROMAN HISTORIQUE CANADIEN-FRANÇAIS

Collection « Vie des Lettres canadiennes »

dirigée par

Benoît LACROIX et Jean MÉNARD

1 — SŒUR SAINTE-MARIE-ÉLEUTHÈRE, c.n.d., *La Mère dans le roman canadien-français,* 1964.

2 — Marcel-A. GAGNON, *Le Ciel et l'Enfer d'Arthur Buies,* 1965.

3 — Paulette COLLET, *L'Hiver dans le roman canadien-français,* 1965.

4 — Jean MÉNARD, *Xavier Marmier et le Canada. Relations franco-canadiennes au XIX^e siècle,* 1967.

5 — Roger LE MOINE, *Joseph Marmette, sa vie, son œuvre,* suivi de *À travers la vie,* 1968.

6 — Roland BOURNEUF, *Saint-Denys-Garneau et ses lectures européennes,* 1969.

7 — Jean-Paul TREMBLAY, *À la recherche de Napoléon Aubin,* 1969.

8 — Maurice LEMIRE, *Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français,* 1970.

Maurice Lemire

Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français

Vie des Lettres canadiennes 8

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL, QUÉBEC, 1970

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention accordée par le Conseil canadien de recherches sur les humanités et provenant de fonds fournis par le Conseil des arts du Canada.

Dépôt légal (Québec)

3e trimestre 1970.

PS
8191.5
N3L4 S2

AIL-5-4-72

© 1970, LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

D'70011.42

À la mémoire
de ma mère
Amilda Bastien-Lemire

AVANT-PROPOS

Le néo-nationalisme qui domine la pensée québécoise depuis une décennie paraît en rupture de ban avec le nationalisme traditionnel. Il a d'abord liquidé tous les mythes de l'ancienne idéologie : messianisme compensateur, survivance par la terre, langue gardienne de la foi... Il a fait ressortir systématiquement tous les traits qui assimilent notre condition à celle des colonisés : dépendance économique et culturelle, asservissement politique à la majorité anglophone... Aussi paraît-il l'opposé du nationalisme traditionnel qui a toujours présenté les gloires du passé comme une compensation à l'ingratitude de l'histoire.

En fait, ce néo-nationalisme est-il la contrepartie ou tout simplement l'évolution du nationalisme traditionnel ? La question est d'importance puisque de la réponse dépend l'acceptation ou le refus de notre passé. Les générations actuelles doivent-elles s'appuyer sur le legs des prédécesseurs ou tout rejeter pour recommencer à pied d'œuvre ? Pour répondre à cette question, il faut abandonner les partis pris et les préjugés et se mettre à l'étude du nationalisme traditionnel du Canada français.

Cette première forme de nationalisme s'étant manifestée dans tous les secteurs de la vie publique — politique, économie, religion, littérature, etc., — une étude exhaustive requerrait la collaboration de spécialistes dans chacune de ces branches. Nous espérons qu'un jour prochain, on entreprendra ce travail. Pour le moment notre projet est plus limité : au lieu de la méthode globale, nous adoptons, par la force des circonstances, la méthode de l'échantillonnage. À partir du roman historique nous tenterons de dégager les grands thèmes du nationalisme canadien-français.

Pourquoi le roman ? Une enquête pourrait tout aussi bien se mener à partir des journaux et des revues, des discours de nos hommes politiques, des essais ou de toute autre manifestation de la pensée nationale. Nous choisissons de préférence le roman parce qu'il est particulièrement populaire auprès des auteurs nationalistes : à peu d'exceptions près, les romans, surtout à partir de 1860 jusqu'à 1939, sont plus ou moins voués à la cause nationale. De plus, la littérature d'imagination a une valeur significative spéciale : l'histoire, le journalisme, l'art oratoire peuvent être nationalistes en interprétant les faits à l'avantage d'un peuple, mais ils restent toujours asservis aux contingences de la réalité immédiate. Le roman impose une seule contrainte, celle de la vraisemblance. Les sujets, les personnages, les intrigues dépendent uniquement de la fantaisie de l'auteur. C'est ainsi qu'arrivent à l'expression des aspirations qui n'osaient paraître au grand jour. L'énorme quantité de romans historiques par rapport à une production littéraire relativement restreinte indique la voie que s'est choisie un nationalisme clandestin.

Pourquoi le roman historique ? L'idéologie nationaliste a inspiré trois genres : le roman historique, le roman du terroir et le roman de libération nationale. Nous avions originellement le dessein d'embrasser les trois ; malheureusement nous avons dû nous restreindre au plus important. Nous tenons à le signaler pour qu'on connaisse bien les limites de notre étude. Le roman historique offre en outre une matière encore vierge sous certains rapports. Les travaux de M. D. Hayne, la thèse de M^lle^ Margaret Taylor et l'article de M. Roger Le Moine [1] *ont surtout trait à la technique du roman historique. L'idéologie centrale reste encore inexplorée. Monsieur Guy Plastre a bien traité de la survivance française dans le roman* [2]*, un article isolé a paru sur le patriotisme dans l'œuvre de Laure Conan* [3]*, mais rien ne donne une idée d'ensemble du nationalisme canadien-français dans le roman.*

Quels romans analyserons-nous ? Devrions-nous nous limiter aux meilleures réussites, laissant de côté comme sans intérêt les œuvres médiocres ? Puisqu'il s'agit d'une sorte d'enquête, nous devons tenter d'être exhaustif. Faire abstraction des romans mineurs ré-

1 Voir notre bibliographie.

2 Dans *Une constante de la littérature canadienne : le thème de la survivance française.* Thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1953.

3 A. DANDURAND, dans *l'Action française,* vol. XIV, n° 1, 1925, pp. 25-26.

duirait notre échantillonnage à la portion congrue et rendrait impossible toute conclusion un peu générale. Attacher par contre autant d'importance aux petits romans d'Adèle Bibaud qu'aux Anciens Canadiens *fausserait toute perspective. Il faut garder une certaine proportion dans l'évaluation des œuvres. Toutefois la réputation ne doit pas être notre seul critère. Des détails révélateurs nichent souvent aux endroits les plus inattendus, et la vérité jaillit parfois le plus spontanément des auteurs sans art et sans apprêts.*

C'est également le désir d'élargir notre enquête le plus possible qui nous a porté à prendre le terme de roman au sens large. Le lecteur ne devra pas se surprendre de trouver parfois des contes et des nouvelles analysés au même titre que des romans. La notion de thème inclut nécessairement celle de nombre ; on ne parle pas de thèmes pour un ou deux exemples. Or le thème dans son évolution respecte rarement le cloisonnement des genres. Dans une littérature élaborée, on peut découper arbitrairement les thèmes d'après les genres sans appauvrir trop son sujet. Mais dans une littérature comme la nôtre, on risque de se priver d'éléments irremplaçables. Sans faire une étude exhaustive des contes et des nouvelles, nous avons glané çà et là des œuvres marginales qui pouvaient enrichir notre sujet.

Pour la même raison, nous avons inclu dans notre étude des auteurs français (Le Sage, de Trobriand, Chevalier, Verne), belges (Thil-Lorrain) et canadiens-anglais (William Kirby, Mrs. Leprohon, John Lespérance). Comment ces étrangers peuvent-ils refléter notre sentiment national ? À l'exception d'Alain-René Le Sage, tous ces romanciers se sont penchés avec énormément de sympathie sur nos problèmes et certains ont tenté de s'inscrire dans le mouvement national du pays. C'est le cas en particulier de Régis de Trobriand et de Jules Verne qui ont voulu prolonger par le roman l'idéal des Patriotes de 1837. D'autres romanciers comme William Kirby, Eleanor Leprohon et John Lespérance ont vécu au pays, ont assimilé notre histoire et ont voulu en donner une expression en accord avec nos convictions nationales. Leurs œuvres ne nous sont pas étrangères.

Quelle sera notre méthode de travail ? Notre plan est simple ; nous suivrons l'ordre chronologique des événements. Nous obtiendrons de cette façon un panorama complet de l'histoire du Canada puisque tous les grands faits ont trouvé place dans l'une ou l'autre

intrigue. Nous respecterons ainsi la volonté des romanciers qui rêvaient pour la plupart de romancer toute l'histoire [4].

En suivant l'ordre chronologique nous trouvons des thèmes de deux ordres, les uns positifs, les autres négatifs correspondant aux deux périodes de notre histoire. Les premiers, particuliers au régime français, exaltent les qualités de la race qu'ils incarnent dans des héros ou des types. Les seconds, inspirés de la défaite et de ses séquelles, tentent de corriger l'histoire en lui donnant une interprétation favorable.

Le mot thème est pris ici dans un sens analogique qui l'apparente à la musique. Il s'agit de motifs qui reparaissent d'un roman à l'autre avec une certaine périodicité. Dans la première partie ce sont des figures qui ont valeur de types : le missionnaire, le pionnier, le soldat, l'explorateur. Dans la seconde partie ce sont des événements : 1759, 1775, 1812, 1837. Ce sont là les pôles d'attraction les plus puissants. Bien sûr, il existe d'autres thèmes, mais nous les considérons comme mineurs. Le thème du gouvernement de Frontenac est l'un des plus élaborés mais il n'a pas vraiment d'incidences nationalistes. Le thème de l'Iroquoise en est un autre assez développé mais non directement engagé ; nous avons toutefois décidé de le conserver parce qu'il manifeste le désir d'une littérature nationale.

Nous nous excusons auprès des historiens de ne pas leur présenter un parallèle constant entre l'histoire et le roman. Ce parallèle aurait permis d'apprécier jusqu'où vont les transformations opérées par le nationalisme. Mais nous considérons que ce travail relève plus de la compétence de l'historien que de la nôtre. Citer les documents de première main, en discuter les diverses interprétations risquerait de nous faire perdre de vue le but premier de notre travail qui est de rechercher le véritable sentiment national à travers le roman historique. D'ailleurs, nous ne croyons pas ce parallèle nécessaire à l'intelligence de notre sujet.

---

4 Charles Marcil fait une première tentative en ce sens en 1867 dans *l'Héritière d'un millionnaire*, mais avec bien peu de succès. Marmette avoue la même intention dans la préface de *François de Bienville*. Ernest Myrand écrit son premier roman sur Jacques Cartier dans l'espoir de présenter plus tard les autres grands personnages de l'histoire. J.-A. Lefebvre écrit un roman pour compléter l'histoire (Préface de *l'Impératrice d'Amérique*).

INTRODUCTION

Le roman historique tient dans nos lettres une place bien relative, il faut en convenir. Il ne compte pas de chefs-d'œuvre ni même de vraies réussites. C'est pourquoi la critique d'aujourd'hui tend à l'ignorer. Par ailleurs, il jouit d'une popularité presque continue pendant plus d'un siècle. Sa vogue le prouve ; nous comptons trois fois plus de romans historiques que de romans du terroir.

À première vue, cette vogue paraît inconciliable avec l'absence de véritables réussites. Ce roman ne s'impose certes pas par sa valeur intrinsèque. Serait-ce par la mode ? Longtemps avant la fin du XIX^e^ siècle, le genre tombe en désuétude partout, sauf au Québec. Serait-ce alors que notre histoire offre une source particulièrement riche d'inspiration ? La facture même des romans indique le peu de cas que l'on fait de la littérature. La popularité du roman historique s'explique donc par une cause extrinsèque à la littérature.

Nous pouvons invoquer ici deux causes extrinsèques, l'apostolat des bonnes lectures et le nationalisme. La première n'est pas tout à fait étrangère à la popularité du roman ; souvent on a proposé l'histoire du Canada comme sujet édifiant. Mais l'épouvantail des mauvaises lectures disparaît sans pour autant entamer la popularité du roman historique. Reste donc le nationalisme.

Le roman historique n'aurait pas connu une telle popularité au Canada s'il n'avait servi de véhicule à une certaine forme de nationalisme. Aussi son évolution suit-elle pas à pas celle du mouvement national. Il naît avec le nationalisme romantique importé au Canada par Garneau. Il vise d'abord les mêmes objectifs mais, sous l'influence de l'ultramontanisme, il subit bientôt une certaine éclipse. Il faut la flambée de nationalisme consécutive à la pendaison de Riel pour le ranimer. Puis nouvelle éclipse jusqu'à la fondation de

l'Action française. Après une nouvelle vogue, le genre décline avec le nationalisme romantique qui s'éteint au début de la guerre de 1939.

On peut distinguer avec le père J.-T. Delos deux sortes de nationalisme : le nationalisme libéral et le nationalisme ethnico-racial. Le premier marque l'éveil de l'esprit de corps chez le peuple qui veut secouer le joug de l'aristocratie — il s'épanouit pleinement au cours des révolutions américaine et française. Le second prend corps avec l'éveil des nations subjuguées par l'impérialisme — il se répand à travers l'Europe avec les guerres napoléoniennes.

La première forme est surtout caractérisée par l'action politique ; elle anime les révolutions bourgeoises dans presque tous les pays de l'Europe de l'Ouest ; elle est sous-jacente à l'instauration de la plupart des monarchies constitutionnelles. La seconde forme naît le plus souvent dans la clandestinité chez les peuples conquis ou dominés : Pologne écrasée par la Russie, Hongrie fondue dans l'Empire autrichien, Grèce asservie par la Turquie, Allemagne et Italie morcelées en une mosaïque de petites principautés... Elle s'adresse moins à la puissance dominatrice qu'à la nation elle-même dont elle veut former la conscience nationale. Elle s'incarne surtout dans les écrits. Elle recueille tous les éléments épars du patrimoine culturel et les valorise aux yeux du peuple en les comparant à ceux des autres nations. Elle étudie les mœurs, l'histoire, le folklore et tâche de les vulgariser pour conditionner la pensée populaire.

Dans la plupart des pays dominés, le nationalisme ethnico-racial ou romantique a été le ferment de toute une littérature. En Allemagne, par exemple, dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les écrivains s'appliquent à donner une valeur nationale à leur littérature en l'opposant à l'universalisme gréco-latin ou français. Lessing dégage les fondements du théâtre germanique en le confrontant avec le théâtre français (1767), Klopstock dans ses odes exalte le passé allemand (1769), Herder lance le culte du folklore comme miroir de l'âme des peuples (1778), Arnim et C. Brentano recueillent les vieilles légendes allemandes et Fichte appuie l'idée de résistance au lendemain de Tilsit sur les vertus de la langue et de la race allemande *(Discours à la nation allemande).* Cette littérature typique du nationalisme romantique tourne le peuple vers son passé et l'amène à cultiver son particularisme. Là se trouvent les éléments essentiels du romantisme : rejet du colonialisme intellectuel gréco-

latin au profit des cultures indigènes, goût de l'exotisme et de la couleur locale, vogue de la modernité, c'est-à-dire de toutes les institutions dont vivent les peuples modernes, religion, coutumes, folklore... Aussi peut-on se demander si le nationalisme n'a pas engendré le romantisme.

Malgré sa condition de pays conquis, le Canada a connu quand même les deux formes de nationalisme. L'oppression consécutive à toute conquête devait normalement nous faire passer immédiatement à la deuxième forme, mais les autorités britanniques ont manifesté une bienveillance surprenante pour l'époque. Lors de la Révolution américaine, l'Angleterre doit faire des concessions importantes pour se garantir la fidélité de sa nouvelle colonie. L'existence de la race canadienne-française n'est d'ailleurs pas en danger : la faible immigration britannique au pays, même après l'arrivée des Loyalistes, laisse aux Canadiens une supériorité numérique très rassurante.

En 1791, la Métropole octroie un genre de gouvernement représentatif. Une députation nombreuse s'achemine vers Québec. En moins d'une génération nos parlementaires deviennent suffisamment aguerris pour faire jouer à leur avantage la constitution britannique. Mais ils découvrent les visées ambitieuses de l'oligarchie. Londres leur apparaît alors comme la sauvegarde des intérêts du peuple. C'est à cette époque que les réformistes des deux Canadas s'unissent pour revendiquer les droits populaires.

Cette première forme de nationalisme n'a pas de relation directe avec le romantisme naissant. Elle cherche à se définir grâce aux libéraux anglais, français et américains : Locke, Blackstone et Burke, Lamennais, Tocqueville, Jefferson et Fox [1]. Toute centrée sur l'action, elle débouche sur les Troubles de 1837-1838. Elle ne produit pas d'œuvres littéraires.

L'échec de la Rébellion et la répression qui s'ensuit donnent une orientation nouvelle au nationalisme canadien. Pour une période indéterminée l'action devient inutile. Nos hommes politiques et nos hommes d'affaires savent que le salut du peuple est dans la collaboration pour ne pas dire dans la soumission. Alors s'opère une sorte de divorce entre la pensée officielle qui exprime des sentiments de convenance et la pensée nationaliste qui cultive des aspi-

1 T. CHAPAIS, *Cours d'histoire du Canada*, t. III, pp. 91-92.

rations fondamentales de liberté. Cette dernière se réfugie chez les intellectuels, sans moyens d'action immédiats. Garneau sera son premier porte-parole.

Notre historien national n'a rien d'un leader : constitution délicate, santé fragile, timidité insurmontable qui lui rend pénibles les contacts sociaux. Issu d'un milieu modeste, il n'a pas l'avantage de faire des études classiques. Ce sera en somme le fonctionnaire effacé qui travaille dans l'ombre, image de la conscience nationale qui ronge son frein en attendant de s'exprimer au grand jour.

Dès sa jeunesse, il saisit tout le tragique de la destinée des siens :

> Ce qu'il constate d'abord dans l'état de sujétion des siens, c'est le mal de la domination étrangère, l'étouffement de tout un peuple, sa difficile accession à la *res publica,* son dénûment économique, sa pauvreté intellectuelle, mais encore sa volonté de survie, l'appui et l'influence de l'Église. Comment oublier que la Guerre de Sept Ans et la Conquête avaient buriné jusqu'au plus vif la chair et l'âme de ses aïeux ? [2]

Un séjour de deux ans en Europe le met en contact direct avec la pensée romantique et lui fait découvrir une idéologie conforme à ses aspirations.

À Londres, Garneau se lie avec des exilés polonais et se fait admettre dans les rangs de la Société littéraire des amis de la Pologne. Il compose pour eux une pièce de vers : *Souvenirs d'un Polonais.* Il ne fraternise si rapidement avec ces exilés qu'en raison des similitudes qu'il trouve entre le sort de la Pologne et celui du Canada. Il écrit à M. Winter le 29 décembre 1832 :

> La domination étrangère est le plus grand mal dont un peuple puisse être frappé. Plusieurs de nos griefs ressemblent à ceux dont les braves et malheureux Polonais avaient à se plaindre. Mais courage ! La cause de la justice et de la liberté est trop sainte pour ne pas triompher [3].

Dès ce moment, Garneau assimile le sort de ses compatriotes à celui des nations opprimées de l'Europe. On peut en voir la confirmation dans les affinités qu'il ressent pour les défenseurs de l'Irlande, O'Connell, Edmund Burke, Roebuck.

---

[2] A. LAUZIÈRE, « Le romantisme de F.-X. Garneau », dans la *Revue de l'Université d'Ottawa* (avril-juin 1961), p. 167.

[3] Cité par Thomas Charland dans *Centenaire de l'Histoire du Canada de Garneau,* p. 121.

C'est d'abord en émule des grands poètes romantiques que Garneau rêve de chanter sa patrie malheureuse. À travers « Lamartine élégiaque et démocrate, Béranger patriote, Delavigne dramatique, Byron héroïque et libéral, Chateaubriand américain, Hugo versificateur...[4] », il tente d'exprimer sa ferveur patriotique. Dès son retour au Canada, il écrit un nombre assez considérable de poèmes ; tantôt il évoque les rêves ambitieux de nos premiers guerriers, tantôt, il réhabilite le peuple et revendique ses droits. Sa poésie plutôt médiocre n'a malheureusement, ici, aucun retentissement comparable à celui d'un Byron ou d'un Lamartine en Europe. Il faut croire qu'il s'en aperçoit après quelques années et qu'il décide de troquer Pégase contre Mnémosyne.

Garneau sera un historien romantique comme il a été un poète romantique. « Au XIX^e^ siècle, écrit le père Delos, on ne fait pas de l'histoire mais de l'histoire nationale [5]. » Chaque historien écrit en fonction de sa communauté nationale. Qu'il soit français, anglais, allemand ou espagnol, il cherche à montrer le rôle de sa nation dans l'évolution de la civilisation. Il fait reposer son interprétation sur des qualités propres à sa race. Si, d'une part, il tend à démythifier l'histoire en fondant ses explications sur des documents, d'autre part, il concourt à accréditer scientifiquement les légendes particulières à son peuple. Voilà pourquoi l'histoire au XIX^e^ siècle, loin de travailler en sens contraire de la littérature, l'épaule et souvent la nourrit. Aussi trouve-t-on à cette époque un tel mélange des genres qu'on se demande où finit l'un et où commence l'autre : roman historique, histoire romancée, drames historiques, poèmes épiques qui retracent l'histoire de l'humanité comme *Jocelyn, la Chute d'un ange, la Légende des siècles.*

Bien avant de commencer son histoire, Garneau a déjà des maîtres : Michelet, Thierry et Guizot, les plus romantiques de l'époque. Une hypothèse de Thierry le frappe en particulier : toute l'histoire de France et d'Angleterre s'expliquerait par l'antagonisme séculaire des deux races, antagonisme constant et indéfectible qui, selon Garneau, ne peut que se perpétuer au Nouveau Monde. Inconsciemment, fort probablement, notre historien poursuit les objectifs du romantisme nationaliste : la mission providentielle de la nation, l'exaltation de la race, le culte du héros.

---

4 A. LAUZIÈRE, *op. cit.*, p. 173.
5 J.-T. DELOS, *la Nation*, t. II, p. 33.

Garneau n'est certes pas l'initiateur du messianisme canadien-français — il se faisait une trop haute idée de l'histoire pour s'affranchir ainsi de la discipline de ses maîtres. Toutefois cette influence qui le pousse à ne rien avancer que sur la foi des documents est aussi la même qui l'incite à voir dans l'histoire canadienne une expression nouvelle de la destinée quasi providentielle de la race française :

> Appliquant la doctrine de Thierry de l'influence de la race, c'est à la clarté de son origine et de son âme françaises qu'il interprète les faits du passé canadien. Dès l'aube des navigations normandes aux terres d'Amérique, il voit dans le geste du colon à l'assaut des forêts laurentiennes la prise de possession du sol canadien par un peuple en germination. Sa destinée sera de lutter inlassablement contre l'Indien d'abord, contre l'Anglais ensuite et finalement contre l'assimilateur. Dans ces luttes, malgré la différence des armes, le but final des Canadiens français reste identique, qui est de conserver leur religion et leur nationalité [6].

Selon Gustave Lanctot, encore, ce serait le mérite principal de Garneau d'avoir su dégager des événements la destinée particulière du peuple canadien-français [7]. De la destinée à la mission, il n'y a qu'un pas bien vite franchi par les disciples de l'historien.

L'histoire de Garneau exalte aussi la race. En effet, Guizot et Thierry semblent bien lui avoir fourni leur théorie de l'histoire rectificatrice des faits du passé et créatrice de la foi nationale. D'Augustin Thierry tout spécialement, il a adopté et adapté la doctrine de la survivance des atavismes et celle de l'antagonisme de deux grandes races comme facteur de développement de la conscience nationale et des caractéristiques distinctives et irréductibles de chacune. Le tableau de l'antagonisme de la France et de l'Angleterre en Europe lui fournit d'avance le cadre d'une portion de l'histoire du Canada, celle de l'opposition constante et tragique dans le Nouveau Monde entre la race française et la race anglo-saxonne. En partant des théories de Thierry, Garneau est donc amené à placer les questions de race au centre même de son histoire. Sans prendre parti ouvertement pour la race française, il invite à le faire.

Enfin, l'histoire de Garneau incite au culte des héros. En faisant de la lutte l'élément central de la destinée des Canadiens

---

6 G. LANCTOT, « L'œuvre historique de Garneau », dans *Centenaire de l'Histoire de F.-X. Garneau*, p. 20.

7 *Loc. cit.*

français — lutte contre la nature, lutte contre les Indiens, lutte contre les Anglais — la thèse de Garneau appelle nécessairement le culte du héros. Les conditions excessivement difficiles de l'établissement et de la survie de la colonie sont la preuve de l'héroïsme constant des colons.

En somme l'histoire de Garneau contient en germe tous les éléments du romantisme nationaliste et il suffira de disciples moins rigoureux pour qu'ils apparaissent au premier plan.

La parution de cet ouvrage fut une véritable révélation pour la plupart des Canadiens français. Jusqu'alors, ils avaient ignoré presque complètement leur passé [8] et se prenaient pour des vaincus. La vérité historique leur permettrait de relever la tête. C'était l'objectif visé par Garneau : « Je veux empreindre cette nationalité d'un caractère qui la fasse respecter par l'avenir. En rectifiant l'histoire militaire de la Conquête, j'ai mis les Canadiens en état de repousser toute insulte à cet égard [9]. » Les quelques témoignages qui nous restent montrent bien le réveil de la fierté nationale chez un peuple qui prend connaissance de son passé :

> Nous n'oublierons jamais l'impression profonde que produisit sur nos jeunes imaginations d'étudiants, la parution de l'Histoire du Canada de M. Garneau. Ce livre était une révélation pour nous. Cette clarté lumineuse qui se levait tout à coup sur un sol vierge, et nous en découvrait les richesses et la puissante végétation, les monuments et les souvenirs, nous ravissait d'étonnement autant que d'admiration [10].

L'accueil de Philippe Aubert de Gaspé est encore plus explicite :

> Vous avez été longtemps méconnus mes anciens frères du Canada ! Vous avez été indignement calomniés ! Honneur, cent fois honneur à votre compatriote, M. Garneau, qui a déchiré le voile qui couvrait vos exploits ! Honte à nous, qui, au lieu de fouiller les anciennes chroniques si glorieuses pour notre race, nous nous contentions de baisser la tête, sous le reproche humiliant de peuple conquis, qu'on nous jetait à la face, à tout propos [11].

L'*Histoire du Canada* ne représentait pas seulement le rétablissement des faits en notre faveur, mais aussi et surtout une ouverture

---

8 Il faut songer ici à Joseph Doutre qui s'excusait dans la préface des *Fiancés de 1812* d'ignorer l'histoire du Canada parce que personne ne s'était préoccupé de l'écrire.

9 Lettre à L.-H. La Fontaine, 17 sept. 1850. Citée par Henri-Raymond Casgrain, *Œuvres complètes,* t. II, p. 132.

10 H.-R. CASGRAIN, *Œuvres complètes,* t. I, p. 353.

11 *Les Anciens Canadiens,* p. 201.

sur « Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux » comme le disait Crémazie. À l'instar des autres collectivités humaines, il devenait possible d'avoir nos signes providentiels, notre mission, nos héros, nos prodiges de courage et de bravoure. L'histoire était là comme un vaste dictionnaire où il suffisait de choisir les mots pour écrire de nouveaux poèmes épiques. Aucun genre littéraire n'y manqua.

En poésie, c'est Octave Crémazie qui le premier montre d'une main de maître le parti à tirer de l'histoire. En 1855 paraît *le Chant du vieux soldat canadien* et, trois ans plus tard, *le Drapeau de Carillon*. Toutefois la production subséquente est plutôt décevante ; l'Université Laval a beau instituer un concours de poésie pour célébrer les grands faits de notre histoire, il faut attendre presque la fin du siècle pour avoir un poème d'envergure comme *la Légende d'un peuple* de Louis Fréchette.

C'est en histoire que Garneau suscite le plus de vocations. En 1861 Ferland publie son *Cours d'histoire du Canada*. Cette œuvre devait accentuer l'élan de la littérature nationaliste. En tentant d'expliquer le passé des Canadiens français à la lumière de la pensée libérale, Garneau avait refroidi l'enthousiasme de plusieurs. L'abbé Ferland se présente comme un rectificateur ; il exalte les origines mystiques de la Nouvelle-France et accuse plus que son devancier les caractères héroïques des pionniers du Canada. Plus que jamais la langue et la foi apparaissaient indissociables, et la mission de la nation se dessinait avec précision. Tous les prêtres-historiens allaient œuvrer dans le même sens : les abbés Faillon, Gosselin et Casgrain vont asseoir sur la foi des documents la doctrine de notre mission providentielle et toutes les conséquences qui en découlent.

Bien que l'histoire soit considérée à l'époque comme un des plus nobles genres littéraires, elle ne réussit pas à constituer une littérature par elle seule. Il fallait ouvrir toute grande la porte aux œuvres d'imagination. C'est au roman que naturellement on aurait dû songer puisque sa vogue couvrait alors l'Europe. Mais on opta pour la légende soit par crainte d'un genre que les bonnes mœurs réprouvaient, soit pour répondre plus immédiatement aux exigences du nationalisme romantique. On fonda donc *les Soirées canadiennes* dans un dessein bien romantique « ...de soustraire nos belles légendes à un oubli dont elles sont plus que jamais menacées, de perpétuer ainsi les souvenirs conservés dans la mémoire de nos

vieux narrateurs, et de vulgariser la connaissance de certains épisodes peu connus de l'histoire de notre pays [12] ». On considéra comme un devoir national de recueillir tous les vestiges du passé que conservait encore la tradition orale : « Ne serait-ce pas une œuvre patriotique que de réunir toutes ces diverses anecdotes, et de conserver ainsi cette noble part de notre héritage historique ? [13] ». L'abbé Casgrain donne le premier l'exemple en publiant *les Légendes canadiennes.* Puis viennent *Trois Légendes de mon pays* et *Forestiers et Voyageurs* de J.-C. Taché, *À la brunante* et *À la veillée* de Faucher de Saint-Maurice. Le récit de voyage autour de l'île d'Orléans de l'abbé Ferland est également un moyen de colliger des légendes. De son côté, Ernest Gagnon recueille les chansons populaires du Canada et les publie dans *le Foyer canadien* de 1685.

Cette action concertée, toute romantique et nationaliste qu'elle soit, ne fait pas long feu et cède le pas au roman. Bien qu'étranger à tout nationalisme, ce genre était connu et pratiqué depuis longtemps sous la forme du roman historique. Inutile de rappeler après tant d'autres la vogue au pays de Walter Scott, de Dickens, de Balzac et de leurs disciplines. Leur influence domine les premières tentatives comme *la Tour de Trafalgar, Caroline, l'Influence d'un livre, la Fille du brigand, les Fiancés de 1812.* Dans tous ces écrits, on est encore si près des modèles qu'on les reconnaît à la simple lecture.

Mais très tôt s'amorce une réaction contre cette littérature d'importation ; on veut un produit vraiment indigène comme le prescrit le romantisme. Déjà en 1846, Patrice Lacombe s'élève contre les imitations du roman noir :

> [...] nous écrivons dans un pays où les mœurs en général sont pures et simples, et l'esquisse que nous avons essayé d'en faire (dans *la Terre paternelle)* eût été invraisemblable et même souverainement ridicule, si elle se fût terminée par des meurtres, des empoisonnements et des suicides [14].

En 1853, l'éditeur de *Charles Guérin,* G.-H. Cherrier, note la même volonté chez Chauveau : « Ceux qui chercheront dans *Charles*

12 Prospectus des *Soirées canadiennes,* dans *les Soirées canadiennes,* vol. I, p. 1.

13 H.-R. CASGRAIN, « Première préface des *Légendes canadiennes* », dans *Œuvres complètes,* t. I, p. 7.

14 *Le Répertoire national,* t. III, p. 396.

Guérin un de ces drames terribles et pantelans *(sic)*, comme Eugène Sue et Frédéric Soulié en ont écrits, seront bien complètement désappointés. C'est simplement l'histoire d'une famille canadienne contemporaine...[15] ». Cette volonté de faire « canadien » s'affermit, la même année, par la fondation des *Veillées canadiennes* destinées à présenter « une série de romans historiques sur l'histoire et les mœurs canadiennes [16] ». Cette revue n'est toutefois qu'un témoignage de bonne volonté puisqu'elle disparaît après avoir publié une seule nouvelle canadienne, *les Deux Anneaux* de James Phelan.

L'apport de Henri-Émile Chevalier va être plus décisif. Le fondateur de *la Ruche littéraire* déborde d'activités littéraires. Ses œuvres ont peu de valeur mais il s'en dégage un certain mérite, celui d'avoir vulgarisé le genre de Fenimore Cooper au Canada. Parfait bilingue, Chevalier connaît à fond l'œuvre du romancier américain et de ses imitateurs. Il reprend à son propre compte des procédés de *Leather Stocking* dans des romans comme *la Huronne* et *l'Héroïne de Châteauguay*. Il indique ainsi le cadre indigène à donner à notre roman historique. Toutefois son trop grand désir de se tailler une réputation en exploitant l'exotisme américain l'empêche d'éveiller le sentiment national des Canadiens. Il ne parvient pas à se susciter des disciples ; jusqu'à la fin de la décennie, Éraste d'Orsonnens est le seul qui publie quelques nouvelles historiques.

Il faut attendre la fondation des *Soirées canadiennes* pour obtenir des romans vraiment nationalistes. Orientée en particulier vers les légendes, la nouvelle revue ne cherche pas moins à promouvoir la création d'une littérature nationale sous quelque forme que ce soit : « Oui, nous aurons une littérature indigène, ayant son cachet propre, original, portant vivement l'empreinte de notre peuple, en un mot, une littérature nationale [17]. » Or, où trouver les plus nobles sources d'inspiration ? À cette question l'abbé Casgrain répond encore : « Vous avez dans l'âme et sous les yeux toutes les sources d'inspiration ; au cœur, de fortes croyances ; devant vous une gigantesque nature, où semble croître d'elles-mêmes les grandes pensées ; une histoire féconde en dramatiques événements, en souvenirs héroïques [18]. » Longtemps ignorée, l'histoire

15 Avis de l'éditeur, p. VI.
16 *Les Veillées canadiennes*, 1853, Prospectus de l'éditeur.
17 H.-R. CASGRAIN, « Le mouvement littéraire au Canada », dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 368.
18 *Ibid.*, p. 374.

apparaît maintenant comme une des sources majeures d'inspiration :

> Comme chez tous les peuples qui ont vieilli, l'histoire du Canada offre de grandes beautés et de hauts enseignements. Un passé accidenté, des actions héroïques, des luttes sans trêve [...] tous ces faits variés [...] offrent au génie de l'écrivain un champ fécond qu'une plume habile peut remuer sans épuiser [19].

Quel genre pouvait mieux que le roman exploiter cette richesse de notre histoire ? Sans concertation, les meilleurs talents de l'époque le comprirent, et Philippe Aubert de Gaspé s'inspira de la guerre de Conquête pour ses *Anciens Canadiens* ; Napoléon Bourassa fit revivre la déportation des Acadiens dans *Jacques et Marie* et Georges de Boucherville ajouta un épisode historique à *Une de perdue, deux de trouvées* en dénouant son intrigue au milieu des Troubles de 1837.

Avec ces trois œuvres au retentissement vraiment inouï dans notre littérature, le roman historique nationaliste est maintenant lancé et il semble impossible aux contemporains d'écrire autre chose. On lui confie en effet une mission didactique bien précise : vulgariser l'histoire du Canada. L'homme du peuple ne lisant guère les ouvrages savants, il faut exploiter la faveur du roman pour l'amener à connaître le passé de son pays. Charles Marcil semble vouloir donner un exemple en entreprenant de servir toute l'histoire du Canada dans un seul roman (*l'Héritière d'un millionnaire,* 1867). L'appât était un peu trop visible.

Joseph Marmette est le premier romancier vulgarisateur de l'histoire du Canada. De 1866 à 1875, il publie cinq romans avec le dessein bien arrêté de présenter une sorte de fresque de notre passé. Il apporte à cette tâche un métier qu'il tient de Walter Scott et de Fenimore Cooper. Il fait de la reconstitution historique avec une application digne des *Waverley Novels* ; il imagine des aventures d'Indiens que *Leather Stocking* n'aurait pas désavouées. Il porte le romantisme en germination chez Garneau à son plein épanouissement ; il tente de hausser notre histoire jusqu'au niveau héroïque en se servant de tout le décor chevaleresque.

---

19 E. Lareau, *Histoire de la littérature canadienne*, p. 139.

Après 1875, l'influence de Garneau perd de sa vigueur. Pendant les dix années qui suivent, paraît une seule œuvre à résonance patriotique, *Jeanne la fileuse* de Honoré Beaugrand. La surenchère ultramontaine met l'accent sur les mauvaises lectures et les effets néfastes du roman. Aussi l'apostolat du bon livre tend-il à supplanter le nationalisme. Pamphile Lemay publie des romans édifiants comme *le Pèlerin de Sainte-Anne* (1877) et *Picounoc le maudit* (1878). Alphonse Thomas va plus loin : il écrit de l'apologétique romancée sous les titres de *Gustave, ou un héros canadien* (1882) et *Albert, ou l'orphelin catholique* (1885). Cette période voit également paraître deux romans historiques entièrement étrangers aux idéologies nationalistes : *le Manoir mystérieux* de Frédéric Houde (1880) — mais ce n'est qu'un plagiat de *Kenilworth* — et *Un revenant, épisode de la guerre de Sécession* de Rémi Tremblay (1884). Le nationalisme tombe dans une certaine désaffection et c'est un anglophone comme William Kirby qui doit nous montrer comment romancer notre histoire (*le Chien d'or,* 1884).

Il fallait un événement violent comme la pendaison de Riel pour nous sortir des luttes ultramontaines. De nouveau l'action et la parole s'unissent : des hommes politiques, des journalistes, des hommes de profession parlent le même langage que les poètes, les historiens et les romanciers. Les ultramontains et les libéraux se liguent pour renverser les tories criminels. On parle de gouvernement d'union nationale. Un jeune homme politique (L.-O. David) ose réhabiliter les rebelles de 1837 dans ses *Patriotes* (1885). Le mouvement bénéficie même de l'appui de Jules Verne qui cautionne de sa grande réputation la volonté de libération des Canadiens (*Famille sans nom,* 1889).

Cette recrudescence du nationalisme devait se traduire dans le roman. Pour faire pièce aux accusations de lâcheté proférées contre les Canadiens français lors de la répression des Métis, Edmond Rousseau entreprend de célébrer les grandes victoires du régime français. Dans sa première œuvre, *le Château de Beaumanoir* (1886), il s'affiche comme disciple de Marmette ; il reprend point par point l'intrigue de *l'Intendant Bigot* avec cette différence toutefois qu'il tire sa documentation de Ferland plutôt que de Garneau. Sa prédilection pour les anecdotes extraordinaires accrédite de plus en plus la supériorité de la race canadienne. *Les Exploits d'Iberville* (1888), *la Monongahéla* (1890) et *À Carillon* (1903) consti-

tuent une sorte de florilège de tous les beaux faits d'armes glanés çà et là dans Ferland. Du côté technique, toutefois, on note une détérioration sérieuse du roman ; l'intrigue n'est plus qu'une concession à la légèreté du lecteur.

Au cours de la dernière décennie du siècle, la vogue est aux Patriotes. Les romanciers jusqu'alors très discrets sur la Rébellion en tirent maintenant de nombreuses intrigues romanesques : *Annibal* de Napoléon Legendre (1891), *Vengeance fatale* de L.-C.-W. Dorion (1893), *les Mystères de Montréal* d'Auguste Fortier (1893), *Drames de la vie réelle* de Georges-Isidore Barthe (1896), *les Ribaud* d'Ernest Choquette (1898) et *Florence* de Rodolphe Girard (1900). Cette abondante production manifeste un engagement très ferme du roman sur le plan politique : les libéraux considèrent les Patriotes comme les précurseurs de nos libertés politiques tandis que les conservateurs les tiennent pour des rebelles. L'arrivée de Laurier au pouvoir n'est pas étrangère à cette surproduction.

C'est également pendant cette décennie que Laure Conan, sur les conseils de l'abbé Casgrain, vient au roman historique. *À l'œuvre et à l'épreuve* (1891) et *l'Oublié* (1900) ne sont pas d'une facture remarquable mais ils annoncent tout de même une possibilité de renouvellement du genre : pour la première fois des personnages historiques ont une dimension psychologique. Le siècle se termine sur des romans mineurs comme *le Cadet de La Vérendrye* (1896) et *le Chevalier Henri de Tonti* (1899) de Régis Roy et *les Bastonnais* de John Lespérance. Ces œuvres, malgré leur peu de valeur, manifestent la vitalité du genre.

La popularité du roman historique enregistre cependant une baisse notable durant les vingt premières années du XX^e^ siècle. Avec trois romans de qualité plus que médiocre, Adèle Bibaud apparaît comme l'écrivain le plus prolifique de cette période *(Un épisode de la guerre de Conquête,* 1905 ; *les Fiancés de Saint-Eustache,* 1910 ; *Lionel Duvernay,* 1912). J.-B. Caouette suit avec deux romans : *le Vieux Muet ou un héros de Châteauguay* (1901) et *Une intrigante sous le règne de Frontenac* (1912). Une simple lecture de ces œuvres nous révèle la détérioration du genre. Le divorce entre l'histoire et le roman est consommé par Adèle Bibaud : dans la trame d'une vague histoire d'amour elle introduit des pages complètes d'histoire. Caouette, lui, se veut plus édifiant que nationaliste. Mais sur ce terrain il doit le céder à sir Adolphe-Basile

Routhier, l'auteur du *Centurion* (1909) et de *Paulina* (1918). Pour mener à bien l'œuvre des bonnes lectures pourquoi vulgariser l'histoire du Canada quand on a l'Évangile ? C'est ainsi que notre littérature a son *Quo vadis ?* et sa *Fabiola.*

À côté de ce genre sublime continue toutefois de fleurir le roman de mœurs indiennes à la Fenimore Cooper : *l'Algonquine* de Rodolphe Girard (1910), *Fleur des ondes* de Gaétane de Montreuil (1912) et un peu plus tard, *les Chasseurs de noix* d'Arthur Bouchard (1922). Avec ce dernier roman s'éteint un thème presque centenaire commencé avec *l'Iroquoise* en 1827.

Vers 1920, le roman historique nationaliste est menacé de disparition. L'idéologie romantique qui l'anime depuis Garneau et Ferland s'étiole sans pouvoir réel de renouvellement. La parution de *la Sève immortelle* en 1925 en donne la preuve éclatante ; ce roman nous ramène aux années 1890. De fait, sans manifeste, le nationalisme s'est orienté différemment pendant les vingt premières années du siècle. Antoine Gérin-Lajoie, qui avait contesté, lors de la fondation des *Soirées canadiennes,* l'utilité d'une revue entièrement consacrée aux œuvres d'imagination, est en passe d'obtenir sa revanche. Après une longue attente, Jean Rivard commence à faire des disciples. Ernest Choquette, Damase Potvin, Adjutor Rivard, Harry Bernard répandent la mystique de la terre. Comme un don du ciel, *Maria Chapdelaine* vient au moment opportun étayer l'idéologie agriculturiste.

Il est étonnant que les deux premières décennies du XX^e^ siècle n'aient pas apporté un autre renouvellement car les occasions n'ont pas manqué. La fondation de l'École littéraire de Montréal marquait une volonté très nette d'affranchissement ; on condamnait « une littérature de la soumission et de l'obédience dont les adeptes s'évertuent à suivre un modèle avec une bienveillance empressée [20] ». La génération de 1895 change d'allégeance et « crie son admiration pour les nouvelles écoles françaises. Elle sera parnassienne, naturaliste ou symboliste selon ses préférences [21] ». Ce mouvement ambitieux apporte un certain renouveau en poésie — surtout en nous donnant Nelligan. Mais il ne trouve pas d'écho chez les romanciers — si l'on excepte Albert Laberge.

---

20 J. CHARBONNEAU, *l'École littéraire de Montréal,* p. 18.
21 *Ibid.,* p. 19.

Vers 1905, la guerre des Boers provoque un autre affrontement entre les deux races et c'est l'occasion pour Henri Bourassa de jeter les bases d'une nouvelle forme de nationalisme. Normalement le roman devrait bénéficier de ce nouvel afflux idéologique. Mais aucune trace ou si peu [22] que le genre paraît maintenant imperméable aux nouvelles influences. Nous en avons la preuve dans son silence sur les disputes acharnées des années 1916-1917 au sujet de la conscription.

En fait le roman historique est condamné à mort. En France et en Angleterre où il a connu une carrière si brillante il est depuis longtemps passé de mode. Il s'accommodait tant bien que mal du réalisme ; il ne pouvait résister aux assauts du naturalisme et surtout du roman psychologique. Il se perpétue artificiellement au Canada parce que l'ultramontanisme a intercepté le naturalisme, puis parce que le nationalisme trouve difficilement une voie directe qui débouche sur la place publique.

Le renouvellement du genre, ou mieux sa prolongation, vient en partie de la fondation de *l'Action française*. En 1917 en particulier, la majorité anglo-saxonne fait sentir plus rudement le poids de sa supériorité sur la politique intérieure et sur la politique extérieure. De plus, les thèses officielles minent le véritable patriotisme :

> Les hommes de mon âge (Lionel Groulx en 1948) ne l'ont pas oublié : dans nos célébrations patriotiques d'il y a quarante à cinquante ans, quelle est la vertu civique la plus volontiers exaltée par nos orateurs politiques et académiques ? L'amour du pays, le culte de la langue et de la culture originelle ? Non pas, mais la loyauté canadienne-française à la couronne britannique [23].

Un violent coup de barre s'impose.

Le nouveau mouvement nationaliste s'élabore autour de la revue *l'Action française*. Le programme est à la fois défensif et offensif. « Le premier mot de la stratégie c'est de connaître ses agresseurs [24]. » On se propose de démasquer toutes les menées déloyales contre les Canadiens français, de fournir des arguments à tous les combattants, de tenir les esprits en éveil, de fouetter la fierté nationale et de faire régner au pays la langue française partout

22 Le seul roman inspiré de loin par la guerre des Boers est *la Terre* d'Ernest Choquette.
23 L. GROULX, *Pour bâtir*, p. 15.
24 IDEM, « Pour *l'Action française* ». Conférence prononcée au Monument national, le 10 avril 1918, reproduite dans *Dix Ans d'action française*, p. 45.

où elle a le droit de cité [25]. Du côté offensif, on vise à coordonner les efforts de la nation sur tous les plans : « La puissance spirituelle, affirme l'abbé Groulx, le rayonnement de la culture tiennent, sans doute, pour une part, au développement matériel, aux efforts de la nation. En retour, l'essor matériel, pour monter haut, doit s'appuyer sur les forces directrices de l'esprit [26]. » Parmi ces forces de l'esprit, la littérature en est une à ne pas négliger. Aussi le leader nationaliste pose-t-il la question : « Quelle sera cette littérature de demain dont nous saluons l'ardent avenir ? [27] ». Comme l'abbé Casgrain, il répond qu'elle sera d'abord catholique puis française mais non inspirée par un quelconque romantisme, plutôt par les chefs-d'œuvre du classicisme. « Elle se penchera sur le trésor de notre histoire pour le mieux inventorier [28]. » L'étude de l'histoire est même au centre du renouveau nationaliste. C'est elle qui fait « communier à l'âme des ancêtres », qui « révèle avec la continuité de la tradition le sens d'une solidarité nationale [29] ». Toutefois, aucun rôle n'est attribué spécifiquement au roman historique. L'abbé Groulx signale aux jeunes romanciers bien des thèmes :

> Qui nous peindra, par exemple, avec ses incidents dramatiques, le dualisme religieux et presque toujours national introduit dans nos foyers par le mariage mixte ? Qui nous décrira la décadence de l'éducation et des mœurs dans nos familles de snobs [...] N'y aurait-il pas lieu de chercher, dans une société jeune, de croyance catholique, les causes de tant de pourriture morale ? [30]

Il oriente délibérément le roman vers les problèmes de l'heure : proscription du français au Manitoba et en Ontario, mariages mixtes qui tournent toujours à l'anglicisation, désertion des campagnes vers les villes américanisantes. Le roman avait été jusqu'alors un moyen de vulgariser l'histoire ; il devient une arme de combat dont *l'Appel de la race* est le prototype. Des œuvres comme *la Campagne canadienne, la Ferme des pins* et *le Nom dans le bronze* seront nationalistes sans rien devoir à l'histoire. Plus agressifs, les romanciers ne semblent plus avoir besoin du biais de l'histoire pour s'ex-

25 L. GROULX, « Pour *l'Action française* », *loc. cit.*, pp. 48–58.
26 *Ibid.*, p. 62.
27 *Ibid.*, p. 67.
28 IDEM, « Une action intellectuelle », dans *l'Action française*, février 1917. Reproduit dans *Dix Ans d'action française*, p. 39.
29 *Loc. cit.*
30 *Ibid.*, p .41.

primer. Par contre Robert de Roquebrune publie deux romans historiques (*les Habits rouges* et *D'un océan à l'autre*) mais étrangers à toute préoccupation nationaliste. Il en va de même pour Maurice Constantin-Weyer (*Cavelier de La Salle*). Le divorce est en train de s'opérer entre deux éléments jusqu'alors indissociables.

Pourtant notre meilleur romancier historique reste à venir. Avec *Nord-Sud, les Opiniâtres* et *les Engagés du Grand Portage,* Léo-Paul Desrosiers porte réellement le genre à son point d'excellence au Canada. Son premier roman témoigne de changements importants dans la présentation de ses héros : Vincent Douaire ressemble plus au père Chapdelaine qu'à Jean Rivard, et Pierre de Rencontre n'a plus l'allure aristocratique du chevalier de Mornac. Le romancier cherche à ravir l'admiration non plus en idéalisant comme l'avaient fait ses devanciers mais en faisant apprécier l'énormité des difficultés. Le réalisme trouve enfin sa véritable place dans le roman historique.

Malgré sa réussite incontestable, l'œuvre de Desrosiers constitue une sorte de chant du cygne. *Les Engagés du Grand Portage* seront notre dernier roman historique nationaliste (1941). Après, on n'écrira plus que de l'antiroman historique. Déjà vers 1936, *la Relève* cherche à détrôner *l'Action canadienne-française.* À l'automne de cette année, cette nouvelle revue consacre un numéro entier au nationalisme sous le titre : *Préliminaires à un manifeste pour la patrie.* On y fait voir la nécessité de redéfinir le nationalisme au delà du plan politique et du plan économique. Sous la bannière de Maritain, la jeune équipe s'élève aux grands principes qui régissent le destin des peuples et dédaigne l'enseignement immédiat prôné par l'abbé Groulx. C'est dans cet esprit qu'Alain Grandbois, Donatien Frémont et Pierre Daviault préfèrent la biographie romancée au roman historique ; elle permet en effet une approche plus objective des héros de notre histoire. *Né à Québec* redonne la vedette à Louis Jolliet longtemps sacrifié au père Marquette. *Pierre Radisson, roi des coureurs de bois* (1933) révèle une épopée ignorée par les manuels d'histoire parce que non conforme à l'idéologie en cours. *La Grande Aventure de Lemoyne d'Iberville* (1937) paraît au moment où le culte de Dollard est à son apogée.

La contestation des thèses nationalistes traditionnelles se poursuit après la guerre de 1939-1945. Dans *Martine Juillet, fille du roi* (1945) et dans *le Marchand de la Place royale* (1960), Pierre Benoit

fait la contrepartie des *Opiniâtres ;* loin de grandir les pionniers, les difficultés de l'établissement les diminueraient. Dans *Novembre 1775,* Gérard Morissette parodie l'héroïsme en montrant comment un lâche devient un héros sans l'avoir voulu. *Marche ou crève, Carignan* (1962) raconte l'histoire du régiment de Carignan au niveau de l'anecdote, sans souci des thèses nationalistes.

Avant de sombrer complètement dans l'oubli, le roman historique nationaliste jette ses derniers rayons sur la terre d'Acadie. Antoine-J. Léger fait paraître *Elle et lui : tragique idylle du peuple acadien* en 1940 et *Une fleur d'Acadie* en 1946. Par leur idéologie et leur facture ces romans sont contemporains de *Jacques et Marie.* En 1956 Albert Laurent nous livre son *Épopée tragique* dans un style agressif qui rappelle *l'Appel de la race.* Ces œuvres indiquent le tempo différent de l'évolution des idées au Québec et en Acadie.

Comment expliquer que le roman historique nationaliste n'ait pas survécu à la dernière guerre ? S'agit-il d'une simple désaffection du public-lecteur ? Évidemment non ; une mentalité nouvelle est en train de naître. En répandant la prospérité au Québec, la guerre offre aux nôtres la possibilité d'affronter le présent. Le jour approche où nous pourrons prendre possession du bien qui nous revient. Alors plus besoin de nous réfugier dans le souvenir des gloires ancestrales pour oublier l'amertume du présent. Plus besoin de messianisme compensateur, de culte des héros, de supériorité de la race. Cette espérance soudaine nous donne également la possibilité de prendre connaissance de nous-mêmes sans risque de découragement. Les études historiques prennent un cours nouveau : on scrute le passé non plus pour y chercher des motifs de consolation mais pour y trouver la vérité. Dans le roman, l'idéalisme fait place au réalisme : les études de mœurs décrivent avec complaisance la misère, l'ignorance et l'hébétude des « déracinés » pour provoquer des prises de conscience. La thérapeutique est entièrement différente. Au lieu d'endormir le mal à force d'illusions, on s'applique à le discerner dans toute son étendue se disant qu'un mal connu est déjà à moitié guéri. Le nationalisme parvient ainsi à l'expression directe, à la revendication ouverte et à la contestation sur la place publique. Il n'a plus besoin du couvert de la fable ni de l'alibi des situations historiques pour se faire entendre. On comprend facilement, désormais, l'inutilité du roman historique. Le temps n'est plus à la parole mais aux actes.

Le roman historique est un témoin important de la formation et de l'évolution du nationalisme au Canada français ; il naît avec lui et disparaît avec lui. Il offre un échantillonnage à peu près complet des diverses tendances nationalistes. De plus il constitue un objet d'observation maintenant bien délimité puisqu'il a cessé d'évoluer. Une étude systématique de ce genre de roman peut grandement éclairer la conscience que les Canadiens français commencent à prendre d'eux-mêmes.

PREMIÈRE PARTIE

LES THÈMES POSITIFS

CHAPITRE PREMIER

LA LÉGENDE DE L'IROQUOISE

Les premiers contacts avec l'Amérique donnent en fait naissance à deux thèmes voisins par leur origine mais très différents par leur développement. Les vulgarisateurs de l'histoire du Canada croient indispensable de commencer leur œuvre d'éducation populaire par la narration des premières expéditions au pays, alors que les romantiques comptent surtout sur les mœurs indiennes pour assurer cette touche d'exotisme essentielle aux littératures nationales. À l'usage, les deux thèmes vont connaître des fortunes diverses ; peu en accord avec la mode de l'époque, le premier va bientôt s'estomper dans l'oubli sans laisser d'œuvres marquantes tandis que le second jouit d'une popularité soutenue pendant plus d'un siècle.

En 1854, Henri-Émile Chevalier inaugure le premier thème en publiant dans *la Ruche littéraire, l'Île de Sable.* Il rappelle les tentatives malheureuses du marquis de La Roche pour coloniser le Canada. Mais il est visiblement plus attiré par le sort romanesque des prisonniers abandonnés sur l'île de Sable que par l'expédition du marquis elle-même ; le nouveau titre de la réédition parisienne le montre bien : *Trente-neuf hommes pour une femme.* Il pouvait ainsi doter la littérature canadienne d'une sorte de nouveau *Robinson Crusoé.* Le roman ne renferme toutefois aucune incidence nationaliste.

Quelques années plus tard, le même romancier reprend ce thème mais avec des intentions plus précises. Dans la préface de

son *Jacques Cartier,* il se plaint de l'ingratitude des Malouins à l'égard de leur plus grand concitoyen ; pas une rue, pas une place de Saint-Malo ne rappelle le souvenir de Jacques Cartier, tandis qu'au Canada, son nom se retrouve partout. C'est pour réparer cet oubli qu'il écrit son roman sur le découvreur du Canada.

Son intention l'oblige à respecter l'histoire avec une grande fidélité. Aussi, avoue-t-il encore dans sa préface « ...s'être conformé avec un grand scrupule à la vérité historique [1] ». Il raconte en effet, assez fidèlement l'histoire. *Départ de Saint-Malo, Navigation, le Saint-Laurent, Hochelaga...* tels sont les titres de certains chapitres. Mais cet imitateur de Fenimore Cooper ne peut se retenir d'intercaler dans la trame de son récit des chapitres comme ceux-ci : *le Sauveur, la Sorcière, l'Enlèvement, la Tentative d'évasion...* Encore ici, le romanesque l'emporte sur l'histoire à tel point que le lecteur perd de vue le but que se proposait l'auteur. Les intentions sont peut-être plus précises mais les résultats ne sont pas meilleurs.

Ernest Myrand relance le thème en 1888. Dans *Une fête de Noël sous Jacques Cartier* (p. 4), il ne célèbre toutefois pas le découvreur du Canada pour en faire un héros national ; il se soumet tout simplement à la chronologie : « Il était rigoureusement logique, pour qui voulait populariser les archives canadiennes-françaises, de commencer ce travail de vulgarisation suivant l'ordre des dates. »

L'expédition de Jacques Cartier offre au romancier l'occasion d'écrire une évocation historique sur les débuts de la colonie. Le 24 décembre 1885, Ernest Myrand rencontre dans la Grande-Allée, feu l'abbé Laverdière. Entre le rêveur et le revenant la conversation s'engage. Le professeur ressuscité ouvre le trésor de son érudition sur le passé de la Nouvelle-France. Et tout à coup, par la magie du songe, les deux noctambules sont ramenés au 25 décembre 1555, à Stadaconé. Avec les hommes de Jacques Cartier, ils entendent la messe de minuit sur la *Grande Hermine.* Ce cadre féérique permet à l'auteur de nombreuses réflexions soit religieuses, soit nationalistes, mais toujours étrangères à Jacques Cartier lui-même.

L'Impératrice d'Amérique rappelle également les premières tentatives de colonisation. Pierre Aldan fait cependant plus qu'obéir

[1] H.-É. CHEVALIER, *Jacques Cartier,* p. 5.

à la chronologie; il veut « mettre en relief des événements ignorés de notre histoire » (p. 7). Il prétend, en quelque sorte, compléter la chronique.

À cet effet, il raconte l'expédition de Roberval pour faire ressortir la pureté d'intention du véritable découvreur du Canada. Dès le début du roman, Roberval se montre ambitieux et peu scrupuleux des moyens à prendre. Dans le golfe, il croise Jacques Cartier et lui demande de s'associer à son œuvre de colonisation. Mais le navigateur malouin décline l'invitation et refuse de collaborer avec des brigands et des repris de justice ; il a une trop haute estime de l'avenir du Canada. Il rentre en France directement. Marguerite de Magdaillan découvrant, elle aussi, les noirs desseins de son oncle, tente de s'y opposer. Roberval l'abandonne sur l'île d'Anticosti. Une fois arrivés à Québec, les forçats saccagent les effets et gaspillent les vivres. La maladie et la famine s'abattent bientôt sur l'expédition. En somme, Aldan décrit l'échec de Roberval comme un geste providentiel pour préserver la pureté des origines du Canada.

Les premières tentatives de colonisation du Canada offrent donc peu d'emprise au nationalisme. Chevalier s'intéresse à l'expédition du marquis de La Roche par avidité des situations extraordinaires. Il glorifie Jacques Cartier plus pour réparer l'oubli des Malouins que pour mousser la fierté des Canadiens. Ernest Myrand se croit obligé par la chronologie de commencer son œuvre de vulgarisation par les premières expéditions des fondateurs. La matière ingrate lui offre peu de possibilités d'exalter le sentiment national. Pierre Aldan parvient à esquisser une thèse en prétendant que la Providence réservait au Canada un avenir trop grand pour lui donner des bandits comme fondateurs.

La vie des premiers habitants de l'Amérique offrait à nos romanciers une matière beaucoup plus abondante que celle des fondateurs. Aussi le thème des relations des colons français avec les sauvages est-il un des plus élaboré de notre littérature. À partir de 1827 jusqu'à 1924, il se développe sur un canevas unique grâce aux influences de Chateaubriand, Lamartine et Fenimore Cooper.

Depuis la fin du XVIII^e^ siècle, les peuples européens cherchent dans leurs vieilles chroniques des légendes capables de rivaliser avec les mythologies traditionnelles. Le romantisme canadien voudrait bien en faire autant. *Les Soirées canadiennes* sont créées « pour

soustraire nos belles légendes canadiennes à un oubli dont elles sont plus que jamais menacées [2] ». Mais l'histoire relativement brève des colonies d'Amérique ne permet pas de puiser dans un passé qui remonte à la nuit des temps. Les écrivains américains sont forcés de se rabattre sur l'autre aspect romantique, la couleur locale, l'exotisme. En l'occurrence, les mœurs indiennes offrent de nombreuses possibilités.

Le mythe du « Bon Sauvage » en germination dans la littérature depuis Rabelais et Montaigne atteint son épanouissement au XVIII[e] siècle. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre donnent au comportement moral de l'Indien une valeur de thèse. Mais il y a encore loin du mythe du « Bon Sauvage » à la littérature américaine. L'initiateur le plus direct, c'est-à-dire celui qui montra aux Américains quelles pages ils pouvaient tirer du passé amérindien, c'est Chateaubriand. *René* et *Atala* tracent la voie aux multiples romans de mœurs indiennes.

Fenimore Cooper s'engage le premier dans cette voie. Dans le cycle de *Leather-Stocking* surtout, il met en scène des Indiens et des coureurs de bois qui renouvellent le mythe du « Bon Sauvage » en lui donnant une vraisemblance et une allure d'authenticité inconnues dans les œuvres européennes. Chingachgook, le bon sauvage, est noble, fier, prudent, intrépide, ami des Blancs. Uncas, Hard-Heart, Trackless et Mattinao sont du même genre. À côté du bon Indien, Cooper place Leather Stocking, un Blanc élevé chez les Delawares. Ce coureur de bois n'a gardé de la civilisation que sa morale et a pris de la vie indienne tout ce qu'elle renferme de bien. À la fois éloigné des tentations de la vie civilisée, et trop fier de son origine pour s'abaisser complètement à la condition des Indiens, il réunit en lui ce que chaque état a de meilleur. C'est l'homme de la nature tel que les romantiques le rêvaient : noble, sincère, modeste, dévoué, généreux, respectueux des droits des autres et surtout religieux jusqu'au fond de l'âme. Tel nous apparaît ce chevalier errant toujours accompagné de son ami Chingachgook ou de quelque autre Indien, prêt à rendre service à quiconque est dans le besoin, risquant noblement sa vie, s'il le faut, pour sauver ceux qui ont mis leur confiance en lui.

2 *Les Soirées canadiennes*, vol. I, Prospectus des éditeurs, p. 1.

L'extraordinaire succès de Cooper ne tarde pas à passer la frontière et les Canadiens voient le parti à tirer des mœurs indigènes. Le cycle de *Leather-Stocking* n'exploitait-il pas autant leur histoire que celle des Américains ? Dans la lutte des Iroquois contre les Hurons, les Francais n'étaient-ils pas aussi présents que les Anglais ? La première partie de *The Last of the Mohicans* ne se termine-t-elle pas sur la victoire de Montcalm au fort William Henry ? *Pathfinder* ne raconte-t-il pas les périls de la navigation sur les Grands Lacs et la bataille que s'y livraient Français et Anglais ? Et que dire du compte rendu très précis de la bataille de Carillon dans *Satanstoe ?* Voilà des modèles pour les Canadiens qui désirent une littérature nationale.

En 1845, L.-A. Olivier lance un appel en ce sens devant la Société des Amis. Il enjoint ses compatriotes de ne pas peindre leurs contemporains ni les sciences ni les mœurs de leur époque ; en tentant de rivaliser avec les grands maîtres européens sur des thèmes communs, ils sont nécessairement déclassés dès le départ. Pour rendre la littérature vraiment nationale, « nous devons dire adieu aux hommes de nos jours, à nos institutions ; nous devons remonter aux premiers temps de notre histoire [3] ». Olivier n'entend pas, toutefois, amener nos écrivains à exploiter directement l'histoire du Canada. Il engage les jeunes écrivains à nous montrer « sur la cime blanchie des flots, le sauvage assis dans son canot léger fait d'écorche (*sic*) d'arbre » ou encore « le voyageur perdu dans les tourbillons de neige, au milieu d'un lac glacé [...] Tantôt, continue-t-il, vous nous peindrez toute une bourgade assemblée autour de son chef, le tomahawk en main et faisant retentir le terrible chant de guerre [...] puis la lutte, le corps à corps sanglant... [4] ».

Cette invitation à imiter Fenimore Cooper ne reste pas lettre morte. À partir de la légende de *l'Iroquoise* publiée dans *la Bibliothèque canadienne* de 1827, s'élabore toute une littérature romanesque.

L'Iroquoise dans sa première version raconte l'histoire de deux jeunes Iroquoises enlevées à leur famille et confiées au père Mesnard pour qu'il en fasse des chrétiennes. Les parents viennent pour les reprendre mais les jeunes filles refusent à cause de leur religion. Moins fervente que sa sœur Rosalie, Françoise suit toutefois son

3 *Le Répertoire national*, t. IV, p. 248.
4 *Loc. cit.*

père, mais le jeune Français, Eugène Brunon la délivre bientôt. Le chef Talasco promet vengeance, ce qui n'empêche pas sa fille d'épouser son libérateur. Peu de temps après, l'Iroquois revient, tel qu'il l'a promis, donner l'assaut au village huron. Les défenseurs se débandent et Eugène tombe grièvement blessé. Françoise accourt pour supplier son père d'épargner son mari ; rien n'y fait. Françoise ramenée dans son pays n'aurait la vie sauve qu'en reniant sa foi. Elle meurt sur le bûcher.

Cette histoire racontée tout bonnement, sans prétention littéraire, sert de canevas à notre littérature d'inspiration amérindienne. En 1844, C.V. Dupont en donne la première version sous le titre de *Françoise Brunon.* L'emprise du romantisme y est manifeste. Sous l'influence de Chateaubriand, le père Mesnard devient un vénérable vieillard aux gestes hiérarchiques ; Françoise a pris l'allure d'Atala et Eugène, celle de René. L'influence ne s'arrête pas aux apparences extérieures. Dupont a transformé cette histoire simple en thèse romantique. Comme dans *Jocelyn* ou dans *la Chute d'un ange,* l'héroïne est punie pour avoir trop aimé la vie. Au lieu de se vouer à la prière, Françoise errait dans les bois s'enivrant des moindres manifestations de la vie. Elle se laissait aller sans retenue à l'ardeur de ses sentiments pour Eugène. Elle ne tenait aucun compte des mises en garde du vieillard. Aussi expie-t-elle son trop grand amour de la vie par la mort de son amant et par la sienne. C'est au moment où Françoise monte sur le bûcher que la thèse apparaît avec le plus de netteté. Dupont reprend presque dans les mêmes mots certaines strophes du *Lac* :

> [...] au milieu de leurs jouissances, quand ils ne commencent qu'à s'abreuver à la coupe de la vie, voilà que tout à coup le malheur vient flétrir de son souffle empoisonné leurs candides existences. Pourquoi plutôt la mort ne va-t-elle pas chercher ses victimes au milieu de cette foule errante, vagabonde, malheureuse, criminelle ? [5]

À ces préoccupations métaphysiques, les protagonistes en joignent d'autres d'ordre social. Une longue discussion, au milieu du récit, oppose Eugène à Françoise. Les Blancs, selon le Français, auraient apporté aux Indiens, les bienfaits de la Révélation et de la civilisation. L'Indienne démontre qu'au contraire, les Européens ont corrompu une population jusqu'alors saine et heureuse. C'est le mythe du « Bon Sauvage » qui reparaît.

---

5 *Françoise Brunon,* dans *le Répertoire national,* t. III, p. 85.

Cette première version de *l'Iroquoise* est un effort manifeste d'acclimatation du romantisme en terre canadienne. Elle rattache l'exotisme et la couleur locale aux grands thèmes humanitaires.

Nous trouvons une seconde version de la légende de *l'Iroquoise* dans *la Patrie* de 1856. Éraste d'Orsonnens raconte l'enlèvement de l'Iroquoise Felluna par une bande de jeunes Hurons. Ottongo, le fiancé de la captive, suit les traces des ravisseurs et les force à retraiter mais sans délivrer sa bien-aimée. Au camp des Hurons, Felluna instruite des vérités de la religion chrétienne reçoit le baptême. Le jour même, son fiancé lui donne rendez-vous et la supplie de le suivre dans son pays, mais elle refuse par fidélité à sa nouvelle religion. À ce moment, les Iroquois attaquent et Felluna a juste le temps de regagner la bourgade. Convaincus de son infidélité, les Hurons la condamnent au feu. Ottongo se fait alors baptiser pour partager le sort de sa fiancée et la rejoindre au paradis.

Ce feuilleton suit fidèlement le canevas de *l'Iroquoise* : enlèvement, conversion, amours et mort. Mais il ne s'agit plus ici d'acclimater tout bonnement le romantisme ; l'auteur veut enseigner. Il écrit au début de son récit : « Dans un essai dont le but est de faire connaître les Hurons, l'on ne peut se dispenser de parler des hommes admirables qui leur enseignèrent les vérités du salut, tant l'histoire des uns est étroitement liée à celle des autres... Jamais hommes n'ont montré autant de foi active, d'abnégation et de courage que ceux qui prêchèrent la foi aux sauvages du Canada [6]. » Puis l'auteur établit des comparaisons implicites avec les missionnaires des autres colonies ; il affirme que les Jésuites sont venus en Amérique non pas pour s'enrichir comme des marchands, mais pour travailler au bonheur d'autrui. Après avoir rappelé leurs difficultés, il conclut : « De tous les apôtres d'Amérique, il n'y en a pas qui aient déployé autant d'intrépidité unie à tant de renoncement [7]. »

Ces propos nettement nationalistes annoncent le passage de la littérature nationale à la littérature nationaliste. Toutefois le fruit n'est pas encore mûr et le récit ne répond pas aux intentions de l'auteur. Le rôle effacé du père Daniel ne peut donner une idée du zèle des missionnaires.

Henri-Émile Chevalier se fait le promoteur du roman de mœurs indiennes au Canada. Sa préparation lui permet de doter le

6 E. D'ORSONNENS, *Felluna*, dans *la Patrie*, 22 août 1856.
7 *Loc. cit.*

genre d'une structure plus définie. Il lit couramment l'anglais et se délecte de romans dans le goût de *Leather-Stocking*. Pour se faire la main, il traduit *les Trappeurs de la baie d'Hudson* de J.-H. Robinson et *le Chasseur noir* du même auteur (1858-1859) puis, inaugure un cycle qu'il intitulera plus tard, *Drames de l'Amérique du Nord*. À partir de 1854, il publie *la Huronne de Lorette, l'Iroquoise de Caughnawaga, la Tête-Plate, les Nez-Percés, les Derniers Iroquois, Poignet d'acier*.

Tous ces romans se rattachent de près ou de loin à la légende de *l'Iroquoise*. Il s'agit presque toujours d'une indigène que l'on cherche à enlever et de chefs guerriers qui tentent de la délivrer. Toutefois, le souci de monnayer pour le grand public son expérience canadienne amène Chevalier à varier les scènes à l'infini. *La Huronne de Lorette* se déroule près de Québec, *la Fille des Indiens rouges,* au Groenland, *le Chasseur noir,* dans les plaines de l'Ouest. Cependant le décor garde partout l'empreinte de Fenimore Cooper.

Ce romancier français en exil au Canada a pu montrer aux Canadiens le parti à tirer des mœurs indiennes pour l'enrichissement de leur littérature mais les admirateurs de Fenimore Cooper n'avaient pas besoin de lui pour aller au grand maître.

Avec *Hélika* [8], le docteur Charles de Guise renouvelle le thème de *l'Iroquoise*. Le canevas reste le même avec des arrangements nouveaux. Hélika se venge de Marguerite et de son mari en enlevant leur fille Angéline. Pour savourer sa vengeance, l'Indien vient assister à l'agonie de la mère, mais, foudroyé par le regard de la moribonde, il prend la fuite ; désormais ce regard le poursuivra partout. Le feu de la forêt arrête bientôt sa course et des Micmacs charitables le recueillent chez eux. Son désir de vengeance le travaille toujours et il veut livrer Angéline au débauché Paulo. Mais la vision de Marguerite mourante est toujours là. Il part alors pour la guerre abandonnant Angéline à Attenouse et à sa mère. Capturé par les Bostonnais, il ne revient au pays qu'après cinq ans. Attenouse a épouse Angéline et lui a donné une fille, Adala. Hélika transformé cherche maintenant à faire le bonheur de sa pupille mais le méchant Paulo rumine toujours sa vengeance. Il parvient à accu-

8 Dans *la Revue canadienne*, 1871. Xavier Marmier a également repris le thème de *l'Iroquoise*, dans *Gazida*, roman où se retrouvent tous les éléments essentiels de la légende.

ser Attenouse de meurtre et à l'envoyer à la potence de Trois-Rivières. Angéline ne survit pas à la mort de son mari. Paulo s'en prend alors à Adala. Mais Hélika parvient à le tuer avant qu'il n'ait exécuté ses desseins.

Nous reconnaissons assez facilement, dans cette histoire, le canevas de *l'Iroquoise* : enlèvement d'une jeune Indienne par souci de vengeance, rencontre d'un libérateur en la personne d'Attenouse puis amours romantiques qui conduisent à la mort des deux amants. Toutefois, de Guise a voulu mettre l'accent plus sur la vengeance que sur l'amour : la passion de Hélika puis de Paulo déclenche à elle seule toute l'action du roman. Cet accent sur la psychologie relègue un peu dans l'ombre les péripéties.

Thil-Lorrain est le premier à associer la légende de *l'Iroquoise* à des événements historiques. Dans le cadre de la guerre de 1812, nous retrouvons intégralement l'histoire de *l'Iroquoise* de 1827.

Le chef Allewemi se venge en confiant les deux enfants de son ennemi à la garde du père Mesnard — il s'agit cette fois d'un garçon et d'une fille. Un jour le garçon disparaît du récit tout comme Rosalie et laisse toute la scène à Nélida. Survient alors un jeune Français venu au Canada pour retrouver les descendants de parents enlevés par les Sauvages lors de la Conquête. Le chevalier Louis — tel est son nom — soutient la cause des Canadiens et prend du service dans l'armée loyaliste. En route pour le Haut-Canada, il fait la connaissance de Nélida et en devient follement amoureux. Le père Mesnard tente de décourager un tel amour mais sans succès. Peu de temps après les fiançailles des amoureux, la campagne tourne mal et les Loyalistes doivent retraiter. Le chevalier croit plus prudent d'envoyer Nélida à Québec sous la garde de son oncle, M^gr^ plessis. Au cours du voyage, la jeune Indienne tombe aux mains d'Allewemi et elle ne doit son salut qu'au retour de son ami. À Québec, le jeune Français apprend que Nélida n'est autre que la cousine qu'il recherchait.

En s'inspirant de la légende de *l'Iroquoise,* Thil-Lorrain a voulu mettre de son côté toutes les chances d'intéresser le grand public à l'histoire du Canada. Pour amener ses lecteurs à connaître le déroulement de la campagne de 1812, il mêle à chaque chapitre des éléments de la légende, il exploite les situations pathétiques et verse facilement dans la sentimentalité. Quand la légende ne suffit plus, il ne craint pas d'emprunter directement à Fenimore Cooper. Tou-

tes les péripéties du voyage de Nélida de Montréal à Québec sont tirées directement des chapitres VIII à XI du *Dernier des Mohicans.* La deuxième moitié du chapitre VI et la première du chapitre VII nous racontent le siège que Nélida et sa suite subissent dans une île en amont d'une chute. La description suit point par point celle de Cooper : hennissement horrifiant des chevaux cernés par les loups, chute de l'Indien blessé dans le gouffre, les volontaires qui plongent dans le courant pour aller chercher du secours. Après avoir réduit à l'impuissance les assiégés, Allewemi imite en tout point la conduite de Magua : il propose à Nélida de partager sa tente ou de mourir. Sur le refus de la jeune fille, il fait dresser le bûcher. Le chevalier Louis survient alors tout comme Leather-Stocking.

Nélida constitue évidemment un cas marginal ; nos écrivains en général n'ont pas poussé aussi loin « l'imitation ».. Ce roman prouve cependant peut-être mieux que tout autre la popularité de *l'Iroquoise* et de Cooper vers la fin du siècle. Dans une œuvre où le romanesque est réduit au rôle d'appât, il est révélateur de trouver encore cette légende comme la plus en mesure de captiver le public.

L'Algonquine de Rodolphe Girard est une version bourgeoise de la légende de *l'Iroquoise.* Le romancier quitte délibérément l'univers de Cooper pour celui de la ville. Juste en débarquant à Québec, un jeune Français sauve la vie d'une jeune fille en mâtant un cheval emballé. Blessé au cours de son action héroïque, il est recueilli et soigné par la famille de la jeune fille. Au cours de sa convalescence, il s'éprend, comme dans les comédies de Marivaux, de la servante algonquine et délaisse la maîtresse. Quand Berthe, la bourgeoise, découvre les sentiments de son hôte, elle chasse l'Indienne. Mais le jeune homme quitte aussitôt la maison. Berthe déguisée en cavalier s'élance sur les traces des fugitifs et arrive juste à temps pour les délivrer des Iroquois. Mais ce beau geste lui coûte la vie. Les deux amoureux lui donnent la sépulture et cherchent le missionnaire pour unir leur destinée.

Le simple dépaysement de la légende lui fait subir des changements assez notables. Bien sûr, il s'agit encore des amours d'une Indienne et d'un jeune Français. Ces amours portent encore le malheur mais dépouillées de leur cadre à la Cooper, elles s'apparentent plus au feuilleton ordinaire. On se demande vraiment comment Girard peut justifier par un tel récit le sous-titre : *Roman des jours héroïques du Canada sous la domination française.*

En 1922, Arthur Bouchard reprend à sa façon le thème de *l'Iroquoise* dans *les Chasseurs de noix*. Les éléments essentiels de la légende anonyme de 1827 s'y retrouvent. Un parti d'Algonquins enlève l'Iroquoise Ohquouéouée et l'emmène en captivité dans le Haut Saint-Maurice. Leur chef, Acaki, destine la prisonnière à son fils. Au printemps, Ohquouéouée parvient à s'enfuir jusqu'au lac Saint-Pierre. Mais là, il lui faut une embarcation ; elle tente de voler le canoë du coureur de bois Roger Chabroud et se fait prendre en plein délit. Elle raconte alors son histoire et ne tarde pas à gagner la sympathie du jeune Blanc. Après la traversée du lac, les deux jeunes gens s'attardent et parlent de leurs projets ; ils se séparent mais pas avant que l'amour ne leur ait empoigné le cœur. Pendant plusieurs jours, Ohquouéouée suit à la dérobée les traces de Roger. Puis elle retourne à son village. Son père, le chef Cayendenonque, est mourant et il lui lègue ses pouvoirs sur la tribu à condition qu'elle prenne mari parmi les guerriers iroquois. Après les funérailles, l'Iroquoise part à la recherche de Roger et le trouve prisonnier de son prétendant. Ce dernier lui offre la liberté du captif en échange des droits de succession. Elle accepte et part avec Roger pour Québec. Mais pendant le voyage elle prend froid et meurt en arrivant.

Encore ici, la légende de *l'Iroquoise* n'a pas de valeur en elle-même ; elle sert à agrémenter une thèse. Dès l'avant-propos, l'auteur nous indique clairement son but : « Mon but est d'éveiller l'intérêt de notre population dans les choses de notre pays, de lui faire voir la pureté et la noblesse de nos origines, de lui inculquer ce qui lui manque le plus : l'orgueil de sa race, afin qu'elle se considère comme un peuple digne de respect et décidé à se faire respecter [9]. » *Les Chasseurs de noix* sont en effet un éloge des coureurs de bois. Tout en nous racontant l'enfance, la jeunesse et les aventures de Roger Chabroud, Bouchard trace le portrait idéal du coureur de bois.

Le coureur de bois n'est autre qu'une version américaine du chevalier errant du Moyen Âge. Du moins Roger Chabroud le croit-il. Suffisamment instruit pour lire, il parcourt dans sa jeunesse des histoires de chevalerie : « À partir de ce moment, le jeune Canadien à demi sauvage et confondant dans son esprit sans culture,

[9] A. BOUCHARD, *les Chasseurs de noix*, p. 5.

l'état de chevalier, en Europe, à celui de coureur de bois au Canada, ce qui n'était pas, après tout, une si grande erreur, se crut né pour être chevalier, et il se mit à songer aux moyens de le devenir [10]. » Comme jadis le jeune noble recevait de la forêt aventureuse l'appel de la gloire, ainsi les jeunes pionniers « nés à l'ombre des immenses forêts qui couvraient tout le pays, grandissaient en respirant les fortes senteurs qui s'en émanaient ; si bien que parvenus à l'adolescence, ces effluves s'étaient si bien imprégnées dans leur sang qu'ils étaient dominés par la nostalgie des grands bois [11] ». En répondant à l'appel des grands espaces, en explorant de nouvelles contrées, en sympathisant avec les sauvages, en guerroyant et en faisant la traite, les coureurs de bois « à travers de tout cela, ouvraient les voies à la civilisation [12] ».

Les services rendus au pays par les coureurs de bois sont innombrables : approfondissement des mœurs indiennes, établissement de relations favorables avec les peuplades lointaines, connaissance précise de la géographie du pays... Voilà une partie des avantages que ces gens procuraient au pays. De plus, ils n'étaient pas perdus pour la civilisation comme beaucoup le croient ; ils revenaient après un certain temps fonder un foyer dans les vieilles paroisses. Ils contribuaient ainsi à accroître la population.

Plus que tout autre type de colon, les coureurs de bois ont contribué à transformer le paysan français. A partir d'eux, la morphologie physique des Canadiens prend les caractéristiques suivantes : « ossature d'Hercule... », « muscle de fer et nerfs d'acier » sans une once de chair superflue. « Forts comme des ours, souples et agiles comme des chats sauvages [13] », les Canadiens l'emportent sans difficulté sur les autres ; ils sont plus habiles et plus rusés que les sauvages, plus braves que les Français. Cette supériorité se manifeste surtout dans la résistance à la fatigue, à la faim et au froid : « Vivant dans les conditions les plus pénibles et les moins salutaires, ils [les coureurs de bois] parvenaient quand même à un âge très avancé sans la moindre maladie [14]. »

Le coureur de bois ne mérite donc pas l'anathème qui pèse sur lui depuis les débuts de la colonie. Version américaine du chevalier

10 A. BOUCHARD, *op. cit.*, p. 64.
11 *Ibid.*, p. 95.
12 *Ibid.*, p. 96.
13 *Ibid.*, p. 97.
14 *Ibid.*, p. 153.

errant européen, il ouvre les voies à la civilisation. Il a rendu des services signalés à la nation et il a créé un type nouveau de Français. Aussi toutes les familles canadiennes doivent s'enorgueillir de le compter au nombre de leurs aïeux : « Quelle est la famille canadienne qui n'ait pas le droit de s'enorgueillir de quelques-uns de ces héros parmi ses ascendants ? [15] » Encore aujourd'hui on peut reconnaître leur influence sur la race car « leurs descendants remportent les concours de force ou d'agilité auxquels ils daignent prendre part [16] ».

La légende de *l'Iroquoise* s'adapte bien à ce roman des coureurs de bois ; le romanesque exige que le jeune trappeur s'éprenne d'une belle Indienne et coure des risques pour elle. Mais une fois cette concession faite à la mode, le romancier recourt plus volontiers aux procédés de Fenimore Cooper pour étoffer son récit. Ses deux héros, Roger et le Suisse, rappellent étrangement les deux protagonistes de *The Deerslayer* ; Roger a vingt ans comme Deerslayer et il en a l'apparence physique. Le Suisse rappelle Leather-Stocking par son âge (quarante ans), sa force et son habileté. Ce sont d'excellents chasseurs qui connaissent la vie en forêt mieux que les Indiens et qui excellent à déjouer les pièges.

Le thème presque centenaire de *l'Iroquoise* devait se clore sur un modeste roman de M^me^ Charles Gill, *Fleur des Ondes.* Un fils de famille enlevé par les bandits parvient à s'échapper en s'embarquant pour la Nouvelle-France. Après maintes aventures, il tombe aux mains des Iroquois qui s'apprêtent à le martyriser quand apparaît une jeune Blanche déguisée en déesse ; elle jouit d'un grand ascendant sur les Indiens. Fleur des Ondes, comme on l'appelle, délivre le prisonnier et lui raconte son histoire : elle aussi a été enlevée par les Indiens qui en ont fait une sorte de divinité. À la fin, les deux captifs se reconnaissent pour le frère et la sœur.

Après *Fleur des Ondes,* la légende de *l'Iroquoise* tombe dans l'oubli. Sa fortune a quand même été exceptionnelle. Importée des États-Unis en 1827 [17], elle jouit d'une popularité continue jusqu'en 1924. Au début les romanciers en mal de littérature nationale y ont vu le cadre idéal pour traduire l'originalité américaine. Mais

15 A. BOUCHARD, *op. cit.*, p. 97.

16 *Ibid.*, p. 153.

17 M. David Hayne affirme que la légende parue dans *la Bibliothèque canadienne* de 1827 serait une traduction libre d'un texte anglais publié d'abord dans *The Truth-Teller* de New York. « Evolution du roman canadien francais », dans *Archives des lettres canadiennes,* vol. III, p. 44.

très tôt prévaut le romanesque, et les romanciers s'en servent pour agrémenter une thèse. Déjà en 1856, Éraste d'Orsonnens voudrait faire l'éloge des missionnaires. Charles de Guise rattache *Hélika* à la bataille de Saratoga, Thil-Lorrain l'associe à la guerre de 1812 et Arthur Bouchard y voit l'occasion de réhabiliter le coureur de bois. Seuls Rodolphe Girard et M^me^ Charles Gill tentent de renouveler la légende pour elle-même.

La trajectoire de cette évolution est révélatrice. Elle marque le passage d'une littérature nationale à une littérature nationaliste. Les premières nouvelles étaient des tentatives d'appliquer à la littérature canadienne les procédés de Chateaubriand et de Fenimore Cooper. Mais le souci d'éduquer le sentiment national prévalut bientôt et la légende de *l'Iroquoise* servit de plus en plus à créer de l'attrait pour des thèses nationalistes.

En somme les romans des origines, qu'ils s'attachent aux fondateurs ou aux Indiens, n'ont pas de portée nationaliste directe. Ils décrivent les premières tentatives de colonisation plus par souci de respecter la chronologie que d'exalter des héros nationaux ; ils s'attachent aux mœurs indiennes soit pour rivaliser avec les romantiques étrangers, soit pour agrémenter des œuvres par ailleurs trop didactiques. Cette époque des origines ne fournissait pas suffisamment d'opposition dont se nourrit le nationalisme.

CHAPITRE II

LES MISSIONNAIRES

La figure du missionnaire était déjà présente dans la légende de *l'Iroquoise*. Sous les traits hiératiques dessinés par Chateaubriand, le père Mesnard apparaissait comme un grand vieillard à la barbe fleurie. Sa présence n'avait rien d'apologétique ; il faisait partie du décor romantique. Mais il fallait s'attendre que, dans un contexte nationaliste, sa noble figure le mette en vedette et laisse dans l'ombre la sauvagesse. En effet la publication des *Cours d'histoire du Canada* et de l'histoire de *l'Église du Canada* des abbés Ferland et Gosselin avait braqué tous les feux sur l'œuvre colossale des missionnaires. F.-X. Garneau, dans la première édition de son *Histoire du Canada,* avait prétendu que l'emprise des missionnaires sur la colonie avait retardé le progrès de l'établissement. Les deux prêtres historiens lui répondaient en montrant l'apport des zélateurs de l'Évangile au développement et à la gloire de la Nouvelle-France. À partir de ce moment-là, nos missionnaires se rangent au nombre de nos gloires nationales. En 1867, l'abbé Joseph-Pierre-Anselme Maurault publie son *Histoire des Abénakis depuis 1605 jusqu'à nos jours* en faisant, lui aussi, ressortir la figure du missionnaire. Dans sa recension du volume, Faucher de Saint-Maurice remarque déjà la place prépondérante des apôtres de la Nouvelle-France :

> Prêtre avant de se faire historien, l'abbé Maurault a esquissé à larges coups de crayon cette belle et sainte figure du missionnaire de nos bois et de nos solitudes, qui, n'ayant pour tout bagage de voyageur qu'une vieille soutane en loques, un ciboire grossier, une pierre sacrée et un

> crucifix, allait courbant sous le souffle de sa parole les conseils de fiers sachems et forçait à tomber à genoux devant l'énergie de sa foi, des files entières de Peaux-Rouges encore toutes haletantes des voluptés du combat, et les mains rouges du sang des chevelures qu'elles venaient d'y scalper [1].

Aussi n'est-il pas surprenant de voir le missionnaire occuper de plus en plus de place dans certains récits de l'époque.

Un peu comme un éclaireur, Éraste d'Orsonnens avait déjà manifesté dans *Felluna,* son intention de glorifier le missionnaire mais, nous nous le rappelons, son récit ne correspondait pas à ses intentions. L'abbé Henri-Raymond Casgrain donne le premier un rôle important au missionnaire dans *le Tableau de la Rivière-Ouelle.* Au chapitre premier de sa légende, il présente l'apôtre des Indiens avec un luxe d'images qui ne laissent pas de doute sur ses intentions : « Intrépides pionniers de la foi et de la civilisation dont les sublimes figures se détachent sur la nuit des temps [...] Ils brillent aujourd'hui transfigurés sur un nouveau Thabor et l'éclat qui jaillit de leur face éclaire le présent et se projette jusque dans l'avenir [2]. » Mais encore ici, le missionnaire est un personnage d'introduction. C'est lui qui, accompagné de son guide indien, découvre le jeune officier mourant auprès du cadavre de son père. Au chapitre suivant, l'officier prend la vedette. Une fois de plus, le récit ne correspond pas aux intentions. C'est à J.-C. Taché que revient le mérite du premier récit à la gloire du missionnaire.

Pour obéir à la consigne donnée par l'abbé Casgrain, J.-C. Taché écrit dans *les Soirées canadiennes* de 1861 (pp. 11 – 109) *Trois Légendes de mon pays* : « L'îlet au massacre », « Le Sagamo du Kapskouk » et « Le géant des Méchins ». On pourrait croire d'après le titre et surtout d'après l'avertissement liminaire des éditeurs de la revue (ce recueil sera surtout consacré à « soustraire nos belles légendes canadiennes à un oubli dont elles sont plus que jamais menacées ») qu'il s'agit de vieilles légendes recueillies sur les lèvres des anciens. La lecture nous déçoit ; les trois légendes sont de l'invention de l'auteur. Elles visent la glorification de l'apostolat missionnaire au Canada.

Si, en effet, Taché rapportait quelque légende ancienne, nous y trouverions les particularités qui singularisent les récits populaires :

1 FAUCHER DE SAINT-MAURICE, *Choses et autres,* p. 61.
2 Dans *Œuvres complètes,* t. I, p. 15.

amplifications fabuleuses comme dans le cas de la Corriveau ou singularité du caractère comme dans le cas de Françoise Brunon. Mais le conteur demeure dans des généralités. Dans un premier récit, il décrit une guerre des Micmacs contre les Iroquois, mais sans circonstancier l'action. Cette description pourrait convenir à toutes les guerres entre Indiens. Le second récit intitulé « Le Sagamo du Kapskouk », rapporte les tentatives d'un missionnaire pour convertir les Sauvages. Encore ici nulles circonstances particulières. Le missionnaire ne peut amener les Indiens à pardonner les injures. Finalement dans un troisième récit, la conscience s'éveille chez les Micmacs et le signe extérieur de cette transformation c'est la conversion du Bâton du Géant en croix. Il ne s'agit donc pas ici d'une légende à proprement parler mais d'une apologie de l'apostolat des missionnaires au Canada.

Le premier conte n'a qu'un but : montrer la barbarie des Sauvages pour mieux faire ressortir les bienfaits de l'Évangile. Taché s'attarde à décrire la ruse et la sournoiserie des Indiens, l'horreur des massacres. Puis la vengeance des vaincus. Après les combats, les réjouissances sont couronnées par la torture des prisonniers. « Voilà, de conclure l'auteur, comment se traitaient entre elles les nations aborigènes du Canada avant la prédication de l'évangile [3]. »

Dans « Le Sagamo du Kapskouk », le missionnaire provoque la surprise et l'admiration des Indiens par sa prédication. La résistance commence au moment où il parle d'un Dieu qui meurt en croix pour pardonner les injures. Comment ces aborigènes accepteraient-ils de pardonner quand tout leur honneur repose sur leur habileté à se venger ? Taché en donne un exemple : le grand chef Malichite emprisonne ses deux fils avec un Iroquois pour apparemment les châtier de leur lâcheté. Pendant la nuit les prisonniers s'enfuient, rejoignent le camp des Iroquois et font appel à leur vengeance. Un parti de guerre s'organise. Les deux fils conduisent les canots ennemis dans un gouffre et périssent avec eux. Le père exulte en savourant sa vengeance. Enfin, cependant, la grâce agit ; la conscience s'éveille chez les Indiens d'après le mode hugolien de *la Légende des siècles* : le missionnaire concourt au progrès de l'humanité.

3 J.-C. TACHÉ, *op. cit.*, p. 74.

J.-C. Taché ne consigne donc pas dans *les Soirées canadiennes* une légende en train de se perdre mais une apologie des missionnaires canadiens qui ont tiré les Indiens des ténèbres pour les faire accéder aux valeurs plus hautes de la foi.

Après ces quelques tentatives, le thème semble sombrer dans l'oubli. Il faut en effet attendre *À l'œuvre et à l'épreuve* de Laure Conan pour voir reparaître le missionnaire dans le roman. Comment expliquer ce silence de plus de trente ans ? Les sources pourtant ne faisaient pas défaut ; les *Relations des Jésuites,* les écrits de mère Marie de l'Incarnation, de Dollier de Casson, l'*Histoire* du père de Charlevoix, autant d'écrits à la gloire du missionnaire. Et puis, toutes récentes, les histoires de Ferland, de Gosselin et de Maurault. Le silence des romanciers sur ce sujet ne s'explique donc pas par le manque de sources d'inspiration mais bien plutôt par le manque de modèles. On connaît l'extraordinaire popularité de Fenimore Cooper au Canada à partir de 1850 jusqu'à la fin du siècle. Tous les thèmes des relations des Blancs avec les Indiens étaient plus ou moins inspirés de lui. L'auteur du *Dernier des Mohicans* ignorait les missionnaires. Et, semble-t-il, nos auteurs n'avaient pas suffisamment d'imagination pour introduire d'eux-mêmes des types nouveaux dans leurs romans. Quand ils le font, ils suivent la trace de Chateaubriand sans dépasser les clichés romantiques. Une autre raison explique ce silence. L'hagiographie était peu compatible avec la conception du roman tel que le pratiquaient, à l'époque, Dumas père, Eugène Sue, Soulié, le vicomte d'Arlincourt. Aussi le roman missionnaire ne sera-t-il possible qu'à condition de renouveler le genre.

Grâce à l'auteur d'*Angéline de Montbrun,* le roman canadien-français prend un élan nouveau. Cette romancière ne conçoit plus le genre comme une façon divertissante d'enseigner l'histoire. Avec elle, les aventures invraisemblables, les reconnaissances et les événements disparaissent ; elle veut pénétrer la psychologie des personnages historiques et communiquer leurs émotions aux lecteurs.

Aussi l'absence de modèle ne l'effraie-t-elle pas. Elle retourne aux sources, lit les écrits spirituels de saint Jean de Brébeuf et les relations des débuts de la colonie.

Mais son entreprise n'est pas facile. Comment redonner vie à la psychologie de héros connus seulement à travers des récits bien impersonnels. Comment percer le drame intérieur de ces géants de

la foi qui aspiraient au martyre ? Laure Conan ne se laisse pas arrêter par la difficulté. Elle n'admire que ce qui la fait vibrer. Aussi tâche-t-elle de comprendre Charles Garnier à sa façon.

Elle partage son roman, *À l'œuvre et à l'épreuve,* en deux parties : avant l'entrée dans les ordres et l'apostolat au Canada. Dans la première partie, elle exploite la situation familiale des Garnier pour doter le héros d'une psychologie à sa mesure. Par suite de l'entrée de ses deux frères aînés au couvent, Charles doit assurer la relève de son père au Parlement de Paris. De plus, il doit épouser une petite cousine adoptée en bas âge par ses parents ; les deux enfants ont grandi ensemble et s'aiment spontanément. Sa décision de quitter le monde brise les rêves de la famille. Monsieur Garnier s'oppose au projet de son fils ; il lui répugne d'envisager l'extinction de sa lignée. La cousine Gisèle tombe dans un abattement dangereux pour sa vie. De toutes parts les sollicitations pressent Charles de renoncer à sa vocation. Dès ce moment, l'héroïsme du sacrifice est facilement appréciable.

Au lieu d'abandonner sa cousine au désespoir, Charles la gagne à son idéal. Alors commence entre ces deux êtres une émulation admirable au service de Dieu. Gisèle devient l'intercesseur naturel auprès de M. Garnier. Elle obtient pour son cousin la permission d'entrer au noviciat, puis, plus tard, de partir pour les missions. À mesure que le nouveau jésuite s'avance sur le chemin du renoncement, sa cousine l'accompagne. Après le départ de Charles, pour assister le missionnaire de ses prières, elle refuse de retourner dans le monde. Cette façon de l'associer au sacrifice de Charles donne à l'héroïsme une dimension pathétique qui le rend accessible au grand public.

La seconde tranche du roman rapporte les faits saillants de la vie missionnaire de Charles Garnier. Elle devrait constituer la pièce de résistance du roman, mais elle est à peine plus élaborée que la première. L'auteur est moins à l'aise ; elle affronte enfin la difficulté qu'elle avait tenté d'éluder. Sans le secours des personnages qui lui ont servi à nouer l'intrigue, elle doit raconter les purifications passives et la vie d'union à Dieu de ce solitaire des forêts d'Amérique. Mais Laure Conan ne renonce pas pour autant à la psychologie.

Au lieu de se limiter aux faits, elle s'efforce de saisir la vie de Charles Garnier au niveau de la confidence. Charles entretient une

correspondance avec sa cousine Gisèle. Des extraits de lettres à sa cousine nous permettent de pénétrer sa vie intérieure.

Dès son arrivée à Québec, il aspire aux missions huronnes : « La mission huronne est, sans comparaison, la plus dangereuse, mais c'est aussi la plus désirée, la plus enviée. Parmi nous, on en parle comme du paradis terrestre [4]. » Il requiert Notre-Dame de lui obtenir cette grâce le plus tôt possible : « Je vous confesse, écrit-il à sa cousine, que je fais de grandes instances auprès de l'Immaculée — qui m'a toujours exaucé — afin qu'elle m'envoie chez les Hurons. Là, je me sentirai vraiment missionnaire [5]. » Le jeune homme n'écrit pas ces lignes par bravade ; il sait à quoi s'attendre. La longue épître du père Brébeuf pour l'instruction des futurs missionnaires des Hurons l'en avertit suffisamment.

Au pays des Hurons, Laure Conan pourrait se limiter à la narration des tribulations du missionnaire. Mais ici encore, elle sait découvrir le drame intérieur. Certes, le jésuite trouve une certaine joie à manger, vivre et dormir comme les indigènes. Mais les souffrances ne se changent en joies qu'à condition d'avancer directement ou indirectement la conversion des indigènes. Or les conversions sont lentes et peu nombreuses : « Pour faire accepter à ces cannibales la douceur de l'Évangile, pour les arracher à leurs plaisirs infâmes, il faudra bien du temps et de la patience. Mais nous sommes tous pleins de courage [6]. » Le plus grand tourment des missionnaires vient de l'indifférence des Indiens à l'égard de la religion : « Quand on n'ignore pas tout à fait la valeur des âmes, les voir se perdre, voilà la grande souffrance, la vraie douleur [7]. » Au lieu d'accepter les paroles de salut, les Hurons accusent les missionnaires d'attirer les vengeances du ciel sur la tribu. Aussi « dans un pays, où le premier venu a le droit de se défaire des sorciers, c'est vraiment un miracle que nous n'ayons pas péri mille fois [8] ». Cette vie d'angoisse et d'inquiétude qui précède le martyre, voilà ce que Laure Conan veut nous faire partager.

En somme, tant dans la première partie que dans la seconde, Laure Conan est parvenue à soustraire le roman historique aux influences picaresques pour l'élever au niveau psychologique. Elle

4 Laure CONAN, *À l'œuvre et à l'épreuve*, p. 164.
5 *Ibid.*, p. 167.
6 *Ibid.*, p. 215.
7 *Loc. cit.*
8 *Ibid.*, p. 213.

a cherché à nous faire pénétrer la vie intérieure d'un martyr pour provoquer notre admiration. Dans la première partie, les procédés ne laissent pas de doute : insistance sur la condition sociale, sur les liens de famille, sur les amours. Dans la seconde partie, descriptions abondantes des difficultés de l'apostolat, des souffrances de l'âme apostolique face à l'indifférence des Indiens.

Tout ce roman ne pourrait bien être que de l'hagiographie romancée. L'auteur pourrait compter uniquement sur l'exemple pour entraîner l'imitation, comme le font d'ordinaire les hagiographes de l'époque. Mais ses intentions dépassent la simple édification populaire. Contemporaine de A.-B. Routhier, de Jules Tardivel, du jeune Thomas Chapais et d'autres, la romancière connaît l'ultramontanisme canadien à son plein épanouissement. C'est la période d'élaboration du messianisme compensateur. Il importe alors de retourner aux sources de notre histoire pour établir l'authenticité de notre mission nationale, de faire ressortir la sainteté des fondateurs de la colonie et les mobiles de leur action. C'est dans ce dessein que Laure Conan écrit *À l'œuvre et à l'épreuve.*

Dans la première partie de son roman, ses intentions ne font pas de doute. Au risque de compromettre la vraisemblance de son récit, elle rassemble dans le salon des Garnier, Champlain et Jean de Brébeuf. À une question de Garnier : « Pourquoi Québec ne jouerait-il pas un grand rôle ? À force d'efforts, vous y avez allumé la première étincelle », Champlain répond d'une façon prophétique : « Et j'espère que cette étincelle deviendra un foyer inextinguible... resplendissant... J'espère que Québec sera la ville la plus catholique, la plus française de l'Amérique [9]. » Ces paroles sont plus qu'un simple souhait. Des signes providentiels permettent de déceler dans les faits qui entourent la fondation de la Nouvelle-France, une volonté divine non équivoque. Dieu a voulu faire de l'établissement français un instrument d'expansion du catholicisme : « Dieu le veut, dit Champlain, c'est évident. Si Roberval, si La Roche ont échoué misérablement, c'est que la Nouvelle-France a de hautes destinées et ne pouvait sortir d'une bande de repris de justice... Quant à Chauvin... un protestant ne devait pas être le fondateur de la Nouvelle-France [10]. » Ainsi, sur son berceau, la ville

9 Laure CONAN, *op. cit.*, p. 55.
10 *Ibid.*, p. 74.

de Champlain a reçu, par des signes de la Providence, la mission de faire resplendir la foi catholique en Amérique. Cette mission a été confirmée par la qualité exceptionnelle des apôtres que Dieu a bien voulu y envoyer. En effet, les missionnaires de la Nouvelle-France n'ont-ils pas provoqué les plus beaux témoignages d'admiration. Laure Conan en cite quelques-uns :

> C'est surtout, écrit Chateaubriand, dans les terribles missions du Canada que l'intrépidité des apôtres de Jésus-Christ a paru dans toute sa gloire. On peut affirmer sans crainte et dans les fastes de l'héroïsme et de la sainteté, il n'y a rien de plus admirable que la sanglante histoire des missions huronnes. Jamais on n'a affronté des dangers plus horribles, jamais on n'a plus souffert pour jeter la semence de vie dans les royaumes de la mort [11].

Moins élogieux, mais plus convaincant est le témoignage de Parkman parce qu'il vient d'un ennemi : « Dans tous les récits de cette époque terrible, on ne rencontre pas une ligne, pas un mot qui permette de soupçonner un seul des Jésuites d'avoir reculé ou faibli un moment [12]. »

Plusieurs années se passent avant qu'un romancier reprenne le thème du missionnaire canadien. En 1928, Jean Féron publie dans la collection Le Roman canadien, une nouvelle dont l'avant-propos indique clairement le but :

> Ayant été dès ma jeunesse ébloui par cette figure extraordinaire qui auréole les pages de notre histoire, j'ai de mes propres moyens et pauvres capacités essayé bien respectueusement, par un récit vulgaire, de rapprocher de la masse de notre peuple canadien pour le lui mieux faire connaître ce bienheureux martyr dont le sang généreux et pur a si merveilleusement fertilisé notre sol [13].

Deux points ressortent de cet avertissement : rapprocher du peuple le grand martyr et cela par un récit vulgaire. En somme Féron poursuit les mêmes objectifs que la génération de 1860 : servir de l'histoire agrémentée d'aventures. Pour lui, Laure Conan semble n'avoir pas existé ; il reprend la nouvelle au point où Charles de Guise l'avait laissée. Aussi nulle surprise de voir reparaître dans son récit la légende de *l'Iroquoise*.

---

11 Laure CONAN, *op. cit.*, p. 219.
12 *Ibid.*, p. 221.
13 *Jean de Brébeuf*, p. 19.

Un jeune chef huron va épouser bientôt une orpheline élevée par Jean de Brébeuf — tout comme dans le cas du père Mesnard. Survient alors le chef iroquois, l'Araignée, qui exige la main de Marie. Sur le refus de Jean de Brébeuf, il menace la tribu des pires représailles. Prise de panique, la jeune Huronne rejoint l'Iroquois de son plein gré pour qu'il épargne les siens. Mais puisque l'Araignée nourrit toujours les mêmes noirs desseins, elle ne tarde pas à s'enfuir. Alors la vengeance s'abat sur les missions de Saint-Ignace et de Saint-Louis. Jean de Brébeuf, capturé au cours du raid, subit le martyre des mains mêmes de l'Araignée.

Il s'agit toujours du même canevas avec très peu de variantes. Jean de Brébeuf, dans le rôle du père Mesnard, tient assez peu de place dans le récit. Deux fois, il sauve Marie, il résiste à l'Araignée et organise la défense des Hurons. Les véritables protagonistes sont Marie et l'Araignée.

Jean de Brébeuf de Féron est le type même de roman historique où l'enseignement ne s'incorpore pas à la trame du récit. Ici et là, au cours de l'intrigue, l'auteur fait de longues digressions sur l'apostolat et l'héroïsme des premiers missionnaires, mais aucune péripétie n'illustre ces avancés. Au contraire, le séjour à la mission Saint-Louis semble des plus agréables. La bourgade est propre et coquette. Les Hurons habitent des maisons à plusieurs pièces comme les Européens. La chapelle blanchie à la chaux et surmontée d'un clocheton ferait l'envie de bien des curés de campagne. Les relations sociales sont également agréables. Les Hurons respectent et aiment la Robe noire. Brébeuf a pris sur eux tant d'ascendant qu'il les domine en chef. Sans la menace des Iroquois tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Dans la faible mesure où il s'incorpore à l'intrigue, le père de Brébeuf prend une figure bien différente de celle que nous présentent les *Relations*. C'est une sorte d'Hercule qui s'impose aux Indiens par sa force physique : « Au physique, il imposait par sa haute taille et sa forte encolure. Ses épaules larges et solides, ses bras et ses jambes fortement musclés, endurcis par tous les travaux les plus rudes. Large aussi était sa poitrine, bombée, puissante, comme faite pour recevoir de grands chocs [14]. » Avec cette force irrésistible, il faut le voir intervenir dans une querelle : « Le mis-

14 Jean FÉRON, *op. cit.*, p. 11.

sionnaire se baissa rapidement, chacune de ses mains saisit un adversaire, puis il souleva les deux Indiens, les sépara brusquement, brisa pour ainsi dire leur étreinte et pour une minute, il les tint à distance au bout de ses bras puissants [15]. » À ces qualités physiques exceptionnelles, le missionnaire joint une acuité sensorielle qui subjugue les indigènes. On croit vraiment qu'un esprit l'habite [16]. De plus, Brébeuf possède toutes les vertus chrétiennes de patience, de pardon des offenses, de magnanimité avec tant de discrétion que nous pouvons les croire volontairement ignorées au profit des qualités physiques.

Jean Féron reprend donc le canevas traditionnel de *l'Iroquoise* propice aux enlèvements, aux coups de main et aux batailles pour y insérer le personnage historique de Jean de Brébeuf. Même ce héros subit des transformations qui l'assimilent plus à Flambard qu'au jésuite martyr. Le souci de faire « un récit vulgaire » l'emporte évidemment sur la vérité historique ; il amène l'auteur à édulcorer les vertus du missionnaire. Cette faiblesse indéniable vient d'un zèle excessif pour l'éducation populaire.

En 1932, Damase Potvin publie, lui aussi, un roman à la gloire des missionnaires, *la Robe noire.* Le sous-titre à lui seul manifeste toutes les intentions de l'auteur : *Récit des temps héroïques où fut fondée la Nouvelle-France.* Pour atteindre son objectif, Potvin ne recourt ni à la légende de *l'Iroquoise* ni aux intrigues psychologiques. Il connaît à fond son pays, le Saguenay, il a parcouru suffisamment les forêts et les rivières de la région pour reconstituer par l'imagination la vie du missionnaire du début de la colonie. Comme les romanciers réalistes, il fait de l'observation directe sa première source d'inspiration. Aussi ne cherchera-t-il pas comme ses devanciers à faire l'éloge d'un héros en particulier ; dans la description du père de Crespieul, on pourra reconnaître tous les missionnaires des temps héroïques de la colonie.

Potvin renonce à tout ce qui pourrait apparenter la destinée de son héros à celle des favoris de la fortune. François de Crespieul était noble et jouissait de tous les avantages de sa condition. Mais le romancier n'exploite ni le déchirement de la séparation, ni le renoncement aux joies légitimes de la vie. Son héros est le type du missionnaire ordinaire qui accomplit sa mission sans éclat, sans pré-

15 Jean FÉRON, *op. cit.*, p. 22.
16 *Ibid.*, p. 27.

tention. Il arrive au Canada en 1670, une fois passé le grand péril iroquois. Ses supérieurs l'envoient au Saguenay, évangéliser les pacifiques Hurons. Tous les lauriers ont déjà été cueillis ; pas de martyre ni de grandes découvertes en perspective, rien que le travail ingrat et peu glorieux du ministère des âmes. C'est vraiment la saisie de l'héroïsme au niveau de la vie quotidienne.

D'après les *Relations des Jésuites* et aussi d'après sa connaissance personnelle du Saguenay, Potvin reconstitue, saison par saison, la vie du missionnaire. L'été, ce sont les interminables navigations en canot, les portages à travers la forêt primitive, la vie à la belle étoile ; l'hiver, ce sont les marches à la raquette dans les steppes glacées du Grand-Nord, l'inconfort des cabanes, la famine, parfois la peste.

Dans toutes ces descriptions, le romancier s'ingénie à faire voir à force de réalisme, l'ampleur des difficultés à surmonter. L'été, pour rejoindre ses ouailles nomades, le missionnaire utilise le canot ; c'est un véhicule assez confortable par beau temps. Mais il faut compter avec les orages et les rapides. Sur le Saguenay, les tempêtes sont extrêmement périlleuses : à tout instant l'esquif risque de se briser sur les rochers. Dans les rapides, les voyageurs frôlent également la mort. Les trajets dans la brousse sont toujours pénibles même pendant la belle saison. Potvin déploie une réelle virtuosité à décrire les embarras de la forêt. Dans les sentiers tracés par les bêtes, il faut ramper parmi les épines qui accrochent les habits et pénètrent les chairs ; les herbes tranchantes lacèrent la figure, les mains et les yeux. Pour décrire les nuées d'insectes qui infestent les bois, Potvin a des termes qui méritent une mention spéciale :

> Alors les moustiques attaquaient avec furie comme ils savent attaquer dans l'humidité chaude de la forêt vierge et quand ils sont affamés. Le jour, la nuit, on les écrase par milliers, d'un seul coup, sur la figure, sur les mains, partout où il y a un bout de peau à découvert. Il y avait de grosses mouches noires qui sortaient on ne sait d'où et qui laissaient des traces de sang où elles s'étaient collées, il y en avait de presque invisibles qui piquaient comme des aiguilles. Puis, il y avait les maringouins qui faisaient une musique infernale autour des oreilles et dont le dernier son de trompette s'éteignait dans le trou sanglant du dard acéré enfoncé en pleine peau. C'était, continuellement, un supplice atroce [17].

17 D. POTVIN, *la Robe noire*, p. 75.

L'hiver, les voyages sont encore plus durs que l'été. Si d'un côté le raquetteur trouve des pistes plus unies et plus sûres, d'un autre, il épuise jusqu'à ses dernières forces pour atteindre les postes éloignées ; la loi de la forêt se fait plus impérieuse que jamais : marcher ou mourir. Quand la fatigue s'accumule, les réflexes deviennent moins rapides. C'est la chute et l'effort pour relever un corps courbaturé que la sueur inonde sous la peau d'ours et que le moindre arrêt glace. Arrivé à la bourgade, le missionnaire ne trouve pas le repos mérité ; la fumée, la vermine et la puanteur sont autant d'incommodités qu'il doit surmonter pour pénétrer dans l'intimité des Indiens. Mais rien ne lui paraît trop pénible pour obtenir des conversions.

Damase Potvin décrit les Hurons comme assez dociles aux enseignements du père. Nombreuses sont les morts chrétiennes [18]. Partout les Indiens parcourent de longues distances pour venir recevoir les sacrements [19]. Mais que le missionnaire prenne bien garde de s'illusionner pour autant sur la valeur de son apostolat ; un mince vernis de christianisme recouvre un atavisme à peine assoupi. L'épisode de Nébouka le prouve bien.

Tous les printemps, les Hurons se rendent à Nébouka pour la traite des fourrures ; ils touchent alors en une seule fois le salaire d'une année. C'est alors une abondance indescriptible. Au cours de banquets interminables, ils se livrent à tous les vices : ivrognerie, jeu, luxure. Les sorciers reprennent leur ascendant et le missionnaire ne retrouve son troupeau qu'après l'épuisement des victuailles et des spiritueux. Il faut alors recommencer à pied d'œuvre.

Cependant Dieu sait ménager des consolations à ses élus. Lors de son rappel à Québec, le missionnaire emmène avec lui la fille du chef Tékihérimat, pour son entrée aux Ursulines. Peu de temps après, la jeune novice meurt en odeur de sainteté. Le père de Crespieul voit que toutes ses souffrances et tous ses sacrifices n'ont pas été vains : ils ont suscité une sainte.

Telle est la vie d'un missionnaire obscur dont le grand public n'a pas retenu le nom. Aucune action d'éclat, aucune réussite extraordinaire, rien que l'apostolat courant parmi les Indiens, et pourtant un héros authentique comme tous les missionnaires de l'époque. Voilà la preuve, selon Potvin, que l'héroïsme ne fut pas seulement le

18 D. POTVIN, *op. cit.*, p. 47.
19 *Ibid.*, p. 171.

lot de quelques grandes âmes privilégiées mais de toute une population. Ainsi atteint-il le but qu'il se proposait en inscrivant en sous-titre de son roman : *Récit des temps héroïques où fut fondée la Nouvelle-France.*

Après *la Robe noire* de Potvin, nous ne verrons plus apparaître la figure du missionnaire qu'en silhouette. Alain Granbois fera allusion au zèle du père Marquette et Léo-Paul Desrosiers rapportera l'héroïsme du père Bressani mais sans le mettre en lumière.

En résumé, la figure du missionnaire reste dans l'ombre tant qu'elle est liée à la légende de *l'Iroquoise.* Elle ne dépasse pas alors le stade de l'imagerie romantique. Avec J.-C. Taché, elle prend une dimension vraiment nationaliste ; tout le récit converge vers un but : mettre en valeur les bienfaits de l'apostolat missionnaire. Toutefois, ce n'est qu'avec Laure Conan que le genre s'affranchit vraiment de l'influence de Chateaubriand et de Cooper. La romancière tire de la biographie de Charles Garnier l'essentiel d'un drame psychologique destiné à mettre en valeur la pureté d'intention des fondateurs du Canada. Le roman missionnaire à teinte nationaliste atteint avec elle son plein épanouissement. Jean Féron revient à la légende de *l'Iroquoise* sans apporter d'éléments nouveaux. Enfin, Damase Potvin reprend la tâche de Laure Conan mais à l'aide d'une technique réaliste.

Le thème du missionnaire dérivé de *l'Iroquoise* n'a donc pas une fortune exceptionnelle. À vrai dire, deux romanciers exploitent à fond le sujet. Partout ailleurs, le missionnaire est un personnage secondaire, vanté pour son zèle et son courage mais non un centre d'intérêt par lui-même. Devons-nous en conclure qu'il ne compte pas au nombre des héros nationaux ? Ce serait inconcevable que pendant la période où l'ultramontanisme est le plus vigoureux au Canada, la littérature nationaliste ne fasse pas état du haut idéal qui animait les premiers prêtres de la colonie. Si les romanciers n'ont pas mis en scène plus de missionnaires, c'est qu'ils se faisaient une trop mauvaise idée du roman. Comme les gens du XVII^e^ siècle, ils répugnent à divertir le public aux dépens des choses saintes. Plutôt que de romancer la vie d'un saint comme elle l'avait fait dans *À l'œuvre et à l'épreuve,* Laure Conan préfère écrire une véritable biographie de *Marguerite Bourgeois.* Pierre Benoit fait de même dans *la Vie inspirée de Jeanne Mance.*

CHAPITRE III

LES PIONNIERS

Tout un autre groupe de romans [1] traitent encore des relations des Blancs avec les Indiens, non plus, cette fois, pour la couleur locale si chère aux romantiques, mais pour exalter le courage, l'esprit d'initiative et la ténacité des premiers colons. Ces romans se groupent sous deux chefs, les pionniers et les explorateurs, représentant ainsi les deux tendances opposées qui ont déchiré la colonie naissante. Le premier groupe de romans loue surtout la résistance opiniâtre des premiers établissements français aux attaques des Iroquois, le second décrit plutôt les excursions extraordinaires des coureurs de bois dans toutes les parties de l'Amérique.

L'initiateur de ce thème pourrait bien être Alain Le Sage, l'auteur de *Gil Blas de Santillane.* En 1735, il publiait sous le titre de *les Aventures du Chevalier de Beauchesne* un roman qui met un colon français aux prises avec les Iroquois. Le chevalier connaît toutes les aventures et il est de toutes les expéditions. À l'âge de sept ans, il est enlevé et adopté par les Indiens. Repris par les Français, il s'associe aux Indiens. Il chasse à lui seul quatre cents hommes et oblige cinq mille Anglais à lever le siège de Port-Royal. Il seconde Subercase et fait des sorties avec le baron de Saint-Castin. Il quitte les Algonquins pour se faire flibustier. Il livre alors des combats qui rappellent ceux de d'Iberville. Avec soixante-quinze hommes, il capture trois navires anglais. Mais il est bientôt fait prisonnier et envoyé à la Jamaïque puis en Irlande. Après son éva-

1 Voir le tableau chronologique des thèmes, Appendice II.

sion, il reçoit de Choiseul un vaisseau monté de quatre-vingt-dix hommes et il s'attaque aux Anglais pour se venger de leurs cruautés. Au livre troisième, le chevalier rentre dans l'ombre pour faire place au comte de Monnerville.

La lecture des *Aventures du chevalier de Beauchesne* nous fait penser à une parodie des romans historiques canadiens. En effet, Le Sage traite tout sur le mode humoristique. Au lieu de s'alarmer du péril iroquois comme tout le monde, le jeune chevalier insiste auprès des Indiens pour se faire enlever. Rendu au camp, il brûle du désir d'expérimenter les supplices indiens. Mais, cette fois, on n'obtempère pas à sa requête. En un tournemain, il devient plus habile que tous les Iroquois tant à la chasse qu'à la guerre. Et ce n'est qu'à regret qu'il réintègre le parti français. Il participe aux expéditions de Lamothe-Cadillac et de Subercase comme à un jeu. Il accomplit les plus beaux faits d'armes avec tant de désinvolture et de naturel que sa facilité ressort plus que son courage.

En écrivant de la sorte, Le Sage veut, sans nul doute, amuser. Mais s'agit-il d'un amusement tout à fait inoffensif ? Il semble bien que le public du XVIII[e] siècle lisait l'*Histoire* du père Charlevoix et les *Mémoires* du baron de la Hontan avec un esprit sceptique. A beau mentir, qui vient de loin. En renchérissant sur ces histoires extraordinaires, Le Sage voulait probablement ramener à des proportions plus vraisemblables les aventures du Nouveau Monde. Les romanciers canadiens en mal d'apologétique étaient donc loin de trouver leur compte dans l'œuvre de Le Sage.

Ce serait plutôt à l'abbé Casgrain que reviendrait le rôle d'initiateur du thème des pionniers. En 1861, le parrain de nos lettres inclut dans ses *Légendes canadiennes,* une nouvelle intitulée *les Pionniers canadiens.* Il ne s'agit pas d'une légende ; l'auteur le reconnaît dans sa préface : « À l'égard de l'épisode des *Pionniers canadiens* en particulier, loin d'être une fiction romanesque, il est de la plus rigoureuse vérité historique [2]. » Casgrain tient son récit de sa grand-tante maternelle, Thérèse Du Perron Baby. Il raconte deux incidents pour illustrer les horreurs des premiers temps de la colonisation.

Des Potowatomis de la région du Détroit font irruption dans une maison de ferme pour s'emparer du mari. Ne le trouvant pas,

2 *Œuvres complètes,* t. I, p. 7.

ils s'éloignent, mais l'aperçoivent bientôt dans le bois voisin. Le pionnier résiste tant et si bien qu'il abat quatre Indiens avant de tomber à son tour. Pour se venger, les Potowatomis reviennent à la maison et, avant de tuer la mère, massacrent son enfant sous ses yeux. M^me^ Baby et sa fille sont mêlées plus directement au deuxième incident. Un jeune officier poursuivi par les Indiens pour avoir molesté un des leurs, se réfugie chez les Baby. Les Potowatomis demandent qu'on le leur livre. M^me^ Baby soutient ne pas l'avoir vu. Pris de peur, l'Anglais tente de s'enfuir par le jardin. Mais les Indiens le rejoignent et le massacrent aussitôt. Ces incidents pourraient n'avoir qu'un intérêt anecdotique si l'abbé Casgrain n'entendait pas leur donner une dimension nationaliste.

De l'humble colon, Casgrain voit « une des plus grandes figures qu'offre l'histoire du nouveau monde [3] ». Et sur le mode hugolien de *la Légende des siècles,* il magnifie ses qualités d'explorateur : « Parcourez toute l'Amérique du Nord, depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, depuis Halifax jusqu'à San Francisco, partout vous retrouvez l'empreinte de ses pas [4]. » Ce n'est pas la soif de l'or que le pousse vers l'aventure mais « la conscience de remplir une véritable mission ». Le pionnier canadien « est à la fois prêtre, laboureur et soldat ». Puis, Casgrain invite les artistes à s'inspirer d'un tel sujet : « Ah ! si j'étais peintre, je voudrais retracer... Oh ! comme j'essayerais de peindre cette mâle figure...[5] ». Il termine son introduction par un vibrant appel à la fierté nationale : « Lecteur canadien qui parcourez ces lignes, vous pouvez lever la tête avec un noble orgueil car le sang qui coule dans vos veines est le sang de ce héros [...] Le peuple à qui la Providence a donné de tels ancêtres est nécessairement destiné à de grandes choses [6]. »

Cet appel de l'abbé Casgrain ne devait pas rester sans écho. Des romanciers comme Joseph Marmette, Laure Conan, Léo-Paul Desrosiers et P.-G. Roy firent l'éloge du pionnier canadien dans ses luttes contre les Indiens. Donner, toutefois, au prêtre-écrivain tout le mérite d'avoir inauguré ce thème serait surfaire son rôle. En effet, la glorification des pionniers est un thème commun à toutes les

3 *Œuvres complètes*, t. I, p. 52.
4 *Ibid.*, p. 53.
5 *Ibid.*, p. 55.
6 *Ibid.*, p. 55.

nations ; il apparaît nécessairement dès l'aurore du nationalisme sous une forme ou une autre. J.-C. Taché subit peut-être l'influence de l'abbé Casgrain lorsqu'il écrit sa *Légende de Cadieux* ? Quant à Marmette, Conan et les autres, nous nous permettons d'en douter.

Forestiers et Voyageurs comporte un récit tout à fait digne de l'histoire romaine. Cadieux, un coureur de bois, voyage avec des compagnons pour la traite des fourrures. À l'étape, le groupe est cerné par les Iroquois. Tous périraient sans la bravoure de Cadieux. Pour donner à ses compagnons le temps de fuir dans leurs canots, notre homme tient seul en respect la bande d'Indiens. Il guerroie avec l'énergie du désespoir et parvient à échapper à ses ennemis. Mais incapable de retrouver ses compagnons, il meurt de faim. On retrouve sa complainte près de lui. Ce trait de bravoure reprend en plus petit le geste célèbre de Horatius Coclès au pont Sublicius.

Marmette ne voit pas dans la vie des pionniers que de beaux exemples à proposer à l'admiration populaire ; c'est pour lui l'occasion de démontrer la régénération du type français par le climat d'héroïsme des premières années de la colonie.

En effet les conditions de vie ont bien changé depuis le temps des Croisades ; des siècles de raffinement ont abâtardi les descendants des preux d'autrefois. Pour leur redonner un courage égal, il faut des difficultés comparables aux grandes aventures des chevaliers. Or la colonisation de la Nouvelle-France en présente d'aussi grandes sinon de plus grandes. Aussi voit-on des nobles dégénérés comme Mornac retrouver ici la vertu de leurs pères.

Mornac débarque à Québec en 1664 ; il vient refaire sa fortune au Nouveau Monde. Comme beaucoup de gens de sa condition, il a traîné une jeunesse oisive à la cour et s'est ruiné pour les beaux yeux d'une baronne. Donc, des motifs peu relevés qui cadrent mal avec l'idéal des pionniers. Le climat d'héroïsme de la colonie va lui rendre la valeur de ses pères.

Le soir de son arrivée, le chevalier s'amuse, histoire de rire, à enivrer le chef agnier, Griffe-d'Ours. La plaisanterie tourne mal ; une fois sous l'effet de l'alcool, l'Indien attaque une jeune fille. Le galant Mornac terrasse l'assaillant, mais encourt la vengeance de l'Iroquois. À ses dépens, il va apprendre la signification de ce mot terrible dans la bouche d'un Indien.

Peu après, Mornac tombe dans une embûche dressée par Griffe-d'Ours. Lui, sa cousine, M^lle^ de Richecourt, et deux de ses

compagnons sont emmenés au pays des Agniers. Cette fois, il est pris au piège de l'héroïsme ; il va pouvoir donner la mesure des vrais chevaliers de France.

À partir de ce moment, tout l'art du romancier se limite à faire mousser le courage et la bravoure de son héros. Il n'épargne aucun détail des tortures morales et physiques infligées aux prisonniers. Même les longueurs dans l'esprit du narrateur ont leur importance : elles chargent le tableau.

En premier, le chevalier et ses compagnons assistent, impuissants, au supplice du valet, Jean Couture. Le rituel commence par le scalpement :

> Jean est encore à genoux quand l'un des sauvages s'approche de lui par derrière, saisit le valet par les cheveux, appuie l'un de ses genoux sur le dos de la victime, tire de sa gaine un couteau à scalper dont il lui enfonce dans la tête la pointe tranchante qui décrit un cercle rapide autour du crâne. Puis le Sauvage retient entre ses lèvres le couteau d'où le sang dégoutte, saisit à pleines mains la chevelure du malheureux, que d'un seul effort il arrache violemment avec la peau. L'infortuné pousse un hurlement de douleur et reste étendu sans remuer sur le sol [7].

Les Iroquois raniment la victime avec de l'eau froide puis, saisissant des charbons ardents, ils les « déposent avec beaucoup de soin sur le crâne sanglant et dénudé de jeune homme. » Ensuite le romancier détaille le supplice des mains et des pieds pour terminer sur cette horreur : « Celui-ci [Griffe-d'Ours] s'approcha doucement et coupa, tour à tour le nez, les lèvres et les joues de sa victime. Puis avec un raffinement de démon, il lui arracha les deux yeux, les laissa pendre sur la figure ensanglantée et plaça dans chaque orbitre vide un tison ardent [8] .» Mornac écœuré de tant de barbarie, sait maintenant le sort qui l'attend une fois rendu au pays des Agniers. Mais son courage grandit à proportion des difficultés qu'il rencontre.

Après la mort de Jean Couture, la troupe se met en marche pour le lointain village des Iroquois. Marmette s'attarde à décrire les conditions pénibles du voyage :

> À l'exception de M^lle^ de Richecourt que l'autorité de Griffe-d'Ours avait empêché d'être maltraitée et dépouillée de ses vêtements, les captifs blessés, faibles, mal nourris, presque nus, chargés en outre de plus de bagages qu'ils n'en pouvaient porter, devaient se frayer un passage

7 J. MARMETTE, *le Chevalier de Mornac*, p. 42.
8 *Ibid.*, p. 42.

> à travers la forêt, par des chemins non battus, parmi les pierres, les ronces, les fondrières, l'eau et tous les embarras imaginables que connaissent ceux-là seuls qui ont un peu couru les bois [9].

Visiblement il veut apitoyer les lecteurs sur le sort des prisonniers : « Qu'on se figure le sort de malheureux gentilshommes dont la plante des pieds n'a jamais foulé nue le sol, et obligés de marcher forcément au pas de gymnastique, en pleine forêt vierge, sur des cailloux et des branches sèches, lorsque leurs pieds saignent encore des blessures infligées deux ou trois jours auparavant par les Sauvages [10]. »

À mesure que croissent les difficultés, le tempérament français se révèle dans toute sa supériorité : « l'insoucieuse gaieté française » atteint la désinvolture, et le courage se double d'ingéniosité astucieuse pour déjouer les plans des Indiens.

Lorsque Griffe-d'Ours arrive à la bourgade avec ses prisonniers, il fait préparer le bûcher et demande à Mornac d'entonner, selon l'usage indien, son chant de mort. Avec crânerie, le chevalier y va d'une joyeuse chanson de Gascogne. Les Iroquois en sont muets d'admiration : « Tout le temps que dura la chanson de Mornac, les Sauvages s'étaient tenus cois autour de lui. Le sang-froid du Gascon en imposait à ces hommes pour qui le courage était la plus grande vertu. Aussi l'acclamèrent-ils quand il eut fini [11]. » À partir de ce moment, le chef indien témoigne de l'estime à son prisonnier : « Nos guerriers, dit-il, sont contents de toi. Ils vont te le prouver tout de suite en te torturant avec toute l'attention que mérite un capitaine [12]. » Cette crânerie sauve la vie au chevalier ; Griffe-d'Ours respecte le courage ; il se rend à la requête d'une vieille *squaw* qui réclamait ce valeureux Blanc comme fils.

Le courage de Mornac ne se limite pas à la crânerie. À force d'attentions et de finesse, il endort la méfiance d'Œil-de-Perdrix, la gardienne de M^lle^ de Richecourt, et parvient à s'évader avec sa bien-aimée. Malheureusement les fugitifs croisent par hasard Griffe-d'Ours qui les ramène au camp. De nouveau, le chevalier manœuvre pour sauver sa vie et celle de sa cousine. Marmette reprend pour le compte de son héros l'exploit de Radisson, lors de l'évacua-

9 J. MARMETTE, *op. cit.*, p. 46.
10 *Loc. cit.*
11 *Ibid.*, p. 50.
12 *Loc. cit.*

tion d'Onnontagué par les Français. Déguisés en marchands hollandais, Jolliet et sa bande parviennent jusqu'aux prisonniers ; mais comment les délivrer sans alarmer tout le pays ? Un plan germe alors dans l'esprit du Gascon : Œil-de-Perdrix feindra la maladie et le chevalier fera « chaudière » à sa santé ; les faux Hollandais pourvus de force barriques d'eau-de-vie pourvoiront aux libations. Quand tous les convives seront ivres morts, les captifs détaleront avec leurs amis.

Dans ce récit, Joseph Marmette nous présente donc un courtisan dégénéré qui retrouve en Nouvelle-France le courage et la bravoure de ses ancêtres. La crânerie, la prouesse, le désinvolture et l'astuce qui caractérisent son action sont les qualités traditionnelles des preux de France.

Toutefois, le romancier affaiblit son argumentation en sacrifiant à ce qu'il considère l'art romanesque : les hasards extraordinaires, les *deus ex machina.* Trop souvent le lecteur peut attribuer le salut du héros à la chance plutôt qu'au courage. C'est ainsi que Mornac doit sa première délivrance autant à l'intervention imprévue d'une vieille femme qu'à sa crânerie. Sa seconde délivrance tient du romanesque le plus échevelé : au moment où il va de nouveau monter sur le bûcher, un orage effroyable éclate ; les Indiens croient au courroux du ciel et relâchent la victime. Ces maladresses dans la conduite de l'intrigue desservent la cause nationaliste, mais ne changent rien aux intentions de l'auteur : Marmette a voulu montrer que des gens ordinaires, à leur départ de France, ont été transformés par le climat d'héroïsme qui régnait dans la colonie.

Vingt-sept années plus tard, Laure Conan voit encore dans le climat héroïque de la Nouvelle-France l'occasion d'une régénération morale. Dans la première partie de son roman *l'Oublié* (p. 72), elle présente Lambert Closse comme un nouveau chrétien dévoué corps et âme aux intérêts de Dieu : « Je ne suis venu, lui fait-elle dire, que pour combattre et pour mourir pour Dieu. » L'épée à la main, il se tient aux avant-postes de la chrétienté nouvelle pour en assurer l'intégrité. Les circonstances favorisent l'éclosion d'aussi nobles sentiments ; depuis 1644, les Iroquois n'ont pas cessé de harceler la bourgade :

> C'est au mois d'octobre 1644, dit Jeanne Mance, que je m'installai à l'hôpital... Cette terrible guerre de surprise avait commencé... Le danger devint si grand que M. de Maisonneuve nous obligea tous à nous

> retirer au fort. Les Iroquois se cachaient partout, dans les grandes herbes, derrière les souches, dans les broussailles. Ils tombaient des arbres, agiles comme des chats sauvages. Nous aurions tous péri bien de fois sans les chiens qui donnaient l'alarme [13].

Voilà un climat propice à l'héroïsme ; toujours sur la brèche, les gardiens de Ville-Marie doivent monter la garde sans relâche. Année après année, ils affrontent d'aussi grands périls sans espoir d'améliorer leur sort. C'est à la durée surtout qu'apparaît la dimension de leur courage.

En effet, un héros finit par se faire aux périls, et l'habitude, c'est déjà le début de l'embourgeoisement. Comme les hommes ordinaires, il aspire naturellement aux joies légitimes de la vie et tente de les concilier avec ses devoirs guerriers. C'est là tout le drame de Lambert Closse.

Un jour, on apprend à Ville-Marie la disparition de la famille Moyen. Certain que ces Français sont tombés aux mains des Iroquois, Lambert Closse s'empresse de capturer un groupe d'Agniers et demande les Montréalais en retour. Lors de l'échange des prisonniers, seule la jeune Élisabeth est rendue à la colonie : ses parents ont succombé aux tortures. Elle voue à son libérateur plus que de la reconnaissance ; elle l'aime. Toutefois, elle n'ose pas l'avouer de peur de détourner le major de son devoir. De son côté, Lambert éprouve de la pitié pour une enfant si cruellement éprouvée. Élisabeth confie son secret à Jeanne Mance et l'hospitalière s'entremet pour arranger le mariage. Quelque temps après, les nouveaux époux s'en vont cultiver un lot non loin du fort. Closse prenait racine dans la cité des hommes.

Cependant la situation de la colonie se détériore. Le péril iroquois devient imminent : « Québec va être mis à feu et la garnison est bien trop insuffisante pour tenir longtemps. D'ailleurs vous connaissez l'infernale cruauté des Iroquois... Humainement parlant, c'en est fait de la Nouvelle-France...[14] ». Les partis de guerre s'organisent sans Lambert Closse. Dollard recrute seize braves pour aller au-devant des hordes sauvages. Le major assiste à leur départ, la mort dans l'âme. Quand il apprend la fin glorieuse de la petite troupe, il se sent coupable ; sa place était avec eux plutôt qu'avec une femme. L'occasion de se racheter ne tarde pas : aux environs

13 L. CONAN, *l'Oublié*, p. 72.
14 *Ibid.*, p. 175.

de la Noël, les Iroquois font une attaque surprise contre Ville-Marie. Passant outre à tous ses devoirs d'époux, Lambert organise la défense et repousse l'ennemi. Mais il meurt à la tâche. Enfin il a su s'arracher à la cité des hommes pour se donner entièrement à celle de Dieu.

L'intrigue de *l'Oublié* apparente visiblement Lambert Closse aux héros traditionnels. Dans l'imagerie romantique, le héros c'est nécessairement le chevalier et pour une femme c'est moins le chevalier chrétien que le chevalier courtois. En effet, *l'Oublié* suit d'assez près le canevas d'*Érec et Énide* de Chrestien de Troyes. Érec, le chevalier aux mille prouesses, se laisse prendre aux charmes d'Énide. Au lieu de courir l'aventure, il reste à jouir de l'intimité de sa dame. Alors sa renommée diminue, ses compagnons se détournent de lui et même sa femme lui retire son affection. Piqué d'honneur, il reprend la route de la forêt aventureuse et redevient le chevalier valeureux qu'il était. Dans *l'Oublié,* pas de forêts aventureuses, mais des Iroquois, des quet-apens, des embûches. Au cours des longues années de lutte, la nature humaine réclame son dû ; Closse prend femme et travaille pour sa future famille. Mais à Montréal, ces légitimes compensations ne sont pas permises. Comme aux temps de la chevalerie, elles sont incompatibles avec l'héroïsme pur.

Lambert Closse, tenté un moment de revenir à la commune mesure des mortels, est sauvé par le climat d'héroïsme de la Nouvelle-France : l'exemple de Dollard et de ses compagnons lui montre le vrai courage. Il meurt sans avoir sacrifié à la cité des hommes. Voilà un exemple qui illustre bien la force de régénérescence de la colonie française du Canada.

Léo-Paul Desrosiers revient sur ce thème avec une insistance qui dépasse tout ce qui a précédé et tout ce qui va suivre. Il prétend dans *les Opiniâtres,* que les conditions physiques et historiques des débuts de la colonie ont régénéré le type français en le forçant à tirer parti des virtualités en lui assoupies depuis le temps des preux. Par la dimension du nouveau continent, par l'envergure des tâches à accomplir, les Canadiens ont appris à voir grand, à entreprendre plus grand encore. Rien ne prouve mieux leur régénération que le contraste entre l'attitude mesquine de la cour et des ministres et celle des simples colons comme Pierre de Rencontre. Pour garder un empire à la France, les pionniers ont consenti tous les sacrifices ; aussi leur ténacité a-t-elle triomphé des indigènes les plus

cruels du continent. Avec Léo-Paul Desrosiers ce n'est plus seulement la promotion de quelques individus au rang de héros mais celle de toute une race. Aussi ne cherche-t-il pas son protagoniste dans une classe privilégiée, mais dans l'état de vie le plus courant et le plus ordinaire ; Pierre de Rencontre n'est qu'un colon et ne sera jamais qu'un colon.

L'action des *Opiniâtres* commence en 1636 et se termine en 1665 avec l'arrivée du régiment de Carignan ; elle couvre trente ans, la période de gestation nécessaire à la naissance d'une âme vraiment canadienne. Pendant ce temps, deux agents vont opérer la catalyse du type français, l'un naturel, le climat américain, l'autre accidentel, les guerres iroquoises. Autant les richesses du Nouveau Monde bouleversèrent l'économie traditionnelle, autant les énergies morales, libérées ici, dépassèrent les conceptions anciennes de l'héroïsme.

La nature américaine agit sur les colons dès les premiers jours de navigation. Peu de temps après le départ de Saint-Malo, Pierre de Rencontre constate déjà une transformation en lui :

> Quand il se souvenait une seconde de Saint-Malo, Pierre constatait la transformation qui s'était opérée en lui par suite du changement de milieu. Quelques jours s'étaient à peine écoulés et il ne reconnaissait pas l'individu maussade et inquiet qu'il était la veille. Il jouissait du bonheur des muscles et des membres en action, des sommeils sans faille, de la pureté de l'air, des vents, du froid, de la chaleur et du soleil. Défiance, pessimisme, tristesse, manque de confiance en soi s'étaient évaporés comme la rosée [15].

Arrivé à Québec, il se rend à l'invite du fleuve et vient s'établir au poste le plus avancé de la colonie, Trois-Rivières. L'ampleur du travail à accomplir l'enthousiasme :

> Doué d'un esprit constructeur, Pierre se tenait maintenant tout frémissant, devant la carrière du travail américain : pans de forêts à abattre, chemins à ouvrir, villes à édifier, agriculture à introduire partout. Construire, mettre en valeur, voilà les actions qui tirent au premier plan dans l'homme les qualités les plus solides : courage, force, joie, droiture [16].

Sur les bords du Saint-Laurent la civilisation prend un élan nouveau ; c'est un printemps de l'humanité qui fait éclater comme des

---

15 L.-P. DESROSIERS, *les Opiniâtres*, p. 15.
16 *Ibid.*, p. 51.

bourgeons, toutes les virtualités de l'homme sous la poussée d'une sève mystérieuse. On croirait entendre ici les échos de la poésie cosmique de Claudel.

L'idéal élevé, les perspectives vastes permettent d'affronter de pied ferme les difficultés sans nombre. Pierre mesure sans effarement la tâche qui l'attend :

> Vois la futaie, lui dit Nicolet, une vraie toison de mouton. Les hommes bougent au fond, pucerons parmi les brins de laine. Mais cette toison-là ne se rase pas à pleine poignée, avec des forces. Le déboiseur doit trancher brin à brin ; et le brin est un arbre et il faut des milliers de coups de cognée pour l'abattre et le débiter [17].

Ce travail d'Hercule demande moins de forces physiques que morales ; la patience importe encore plus que les grands coups. Dans la solitude des grands boisés, au rythme du balancement égal de la cognée, se forge une âme toute pétrie de ténacité et de persévérance. À mesure que passent les jours, Pierre constate la somme fantastique que représente un arpent de défrichement : « Malgré son habileté et le raffermissement de ses muscles, disposer d'un seul tronc noueux et branchu occupait de longues journées pénibles [18]. » Ainsi la nature américaine prépare adéquatement les colons aux longues épreuves qui les attendent.

En fait, à ce stade de la colonisation, le pionnier canadien ne diffère pas tellement des autres colons de l'Amérique du Nord. Comme l'Anglais, le Hollandais ou l'Espagnol, il travaille pour établir sa famille et il espère retirer de son travail un juste salaire. Dans des conditions normales, le pays, quoique rude de climat, est suffisamment riche pour justifier ses espoirs. Sans verser dans l'utopie, Pierre de Rencontre peut entrevoir ainsi son avenir :

> Dans dix ans, sa ferme occuperait au moins cinquante acres, la maison et ses dépendances se prélasseraient au milieu. Vu la prodigieuse abondance de chasse et de pêche, Isabau et lui vivraient non seulement dans l'aisance, mais dans la richesse. Pierre compterait alors trente-quatre ans. Isabau, trente, la jeunesse, quoi ? [19]

Une telle réussite serait certes admirable, mais elle n'aurait rien d'original ; la Nouvelle-France ressemblerait à tous les établisse-

17 L.-P. Desrosiers, *op. cit.*, p. 26.
18 *Ibid.*, p. 52.
19 *Ibid.*, p. 88.

ments heureux qui n'ont connu que des succès. Les Canadiens vont aller à plus rude école ; aux difficultés normales du défrichement dans une région presque boréale, ils vont ajouter les angoisses, les alarmes et les pertes humaines et matérielles de trente ans de guerre avec les Iroquois et cela sans secours de la mère patrie. Voilà qui va leur tremper un caractère plus fort et plus tenace que celui des autres races d'Amérique.

Lors des premières attaques iroquoises, le colon regimbe : « Comment ? Faudrait-il ajouter au lourd travail du défrichement, le souci constant de cette guérilla ? Lui faudrait-il abandonner souvent la cognée pour le mousquet ? [20] ». La tâche paraît trop lourde, mais à chaque jour suffit sa peine. Si les pionniers connaissaient d'avance tous les sacrifices qu'ils vont devoir consentir, pas un ne resterait au pays. Mais graduellement, ils vont donner davantage pour atteindre insensiblement à l'héroïsme le plus pur. Chaque jour, en effet, le rideau d'alliés indiens qui couvre les établissements français s'amincit ; chaque jour on annonce la disparition d'un ou deux Blancs. Les colons savent les tortures effroyables qui les attendent et pourtant ils ne quittent pas leurs lots. Pendant que Pierre de Rencontre travaille au champ, sa femme, mousquet au poing, veille sur lui.

On accepte cette situation parce qu'on la croit temporaire. Libre à chacun d'exposer sa propre vie, mais pas celle des siens : « Nul ne pouvait envisager froidement la perspective des supplices pour un être cher... Pierre devrait-il choisir entre son domaine et Isabau, deux affections qui, comme des arbres accolés, mariaient leurs racines à de grandes profondeurs ? [21] ». Comment résoudre ce dilemme ? Pour le moment on se confie au temps, espérant de lui une solution rapide. Mais peu à peu toutes les raisons d'espérer disparaissent.

Les colons peuvent-ils fonder quelques espoirs sur la Nouvelle-France ?

> La Nouvelle-France ? Un hameau à Québec, deux postes palissadés, grains de poussière, bien plus, atomes que ne réussissaient pas à distinguer, dans le lointain, les ministres et la Cour occupés aux dernières complexités de la guerre d'Espagne et aux intrigues de la politique inté-

20 L.-P. DESROSIERS, *op. cit.*, p. 48.
21 *Ibid.*, p. 77.

> rieure. Alors la colonie vivait sur des principes périmés : supériorité conférée aux Français par la possession exclusive des armes à feu [22].

Le temps ne consolidait pas les bases de cette colonie vacillante, au contraire. Après des années et des années de luttes, les colons n'enregistraient que défaites sur défaites ; à la veille de 1660, « la Nouvelle-France était malade de mort. L'automne était venu, mais les éphémérides sanglantes continuaient de s'inscrire dans le calendrier de l'année terrible. Ville-Marie, Trois-Rivières pleuraient les morts, les suppliciés, les captifs [23] ». Rien, absolument rien, n'autorisait les Canadiens à conserver quelque foi en l'avenir de la colonie, pas même l'aide de la France.

Des secours massifs de la France auraient toujours pu corriger rapidement la situation. Mais la politique coloniale de la Cour ne permettait pas d'en espérer. Un instant le cardinal de Richelieu avait compris l'importance du Canada. Mais la Grande Compagnie par lui fondée jouait de malheur — les Anglais avaient capturé ses convois de colons et de vivres. Presque éreintée du coup, « elle appliquait petitement un vaste programme [24] ». Puis les luttes intérieures avaient de nouveau absorbé toutes les énergies du grand ministre. Sous Mazarin, les établissements d'Amérique tombent dans l'oubli. De retour d'un voyage en France, M. du Hérisson confesse :

> La France est saisie de démence ! Elle gaspille des sommes énormes, elle fait tuer inutilement des milliers de soldats lorsqu'un peu d'argent et deux régiments lui assureraient ici la possession incontestée d'un continent. Comment expliquer et décrire la France ? Comment ajouter : hors de vos parents, je n'ai rencontré personne qui pensât à vous, à votre fortitude quotidienne ? [25]

Face à cette politique, les colons posent une question : « La France désire-t-elle garder ce pays ? [26] ». Pour ne pas être injurieux à l'endroit de la mère patrie, aucun ne répond ouvertement, mais tous entretiennent plus que des doutes. Ils ne peuvent donc raisonnablement fonder des espoirs sur l'avenir de la Nouvelle-France.

---

22 L.-P. Desrosiers, *op. cit.*, p. 125.
23 *Ibid.*, p. 204.
24 *Ibid.*, p. 98.
25 *Ibid.*, p. 144.
26 *Ibid.*, p. 160.

De toute évidence, la lutte va continuer, s'amplifier et même anéantir complètement l'établissement français.

Dans ce cas vaut-il la peine de risquer sa vie tous les jours pour défricher le sol ? Pourquoi refuser le parti d'Eustache Sarrazin ? Dans une contrée giboyeuse comme le Canada, le braconnage est facile et rémunérateur. À plusieurs reprises, Pierre de Rencontre se laisse tenter. L'impossibilité de cultiver de façon continue, les longues périodes d'oisiveté au fort, tout contribue à diminuer le courage du défricheur. Chaque fois que Pierre reprend la cognée, il la trouve plus lourde ; chaque fois qu'il revient sur son lot il le trouve envahi par les broussailles, ses bâtiments incendiés et son troupeau dispersé. Il faut recommencer à pied d'œuvre sans plus d'espoir que la fois précédente. Et pourtant il avance en âge, ses forces déclinent. Pourquoi alors ne pas chasser le volatile et le gibier ?

Malgré tout, la culture de la terre reste toujours à ses yeux l'assise la plus ferme d'une colonie. Pierre démontre à Eustache, le coureur de bois, qu'avec le temps, le pays se peuplera ; gibier et poissons diminueront, seule l'agriculture demeurera. Que feront alors les enfants des coureurs des bois ?

> Mes enfants ? de répondre Eustache Sarrazin. Demeureront-ils seulement en Nouvelle-France ? Tu ne vois pas le pays comme il est. Quelques soldats en garnison, les Iroquois, partout. Nous ne recevons pas de secours. Bâtir une maison, des bâtiments ? Pour que les Sauvages les brûlent ? S'échiner sur un coin de terre et l'abandonner ensuite ? Élever des animaux que les autres abattront ? [27]

Pierre s'incline devant la logique impitoyable de ce raisonnement. Il s'incline aussi devant l'argumentation de son aîné qui préconise l'abandon des forts pour la guerre d'embuscade. Il admet tout cela, mais il ne se rend pas : les Français ne sont pas venus en Amérique adopter les mœurs des Indiens, mais apporter la civilisation et dans le cas présent, la civilisation c'est l'agriculture.

Sans agriculture, la colonie resterait un comptoir condamné à disparaître quand les fourrures diminueront ; sans l'agriculture, les colons deviendraient des émules des Indiens dans la chasse aux fourrures. Pierre considère donc la culture du sol comme le seul espoir de la colonie. Rien ne peut l'en détourner : l'angoisse des longues attentes, le ravage et la destruction de ses établissements, la

---

27 L.-P. DESROSIERS, *op. cit.*, p. 104.

menace perpétuelle de la torture pour lui et les siens. Avec un acharnement admirable, il recommence chaque fois que les Iroquois lui en laissent la chance. C'est ainsi qu'il atteint au véritable héroïsme.

L'héroïsme véritable ne se limite pas à quelques actions d'éclat, il dure, et plus la période d'usure est longue, plus il a besoin d'enracinement profond. Voilà ce que veut illustrer Léo-Paul Desrosiers en étendant l'action de son roman sur près de trente ans. À mesure que l'espoir s'amenuise, que les moyens de résistance s'épuisent, que les pertes se font plus nombreuses, le courage doit grandir à proportion. Tout comme le physique s'adapte aux conditions climatiques, le psychisme s'ajuste aux circonstances exceptionnelles et quand ces dernières durent autant qu'une génération, elles forgent des caractères qui marquent une race.

Aussi Pierre se reconnaît, comme tous ceux de sa génération, dans ces paroles du père Bressani. Après une description de son supplice, le missionnaire conclut :

> Cependant on revient. On demeure. Pourquoi ? Ici se trouvent des choses commencées que l'on ne peut pas abandonner. Nous sommes venus sans savoir. Une fois sur place, nous sommes captifs. Nous montons une faction ; personne n'abandonne la garde ; non, on meurt auparavant. Quand les autres viendront-ils nous relever ? Nous l'ignorons. Nous sommes tombés dans le piège de l'héroïsme [28].

Voilà, le piège de l'héroïsme ; cette fatalité cornélienne qui pousse les colons par degré jusqu'à l'immolation totale. Ils sont venus sans savoir. Peu à peu, un enchaînement de circonstances leur a façonné des âmes de héros. Sans espoir de récompense, sans motif raisonnable de continuer la lutte, les ancêtres ont tout accepté, tout subi avec une foi inébranlable en l'avenir du pays. Au fonds, ils s'immolent pour la patrie à venir :

> Nous devons garder ce pays, dit Pierre de Rencontre, il contient le fleuve, avenue perçant la contrée jusqu'au cœur ; au bout de ce couloir, de chaque côté jusqu'à des lointains qui défient l'imagination, des biens stables attendent : forêts sans bornage, vallées et plaines, pêche, chasse et pelleteries : là gît non pas une province, ni un empire, mais un continent ; tout Français s'y taillerait un domaine et il resterait encore de l'étoffe [29].

---

28 L.-P. Desrosiers, *op. cit.*, p. 116.
29 *Ibid.*, p. 217.

C'est pour avoir espéré contre toute espérance qu'ils ont rendu possible l'existence du Canada.

Cette interprétation de notre histoire renchérit sur les précédentes, il ne s'agit plus de proposer des exemples à l'imitation des Canadiens français, mais de promouvoir toute une race à une essence supérieure. Le type français s'est non seulement régénéré au contact de la nature américaine comme tous les autres colons du nouveau continent, mais il s'est retrempé au creuset de la souffrance prolongée. Voilà le fondement réel de la fierté nationale.

Impossible de renchérir sur Léo-Paul Desrosiers. L'auteur des *Opiniâtres* avait porté l'exaltation des pionniers à son apogée. À la thèse devait nécessairement succéder l'antithèse. En 1945, Pierre Benoit publie *Martine Juillet, fille du roi,* un roman qui prend la contrepartie des *Opiniâtres.* Quoique l'intrigue ne couvre pas exactement la même période, elle suit en gros le même développement.

Après avoir été promise à Laurent Ferron, Martine épouse Nicolas Guillaumin, appelé le Nivernais. Comme dans *les Opiniâtres,* les nouveaux époux s'établissent sur un défriché où ils mènent la vie rude des colons. Chaque année la mère met un enfant au monde. Bien qu'une forte mortalité infantile la décime, la famille compte bientôt une dizaine d'enfants. Il faut trimer pour arriver à nourrir tout ce monde. Aux soucis du ménage et aux travaux de défrichement s'ajoute la crainte continuelle des Iroquois. Plusieurs fois les Indiens attaquent la ferme des Guillaumin. Pendant ses grossesses, Martine laisse échapper des phrases comme celle-ci : « Vous verrez que je finirai par mettre au monde un petit Indien. » De fait, elle donne le jour à un poupon aux cheveux crépus et au teint rougeâtre, baptisé Paul. Ce fils marque très tôt un intérêt exagéré pour la pêche et la chasse. Sa mère s'en désole mais lui conserve une affection inexplicable.

À peine sorti de l'adolescence, Paul s'enamoure d'une jeune Indienne et l'épouse contre le gré de ses parents. Il abandonne les mœurs françaises et vit en trappeur ; il fournit son beau-frère, Amaury, de fourrures. Un peu plus tard, il se laisse attirer par les offres du gouverneur Perrot et prend la direction de la factorerie de l'Île Perrot, le centre du trafic de l'eau-de-vie avec les Indiens. Le Nivernais affecté par le triste renom de son fils, se rend à l'Île Perrot pour le ramener. Pendant le voyage de retour, le père et le fils périssent dans les rapides de Lachine. Martine, veuve, reporte toute

son affection sur son petit-fils, François, l'enfant de Paul et de l'Indienne.

Comme Desrosiers, Benoit décrit la vie des petites gens mais il cherche à la dépouiller de toute la mystique dont ses prédécesseurs l'ont entourée. Il s'attaque d'abord au mythe de Montréal, ville sainte, puis à l'influence bénéfique des difficultés sur les pionniers.

Il ne nie pas l'héroïsme des fondateurs ; Maisonneuve, Marguerite Bourgeois, Jeanne Mance gardent la figure que la chronique leur a burinée. Mais d'après *Martine Juillet,* la ferveur primitive fut de courte durée ; au départ de Maisonneuve, la bourgade avait déjà perdu le souvenir de ses pieuses origines :

> Que restait-il de l'ancienne Ville-Marie, d'ailleurs, lorsque monsieur de Maisonneuve y jette un dernier coup d'œil avant de s'embarquer ? Le fort était maintenant livré à la soldatesque, la résidence occupée par les nouveaux seigneurs ; les coteaux déboisés, semés d'habitations et de redoutes avaient perdu leur mystère.
>
> Non, le grain de sénevé du père Vimont avait cédé la place à la plante vivace et le pieux fondateur avait terminé son rôle de père et de défenseur. Il emportait avec lui le souvenir impérissable de vingt-trois années de service écoulées dans ce miraculeux avant-poste, de la Nouvelle-France [30].

Ce changement rapide n'est pas surprenant puisque Ville-Marie, miracle de foi, fut l'œuvre d'un petit nombre de privilégiés ; les colons ordinaires admirèrent les fondateurs sans se sentir la force de les imiter. Martine avoue à la sœur de Brésoles que la foi d'une Jeanne Mance la dépasse :

> Vous n'avez, pour vous en convaincre, lui disait la religieuse pour lui démontrer l'efficacité de la prière, qu'à considérer notre bonne demoiselle Mance. Voyez comme son bras a été guéri, il y a deux ans, simplement pour avoir soutenu avec ferveur l'urne contenant le cœur de monsieur Olivier.
>
> — Oui, pour sûr, fit observer Martine, mais je pourrions jamais avoir une foi semblable. Ville-Marie me fait peur maintenant [31].

À Ville-Marie, il y eut donc des fondateurs extraordinaires de foi, de zèle, et de dévouement mais, sous eux, il y avait le peuple qui ressemblait à celui de toutes les autres villes du monde.

---

30 P. Benoit, *Martine Juillet,* p. 140.
31 *Ibid.,* p. 128.

Pierre Benoit ne nie pas l'influence de la géographie sur le type français, mais la transformation ne marque pas nécessairement un progrès comme le prétend Desrosiers. Son héros, Nicolas Guillaumin, devient un tout autre homme après quelques années au Canada :

> Huit années de colonisation avaient transformé Nicolas totalement. D'un gros garçon de ferme joufflu, il s'était graduellement mué en colon-soldat aux muscles durcis, aux joues hâves. Il ne se rasait plus et sa longue barbe lui donnait un air de maturité que justifiaient mal ses trente et un ans. Il était devenu hardi, défiant... [32]

Ici, il s'agit plus d'avatars que de régénération. Dans les conditions difficiles des premières années les colons réagissent comme des petites gens qu'ils sont ; Nicolas maudit les Iroquois et prend de l'eau-de-vie pour se donner du courage :

> Un soir de novembre, Nicolas rentra bruyamment à la maison en lançant des imprécations sanguinaires contre l'Iroquois. Son teint enluminé et sa démarche incertaine indiquaient trop clairement qu'il avait trouvé du courage artificiel en un flacon d'eau-de-vie. Il se sentait de taille à attaquer à lui seul les cinq nations ennemies... [33]

Martine, elle, se révolte contre son sort : « À peine la porte fermée, Martine laissa échapper le torrent de griefs qui lui pesaient au cœur. La crainte des Iroquois, l'insuffisance des vivres, les écarts de son homme, la grossesse qui l'alourdissait encore une fois...[34] ». Tel est l'héroïsme des premiers colons.

À l'occasion, ils accomplissent bien des actes d'héroïsme sans en avoir trop conscience. L'instinct de conservation les pousse à la riposte ; ils tiennent à rendre coup pour coup. Mais les motifs nobles et désintéressés que leur prête Léo-Paul Desrosiers n'effleurent même pas leur esprit. On aurait bien tort de vanter le dévouement de Nicolas lorsqu'il s'engage dans le régiment de Carignan ; il agit par intérêt :

> Bientôt, se dit le Nivernais, ce serait à nouveau le long et monotone silence des mois blancs. Les Montréalistes se tasseraient contre l'âtre, inactifs et impatients. Ne valait-il pas cent fois mieux courir l'aventure avec les soldats du roi, explorer les grands bois enneigés, aller inspirer la crainte de Dieu aux Iroquois ? [35]

---

32 P. BENOIT, *op. cit.*, p. 124.
33 *Ibid.*, p. 118.
34 *Ibid.*, p. 126.
35 *Ibid.*, p. 143.

Pendant l'expédition, les Canadiens affichent une supériorité incontestable sur les Français ; faut-il l'attribuer à leur courage ? Quoi d'extraordinaire que les habitants soient habitués au climat ? « Les colons, agiles, endurcis, n'avaient guère souffert tandis que plus d'un soldat français était revenu à demi mort de l'expédition. L'Hôtel-Dieu débordait de malades comme aux temps des pires excursions iroquoises [36]. » Nicolas abandonne le service après la première expédition encore pour des motifs bien à sa mesure. Il a été scandalisé par les mœurs de la soldatesque : « Il avait été secrètement et profondément scandalisé d'entendre les soldats du roi mourir le blasphème à la bouche, en plein bois, après s'être plaints pendant bien des jours de n'avoir pas rencontré des sauvagesses auxquelles ils avaient espéré faire violence [37]. »

Ainsi toute la psychologie des personnages de Pierre Benoit s'explique par le principe suivant : le mobile d'une action ne dépasse jamais le degré de conscience du sujet. Les pionniers peuvent vivre des heures glorieuses, ils n'en savent rien. Ils ne discernent même pas les véritables héros parmi eux ; Cavelier de La Salle avec ses idées de grandeur leur paraît ridicule : « Les ambitions fantastiques du jeune voyageur commençaient à être un objet de dérision parmi les Montréalistes qui appelaient maintenant son fief « La Petite Chine » ou « La Chine » tout court [38]. » Impossible donc de prétendre que l'héroïsme fut monnaie courante parmi la population de Ville-Marie.

Malgré les pointes d'ironie, malgré la réalisme cruel, le roman pourrait décrire une évolution ascendante de la psychologie des premiers colons. Leur responsabilité au milieu de circonstances critiques aurait pu les éveiller à des réalités plus hautes. Mais une telle orientation de l'intrigue ne concorde pas avec les buts du romancier. Le réalisme qu'affecte Pierre Benoit lui interdit les ouvertures vers l'idéalisme : le malheur, chez le peuple, loin de grandir l'âme populaire, l'avilit le plus souvent. Aussi les nombreuses épreuves du ménage Guillaumin, au lieu de cimenter l'union des époux comme dans *les Opiniâtres,* la menace sérieusement : « La vie entre eux était devenue une question d'habitude et de convention. Tout ce qu'il y avait eu de tendresse et de gaieté dans leur

36 P. BENOIT, *op. cit.*, p. 148.
37 *Ibid.*, p. 149.
38 *Ibid.*, p. 163.

ménage était mort étouffé par les épreuves trop dures, la misère, les dangers et les privations [39]. » Martine en vient à ne plus vouloir céder aux instances de son mari : « Elle jura à qui voulait l'entendre que l'on ne l'y reprendrait plus et Nicolas se fit de plus en plus maussade...[40] ». La misère et les difficultés produisent donc l'opposé de la vertu ; ils amoindrissent les individus. C'est pourquoi la civilisation enregistre un recul dans ces premiers temps de la colonisation.

En effet, nous ne pouvons pas affirmer que *Martine Juillet* se termine sur une victoire de la civilisation. Bien que François, l'aîné, entre chez les Messieurs de Saint-Sulpice, et la cadette, chez les Dames de la Congrégation, Paul, le héros de la dernière tranche du roman, épouse une Indienne et abandonne les mœurs françaises. Le plus brillant des fils de Martine, celui qu'elle chérit le plus, consomme en lui-même la victoire de la nature américaine sur la civilisation. Les éléments lui parlent un langage enchanteur qui jette le discrédit sur les coutumes de ses pères. Son premier voyage au lac Saint-Louis avec son ami, le vieil Indien, est comme le symbole de sa libération :

> Paul exultait. Tout ce qui le rattachait à la civilisation française, il l'avait laissé là-bas avec ses vêtements entassés dans l'herbe haute. Maintenant ne sentant plus que l'eau filer sur sa nudité musclée, il se trouvait uni étroitement à tout ce qui faisait la beauté énigmatique et farouche du Canada. Il aurait voulu être l'ami de ces truites agiles dont il devinait la présence tout autour de lui, il chantait de joie en sentant passer sur son front l'air embaumé du sapin. Pour la première fois, il vivait pleinement [41].

Voilà le chant de reconnaissance de l'homme rendu à la simplicité de sa nature première. Les conventions du monde civilisé semblent n'avoir plus de sens dans la grande nature américaine.

Ce thème de la lutte de la nature revient à plusieurs reprises dans l'œuvre de Pierre Benoit. À la fin de *Martine Juillet,* François, le fils de Paul, élevé par sa grand-mère suit le même chemin que son père. Son aïeule tâche de lui inculquer la vieille civilisation paysanne de France ; elle lui lègue un petit héritage pour qu'il s'associe

39 P. BENOIT, *op. cit.*, p. 153.
40 *Loc. cit.*
41 *Ibid.*, p. 188.

à son oncle Amaury dans le commerce des fourrures. Mais la vieille Martine à peine enterrée, François s'enfonce dans les bois.

Le Marchand de la Place royale se développe autour du même thème. Au début du XVIII^e siècle, les Indiens décimés par les guerres incessantes perdent de leur emprise sur le continent. À la faveur de la paix, la civilisation progresse au point de remettre en question la décision de François. Toute sa vie, le héros du roman hésite entre deux femmes qui personnifient, l'une, la civilisation française, l'autre, la nature primitive. Héloïse de Saint-Amand résume en elle-même toutes les séductions de la Cour de Versailles, Raïma, la petite Indienne, possède le charme de la vie libre dans les vastes espaces. L'effort de François pour concilier ces deux extrêmes le déchire et le meurtrit. C'est le drame de l'âme canadienne d'abord absorbée par les nécessités d'une vie nouvelle puis obligée de réapprendre la civilisation de ses pères. De ce flirt premier avec l'Indienne Raïma, il reste cependant toujours quelque chose.

En résumé, Pierre Benoit tente une démythification des origines de la Nouvelle-France en ramenant à des proportions plus vraisemblables les faits et gestes des pionniers. La fondation de Ville-Marie fut peut-être une tentative pour revivre « la charité, la pureté de la primitive Église » comme l'affirme Laure Conan [42], mais elle fut aussi bien autre chose. Les romanciers nationalistes ont mis en valeur les aspects les plus admirables de la vie des premiers colons et ils ont fait croire que c'était là l'existence courante à l'époque. L'auteur de *Martine Juillet* veut faire la lumière ; avec la torche du réalisme, il éclaire tous les recoins de l'histoire. Le résultat de son investigation ne fait pas de doute : parmi les fondateurs de Ville-Marie, il y eut certes de nombreux héros, mais à côté d'eux il y eut, plus nombreux encore, des gens ordinaires qui finirent par façonner la nouvelle ville à leur image. On ne pouvait démentir plus allègrement les allégations de Marmette, Conan et Desrosiers.

À côté de ces romans qui exaltent les défenseurs de la civilisation contre les Iroquois, nous en trouvons d'autres consacrés aux grands explorateurs et aux coureurs de bois. Certaines de ces œuvres appartiennent cependant plus, pour la plupart, à la biographie romancée qu'au roman historique. C'est le cas de *Né à Québec* d'Alain Grandbois et de *Pierre Radisson, roi des coureurs de bois*

42 *L'Oublié, op. cit.*, p. 72.

de Donatien Frémont. Les véritables romans d'exploration sont assez rares. Régis Roy publie deux feuilletons dans *le Monde illustré,* l'un en 1896 — *le Cadet de la Vérendrye ou le Trésor des montagnes de roches,* l'autre en 1899 — *le Chevalier Henri de Tonti ou Main-de-Fer.* En 1927, Constantin-Weyer fait paraître son *Cavelier de La Salle.*

Le premier roman de Roy semble écrit uniquement dans le dessein de divertir. Un chef mandane assassiné, rue Notre-Dame à Montréal, révèle avant de mourir à Louis-Joseph de La Vérendrye et à Pierre de Noyelles, l'existence d'une mine d'or et leur confie une amulette mystérieuse. Ces deux jeunes nobles s'empressent de partir pour l'Ouest en 1750 avec M. de Saint-Pierre. Mais l'assassin les suit et leur crée toutes sortes d'embûches. Arrivé à la rivière Saskatchewan, M. de Saint-Pierre fonde le fort de la Jonquière. Les péripéties se multiplient sans fin jusqu'à la mort de l'assassin. Les deux amis s'emparent alors du trésor.

Dans le deuxième roman, les intentions de Roy sont plus explicites ; il veut sortir de l'ombre un héros éclipsé par la gloire de son maître. Le chevalier de Tonti est un homme de premier plan mais desservi par la conjoncture historique. Sans lui, Cavelier n'aurait pas été l'explorateur que l'on connaît. Pour illustrer sa thèse, notre amateur d'inédits échafaude une intrigue double ; La Salle et Tonti ont chacun un ennemi à leurs trousses : Jolicœur veut se venger du chef et Aniello, du second. Tout au cours de l'histoire, ce sont eux qui suscitent des embûches aux héros. Aniello en particulier organise le sabotage du *Griffon,* mais sans succès. Plus tard, il circonvient assez bien La Salle pour prendre la barre du navire et l'échouer on ne sut jamais où. Sur la route du Mississippi, le Sicilien est encore là dressant de nouvelles embûches. Ce procédé permet à l'auteur de suivre Tonti dans chacune de ses aventures tout en conservant le « suspense » nécessaire au roman.

Cavelier de La Salle de Constantin-Weyer fait écho au *Chevalier de Tonti.* Weyer veut aussi sortir de l'ombre un héros trop oublié, non pas du Canada, mais de la France : « Il y a bien Rouen, qui a gardé la mémoire de son fils aventureux... » (p. 9). Pour le reste du pays, c'est la conspiration du silence. Aussi, le romancier écrit-il plus pour les Français que pour les Canadiens. Ce roman trouve quand même sa place dans notre littérature nationaliste puisqu'il prend souvent la contrepartie des thèses courantes au pays.

Constantin-Weyer trace un portrait assez réaliste de Cavelier de La Salle. Audacieux et intrépide, le jeune explorateur nourrit une ambition illimitée. Sa première expédition avec Gros-Ours lui rapportait suffisamment pour mener une vie bourgeoise sur ses terres de Lachine, mais il préfère répondre à l'appel des grands espaces ; il désire fonder un empire. Cette noble ambition connote en contrepartie une jalousie presque nécessaire. Jolliet et Marquette sont pour lui des rivaux indésirables qui risquent de lui dérober sa gloire.

Ce portrait de La Salle n'aurait rien de bien original si le romancier ne prenait dans la description des personnages secondaires le contre-pied des thèses officielles. Pour les historiens comme pour les romanciers, les Indiens, les Iroquois en particulier, sont des barbares sanguinaires qui fondent sur les établissements français et sur les villages des alliés pour le simple plaisir de massacrer et de dévaster. Leur religion, sous l'emprise du sorcier, les entraîne aux pires vices... En leur apportant la civilisation et la religion du vrai Dieu, les Français comblent ces indigènes de bienfaits. Constantin-Weyer prétend le contraire. Les Indiens ne sont devenus sanguinaires que depuis l'arrivée des Blancs. Avant l'établissement des Français et des Anglais, des ententes tacites partageaient équitablement les territoires de chasse entres les diverses nations ; les empiétements étaient très rares. Mais chassées par les Blancs, des nations ont dû en chasser d'autres à leur tour. C'est ainsi que la guerre s'est répandue parmi les populations amérindiennes. La culture de la terre, loin de réparer les dommages des invasions, éloigne le gibier ; elle amène infailliblement la famine. L'adoption de la religion chrétienne consacre définitivement la déchéance des populations indigènes. Le cas des Hurons le prouve éloquemment. Au contraire des Iroquois restés fidèles au Grand Esprit, ils ont écouté la Robe noire. Ils ont aussitôt perdu leur antique courage, et leurs ennemis les ont anéantis [43]. En effet chacun pouvait « les massacrer impunément depuis qu'ils ne vengeaient plus leurs morts [44] ».

En somme, qu'est-ce que les Blancs ont apporté aux Peaux-Rouges ? La civilisation ? Plutôt, la guerre, la famine, l'eau-de-vie et les vices des vieilles civilisations. La vraie religion ? Plutôt une morale inadaptée qui a précipité leur ruine.

---

43 M. CONSTANTIN-WEYER, *op. cit.*, p. 95.
44 *Ibid.*, p. 131.

En adoptant cette position, Constantin-Weyer pouvait difficilement se montrer favorable aux missionnaires. Les deux compagnons de Cavelier de La Salle, les abbés Dollier et Galinée, sont, à son avis, plus encombrants qu'utiles. Dollier, un ancien militaire frustré, cherche toujours à commander ; Galinée est un maniaque de la mathématique. Le zèle intempestif du premier pour la prédication de l'Évangile indispose les chefs indiens et prive l'expédition de son guide le plus expérimenté, Gros-Ours.

Si le roman de Constantin-Weyer exalte d'une certaine façon l'intrépidité d'un jeune explorateur français, il s'inscrit en faux contre les thèses courantes du nationalisme canadien-français, à savoir que les Français ont apporté la civilisation et la vraie religion aux indigènes de l'Amérique.

Une biographie romancée vient clore ce thème. Dans la préface de *Pierre Radisson, roi des coureurs de bois,* Donatien Frémont explique pourquoi il n'a pas cru bon d'ajouter d'intrigue. Les aventures de Radisson sont suffisamment romanesques par elles-mêmes sans qu'il soit nécessaire de les romancer. L'auteur se contente donc de raconter la fortune extraordinaire du plus illustre coureur de bois : équipées incroyables à travers les forêts canadiennes, alliances avec les principales tribus indiennes, commerce fabuleux des fourrures. Tout en rapportant les démêlés de Radisson tant avec les autorités françaises qu'avec les autorités anglaises, l'auteur expose toujours les raisons d'agir de son héros ; il cherche vraisemblablement à lever l'anathème prononcé contre un renégat et un transfuge. Radisson n'a jamais voulu trahir la France ; il a été forcé d'offrir ses services à qui les voulait bien puisque des gouverneurs jaloux de son succès lui interdisaient la circulation en forêt. L'importance des marchés qu'il contrôlait a alerté les cours d'Angleterre et de France. Face à tant de personnes alléchées par l'appât du gain, on comprend que Radisson ait été parfois obligé de recourir à des expédients. Mais il a fait preuve de tant d'habileté que l'on ne peut se défendre de l'admirer. En somme, Donatien Frémont tente de rendre à l'histoire canadienne un de ses héros les plus hauts en couleur tant par ses expéditions que par ses démêlés avec les grands de l'époque.

Le thème des pionniers compte donc deux variations majeures: les colons aux prises avec les Iroquois et les grands explorateurs. Dans la première, des romanciers s'efforcent après l'abbé Casgrain

de faire apprécier la vertu et le courage des ancêtres. Mais à mesure qu'il s'élabore ce thème prend une dimension nouvelle. Le chevalier de Mornac jouisseur et dégénéré, recouvre la vertu de ses aïeux au milieu des difficultés du Nouveau Monde. Lambert Closse se débat dans les lacs de l'amour, mais trouve dans le milieu de la nouvelle colonie l'énergie de rester fidèle à sa mission. En combattant les Iroquois pendant plus de trente ans, les « opiniâtres » ont retrouvé la vigueur morale des anciens preux. La vaillance française assoupie par de longs siècles de raffinement s'est réveillée au contact des difficultés du Nouveau Monde et a retrouvé sa vigueur originale. Ces prétentions nationalistes suscitent de l'opposition. Pierre Benoit donne la contrepartie dans *Martine Juillet* et *le Marchand de la Place royale*. La colonie a certes compté de grands héros, mais la masse du peuple a dégénéré au contact de trop de difficultés.

Ce thème de l'ennoblissement des pionniers n'a rien de surprenant dans une littérature nationaliste ; on a toujours écrit l'histoire dans le dessein plus ou moins avoué de glorifier les ancêtres. En effet, les nations comme les individus tirent leur noblesse de leurs origines. Les Anciens ont rattaché leur lignée soit à Vénus, Mars, Cybèle... Les gens du Moyen Âge ont trouvé des héros légendaires plus ou moins apparentés au Christ ou aux apôtres. Pour le Canadien français, la tâche n'est pas facile : son histoire encore récente échappe aux transfigurations de la légende et du mythe. Impossible de transformer en héros ou en demi-dieux de simples colons sans tomber dans le ridicule. Par ailleurs, petit peuple subjugué au milieu d'une Amérique anglo-saxonne, il souffre d'une infériorité que l'on attribue à sa race. Aussi est-il normal qu'il tente de s'ennoblir en se comparant aux autres. D'abord simple affirmation dans la bouche de l'abbé Casgrain, la supériorité du pionnier canadien s'établit peu à peu en considération du climat et des difficultés de la colonisation. Enfin, sous la plume de Léo-Paul Desrosiers, c'est toute une race qui est promue au rang de l'héroïsme.

Ce souci d'anoblir ses origines, bien compréhensible en Europe s'explique mal en Amérique. Habituellement, les immigrants au Nouveau Monde recommencent à neuf ; ils renoncent au passé pour embrasser plus sûrement l'avenir. Seul un peuple incertain de son devenir s'attache ici à ses origines. Les pionniers ont d'autant plus de valeur à ses yeux qu'il n'espère plus les dépasser.

Les romans de Pierre Benoit annoncent une transformation de la conscience nationale. Leur réalisme un peu choquant affirme qu'il n'y a pas de honte à descendre d'humbles gens. C'est un signe que les Canadiens français commencent à s'accepter.

La deuxième variation sur le thème des pionniers ne comporte pas de thèse proprement dite. On sent dans les œuvres de Régis Roy, de Donatien Frémont et d'Alain Grandbois, une juste fierté à l'endroit d'une poignée de colons qui, à eux seuls, explorèrent l'ensemble de l'Amérique du Nord et jetèrent les bases d'un vaste empire. Constantin-Weyer éprouve le même sentiment en face de l'ambition impétueuse du jeune Cavelier de La Salle. Mais sa fierté se maintint à l'intérieur du réalisme ; elle n'a que faire des Français civilisateurs et zélateurs de l'Évangile pour s'exprimer.

CHAPITRE IV

LES SOLDATS

Le thème des gloires militaires n'apparaît pas aussi nettement que les précédents à cause de l'interférence du personnage pittoresque de Frontenac. Ce gouverneur s'est, en effet, mérité une assez grande popularité auprès des romanciers. Mais, comme il n'a en général aucune dimension nationaliste, il faut décanter de la période allant de l'expédition de Corlar jusqu'à la victoire de Carillon, presque tous les romans s'y rapportant. Alors se dessine clairement le thème des gloires militaires. Marmette célèbre la victoire de Corlar dans *Charles et Éva*, et l'échec de Phipps à Québec dans *François de Bienville*. Edmond Rousseau rapporte les exploits d'Iberville dans le roman du même nom et les victoires de la Monongahéla et de Carillon dans deux romans du même nom. Régis Roy revient sur les exploits d'Iberville dans *les Aventures de Nicolas Martin* et Jean Féron, sur la victoire de Carillon dans *la Belle de Carillon*.

Le pittoresque gouverneur Frontenac constitue un centre d'attraction pour nos romanciers. On le trouve dans *François de Bienville*, dans *la Main de Fer* de Régis Roy, dans *Cavelier de La Salle* de Constantin-Weyer, dans *Une intrigante sous le règne de Frontenac* de J.-B. Caouette et dans les romans de Jean Féron, *le Manchot de Frontenac* et *l'Écolier des Jésuites*. Mais, excepté J.-B. Caouette, aucun romancier ne met directement le gouverneur en vedette. En général, l'action se passe sous le gouvernement de Frontenac sans rien de plus.

Aussi ne peut-on constituer de thème nationaliste autour de ce personnage. Tant dans *la Main de Fer* que dans *Cavelier de La Salle*, Frontenac n'intervient qu'à titre de protecteur de l'explorateur. La petite intrigue que bâtit J.-B. Caouette autour du gouverneur et de son épouse n'a rien à voir avec l'histoire du Canada ; elle pourrait tout au plus servir à réhabiliter un homme aux mœurs assez légères. *Le Manchot de Frontenac* a pour cadre le siège de Québec en 1690. Mais c'est Cassoulet qui s'y couvre de gloire en repoussant l'attaque de Walley et non Frontenac. Enfin les romans du cycle *l'Écolier des Jésuites* constituent plus une charge contre le gouverneur qu'une glorification. Pour son commerce illicite des fourrures, Frontenac utilise des bandits et des filles publiques. Il entre en concurrence avec le gouverneur Perrot de Montréal et ne craint pas d'enfreindre la légalité pour mater son adversaire. Le seul roman qui constitue vraiment un hommage à Frontenac, c'est *François de Bienville* et c'est grâce à Marmette que le pittoresque gouverneur peut figurer au nombre de nos gloires militaires.

Les romanciers, comme nous allons le voir au cours de ce chapitre, ne choisissent pas les événements au hasard. Aux grandes victoires qui consolidaient l'avenir de la Nouvelle-France, ils ont préféré celles qui démontraient la supériorité du soldat canadien : victoires d'un contre dix, victoires dans des conditions impraticables, victoires de l'adresse sur la force... Il s'agit bien en somme d'une glorification du soldat canadien.

Parmi les nombreuses expéditions militaires des Canadiens à travers le continent, Joseph Marmette retient celle de Schenectady. On se demande pourquoi, puisque ce n'est pas la plus importante ni la plus glorieuse. Attaquer un modeste village endormi au cœur de l'hiver, massacrer des hommes à peine tirés du sommeil et laisser mourir de froid des femmes et des enfants, n'ont rien de particulièrement héroïque. On pourrait même assimiler une telle attaque aux couardises des Indiens. Ces procédés étaient peut-être admissibles à l'époque, pourquoi en rappeler le souvenir un siècle et demi après ?

Nous connaissons le but du romancier : « Dramatiser l'histoire du Canada ». Peut-être l'événement offre-t-il des possibilités d'intrigues exceptionnelles ? La lecture du roman nous démontre le contraire. Marmette éprouve toutes les difficultés du monde à y introduire avec vraisemblance l'idylle de *Charles et Éva.* Cette

amourette n'est visiblement qu'une concession à la tradition romanesque. Alors pourquoi l'expédition de Schenectady ?

F.-X. Garneau nous fournit la clef de l'énigme. Il écrit à propos de l'expédition de Corlar :

> Les habitants quoiqu'avertis plusieurs fois de se tenir sur leurs gardes, dormaient dans une fatale sécurité, n'ayant pas même mis de sentinelle à leurs portes. Ils n'avaient pas voulu croire qu'il fût possible aux Canadiens, chargés de leurs vivres et de leurs armes de faire plusieurs centaines de milles en plein cœur d'hiver au milieu des bois, des glaces et des neiges, incrédulité qui leur coûta cher ! [1]

Joseph Marmette retient de cette citation le scepticisme des colons anglais face aux avertissements des nôtres : « Si ces enragés de Français, leur fait-il dire, se mettent dans la tête de venir nous attaquer, le froid, les difficultés et la longueur de la marche à travers les bois auront raison d'eux... [2] ». Nos voisins du Sud nous croyaient incapables de vaincre les rigueurs de l'hiver, ils nous sous-estimaient... aussi furent-ils cruellement punis. Cette aventure correspond bien aux aspirations nationales de l'époque. Reprenant conscience de leur valeur à la lumière de l'histoire, les Canadiens ressentent plus vivement le mépris des Anglais. Ils voudraient secrètement les en punir mais leur condition présente ne le leur permet pas. Alors ils cherchent dans l'histoire des exemples où leurs ennemis furent punis pour les avoir sous-estimés. Voilà pourquoi Marmette choisit l'épisode de Schenectady.

Le sac de Corlar n'est d'ailleurs pas, aux yeux du romancier, une descente à l'iroquoise comme l'on prétendu les Américains, mais un règlement de compte. Les Bostonnais sont les instigateurs du massacre de Lachine ; en sous-main, ils ont dirigé les Indiens contre les établissements français. L'honneur commande donc de punir des lâches qui ont craint de perpétrer eux-mêmes leurs crimes. De plus les colons Anglais pourraient continuer indéfiniment leurs manigances s'ils jouissent de l'impunité : pendant la belle saison, leurs armées, leur flotte et leurs approvisionnements les rendent invulnérables ; pendant l'hiver les quatre cents milles qui les séparent du plus proche poste français suffiraient à décourager les envahisseurs les plus téméraires. Aussi le gouverneur Dongan se permet-il

1 *Histoire du Canada*, t. I, p. 308.
2 *Charles et Éva*, p. 51.

des insolences avec les parlementaires français. Mais qu'à cela ne tienne, les Canadiens, même dans les circonstances les plus défavorables, savent venger leur honneur.

Une expédition militaire de quatre cents milles au cœur même de l'hiver présente des difficultés presque insurmontables. Les nôtres le savent aussi bien que les Anglais ; ils n'en sont pas à leur première. Malgré l'usage de traîneaux et de chiens pour le transport des vivres, M. de Courcelle avait presque échoué en 1666. L'automne de la même année, Tracy avait failli ne pas revenir faute de vivres. Mais les Canadiens ne sont pas hommes à se laisser arrêter par des difficultés si grandes soient-elles.

Pour faire apprécier la détermination des miliciens, le romancier rapporte le discours de d'Ailleboust de Mantet avant le départ : le chef expose clairement les périls et laisse chacun libre de reprendre sa parole pendant qu'il est encore temps. Mais aucun ne quitte le parti ; au contraire, une phrase semble les avoir électrisés : « Ils nous croient faibles et craintifs, et sont loin de penser que nous pousserons l'audace jusqu'à les attaquer dans leurs établissements [3]. »

L'aller se fait sans encombre ; les forces sont fraîches, les provisions, abondantes. Aussi l'auteur passe-t-il rapidement. L'investissement de Schenectady mérite une place de choix dans le récit ; les Canadiens vont servir une leçon aux Anglais incrédules. Mais un grand désappointement attend les miliciens : rendus à dix milles d'Albany, les Indiens refusent d'attaquer un poste aussi important. Ils menacent de se désolidariser si les Français ne se rangent pas à leurs vues. Il fallait se rabattre sur un objectif plus modeste et, au lieu d'attaquer un gros bourg de deux mille habitants, se contenter d'un hameau de quatre-vingts maisons à peine : « Dans le premier moment de leur excitation, ils [nos soldats] voulaient rompre complètement avec les alliés et marcher seuls contre Albany [4]. » L'amour de la gloire les porte à la démesure, et seul l'ascendant de d'Ailleboust parvient à les détourner de leur témérité. Ils attaquent donc Corlar avec un sentiment de frustation : « Puisqu'il faut nous borner, disaient-ils, à attaquer un bourg au lieu d'une ville, nous compenserons cette différence par de plus sanglantes représailles [5]. »

3 J. MARMETTE, *Charles et Éva*, p. 32.
4 *Ibid.*, p. 58.
5 *Ibid.*, p. 58.

Le moment fatidique approche : les habitants de Schenectady vont payer doublement pour leurs compatriotes incrédules. La troupe s'élance à l'assaut de la ville endormie ; les hommes sont passés au fil de l'épée, les femmes, dispersées dans les immenses espaces glacés, et les maisons, livrées aux flammes. En quelques heures, « les victimes de Lachine étaient vengées [6] », c'est-à-dire que les Anglais terrorisés ont perdu leur béate sécurité. Brutalement cesse la conspiration du silence ; les Canadiens existent désormais :

> Grande fut la sensation qu'éprouvèrent les habitants de la Nouvelle-York et des tribus indiennes à la nouvelle de cet audacieux coup de main, et la destruction de Schenectady plongea dans la plus grande consternation les habitants de la capitale de cette province. La peur des citoyens d'Albany était telle, que l'on disait que les Français marchaient sur la ville au nombre de quatorze cents. « On tira le canon d'alarme, la ville fut mise en défense, et la milice appelée sous les armes jusqu'à une grande distance. » Les rumeurs qui étaient parvenues aux oreilles de nos voisins, touchant l'organisation de l'expédition, s'étaient changées en faits trop positifs, ces bruits qu'ils avaient d'abord pris pour de vaines menaces étaient devenus de trop cruelles certitudes, pour que l'on refusât désormais de croire à l'audace, à l'intrépidité et au patriotisme de nos ancêtres [7].

Enfin l'objectif était atteint : « Qu'on parle d'eux en bien ou en mal peu importe, mais qu'on en parle. »

Bien sûr, Marmette ne poursuit pas d'autre but que la gloire militaire des ancêtres, mais à son insu, l'expédition de Corlar prend valeur de fable. Les Anglo-Saxons ont le grand tort de nous ignorer ; depuis la Conquête, ils disposent de l'Amérique comme si nous n'étions pas là. Puisqu'ils n'apprécient pas notre soumission, un coup bas attirerait au moins leur attention. C'est la psychologie de l'enfant en mal d'affection : pour forcer ses parents à s'occuper de lui, il se livre à des débordements de conduite. En 1866, toutefois, les possibilités de frasque sont limitées. L'expérience de 1837 est encore trop proche pour que l'on songe à la répéter et l'opinion n'est pas assez formée ni assez homogène pour exercer des pressions sur l'élément anglais. Une certaine interprétation de l'histoire offre seule des possibilités de défoulement. On punit les Anglais en écrivant des romans.

---

6 J. MARMETTE, *op. cit.*, p. 90

7 *Ibid.*, p. 171.

Le second roman de Marmette consacré aux gloires militaires, rapporte l'attaque de Phipps contre Québec. *François de Bienville* suit l'histoire de moins près que *Charles et Éva* ; dans son premier roman, Marmette a quasi oublié ses amoureux pour donner toute la place à l'expédition de Corlar, dans le second, le siège de Québec sert tout juste de toile de fond aux amours de François et de M^lle^ d'Orsy. Toutefois, les aventures les plus romanesques ne parviennent pas à cacher le but de Marmette : exploiter au profit du sentiment national, la noble réponse de Frontenac à la sommation de Phipps.

Le roman commence quelque temps avant l'apparition de l'escadre britannique devant Québec. Frontenac, à la nouvelle de la menace ennemie, vient de rentrer dans sa capitale en compagnie du jeune de Bienville. La situation ne l'alarme pas outre mesure ; le succès des expéditions contre Casco, Salmon Falls et Corlar, l'hiver précédent, a démontré l'intrépidité de ses soldats. Toutefois l'éventualité d'un siège en règle l'inquiète : en l'occurrence, seule la ruse peut déjouer la force.

Phipps, de son côté, croit qu'il suffit de paraître devant Québec en grand apparat pour obtenir la reddition d'un établissement aussi peu considérable ; encore une fois les Anglais sous-estiment le courage des Canadiens. Frontenac, loin de se laisser impressionner par la flotte nombreuse de l'ennemi, décide de lui rendre la monnaie de sa pièce — il ne le cède à personne pour le panache. Quand l'émissaire britannique arrive dans la grande salle du château Saint-Louis, tous les officiers en uniforme de parade entourent le gouverneur. C'est un éblouissement. Les termes de la sommation de Phipps cadrent mal avec le décor. L'outrecuidance de Phipps ne peut qu'irriter : « En conséquence, lisait l'émissaire, l'amiral Phipps, venu au nom du roi Guillaume et de la reine Marie, sommait les Français d'avoir à rendre tous les châteaux-forts et leurs forteresses, avec armes et munitions, enfin à se remettre eux-mêmes et leurs biens en la bonne disposition de l'amiral vainqueur des Acadiens [8]. »

Frontenac, loin de se laisser ébranler par la fermeté de la sommation renchérit sur l'amiral anglais. Il déclare ne pas reconnaître Guillaume I^er^ comme roi légitime d'Angleterre, et réfute les accu-

8 J. MARMETTE, *François de Bienville*, p. 163.

sations d'agressions portées contre les Canadiens par suite de leurs expéditions de l'hiver précédent. Puis, paraphrasant Garneau [9], Marmette faire dire à Frontenac : « Vous avez ouï les murmures d'indignation que votre arrogante sommation a soulevés autour de moi ; eh bien ! sachez que ces sentiments sont communs à tous nos gentilshommes ainsi qu'au dernier de nos paysans. » Les ennemis ont compté sans la bravoure et l'honneur des soldats canadiens ou plutôt ils ont jugé leurs adversaires à leur propre mesure. Or les Anglais n'ont pas d'honneur, ils l'ont prouvé à plusieurs reprises. Frontenac flétrit l'honneur britannique de façon cinglante : « Enfin, quand même les conditions que vous nous offrez seraient plus douces et courtoises, croiriez-vous par hasard que nous voudrions nous y fier ? Pensez-vous, monsieur, que la parole d'un homme qui n'a pas rougi de violer la capitulation de Port-Royal, soit de bon aloi sur le sol canadien...? [10] ». Marmette faisait allusion à la conduite de Phipps lors de la capitulation de Port-Royal [11]. Quelle estime accorder à des militaires de cette sorte ? Les paroles du gouverneur eurent l'effet désiré : « Harting [l'émissaire de Phipps] restait confus et humilié par la rude réponse du gouverneur, à laquelle il ne s'attendait pas...[12] ».

Les Canadiens brûlent de combattre non seulement pour se venger des Anglais mais aussi par amour de la gloire. Même dans les conditions les plus désavantageuses, les occasions de se mesurer avec l'ennemi ne sont pas trop nombreuses. Quand François de Bienville annonce à son ami, le chevalier d'Orsy, que le combat va s'engager bientôt, ce dernier répond : « Tant mieux, car tu sais que les bonnes raisons ne me manquent point pour haïr les Anglais. Aussi ai-je grande hâte de leur payer les dettes de vengeance que j'ai contractées envers eux [13]. » C'est aussi une occasion de se couvrir de gloire. Dès que le premier boulet abat le pavillon de l'amiral, nom-

9 *Histoire du Canada, op. cit.*, p. 323.

10 J. MARMETTE, *op. cit.*, p. 162.

11 « Le gouverneur (de Port-Royal), M. de Menneval, n'avait avec lui, dans cette place dont les fortifications étaient en ruines, que soixante et douze soldats. Voyant que résister serait folie, le gouverneur capitula à des conditions honorables.
« Mais l'éducation première de sir William Phipps ne l'avait pas fait plus fort en théorie qu'en pratique sur la courtoisie et le droit des gens ; aussi ne se gêna-t-il nullement pour manquer aux termes de la reddition quand il eut vu dans quel état de délabrement était la ville, et quel petit nombre de défenseurs elle contenait. Il livra les habitants au pillage, et, après avoir fait prêter serment de fidélité aux colons, il partit, emmenant prisonnier M. de Menneval, malgré les belles promesses qu'il lui avait faites. » (*François de Bienville*, pp. 121-122.)

12 *Ibid.*, p. 162.

13 *Ibid.*, p. 75.

breux sont les jeunes officiers qui plongent pour le récupérer. Naturellement François l'emporte :

> Le véritable triomphateur était François de Bienville. Fièrement drapé dans le pavillon anglais, les bras croisés sur sa forte poitrine, il semblait se dire que ces honneurs ne lui étaient que justement dus. Aussi jetait-il un regard assez calme sur la foule de militaire, de bourgeois, de femmes et d'enfants qui se pressaient sur son passage en le saluant de mille joyeux vivats. Car le Français, brave et glorieux par excellence, n'est jamais étonné des honneurs de la victoire [14].

Après quelques jours de bombardement, William Phipps désespère de l'emporter ; il lève l'ancre et disparaît derrière l'île d'Orléans. La Nouvelle-France est sauvée.

Le siège de Québec reproduit une situation analogue à celle que décrit *Charles et Éva* : les Anglais croient faire bon marché de la défense canadienne ; Québec est un poste peu considérable et très vulnérable du côté du fleuve. Mais, encore une fois, ils ont compté sans la bravoure exceptionnelle des Canadiens. Même en nombre inférieur, même privés des secours de la métropole, nos ancêtres ne doutent pas un instant de la supériorité de leurs bras. Cette confiance sans borne désarçonne l'ennemi.

En plus de *François de Bienville*, la famille Lemoyne inspire *les Exploits d'Iberville* et *la Monongahéla* d'Edmond Rousseau et *les Aventures de Nicolas Martin* de Régis Roy. Marmette revient également sur la famile Lemoyne dans *les Macchabées de la Nouvelle-France,* mais il s'agit plus d'un essai historique que d'un roman ; l'histoire lui paraît suffisamment captivante par elle-même sans qu'il soit nécessaire de la romancer. Pierre Daviault imite Marmette en écrivant *la Grande Aventure de Lemoyne d'Iberville* ; il met en relief l'extraordinaire génie tactique du navigateur canadien mais sans recourir à l'affabulation romanesque. Ces œuvres, indépendamment du cloisonnement des genres, suffiraient à montrer la volonté de créer des héros nationaux. Toutefois, pour rester dans les limites de notre sujet, nous devons nous restreindre à l'analyse des romans de Rousseau et de Roy.

Au cours des premières pages des *Exploits d'Iberville,* Edmond Rousseau précise ainsi son intention : « Notre but unique, en écrivant ces lignes est de faire aimer et connaître une de nos gloires

14 J. MARMETTE, *op. cit.*, p. 179.

nationales. » (P. 47.) Délibérément, il relègue le romanesque à l'arrière-plan pour accorder ses soins à l'histoire. Résultat : les soucis d'ordre didactique vont primer tous les autres et réduire l'intrigue au rôle d'intermède divertissant.

Rousseau ouvre son récit par l'enlèvement d'Yvonne Kernouet, lors du massacre de Lachine. Le chef iroquois, Tête-d'Aigle, veut en faire sa femme. Un officier anglais en mission auprès des Agniers réussit à soustraire la jeune fille et son père au supplice. Il les emmène à Boston où ils jouissent d'une liberté limitée. Un lien très tenu rattache cette histoire aux campagnes d'Iberville : le lieutenant Duperret-Lanson, le fiancé d'Yvonne, est officier à bord du *Pélican.*

Une fois la curiosité du lecteur éveillée, le romancier commence son œuvre d'éducation nationale. Sans autre préambule, il glisse un chapitre sur d'Iberville : « Le lecteur voudra bien nous permettre de consacrer ce chapitre au récit, en quelques pages, des exploits d'Iberville jusqu'à l'époque où nous venons de le mettre en scène [15]. » Le lecteur doit alors avaler cette médecine avant d'avoir la suite de l'histoire d'Yvonne. Voilà comment on vulgarise l'histoire.

À partir du massacre de Lachine jusqu'à la prise du fort Bourbon, Rousseau raconte tous les engagements plus ou moins organisés par d'Iberville, expédition de Corlar, attaque de Pemquid, campagne de Terre-Neuve, combats navals dans la baie d'Hudson. Il s'agit moins ici de mettre en valeur le rôle prédominant de Lemoyne que de faire apprécier la supériorité du soldat canadien sur son adversaire anglais. La plupart du temps, le romancier raconte des anecdotes qui tiennent presque de la fable tellement elles sont incroyables. Il donne alors des références infrapaginales pour rassurer ses lecteurs. Les conditions sont à peu près toujours les mêmes, un contre dix, sans artillerie, sans munitions ou presque, quelques vivres dans un baluchon. Avec un tel équipement, la victoire est toujours assurée.

La campagne de Terre-Neuve est assez typique. Avec une poignée d'hommes, d'Iberville entreprend la conquête de l'île. L'objectif paraîtrait démesuré à plus d'un brave, puisque ces hommes ont tout juste un peu de poudre et de bourre. Mais les Canadiens ne

15 E. ROUSSEAU, *loc. cit.*

fondent pas leur confiance sur l'équipement. Ils marchent au combat avec la même désinvolture et le même enthousiasme que les régiments les plus grassement pourvus : « Eh ! bien vieux marsouin ! dit l'un des soldats, on va se brosser encore une fois avec les Anglais, histoire de s'amuser [16]. » Sans fatuité, les marins d'Iberville répètent à qui veut bien l'entendre qu'un Canadien vaut dix Anglais. Au cœur même de l'hiver, la troupe traverse des distances incroyables et parvient enfin sous les murs de Saint-Jean. La garnison prise de panique à la seule vue des nôtres, se rend sans coup férir.

Rousseau insiste sur la témérité des Canadiens. Il raconte, par exemple, comment deux marins d'Iberville, prisonniers à bord d'un vaisseau anglais, parviennent à maîtriser l'équipage et à s'emparer du navire. Le seul fait de concevoir un tel projet serait suffisant pour témoigner de leur hardiesse. Une autre fois, quelques marins aperçoivent de la côte un bâtiment ennemi ; ils ne peuvent résister à l'envie de le capturer. Sans plus d'apprêts que de réflexion, ils poussent leurs chaloupes à la mer, accostent le navire et grimpent sur le pont sous l'œil de vigies sidérées. Iberville survient au bon moment pour terminer un engagement si vaillamment commencé.

De tous ces faits d'armes, celui qui marque le plus la supériorité des Canadiens c'est l'engagement naval du *Pélican* contre trois unités de la flotte britannique, dans la baie d'Hudson. Les effectifs en présence sont bien inégaux : Lemoyne dispose de cinquante canons et de cent cinquante hommes, les Anglais, de cent vingt-quatre canons et de mille à douze cents hommes. Malgré la supériorité écrasante de l'adversaire, Iberville accepte le combat ; il fait bon marché de tels ennemis :

> Aurait-on peur de l'Anglais parce qu'on est un contre trois ? Les marins d'Iberville auraient-ils appris à compter le nombre de leurs ennemis ? La route est bloquée ! Eh ! bien, c'est pas malin, nous couperons la ligne, voilà tout. Parce que la surprise m'a fait monter la colère au front, est-ce à dire que tout est désespéré ? Enfants, le boulet qui doit couler le *Pélican* n'est pas encore fondu ! [17]

Voilà, d'après Rousseau, comment Iberville parle à ses marins. Le combat qui s'engage alors rappelle celui de Horace contre les

16 E. Rousseau, *les Exploits d'Iberville*, p. 43.
17 *Ibid.*, p. 173.

Curiaces: toutes voiles déployées, le *Pélican* fuit devant ses ennemis. Une fois qu'il les a suffisamment distancés, il fait volte-face, coule le premier bâtiment, capture le deuxième pendant que le troisième prend la fuite.

Les Canadiens affichent donc une supériorité incontestable que l'on ne saurait attribuer à la chance ou encore à un entraînement rigoureux, mais à leur endurance et à leur vaillance naturelle. Se référant à l'expédition de Corlar, Rousseau écrit : « ...ces hommes seuls étaient capables d'entreprendre pareilles expéditions au milieu de l'hiver, la raquette aux pieds, un sac de vivres sur le dos et leurs armes [18]. » À l'appui de son affirmation il cite l'historien Colden :

> Et de fait, observe Colden — témoignage irrécusable — des Européens ne croiraient pas qu'il fût possible à des hommes de faire une telle marche au milieu de la forêt, dans les temps les plus froids, sans autre abri que le ciel, sans autres provisions que celles qu'ils portaient avec eux [19].

Cette endurance quasi surhumaine jointe à une audace extraordinaire produit la prouesse. Jamais deux captifs à bord d'un navire n'auraient réussi à maîtriser l'équipage et à prendre la barre, pourtant des Canadiens l'ont fait. Jamais un simple brigantin n'aurait osé affronter trois forteresses flottantes, le *Pélican* l'a fait. La prouesse des nôtres dépasse tout simplement l'imagination.

Edmond Rousseau n'accable pas pour autant les Anglais : « À vaincre sans péril on triomphe sans gloire. » Les Britanniques restent des ennemis redoutables tant par leur nombre que par leurs ressources quasi illimitées, mais ils sont encore plus redoutables par leur manque de loyauté. À plusieurs reprises, le romancier rappelle leur perfidie. Lors de la reddition du fort Pemquid, Iberville avait capturé une bonne partie de la garnison qu'il confia à la garde de Villedieu, à Pentagouet :

> Cependant, une frégate anglaise avait été envoyée de Boston pour traiter de l'échange des prisonniers laissés à Pentagouet. Mais, comme le commandant se trouva le plus fort, il ne se contenta point de réclamer ses compatriotes, il arrêta encore Villedieu, chargé de négocier avec lui, et vingt-deux soldats laissés pour protéger ce poste [20].

18 *Ibid.*, p. 58.
19 *Loc. cit.*
20 *Ibid.*, p. 50.

Même perfidie lors de la reddition du fort Bourbon. Forcé de capituler, le commandant français obtint qu'on le conduisît, lui et ses hommes, en territoire français : « Après avoir pris possession du fort, les Anglais, avec leur bonne foi ordinaire, oublièrent les articles de la capitulation. Ils dépouillèrent les Français et les conduisirent en Angleterre [21]. » Ces procédés, loin de diminuer la gloire de nos ancêtres, l'augmentent ; ils n'avaient que plus de mérite à vaincre un ennemi déloyal.

Le deuxième roman de Rousseau sur les gloires militaires canadiennes ne diffère pas sensiblement du premier ; *la Monongahéla* continue *les Exploits d'Iberville.* Le romancier, semble-t-il, a eu le dessein d'englober dans son récit tout le régime français depuis les premiers combats de Lemoyne jusqu'à la veille de la guerre de Conquête. Cependant l'histoire est capricieuse : autant la fin du XVII^e^ siècle est fertile en engagements militaires de toutes sortes, autant la première moitié du XVIII^e^ siècle est pauvre en aventures. Du traité d'Utrecht à la guerre de Succession d'Autriche, pas une seule escarmouche. Aussi Rousseau doit-il étirer démesurément l'action de son roman pour terminer sur une brillante victoire française. Malgré cette belle conclusion, l'absence d'un événement central ruine l'unité de l'œuvre.

Les deux seules campagnes que Rousseau peut exploiter sont les expéditions de Subercase en Acadie et de Lemoyne de Bienville en Louisiane. Pour donner un semblant d'unité à son roman, l'auteur recourt à son procédé habituel ; il imagine deux jeunes officiers liés par une grande amitié. L'un, Nicolas de Neuville, s'embarque avec Subercase, l'autre, Daniel Juchereau de Saint-Denis, avec Bienville. Tout en narrant les exploits de l'un et l'autre héros, le romancier nous rapporte les événements marquants des deux expéditions.

Ici, comme dans *les Exploits d'Iberville,* pas de description d'ensemble de la campagne, mais un florilège des plus beaux coups de main. Une petite troupe de deux cents hommes sous la direction de M. de Saint-Ovide enlève en un tournemain le fort de Saint-Jean de Terre-Neuve défendu par une garnison de neuf cents soldats. Vingt-cinq hommes capturent un navire anglais monté de cent cinquante marins. En rapportant ces faits, Rousseau craint de faire

21 E. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. 164.

des incrédules : « Nous comprenons que le lecteur serait justiciable de taxer d'invraisemblance les faits que nous allons raconter, si nous n'avions pas à présenter les preuves les plus authentiques de l'histoire [22]. » À l'appui de ses allégations, il cite aussi l'historien Bancroft : « Un Européen qui ne serait jamais venu en ce pays, et auquel on raconterait quelques-unes de ces expéditions, croirait à un récit de la fable [23]. »

En somme, dans ce deuxième roman, Rousseau poursuit le même objectif que dans le premier, exalter la valeur du soldat canadien en rappelant les engagements où ils étaient inférieurs en nombre et en équipement. Mais l'histoire ne lui offre plus les mêmes possibilités ; en cette période de disette, la tentation est grande de revenir au temps des vaches grasses. Le romancier succombe et remémore les prouesses de Corlar, de la baie d'Hudson et de Terre-Neuve. L'expédition de la Louisiane lui offre toutefois l'occasion de se renouveler.

La fondation de la Louisiane marque le début du grand empire français en Amérique. Le romancier nationaliste pouvait tirer de ce fait un avantage incontestable : les Français faisaient pièce à la volonté de puissance des Anglo-Saxons et pouvaient les confiner au littoral de l'Atlantique. L'auteur de *la Monongahéla* ne parvient pas à insérer son héros, Daniel Juchereau de Saint-Denis, dans la trame de cette histoire. Il consacre un long chapitre (XI) à la gloire des pionniers du Mississippi, toutefois sans relation avec l'action de son roman. Il introduit ainsi ce hors-d'œuvre : « Nous croyons qu'il entre dans l'idée qui a présidé à cet humble ouvrage, de faire connaître en peu de mots, les principales découvertes que nous devons à ces hommes héroïques [24]. » Les chapitres suivants rapportent l'idylle de Juchereau de Saint-Denis et de dona Maria de Vilescas, pendant l'ambassade de l'officier canadien à Mexico. Après cent vingt-quatre pages d'exploits militaires, une intrigue amoureuse cadre assez mal avec le reste du roman.

Pour quelles raisons Rousseau passe-t-il sous silence l'établissement de l'empire français dans le sud ? Peut-être n'avait-il pas compris toute l'envergure de cette entreprise ? Peut-être aussi n'y trouvait-il rien qui puisse étayer sa thèse ? Peut-être pour l'une et

22 *La Monongahéla*, p. 104.
23 *Loc. cit.*
24 *Ibid.*, p. 110.

l'autre raison ? En effet, il semble bien que l'on n'ait commencé à comprendre les desseins de nos pères qu'avec les ouvrages de l'abbé Groulx. L'histoire de la Louisiane ne comporte pas non plus de faits d'armes comme les aime notre romancier.

Une grande victoire s'impose pour terminer un roman consacré à nos gloires militaires. Mais où la trouver en cette période de paix ? Sacrifiant la vraisemblance à l'édification populaire, Rousseau prolonge l'action jusqu'en 1755, année de *la Monongahéla.* Ses héros, âgés de vingt ans au moins en 1708, en comptent presque soixante-dix alors. Pourtant, le temps semble les avoir oubliés ; l'auteur en parle toujours comme de jeunes lieutenants aussi ardents au combat que les nouvelles recrues. Daniel de Saint-Denis et Nicolas de Neuville tombent au champ d'honneur et laissent dans le deuil leurs veuves éplorées. Dona Maria retourne auprès de son père, le gouverneur du præsidium del Nort — il doit certes approcher la centaine.

Rousseau ne s'embarrasse pas de telles invraisemblances. Comment résister à la tentation de raconter une victoire comme celle de la Monongahéla ? Mille Anglais mis en déroute par deux cent cinquante Canadiens ! Une fois de plus la supériorité des nôtres éclate. Washington lui-même l'avoue dans une lettre que cite le romancier : « Nous avons été battus, nous avons été honteusement battus par une poignée d'hommes qui ne prétendaient que nous inquiéter dans notre marche [25]. » Quel témoignage de la part d'un ennemi ! Les Canadiens malgré leur petit nombre ne sont pas quantité négligeable sur le continent américain ; leurs voisins l'apprennent à leurs dépens : « Cette victoire causa la plus grande joie à Québec, et jeta la consternation dans les colonies anglaises [26]. »

Avec *les Aventures des Nicolas Martin,* Régis Roy nous reporte aux premiers exploits de la famille Lemoyne. Par suite d'une déception amoureuse, Nicolas Martin s'engage dans la troupe du chevalier de Troyes pour une expédition à la baie d'Hudson. Trois Lemoyne, Iberville, Maricourt et Sainte-Hélène servent de lieutenants. Rendus à Sainte-Anne, ils commencent leurs exploits. Iberville attaque le fort Monsipi avec neuf hommes ; il s'introduit seul dans la redoute et tient tête aux seize occupants. Les Anglais

25 Lettre de Washington à Robert Jackson, le 2 août 1755, citée par Edmond Rousseau, *la Monongahéla,* p. 236.

26 E. ROUSSEAU, *op. cit.,* p. 236.

se rendent devant tant d'intrépidité. Sainte-Hélène donne l'assaut au fort Rupert avec cinquante hommes. Étonnés de sa hardiesse, les ennemis capitulent de nouveau. Ensuite Iberville et Sainte-Hélène investissent ensemble Quitchitchouen, une forteresse de six bastions garnie de trente canons : « Mais ceci n'effraie pas nos braves car la prise de ce fort ne leur coûta que le voyage, la poudre et les boulets de canon [27]. » Finalement Nicolas reprend la vedette ; Iberville l'envoie, avec un compagnon, capturer un navire prisonnier des glaces. Mais les deux éclaireurs tombent aux mains de l'ennemi. Au printemps, alors que l'épidémie décime l'équipage, ils s'emparent du navire et le conduisent à Iberville. Toute la troupe rentre à Québec sur ce navire en 1687.

Tout ce récit n'est qu'un tissu de beaux coups de main où la ruse et l'adresse l'emportent sur la force et le nombre. Bien qu'il s'attache surtout aux frères Lemoyne, il continue les romans de Rousseau en glorifiant d'abord le soldat canadien. Les Lemoyne apparaissent comme des prototypes de la bravoure et de l'héroïsme de nos militaires.

Deux romans sur la bataille de Carillon terminent le cycle des grandes victoires canadiennes, *À Carillon* d'Edmond Rousseau et *la Belle de Carillon* de Jean Féron. Dans le premier, Rousseau trouve de nouveau l'occasion de vanter la supériorité des compagnies coloniales. Selon son procédé habituel, il recense d'abord les forces en présence : d'un côté, le général Abercromby « à la tête d'une armée de quinze mille quatre cents hommes pris dans les meilleures troupes », de l'autre, le général Montcalm « n'avait pas trois mille hommes pour repousser cette terrible invasion [28] ». Aucun avantage de terrain, aucune fortification de valeur : « Carillon est un petit fort peu redoutable situé à la tête du lac Champlain, mal construit et peu redoutable. Les murs n'ont que deux pieds d'épaisseur, sans terre-plein, ni fossés, ni chemin couvert [29]. » Donc, rien ne compense l'infériorité numérique. Les nôtres ne se laissent pas déprimer pour autant : « Ah ! c'est que la crainte est chimère, quand on a le bonheur de combattre sous les yeux d'un général comme le marquis de Montcalm... [30] ». Dans un ordre parfait, les

27 R. Roy, *les Aventures de Nicolas Martin*, dans *le Monde illustré* (1896), p. 668.
28 E. Rousseau, *Deux Récits*, p. 26.
29 *Ibid.*, p. 28.
30 *Ibid.*, p. 31.

troupes d'Abercromby s'élancent au combat. Malgré leur vaillance et leur stratégie, elles sont constamment repoussées. À la fin, « furieuses d'être tenues en échec par une poignée d'hommes, elles donnent à l'assaut avec une rage concentrée [31] ». Le sort de l'engagement est toujours incertain quand « tout-à-coup, à droite, un cri se fait entendre : « En avant Canadiens ! » Lévis a ordonné une sortie aux compagnies coloniales ; ce sont les nôtres, non les moins vaillants, commandés par MM. de Raymond, de St-Ours, de Lanaudière, de Gaspé, sortant des retranchements, qui foncent sur le flanc de l'ennemi comme une avalanche [32] ». Peu après, vers sept heures, l'armée d'Abercromby cède et prend la fuite. Elle abandonne sur le champ de bataille près de deux mille morts ou blessés. Les Français n'en comptent que cinq cent six.

En 1929, Jean Féron revient sur la victoire de Carillon dans le dessein d'en reporter la gloire sur les Canadiens. Il écrit à la page quatre de *la Belle de Carillon* :

> Les forces régulières, soldats de France pour la plupart, ne comptaient que dix-huit cents hommes et d'une discipline relâchée. Le reste de l'armée — l'on pourrait dire avec plus de vérité la moitié de cette armée — était formée par des régiments des milices : paysans, commerçants, trappeurs et artisans canadiens. Mais si l'expérience des choses de la guerre chez ces derniers était très inférieure à celle des soldats réguliers, ceux-là l'emportaient de beaucoup sur ceux-ci par le moral et l'endurance. C'est pourquoi cette belle victoire, mais sans dédaigner la belle conduite des soldats de France, peut être mise au crédit des Canadiens...

Après s'être fixé un tel objectif, il va, croyons-nous, agencer une intrigue pour mettre en valeur le rôle des Canadiens. Mais fidèle à la tradition de notre roman historique, il imagine une action presque indépendante des faits d'armes de Carillon.

Le capitaine Valmont se querelle avec le commandant Després au fort de Carillon. Un duel s'ensuit ; Després est tué. La veuve du commandant demande vengeance, mais Montcalm acquitte Valmont sur le témoignage d'Isabelle, la fille de Després. La veuve, sur le point de quitter le fort, veut profiter des derniers jours pour marier sa fille à un parti avantageux ; le chevalier d'Altarez, héritier présomptif d'une grosse fortune, est le candidat tout désigné.

---

31 E. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. 29.
32 *Ibid.*, p. 38.

Elle requiert le futur gendre de venger son mari. Heureux de cette mission, d'Altarez va pouvoir éliminer un rival trop empressé auprès d'Isabelle. Après avoir vainement tenté de l'assassiner dans son lit, il imagine d'attirer Valmont dans un guet-apens sous prétexte de réconciliation. Mais un faux mouvement au moment de l'entrevue, place le chevalier dans le champ de tir des bravi et c'est lui qui tombe sous les balles. Valmont se rend alors chez la veuve et l'accuse de complicité avec les assassins. Madame Després lui demande pardon et lui promet sa fille en échange de son silence. Au cours de la bataille qui suit, Valmont blessé est recueilli et soigné par Isabelle.

Ce drame d'amour aurait pu se passer n'importe où tant il est sans relations directes avec les événements historiques. Il n'a qu'un avantage, attirer la sympathie des lecteurs sur le commandant des milices canadiennes. Dans sa narration de la bataille, Féron donne le beau rôle à Valmont. Reprenant l'interprétation de Rousseau, il soutient que la bataille était indécise jusqu'au moment où les Canadiens font une sortie et repoussent l'ennemi si bravement qu'ils le mettent en déroute. Encore ici, on retrouve le souci d'attribuer aux Canadiens la gloire de la victoire de Carillon et cela presque au détriment des Français.

Le thème des gloires militaires est donc dans son ensemble consacré à l'exaltation du soldat canadien. Les événements choisis mettent en lumière moins la brillante stratégie des chefs que la force, l'endurance et le courage des miliciens canadiens. L'expédition de Corlar en plein cœur de l'hiver défie par ses difficultés insurmontables l'imagination même des Anglais. L'échec de Phipps en face de Québec montre l'audace victorieuse d'une poignée d'hommes contre toute une escadre. Edmond Rousseau choisit surtout les beaux coups de main. Pas de descriptions d'ensemble ni de faits saillants. Aux grands desseins des hommes politiques qui rêvent d'un empire français couvrant la majeure partie du continent, il préfère les prouesses des simples soldats. Lemoyne d'Iberville l'intéresse moins par ses projets de conquête de l'Amérique anglo-saxonne que par ses aventures de flibustier. L'épopée de la Louisiane ne lui dit rien non plus. À la stratégie des grands ensembles, il substitue les combats singuliers. Régis Roy suit les traces de Rousseau. Les frères Lemoyne l'attirent par leur hardiesse démesurée et par leurs coups de main heureux. Jean Féron croit égale-

ment à la valeur exceptionnelle des soldats canadiens ; il leur attribue la victoire de Carillon.

Tous ces romans décernent au soldat canadien une valeur exceptionnelle qui ne tient ni à leur entraînement ni à leurs armes ni même à leurs chefs, mais bien plutôt à leur race. Encore ici nous trouvons cette idée de régénération de la race par le climat de l'Amérique. Mieux que tout autre, le Canadien s'est adapté au Nouveau Continent ; à la sagesse de l'Européen, il a ajouté la perspicacité et l'ingéniosité de l'Indien. Aussi son endurance à la fatigue, à la faim et au froid, sa connaissance du pays et de ses conditions d'habitat en font un soldat d'une essence supérieure.

Cette supériorité, il va sans dire, s'affirme surtout en regard des Anglais. On sent un besoin de dissocier la politique de la stratégie militaire. L'Angleterre a pu vaincre la France, ou la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-France, sans que l'on puisse conclure pour autant à l'infériorité des Canadiens. Le Parlement de Londres a toujours compris le rôle extrêmement important de ses colonies pour l'économie britannique, alors que la Cour de Versailles n'a jamais eu qu'une politique bornée. Dans sa lutte pour l'hégémonie de l'Amérique, la première devait nécessairement l'emporter puisqu'elle en prenait les moyens. Mais les nationalistes n'admettent pas que de l'infériorité de la politique française on conclut à celle des Canadiens. Nos miliciens ont prouvé leur supériorité à maintes reprises, pas une supériorité fondée sur la politique ou le nombre mais sur leur caractère national. La prouesse, la hardiesse, l'endurance sont des qualités de la race qui ne se perdent pas avec la liberté politique. Même vaincus, les Canadiens continuent à jouir de leur réputation.

Cette ardeur à défendre la renommée militaire des Canadiens français est révélatrice. La défaite des Plaines d'Abraham paraissait confirmer à tout jamais l'état d'infériorité de nos ancêtres. De plus, en quelques décennies, la poignée de guerriers qui faisaient trembler la Nouvelle-Angleterre devenait un peuple de paisibles cultivateurs. Leur soumission placide à la domination étrangère pouvait justifier toutes les interprétations malveillantes. Mais heureusement l'histoire était là pour les démentir ; la Nouvelle-France n'a guère connu la paix. Après les guerres iroquoises ce furent les guerres anglaises. Les hostilités presque continuelles maintenaient les colons partagés entre la charrue et le mousquet. C'est avec rai-

son qu'on a pu dire d'eux qu'ils étaient une race de soldats. Plus que tout autre peuple d'Amérique, ils ont connu la guerre. Or, depuis Thucydide en passant par César, Tite-Live, Tacite, Plutarque, les chroniqueurs du Moyen Âge..., la gloire est d'abord militaire. Nos ancêtres, quoique desservis par les circonstances avaient donc droit à plus de lauriers que les autres. Le nationalisme pouvait tirer de ce fait un argument très flatteur pour la fierté populaire ; il n'y manqua pas.

DEUXIÈME PARTIE

LES THÈMES NÉGATIFS

CHAPITRE PREMIER

LA DÉPORTATION DES ACADIENS

Une faute telle que la déportation des Acadiens de la part d'une puissance victorieuse donne à la littérature nationaliste des arguments facilement exploitables. Aussi devrait-on trouver un grand nombre de romans et de nouvelles sur le sujet. Mais, fait curieux, ce thème est un des moins exploités de tout le roman historique. Napoléon Bourassa l'inaugure en publiant dans *la Revue canadienne* de 1865-1866, *Jacques et Marie*. Six ans plus tard, Charles de Guise écrit dans la même revue, *le Cap-au-Diable*. Puis, le thème à peine amorcé paraît s'évanouir. Ce n'est qu'en 1931 que M^me^ Alexandre Taschereau-Fortier le reprend dans un roman pour adolescent, *les Orphelins de Grand-Pré*. L'année suivante, l'abbé Groulx fait paraître *Au cap Blomidon*. Bien qu'il revienne abondamment sur le sujet, ce roman n'est pas à proprement parler un roman historique. Puis c'est de nouveau le silence jusqu'à ce que les romanciers acadiens prennent la relève. À quelques années d'intervalle, Antoine-J. Léger nous donne *Elle et Lui, idylle tragique du peuple acadien* (1940) et *Une fleur d'Acadie, un épisode du Grand Dérangement* (1946). Enfin, en 1956, Albert Laurent fait paraître son *Épopée tragique*.

À la lecture de l'œuvre inaugurale de ce thème, nous nous posons une question : pourquoi Napoléon Bourassa rappelle-t-il la déportation des Acadiens ? Ambitionne-t-il tout simplement de reprendre pour le compte de la littérature canadienne le thème qui a si bien réussi à Longfellow, ou bien cherche-t-il à raviver les

querelles de race en dramatisant la triste histoire des Acadiens ? *Jacques et Marie* n'est certes pas une simple reprise d'*Évangéline*. Les intentions du romancier sont trop explicites pour qu'on puisse en douter. Bourassa assume le rôle de justicier pour flétrir la mémoire des oppresseurs. Les Anglais pouvaient croire que leurs crimes dans un coin perdu de l'univers échapperaient à la mémoire des peuples civilisés :

> Allez ! maintenant, vils instruments d'une politique barbare, allez distribuer sur les rivages de l'Amérique cette moisson de la tyrannie [...] vous flattant de l'espoir que leurs voix resteront muettes [...] que leurs récits n'arriveront jamais aux oreilles des peuples civilisés [...] et que vous continuerez, vous, votre règne sans anathèmes et sans châtiments !...[1]

Enfin, la voix des déportés de 1755 arrive jusqu'à la littérature qui doit la répandre aux quatre coins de l'univers.

Dans son roman, Bourassa établit une sorte de tribunal à la barre duquel les Acadiens et les Anglais viennent tout à tour faire valoir leur conduite. Les Acadiens apparaissent comme peuple, vertueux, soumis, fidèles malgré tout à leur serment d'allégeance. Même au jour de la déportation, ils sont résignés et obéissants. Jacques, leur chef de file, promet de venger tant de vertu outragée. Il le fait avec une noblesse qui attire l'admiration de l'ennemi. Les Anglais au contraire se révèlent sans parole, sans honneur, dépourvus de pitié et de moralité. Leur protagoniste, Georges, use de chantage et de bas procédés pour obtenir la main de Marie. Mais, à la fin, confondu par la supériorité morale des vaincus, il renie sa race et sa religion. Il révèle ainsi le fond de la thèse de Bourassa : amener les Anglais à la conscience de leur infériorité morale pour faire apprécier toute la supériorité des vaincus.

Dès les débuts du roman, l'auteur s'applique visiblement à présenter les Acadiens comme un peuple vertueux et soumis. Il nous décrit la pureté et la simplicité de leurs mœurs [2]. Les classes sociales n'existant pas, les rapports sociaux sont faciles et agréables. Partout dominent l'honnêteté et la charité. Les familles sont nombreuses et le dévouement des mères, admirable. La religion est la valeur première qui exige le sacrifice de tout le reste. Ces hautes vertus morales dictent aux Acadiens leurs sentiments à l'égard de

1 N. BOURASSA, *Jacques et Marie*, p. 231.
2 *Ibid.*, p. 18.

l'Angleterre. Depuis longtemps déjà, leur serment d'allégeance les a placés dans une situation équivoque ; leur cœur restait toujours attaché à la France mais leur foi allait à l'Angleterre. Dans ce cas, le devoir devait nécessairement l'emporter sur l'amour. Mais à mesure que la situation se détériore, l'Angleterre devient plus exigeante et soumet les vaincus à des serments plus rigoureux. Les récalcitrants se voient dans l'obligation morale de quitter le pays ou d'accepter l'autorité de l'Angleterre en attendant de liquider leurs biens. En 1755, il ne reste donc que des sujets parfaitement soumis à la couronne britannique.

Au jour de la déportation, les Acadiens sont également victimes de leur trop grande honnêteté. La veille de la convocation de Lawrence, « il y en a qui soupçonnent des desseins perfides, qui parlent de fuir ou de résister [3] ». Mais le notaire Leblanc fait appel à l'honnêteté traditionnelle de ses compatriotes. Pourquoi préjuger les intentions du Gouvernement ? « L'Angleterre est une noble nation ; incapable d'un acte, d'un guet-apens aussi infâme...[4] » Le vieux notaire, comme le reste de ses compatriotes d'ailleurs, ne soupçonne même pas les ennemis de trahison. Il a tant de droiture qu'il n'imagine pas la grandeur morale bafouée : « Il y a toujours de la grandeur et du courage dans la confiance que l'on donne à ceux qui nous le demandent, et cela ne peut inspirer que l'estime et la clémence [5]. »

Les Acadiens acceptent aussi leur sort avec une résignation admirable. Après la lecture de la communication de Lawrence, aucun mouvement de révolte : « Tous les bras s'élevèrent simultanément vers Winslow, implorant... implorant sans paroles, avec des cris étouffés, avec un désespoir déchirant [6]. » Même Murray, le bourreau, ne peut s'empêcher d'écrire à Winslow : « les pauvres diables sont si résignés : ici, ils sont plus patients que j'aurais pu le prévoir dans les circonstances où ils se trouvent [7]. » Il y en eut bien pour élever la voix contre le notaire Leblanc, pour mettre en doute sa loyauté à la communauté acadienne, mais quelques paroles suffirent à leur faire voir l'énormité de leurs paroles. Le jour de l'embarquement, même tableau : « Tous étaient résignés ; il ne

3 N. BOURASSA, *op. cit.*, p. 58.
4 *Loc. cit.*
5 *Ibid.*, p. 59.
6 *Ibid.*, p. 71.
7 *Ibid.*, p. 181.

s'élevait pas une réclamation du milieu de cette foule [8]. » Toutefois, quand les déportés se rendirent compte du démembrement des familles, ils clamèrent leur protestation. Mais, de continuer l'auteur, « ils furent bien obligés d'obéir ». Alors ils trouvèrent toute leur consolation dans la religion ; les jeunes gens, défilant sous les yeux de leurs parents, entonnèrent des cantiques et les vieillards égrenèrent leur chapelet. Voilà comment se conduisait « *cette vengeance diabolique,* ces mauvais sujets qui étonnèrent quelques mois plus tard, par le spectacle de leurs vertus, de leur patience et de leurs procédés honnêtes [9] ». Voilà l'ennemi qui faisait trembler l'Angleterre et qui requérait de sa part des mesures draconiennes.

En contrepartie, Bourassa décrit l'attitude vexatoire des Anglais envers les Acadiens. Le régime de l'arbitraire commence longtemps avant la déportation. Dès l'automne 1754, « les Acadiens ne connaissaient plus d'autre régime administratif que celui de l'arbitraire et de l'imprévu : les mesures préventives injustes, les ordonnances péremptoires des gouverneurs [...] les corvées forcées se succédaient presque sans interruption [10] ». Tous les anciens forçats des prisons de Londres qui montaient la garde dans les villes des Neutres étaient heureux de tyranniser des hommes honnêtes et désarmés. On trouve un bel exemple de cette conduite dans le cas de la mère Trahan. Parce que la fermière de Marie n'a pas fourni sa quote-part de bois de chauffage à l'armée, les soldats envahissent son logis, brisent les portes, arrachent les croisées et saccagent tout ce qu'ils trouvent pour en faire du bois de chauffage. Pas étonnant que les soldats se conduisent de cette façon quand on connaît leurs officiers.

Le capitaine Butler « alliait à une expression bourrue des manières impertinentes de son choix ; son type tenait du renard et de l'hyène ; c'était la cruauté unie à la fourberie [11] ». Le capitaine Murray était son digne comparse. Les deux officiers s'entendaient surtout dans les orgies bachiques. Quant aux officiers supérieurs, Winslow et Lawrence, Bourassa nous dit qu'ils étaient fourbes et peu scrupuleux sur les moyens à prendre. Un seul officier a du cœur et de la générosité : George Gordon. Il en faut un pour rougir

8 N. BOURASSA, *op. cit.*, p. 199.
9 *Ibid.*, p. 206.
10 *Ibid.*, p. 31.
11 *Ibid.*, p. 27.

des crimes des autres. Quand on connaît ces hommes, on n'est plus surpris des tourments infligés aux Acadiens.

Le guet-apens de la chapelle de Grand-Pré est le premier exemple de leur perfidie. Pour capturer plus facilement les Acadiens, ils ont abusé de leur loyauté en les convoquant au temple sous prétexte d'une communication royale. Ensuite, ils ont démembré les familles pour faciliter leur tâche. Embarquant d'abord les jeunes gens, puis les hommes mûrs, ils ont surchargé les navires alors que les ordres supérieurs leur enjoignaient de ne pas dépasser deux personnes par tonne. Enfin, ils ont distribué les bagages au hasard sans tenir compte des propriétaires. Ce traitement, pour cruel qu'il soit, n'est cependant pas comparable à celui qu'ils ont infligé aux fugitifs.

Après la convocation de Grand-Pré, ordre est donné aux soldats de battre la forêt pour traquer les fugitifs. Quelques-uns sont capturés, mais la plupart continuent à errer sans armes, sans provisions à la veille de l'hiver. Pour rendre leur perte plus certaine, on pille leurs habitations et on les incendie. Après quelques jours, l'Acadie n'est plus que ruines et cendres. Des exilés revenus du sud des États-Unis, après tout le travail d'un nouvel établissement, sont de nouveau refoulés vers la frontière américaine. Le sort de ces malheureux pendant des années d'errement est indescriptible. Et pourtant aux yeux de Murray et de Butler ce n'est autre chose que de la besogne bien faite. Tel est le contraste qu'offre le comportement de ces deux groupes ethniques en ces circonstances.

En somme, Bourassa a tout disposé dans son roman pour mettre en valeur la grandeur et l'honnêteté des Acadiens par opposition avec la lâcheté et la duplicité des Anglais. Il insiste sur la pureté des mœurs, la loyauté au serment d'allégeance et la résignation au mauvais sort. Par contraste, il montre les Anglais recourant au mensonge, séparant les familles pour arriver plus facilement à leurs fins et pourchassant des fugitifs mourant de faim. Le but d'un tel procédé est évident ; il s'agit d'amener les Anglais à prendre conscience de toute la honte qu'ils ont alors accumulée sur eux et sur leurs descendants. C'est Winslow lui-même qui indique à ses compatriotes les sentiments que doit leur inspirer leur conduite envers les Acadiens : « Nous avons accompli une tâche dont je rougirai toute ma vie pour mon pays [12]. » Mais c'est surtout George Gordon

12 N. Bourassa, *op. cit.*, p. 220.

qui représente, aux yeux de Bourassa, l'Anglais de cœur au repentir sincère. Il a suffisamment de noblesse naturelle pour comprendre et apprécier la supériorité morale des Acadiens. Il rougit de honte lors du guet-apens de Lawrence. Après l'embarquement, il accable ses collègues d'injures, car il est le seul à prendre conscience de l'énormité de leurs crimes : « Vos propres documents révéleront vos crimes et vos descendants en les relisant rougiront de vous...[13] ». Puis, il leur lance son épée à la face en disant : « J'ai pensé que je l'avais reçue pour la tremper dans un sang plus noble que le tien [Murray], et aussi pour combattre d'autres ennemis que des femmes, des vieillards et des enfants [14]. » Il pousse si loin l'estime des Acadiens qu'il demande, à ses derniers moments, le baptême catholique et une sépulture commune avec Ti-Toine, le frère de Marie. Voilà un Anglais selon le cœur de Bourassa, un Anglais qui désapprouve sa race et qui renie sa religion. C'est à ce prix semble-t-il que les vainqueurs pourraient réparer leurs crimes.

Le docteur Charles de Guise reprend le thème de la déportation des Acadiens avec *le Cap-au-Diable,* paru dans *la Revue canadienne* (1872). Il nous raconte les malheurs des époux Saint-Aubin séparés par les Anglais. Vers la fin d'août 1755, les habitants de Cap-au-Diable voient arriver cinq navires anglais. Un officier leur intime l'ordre de se réunir pour recevoir une communication du roi. Le négociant Saint-Aubin obéit en fidèle sujet. Peu après, Renousse, un simple d'esprit, vient annoncer à M^me^ Saint-Aubin les résultats du *meeting* : tous les hommes ont été emmenés en captivité sur les vaisseaux. À cette nouvelle, le reste de la population acadienne s'enfuit dans les bois pendant que les Anglais brûlent toutes les habitations sur leur passage. Avec ses biens, M^me^ Saint-Aubin décide de mettre tout en œuvre pour retrouver son mari. Elle s'embarque sur le *Boomerang,* un navire de réfugiés irlandais, qui, malheureusement, fait naufrage. Madame Saint-Aubin et sa fille sont les seuls survivants de la catastrophe. Pendant ce temps, M. Saint-Aubin parvenait aux Trois-Rivières après avoir erré en Europe et en Amérique. Il apprend alors le sort des passagers du *Boomerang* et au moment où il désespère, sa femme et sa fille lui reviennent.

---

13 N. Bourassa, *loc. cit.*
14 *Ibid.*, p. 222.

Comme Bourassa, de Guise insiste sur l'honnêteté des Acadiens. Dès le début du récit, il décrit leur vie paisible et leur loyauté. Le jour de la convocation, les villageois de Cap-au-Diable se rendent à la réunion sans aucune méfiance ; leur honnêteté foncière leur interdit de prêter à leurs maîtres des intentions perfides. Les Anglais abusent de tant d'honnêteté pour les attirer tous dans un guet-apens.

L'auteur met surtout l'accent sur les misères consécutives à la déportation. Soit pour accorder son récit à la mode du temps, soit faute de documentation, de Guise recourt au romanesque pour illustrer les misères des exilés. Aussi, ses imaginations plus ou moins vraisemblables sont-elles loin d'émouvoir le lecteur. Au lieu de suivre M. Saint-Aubin sur les vaisseaux anglais comme l'histoire l'y engageait, il s'attache au sort de M^me^ Saint-Aubin. Il imagine qu'à cette époque, un navire de réfugiés irlandais en route pour le Canada fait escale au cap au Diable. On conçoit mal qu'en 1755, un navire irlandais se prépare à déverser sur les rives du Saint-Laurent une foule d'émigrants sujets de Sa Majesté britannique. Le navire fait naufrage dans le golfe et bientôt on apprend aux Trois-Rivières que les seuls rescapés sont une femme et sa fille. Étonnant que les Indiens viennent apprendre la nouvelle sans avoir immédiatement recueilli les naufragés ! Puis c'est la description des pénibles pérégrinations dans la forêt vierge, ce qui permet à l'auteur de reprendre à son profit certains procédés de Fenimore Cooper. Tant d'invraisemblances font que de Guise rate son objectif.

Les intentions du romancier seraient d'attirer le blâme du lecteur sur les Anglais pour tant de souffrances imméritées. Mais l'invraisemblance empêche d'ajouter foi au récit. Ici plus qu'ailleurs le romanesque dessert l'histoire. Mais quand même les intentions restent. À la suite de Bourassa, Charles de Guise a voulu blâmer les Anglais en décrivant les tourments et les misères des déportés. Les tourments moraux d'abord. Séparation des familles, incertitude du sort d'un époux ou d'une épouse ; longues et décevantes recherches. Puis misères physiques, naufrage du *Boomerang,* détresse des survivants perdus au milieu des bois.

Après la parution de *Jacques et Marie* et du *Cap-au-Diable,* il faut attendre de nombreuses années avant la reprise de ce thème. Madame Alexandre Taschereau-Fortier publie bien en 1931 un roman pour les jeunes intitulé : *les Orphelins de Grand-Pré.* L'année

suivante, l'abbé Groulx touche aussi ce sujet dans *Au cap Blomidon,* mais sans écrire un vrai roman historique. Alors qu'on le croyait oublié, le thème reprend une vigueur nouvelle à partir de 1940. Antoine-J. Léger publie cette année-là *Elle et Lui, idylle tragique du peuple acadien.*

À vrai dire, c'est un roman marginal. L'auteur sacrifie tellement l'intrigue au plaidoyer qu'il prive son œuvre des éléments essentiels au genre. Il commence son récit avec le traité d'Utrecht et le termine en 1792, presque un siècle d'histoire. Aucun héros ne saurait vivre assez vieux pour mener une action aussi longue. Aussi, à mesure que le temps s'allonge, les protagonistes passent-ils au second plan, et c'est l'histoire pure et simple qui prend le pas.

Dans la première partie de son roman (1713 à 1745), Antoine Léger nous décrit les mœurs pures et simples des Acadiens. L'histoire de Jean et de Jeanne est celle de tout le monde. Jean, un orphelin arrivant de France, s'engage comme ouvrier agricole chez Joseph. Il veut s'établir sur une ferme. Après un certain temps, il se fait concéder un lot, le défriche et commence à l'exploiter. Nous croirions relire *Jean Rivard.* Quand sa ferme est suffisamment prospère, il demande Jeanne en mariage et puis les années se succèdent sans autre événement que la naissance d'un nouvel enfant. C'est l'occasion de présenter une somme de toutes les coutumes acadiennes, messe de minuit, journée de Noël, Jour de l'An, fête des Rois, la sucrerie, la première communion...

Cette première partie n'est pas à vrai dire un hors d'œuvre pour donner le change à l'amateur de roman ; elle constitue l'exorde d'un long plaidoyer. Antoine Léger veut d'abord créer des présomptions favorables à ses compatriotes : les Acadiens sont un peuple religieux, charitable, travailleur et dévoué. L'exemple de Jean et Jeanne l'illustre à souhait.

Après avoir établi ces prémisses, il s'attaque à une question bien précise : les Acadiens ont-ils été déportés à tort ou à raison ? Au contraire de Longfellow et de Bourassa qui s'étaient penchés de l'extérieur sur le sort des Acadiens, Antoine Léger aborde le problème de l'intérieur, en Acadien qui a grandi au milieu des Anglais en luttant pour se faire une place au soleil. Il connaît leurs historiens et surtout leur version du Grand Dérangement. C'est à partir de leur argumentation qu'il construit son plaidoyer.

Il passe d'abord en revue les diverses dispositions légales qui ont réglé le sort des Acadiens depuis le traité d'Utrecht jusqu'à l'arrivée du gouverneur Lawrence. Le premier traité donnait droit aux vaincus soit de demeurer au pays à condition de prêter le serment d'allégeance, soit de le quitter s'ils préféraient rester sujets français. Mais les Anglais avaient besoin d'eux pour approvisionner la garnison d'Annapolis ; ils ne leur permirent pas de partir. Puis l'auteur cite toute la liste des gouverneurs qui ont demandé à ses compatriotes de renouveler leur serment ou de quitter l'Acadie. Chaque fois — il le prouve avec texte de l'appui — ces mêmes gouverneurs les ont empêchés d'émigrer parce qu'il y allait de la prospérité de la colonie. Certains gouverneurs comme Mascarène et Hopson ont été ouvertement favorables aux Acadiens. L'auteur reconnaît avec gratitude que le gouvernement du premier valut aux siens une quinzaine d'années de paix et de prospérité. Mais pour quelques bons gouverneurs, combien de roués et de perfides ? Vetch, Nicholson, Cauldfield, Doucett, Philipps et Armstrong mettaient les Acadiens dans l'alternative de prêter le serment d'allégeance sans réserve ou partir. Mais cette alternative devenait un véritable dilemme, puisque les Acadiens ne pouvaient ni apostasier ni prendre les armes contre leurs frères du Canada. D'un autre côté, ils ne pouvaient pas partir puisqu'on leur interdisait de vendre leurs biens, de construire des vaisseaux ou d'ouvrir des chemins vers le Canada. Si les Acadiens sont encore en Nouvelle-Écosse en 1755, les Anglais en sont les seuls responsables. Voilà la première partie de la preuve que veut établir notre romancier.

Les Anglais auraient pu vouloir retenir les Acadiens quand ces derniers étaient de bons et paisibles sujets et vouloir les chasser au moment où ils devenaient traîtres à leurs engagements. L'auteur prévoit cet argument et s'empresse de le réfuter. D'abord, on voit de la déloyauté dans leur sympathie pour les Indiens contre les Anglais. On les tient responsables de tous les dommages causés par les Micmacs. Léger répond à cette accusation en deux temps. Il reconnaît l'hostilité des Indiens envers les Anglais. Mais il s'agit là d'un fait complètement indépendant de la volonté des Neutres. Depuis les débuts de la colonie, les Micmacs sont les alliés des Français. Tout naturellement ils épousent la cause de leurs amis blancs et comprennent mal que les Acadiens pactisent avec des ennemis. Aussi les Neutres ont-ils à craindre les Indiens tout autant

que les Anglais. De plus, l'hostilité des premiers n'est pas uniquement attribuable à leur alliance avec les Français ; elle vient de la conduite répréhensible des soldats anglais. L'auteur cite des exemples de cruauté inouïe : dans un village abandonné par les guerriers, les soldats anglais attaquèrent des femmes enceintes et les éventrèrent. En 1745, des Anglais exhumèrent les corps des Indiens et les livrèrent aux flammes. En 1746, ils vendirent aux Micmacs des étoffes empoisonnées et firent ainsi mourir plus de 200 personnes [15]. Après une telle conduite, que les vainqueurs ne s'étonnent pas d'encourir la haine des naturels du pays. Cette première accusation est légère en comparaison des autres.

Les accusations majeures portent sur le serment d'allégeance. En effet les gouverneurs ne croient pas que des sujets anglais puissent être vraiment loyaux au roi sans partager sa foi et sans porter les armes contre ses ennemis. Quelques-uns finissent par comprendre et apprécier la loyauté des Neutres, mais la plupart reviennent à la charge et pressent leurs administrés d'embrasser ouvertement et complètement la cause du roi. Mais peut-on accuser les Acadiens de déloyauté parce qu'ils respectent leurs engagements ?

À l'intérieur des limites de leur serment d'allégeance, les Acadiens ont toujours été d'une loyauté exemplaire. Voyant qu'ils ne pouvaient pas quitter le pays, ils avaient décidé de se faire agréer des autorités britanniques par leur dévouement et leur ardeur au travail : « Puisqu'il n'y a pas moyen de quitter le pays, s'était dit Jean, nous y resterons et nous le rendrons grand et prospère. Les Anglais verront que nous sommes des citoyens utiles... et ils consentiront à nous laisser en paix [16]. » Les occasions plus particulières de témoigner leur loyauté à la couronne anglaise ne manquèrent pas. En 1744, pendant la guerre de Succession d'Autriche, Duquesnel vint tenter de reprendre l'Acadie. Il envoya Coulon de Villiers assiéger Port-Royal avec trois cent cinquante Canadiens et une soixantaine d'Indiens. Le parti canadien comptait sur la collaboration de ses frères de sang, mais « les prêtres et les principaux habitants de cette région conseillèrent à leur monde de ne pas violer le serment de fidélité, et ils [les Acadiens] refusèrent nettement de se soulever [17] ». Poussant encore plus loin la loyauté, un des leurs

15 A.-J. LÉGER, *Elle et Lui*, p. 75.
16 *Ibid.*, p. 66.
17 *Ibid.*, p. 74.

court avertir le colonel Noble de la présence des Canadiens [18]. Une fois la place aux mains de l'envahisseur, les Neutres « pour ne pas être confondus avec les assiégeants, quittent leurs demeures et se retirent à l'écart, craignant de dures représailles s'ils n'observent pas une stricte neutralité [19] ». Cette fois-ci les Acadiens avaient bel et bien le sort de la province entre leurs mains. S'ils avaient aidé Coulon de Villiers, la domination anglaise disparaissait de l'Acadie. Pouvaient-ils donner une plus grande preuve de loyauté ?

Que les Anglais ne se satisfassent pas de telles preuves de loyauté manifeste leur mauvaise foi. Déjà en 1749, Shirley, le gouverneur de Boston qui s'était rendu célèbre par ses propos menaçants à l'endroit des Acadiens [20], révèle partiellement les motifs véritables des administrateurs anglais ; il proposait de leur enlever leurs terres pour les donner aux colons anglais [21]. Hopson refuse, mais ce n'est que partie remise. Dès le début de son gouvernement, Lawrence conteste aux Acadiens la propriété de leurs terres et leur fait retirer toutes leurs armes. S'agit-il d'un excès de zèle ? Non. Cet administrateur besogneux est surtout avide de s'enrichir ; il veut provoquer les Acadiens pour les déposséder à son avantage et à celui des colons anglais. Les textes sont là pour le prouver et l'auteur les cite abondamment [22]. Voilà le fond de la vérité ; les Acadiens ont été victimes de la cupidité d'un gouverneur qui agissait sans l'autorisation du roi. Devant une telle révélation toutes les accusations d'infidélité tombent : « Maintenant, de conclure Léger, quel est le crime de ces pauvres gens que l'on veut balayer de la face de la terre ? Leur foi inaltérable dans le traité et leur loyauté inviolable envers leurs nouveaux maîtres, il n'en existe pas d'autres [23]. »

Dans ce contexte, les mauvais traitements exercés contre les Acadiens prennent une dimension nouvelle ; Antoine Léger le sait et il en profite. S'il décrit la déportation dans des termes à peu près identiques à ceux de Bourassa, il insiste bien davantage sur les misères consécutives à l'exil.

---

18 A.-J. LÉGER, *op. cit.*, p. 80.

19 *Loc. cit.*

20 Antoine Léger cite les propos du gouverneur Shirley : « Si j'avais une armée, je l'emmènerais aux Mines et à Grand'Pré ; j'ouvrirais toutes les écluses ; je dévasterais tout le pays ; je noierais toute cette engeance de vipère. » *Elle et Lui*, p. 78.

21 *Ibid.*, p. 85.

22 *Ibid.*, pp. 100-101.

23 *Ibid.*, p. 97.

Déposés au hasard le long des côtes américaines, les Acadiens furent partout repoussés par les autorités locales. On leur défendit d'acheter des terres, de travailler où bon leur semblait, et même de circuler librement : « Fort de cette loi, on prit plaisir à fouetter publiquement hommes et femmes, garçons et filles, nus jusqu'à la ceinture, ne fussent-ils sortis que pour aller chercher de l'ouvrage, quérir du bois de chauffage...[24] ». Après dix ans de ces misères, les survivants songèrent à réintégrer leur patrie. En effet, le Traité de Paris, ouvrait le Canada à tous les émigrants du monde entier : « Les Acadiens demandèrent de s'en retourner en Acadie, dans leur propre pays qui est maintenant ouvert à tout le monde — sauf eux — aux mêmes conditions que le traité accordait aux Canadiens français. Le droit des gens leur est toujours refusé [25]. » On ne veut pas qu'ils dérangent les colons anglais établis sur leurs fermes : « Que les fermiers que Lawrence a eu l'inique idée d'installer commodément sur les terres des Acadiens, cueillent les fruits des arbres qu'ils n'ont pas plantés, coupent les foins des marais qu'ils n'ont point endigués...[26] ». Enfin Murray leur accorde la permission tacite de rentrer au pays.

Pendant la guerre de l'Indépendance américaine, les Acadiens vont donner à l'Angleterre de nouvelles preuves de leur attachement et de leur loyauté. La Couronne britannique, fidèle à elle-même, leur servira la même récompense ; les nouveaux établissements des exilés de 1755 seront confisqués au profit de colons anglais. Alors les Acadiens verront avec amertume le sort agréable réservé aux réfugiés américains ; on va jusqu'à payer le retour aux États-Unis de ceux qui décident de changer d'allégeance.

Ce plaidoyer tend visiblement à donner mauvaise conscience aux Anglais. Il détruit les subterfuges qui leur servaient d'excuse. Il révèle les mauvais traitements que l'on a fait subir sans raison à de fidèles sujets anglais. Aussi l'auteur ne se gêne-t-il pas pour stigmatiser l'administration coloniale : « Si le peuple eût été une bande de bêtes féroces, il [Lawrence] n'aurait pu agir autrement [27]. » Il qualifie Lawrence « d'homme qui se prépare à fouetter des chiens

24 A.-J. LÉGER, *op. cit.*, p. 137.
25 *Ibid.*, p. 155.
26 *Ibid.*, p. 166.
27 *Ibid.*, p. 97.

sur une place publique [28] », et plus loin : « Jadis, les vainqueurs des Assyriens les emmenèrent pour les livrer aux travaux forcés. Pour les Acadiens, ce fut la déportation avec l'idée de les faire mourir [29]. » Enfin, une appréciation générale du comportement de Lawrence et de ses affidés : « Ils ont écrit la page la plus triste et la plus honteuse de l'histoire de la Nouvelle-Écosse [30]. »

Toutefois, Antoine Léger n'écrit pas dans le dessein de soulever la rancœur de ses compatriotes. Le peuple acadien connaît la résignation ; au moment des pires épreuves, il a toujours puisé dans les vertus chrétiennes la force de résister aux tentations de vengeance. Aussi l'auteur fait-il dire à un vieillard dans l'église de Grand-Pré : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés [31]. » En 1775, les Acadiens auraient l'occasion de rendre aux réfugiés loyalistes le mal qu'ils ont reçu des Américains, mais au contraire ils les secourent. En cette circonstance, Jean confie au missionnaire : « Il est regrettable que l'on se souvienne du passé par haine [32]. » L'auteur espère tout simplement rabattre la morgue anglaise pour amener les vainqueurs à plus de considération pour l'indéfectible loyauté acadienne.

Le souci constant d'étayer son plaidoyer peut amener Antoine Léger à trop insister sur le sentiment de loyauté et à déformer ainsi la vérité. Mais il reste que l'image qu'il donne d'un nationalisme entièrement défini par rapport aux Anglais s'inscrit assez bien dans la destinée d'un peuple traqué pendant des siècles, qui ne voit plus de salut que dans la soumission.

Une fleur d'Acadie revient sur le Grand Dérangement, mais pour raconter les misères d'un groupe particulier d'Acadiens. Dans son premier roman, Léger avait insisté surtout sur la déportation et l'exil des Neutres ; dans celui-ci, il s'attache au sort des non-assermentés de la région du fort Beauséjour. Autant il avait loué la docilité et la soumission des habitants de Grand-Pré dans *Elle et Lui,* autant il exalte la résistance des non-assermentés dans son deuxième roman. Un tel changement s'explique par les objectifs différents que poursuit l'auteur. Alors que dans son premier ouvrage, il cherchait surtout à prouver l'innocence des Acadiens, dans son deuxiè-

28 A.-J. LÉGER, *op. cit.*, p. 87.
29 *Ibid.*, p. 119.
30 *Loc. cit.*
31 *Ibid.*, p. 193.
32 *Ibid.*, p. 186.

me il veut montrer que sa race en est une qui ne sait pas mourir. Et cette vitalité, la race la doit surtout à ses femmes :

> Dans leur travail de restauration qui dura plus d'un siècle, ils furent admirablement et héroïquement secondés par la douce et vertueuse femme acadienne qui, par sa piété traditionnelle, son endurance dans les persécutions, son héroïsme dans la souffrance et l'exil, ses tendres enseignements et ses sages conseils, par son affection d'épouse et de mère, a fait l'Acadien grand dans l'adversité [33].

C'est pour illustrer cette vérité qu'Antoine Léger nous raconte l'histoire de Marie-Hélène Thibodeau.

Marie-Hélène Thibodeau n'est qu'une réplique de toutes les héroïnes acadiennes depuis l'*Évangéline* de Longfellow. Elle rencontre un jeune compatriote, René à Jacques, et s'éprend de lui. Les deux jeunes gens se fiancent et vont s'épouser quand surviennent les Anglais. Marie est capturée alors que René s'enfuit dans les bois. Les fiancés ainsi séparés ne se retrouvent qu'après quinze ans de misère et d'attente.

À partir de ce canevas conventionnel, Antoine Léger décrit la résistance des Acadiens de Memramcook et de la région qui ont été à l'origine de la renaissance acadienne dans les Maritimes. Au lieu de se laisser embarquer sur les bâtiments anglais comme leurs compatriotes de Grand-Pré, les habitants de Chipoudie ont gagné les bois. De loin, ils ont assisté à l'incendie de leurs fermes et de leur église. Puis ils se sont repliés sur Petitcodiac, auprès de M. de Boishébert. Là, ils ont résisté avec tant de vaillance qu'ils ont repoussé victorieusement les Anglais à la mer. Mais les hommes de M. de Boishébert n'étaient pas en nombre suffisant pour soutenir une autre attaque. Aussi, la plupart des Acadiens prennent-ils le parti de regagner la forêt bien que des obstinés s'entêtent à rester sur leurs fermes malgré les descentes continuelles des ennemis. Pendant l'hiver, c'est la maladie et la famine ; les deux tiers de la population de Memramcook, Tintamarre, Chipoudie et Petitcodiac meurent de faim. Au printemps, une partie des survivants passent la rivière Saint-Jean. Les autres attendent des secours de la France [34].

Au cours des hivers qui suivent, les épidémies, la famine s'ajoutent à la crainte continuelle des Anglais qui pourchassent tou-

33 A.-J. LÉGER, *Une fleur d'Acadie*, p. 127.
34 *Ibid.*, p. 73.

jours les malheureux. Les plus forts partent pour la Nouvelle-France afin d'allonger les vivres. Après la chute de Québec, toute résistance devient inutile et impossible ; la faim ne cesse de décimer la population. Une délégation se rend auprès de Frye pour obtenir les conditions de la capitulation. L'officier anglais s'engage à fournir des vivres pendant le reste de l'hiver à condition que tous les hommes en état de porter les armes se rendent au printemps. Il exige des otages. Le printemps venu, Lawrence envoie tous ces hommes aux travaux forcés.

Au cours de toutes ces turpitudes, Marie-Hélène reste avec les plus infortunés pour les secourir et les encourager. Elle incarne la résistance acadienne. C'est elle qui trace la voie à ses compatriotes :

> Réunissons nos énergies, nos talents, nos vertus, nos faiblesses même, et, que nos ennemis nous trouvent toujours unis pour réclamer nos droits. À nous, il incombe de remettre à ceux qui nous suivront sinon nos biens confisqués, au moins l'héritage de notre foi et de notre nationalité ; à nous d'empêcher que s'éteigne le flambeau de la survivance française sur cette terre qui fut la nôtre ! [35]

Ce petit roman constitue en somme le second volet d'un diptyque. Dans le premier, Léger avait écrit un plaidoyer pour établir l'innocence des déportés et la culpabilité des agresseurs. Dans le second, il tâche de dégager de l'histoire la ligne maîtresse de la conduite des ancêtres, la résistance ; résistance à l'agresseur, résistance au malheur. C'est dans la contemplation de cette conduite qu'il espère former la conscience nationale des siens.

L'œuvre d'Albert Laurent contraste singulièrement avec celle d'Antoine Léger. Ce dernier voyait le salut des Acadiens dans la soumission et dans la fidélité, le premier le voit dans la révolte et dans la revendication des droits. La publication de *l'Épopée tragique* en 1956 marque l'évolution du sentiment national acadien.

Albert Laurent reprend évidemment dans *l'Épopée tragique,* le canevas de *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa. Seuls les noms sont différents. Paul Brault tient le rôle de Jacques Hébert, Jeanne Richard, celui de Marie Landry, le notaire Richard, celui du notaire Leblanc, le capitaine Scott, celui du lieutenant Gordon Smith et le père Labonté, celui de l'abbé Loutre.

35 A.-J. LÉGER, *op. cit.*, p. 93.

L'intrigue suit à peu près le même cours. Deux partis s'affrontent au sein des Acadiens, celui de l'émigration mené par Paul Brault et celui de la soumission mené par le notaire. La veille de la convocation à l'église, Paul s'enfuit dans les bois avec une dizaine de compagnons alors que la majorité de la population s'en rapporte à la sagesse du vieux notaire. Au moment de la déportation, le capitaine Scott fait des propositions à Jeanne ; la famille et les biens des Richard seront préservés si la jeune Acadienne consent à épouser l'Anglais. Après un premier refus, le capitaine ne voit plus qu'une issue possible à ses amours ; éliminer son rival. Alors il promet des représailles aux familles des déserteurs si les fugitifs ne se rendent pas. Paul et ses compagnons viennent se livrer pour épargner leur famille.

Albert Laurent reprend le canevas de Bourassa dans le dessein évident de l'améliorer. Après un siècle, les jugements sur l'histoire ont changé. Dans l'ensemble de son récit, Albert Laurent évite la prolixité de Bourassa. Des épisodes choisis avec soin illustrent les propositions de l'auteur. Au début, par exemple, point de ces longues descriptions de la vie paisible et laborieuse des Acadiens. L'intrigue commence la veille même de la convocation. Dès ce moment, des discussions âpres s'engagent entre les deux partis. Le lecteur peut déjà apprécier l'envergure du problème qui se pose. Le capitaine Scott se contente de faire le cour à Jeanne dans des limites très succinctes : l'officier révèle ses intentions à la veille seulement de l'embarquement. Les sentiments honorables de Gordon Smith font ici place à une passion plutôt brutale. Par ailleurs, Laurent s'étend davantage sur les misères des exilés aux États-Unis et sur l'action clandestine du protagoniste contre les troupes anglaises. Ces remaniements indiquent assez la volonté de l'auteur de donner à l'histoire de la déportation une interprétation nouvelle.

À force d'insister sur la soumission, la loyauté et la résignation des Acadiens, des romanciers comme Bourassa et Antoine Léger ont accrédité l'idée d'une race veule que les Anglais ont maltraitée à loisir sans aucune résistance. Albert Laurent reprend le thème mais en glorifiant, cette fois-ci, la révolte et en condamnant la soumission.

Dès le début du roman, Paul Brault redoute la perfidie des Anglais et conseille de fuir plutôt que de tomber dans le guet-apens ; le notaire Richard plaide la bonne foi des vainqueurs et la fidélité

au serment d'allégeance. Mais la partie est inégale tous les arguments du vieillard cèdent devant la logique du jeune chef. La majorité des Acadiens prendraient la fuite si leur plan d'évasion n'était éventé par un espion. Au lieu de donner tête baissée dans une souricière, comme le prétendait Bourassa, la plupart des Acadiens auraient eu le courage de prendre les bois pour échapper à la tyrannie anglaise. Mais à cause d'une trahison, seuls quelques jeunes gens ont le temps de s'enfuir.

La version de la convocation à l'église selon Laurent diffère passablement de celle de Bourassa. Dans *Jacques et Marie,* les Acadiens en apprenant leur sort, se contentent de lever les bras au ciel sans pouvoir proférer une seule parole ; dans *l'Épopée tragique,* ils se ruent vers Winslow et lui feraient un mauvais parti sans la présence de soldats armés. Après, ils se tournent vers le notaire et l'accusent de les avoir conduits dans ce guet-apens. Le vieillard reconnaît honteusement son erreur. Tacitement tous les prisonniers regrettent de n'avoir pas suivi le parti de Paul Brault, celui de la révolte.

Paul Brault promet vengeance ; il ne laissera pas partir le convoi sans avoir tout tenté pour délivrer ses frères. C'est là le moins qu'il puisse faire en ces circonstances extrêmes. Mais il doit renoncer à son dessein ; les autorités anglaises menacent de représailles les familles des fugitifs. L'histoire ne permettait pas à Laurent de manifester à ce moment précis l'esprit de révolte des Acadiens. Au cours de la navigation, Paul réussit à s'emparer de la direction d'un navire et à délivrer plusieurs centaines de prisonniers. Il compte maîtriser toute l'escadre, mais la tempête disperse les bâtiments. Durant toute la guerre de Sept Ans, il hante les côtes de la Nouvelle-Écosse terrifiant les Anglais par ses raids sur leurs établissements. Sous le nom de « Le Tueur », c'est bien lui le vengeur des Acadiens.

À ces quelques traits, on reconnaît chez Laurent une volonté très nette de donner une idée nouvelle du peuple acadien. La soumission et la résignation le cèdent à l'amour de la liberté et au courage de défendre ses droits jusqu'à la mort. Albert Laurent veut également donner une idée nouvelle de l'attitude des Anglais.

Bourassa et Léger s'étaient appliqués à distinguer les bourreaux des Acadiens de l'ensemble du peuple anglais. Ils avaient en particulier insisté sur la responsabilité de Lawrence qui avait pris

la décision de déporter les Neutres sans l'autorisation du roi. C'était là une façon d'épargner le prestige de la couronne anglaise. Bourassa avait même tracé un portrait très sympathique d'un jeune officier anglais en laissant ainsi entendre que les vainqueurs déploraient les gestes de quelques individus. Albert Laurent, lui, ne s'embarrasse pas de telles distinctions. On sent chez lui une bien plus grande liberté de parole. Pour lui, les Anglais n'ont pas d'honneur [36] ; ils ne songent qu'à leurs intérêts [37]. Aussi ne reculent-ils devant aucun moyen pour arriver à leur fins. Ils font prêter des serments qu'ils sont les premiers à trahir. Ils usent de subterfuges et de mensonges pour attirer dans des guet-apens. Et ils n'ont égard à aucun sentiment humain. Même les situations les plus pathétiques ne les émeuvent pas. Le personnage d'Anne Doucet ne semble avoir d'autre raison d'existence que d'en établir la preuve. C'est surtout dans le personnage du capitaine Scott que Laurent précise sa pensée.

On se souvient que Bourrassa avait peint l'amoureux de Marie, Gordon Smith, sous des traits fort agréables. La jeune Acadienne aurait eu toutes les raisons du monde d'agréer les galanteries de l'officier. Il n'en va pas de même dans *l'Épopée tragique.* Scott est un des bourreaux des Acadiens ; il dirige la police et les espions, et compte bien s'enrichir des dépouilles des déportés [38]. Il prétend à la main de Marie non pas par des faveurs et des gentillesses, mais par le droit du plus fort. Il fait ses propositions juste au dernier moment, quand la famille prisonnière n'a plus d'autre recours que le sien. Un premier échec l'oblige à changer de tactique ; pour avoir Jeanne, il fera assassiner Paul. On pourrait croire que tant d'acharnement révèle un grand amour. Mais le capitaine n'a pas assez de noblesse pour nourrir une aussi noble passion. Il ne s'agit pour lui que d'une aventure. Son comportement à Boston le prouve bien. Il rencontre Jeanne par hasard et lui fait des propositions malhonnêtes. Dans ce portrait du capitaine Scott, que reste-t-il des traits du noble Gordon Smith ? L'auteur n'a gardé que l'odieux pour en faire une charge.

Pour charger encore davantage, l'auteur s'étend longuement sur l'exil des Acadiens aux États-Unis. Bourassa terminait son récit

36 A. LAURENT, *l'Épopée tragique*, p. 71.
37 *Ibid.*, p. 91.
38 *Ibid.*, p. 99.

par l'embarquement ; l'exil n'était qu'une sorte d'épilogue pour nous renseigner sur le sort des protagonistes. Dans *l'Épopée tragique,* l'embarquement n'est en fait que le début d'une longue série de malheurs. Les conditions de vie sur les navires surchargés sont épouvantables [39]. La maladie décime les déportés. Dans les différents ports où ils accostent, on les regarde comme des pestiférés. Presque partout on les refoule vers la mer. Les gouverneurs des différents États se les renvoient. Affamés, fiévreux, loqueteux, les Acadiens sont vraiment le rebut du genre humain. Ils ne parviennent à se fixer qu'en partageant le sort des esclaves. Mais tout cela ne suffit pas pour tuer une race « qui ne sait pas mourir ».

Des chefs improvisés organisent le retour. Les vieillards, les femmes et les enfants se mettent de la partie. On construit des barques et bientôt toute une flottille se met à la voile. Plus souvent qu'autrement, les populations riveraines leur sont hostiles. Le gouverneur de New York capture leurs embarcations et emprisonne les fugitifs. Remise en liberté, la troupe continue son chemin par terre. Ni l'attaque des Indiens, ni les privations, ni les fatigues ne parviennent à briser son élan. Ce sont de vrais héros qui n'étaient pas aussi « moutons » qu'on a bien voulu nous le faire croire. Telle est la conclusion du romancier [40].

Cette conclusion révèle explicitement les intentions de Laurent, intentions facilement saisissables sans cet aveu. En effet, le romancier acadien reprend le canevas de *Jacques et Marie,* mais dans le dessein d'en corriger l'impression de veulerie qui s'en dégage. Aux partisans de la soumission et de l'obéissance, il oppose un fort parti de jeunes décidés à vendre chèrement leur vie. Ses Acadiens ont des mouvements de révolte et ils parviennent à s'emparer d'un navire et à inquiéter sérieusement l'ennemi. Ses Anglais sont de véritables bourreaux insensibles à toute douleur humaine ; ils poursuivent de vils intérêts et ne reculent devant aucun moyen pour les favoriser. Le capitaine Scott dans son comportement avec Jeanne illustre le militaire anglais de cette époque. Malgré toutes les souffrances physiques et morales de l'exil les Acadiens gardent le courage et la persévérance nécessaires pour faire renaître leur patrie de ses cendres.

---

39 A. LAURENT, *op. cit.*, pp. 130-131.
40 *Ibid.*, p. 253.

Quatre romanciers traitent donc de la déportation des Acadiens. Napoléon Bourassa, engagé dans le mouvement patriotique de 1860, veut rendre justice à ses compatriotes en faisant connaître sous forme de roman les mauvais procédés dont ils ont été victimes. Cet objectif, il va sans dire, lui impose une interprétation particulière des événements. L'injustice des Anglais ressort d'autant mieux que les Acadiens sont innocents. C'est pourquoi Bourassa s'est appliqué à dépeindre la bonne foi, la confiance et la loyauté des Acadiens envers leurs nouveaux maîtres. À l'époque où l'abbé Casgrain traduisait *le Prisonnier de Chillon,* il était possible de compter soulever l'opinion générale par la description de cruautés et de sévices contre un peuple paisible et soumis. Mais l'effet contraire était aussi possible. Quoi qu'il en soit, ce roman reste caractéristique d'une période où l'on cherche à intéresser les Anglais aux Canadiens français, même en les piquant au vif. Antoine Léger se fait le porte-parole de sa génération pour plaider la cause des Acadiens. Il recourt au roman pour ne pas avoir à engager directement le dialogue avec les Anglo-Canadiens ; en 1940, l'heure n'en est pas encore venue. Mais il ne donne le change à personne. Son ouvrage obéit à peine aux exigences du roman. Les protagonistes cèdent vite la place au plaidoyer pur et simple. L'auteur s'applique surtout à prouver la loyauté de ses ancêtres en réfutant l'une après l'autre toutes les accusations portées contre eux. On saisit tout de suite ce qu'une pareille défense peut avoir de négatif. Afin d'innocenter complètement les déportés, Léger les juge d'après le droit anglais. Par leur serment d'allégeance, les Acadiens sont devenus des sujets anglais. Tant qu'ils demeurent fidèles à leur engagement, ils ont droit à toutes les prérogatives des sujets de Sa Majesté britannique. Or les Acadiens sont restés fidèles à leurs engagements. Une telle argumentation produit les mêmes effets que celle de Bourassa. D'un côté la cruauté et l'inhumanité des Anglais provoque l'indignation ; de l'autre, la soumission et l'obéissance des Acadiens appellent un certain mépris.

C'est à Albert Laurent qu'il appartenait de corriger cette interprétation de l'histoire des Acadiens. Ce romancier publie son *Épopée tragique* seize ans après *Elle et Lui*, mais il y a plus de distance entre ces deux œuvres qu'entre le roman de Léger et celui de Bourassa. Alors que les deux romans précédents ne visaient qu'à obtenir justice des Anglo-Canadiens, quitte à faire passer les Aca-

diens pour des faibles, celui de Laurent vante surtout la fierté indomptable des ancêtres. On sent qu'avec lui la phase de la grande terreur est terminée et qu'enfin les Anglais ne sont plus les seuls juges des Acadiens.

CHAPITRE II

LA TRAHISON DE BIGOT

François Bigot occupe une place spéciale dans nos lettres. Le roman encore plus que l'histoire lui a buriné des traits de monstre. Dans une étude très savante [1], M. Guy Frégault s'est attaché à lui restituer sa véritable figure. D'après ses conclusions, le dernier intendant ne serait pas un saint, loin de là, mais un fonctionnaire colonial dont la moralité ne tranche pas tellement sur celle de ses collègues. Lors du procès resté célèbre dans les annales sous le nom « Affaire du Canada », la justice royale a cherché des boucs émissaires pour couvrir l'incurie du gouvernement pendant la guerre de Sept Ans. Bigot fut la principale victime. Les Canadiens avaient aussi leurs raisons d'incriminer l'intendant ; très tôt l'imagination populaire se mit de la partie. Quand en 1836, Amédée Papineau écrivit *Caroline,* il ne fit que transcrire une légende orale qui circulait dans le peuple depuis combien d'années ? Nous n'en savons rien. Puis l'histoire de Bigot s'est toujours enrichie : en 1872, Marmette publiait *l'Intendant Bigot ;* en 1877, William Kirby, *le Chien d'or* ; en 1886, Edmond Rousseau, *le Château de Beaumanoir* ; en 1910, Adèle Bibaud, *Un épisode de la guerre de Conquête* ; et en 1926, Alexandre Huot, *le Trésor de Bigot.* Pourquoi Bigot a-t-il fait couler tant d'encre ? Pourquoi les romanciers en particulier l'ont-ils accaparé ainsi ? Voilà la question à laquelle nous allons essayer de répondre.

1 *François Bigot, administrateur français.*

La vie scandaleuse de l'intendant ne manque pas l'intérêt ; elle fournit un canevas propice aux intrigues les plus compliquées et un romancier de talent comme Kirby a montré le parti qu'on pouvait en tirer. Mais prétendre que les écrivains canadiens se sont laissés attirer par l'attrait du scandale serait faire fausse route. Leurs principes étaient trop rigides pour qu'on les soupçonne un seul instant d'un tel dessein. Toutefois, les manigances de Bigot avaient tout le piquant nécessaire pour assaisonner une leçon, même sévère, de patriotisme. Mais quelle leçon tirer de pareilles turpitudes ?

Le gouvernement de Bigot couvre les pages les plus sombres de notre histoire, celles qui ont scellé la destinée du peuple pour des siècles. Il importait au plus haut point pour notre honneur national d'interpréter favorablement les événements qui entourent la conquête. C'était bien assez de subir les conséquences de la défaite sans en essuyer la honte. Bigot de nouveau fut le bouc émissaire, celui qu'on allait charger de tous les torts, de toutes les erreurs.

Dans les romans consacrés à l'intendant Bigot, nous remarquons deux mouvements très distincts : d'un côté, un essai de valorisation des Canadiens, et de l'autre, une charge contre Bigot et l'administration métropolitaine. On tente de dégager la responsabilité des nôtres en rejetant tout l'odieux sur les administrateurs français. On veut éviter de laisser croire les Canadiens vaincus faute de courage et de bravoure. Peu importe que tout soit perdu pourvu que l'honneur soit sauf.

Deux romans donnent de l'administration Bigot une interprétation voisine : *L'Intendant Bigot* de Marmette et *le Château de Beaumanoir* de Rousseau. L'intrigue des deux œuvres se ressemble au point de laisser croire Rousseau largement tributaire de son aîné. Dans les deux récits, Bigot devient amoureux d'une jeune fille noble mais pauvre. Il la fait enlever par ses sbires et séquestrer dans son château de Beaumanoir. Pendant sa captivité, la jeune fille surprend la conspiration de Bigot avec des émissaires anglais. Elle réussit à s'évader et livre le secret à Vaudreuil. Mais il est trop tard, les Anglais occupent déjà les plaines d'Abraham. Berthe de Rochebrune, l'héroïne de Marmette, et Claire de Godefroy, celle de Rousseau, sont toutes les deux amoureuses de jeunes officiers canadiens intimement liés au gouverneur de Vaudreuil. Louis Gravel est secrétaire du gouverneur, Raoul de Beaulac, un confident. Ces jeunes gens représentent en quelque sorte le parti du peuple contre les

affidés de Bigot. La jeune fille qu'ils cherchent à délivrer pourrait bien personnifier la nation prisonnière des agents de la Friponne.

Tout au long de son récit, Joseph Marmette décrit les prodiges d'héroïsme du peuple pris entre deux feux, les Anglais d'un côté, et les complices de Bigot de l'autre. Dès les premières pages, il met dans la bouche du vieux soldat Rochebrune ces paroles prophétiques qui résument son interprétation des événements de la Conquête :

> Écoutez ! continua le vieillard, comme saisi d'une subite inspiration. L'ennemi s'avance [...] j'entends au loin le bruit de son avant-garde qui franchit la frontière [...]. Manquant de vivres et de munitions, nos soldats, inférieurs en nombre, retraitent pour la première fois [...] l'Anglais les suit [...] il s'approche [...] il arrive [...] et je vois ses bataillons entourer nos murailles [...]. Bien qu'épuisés par la disette et la lutte, le soldat, le milicien, le paysan disputent avec acharnement à l'étranger le sol de la patrie [...]. La victoire va peut-être couronner leur courage [...]. Mais non ! des hommes éhontés se sont dit : « Le moment est venu d'éteindre le bruit causé par nos exactions sous le fracas de la chute du pays que nous avons si mal administré... Entendons-nous avec l'Anglais [...] » et guidés par un traître, je vois nos ennemis tant de fois vaincus, surprendre et écraser nos frères ! [2]

Ainsi, sans la trahison de Bigot, nos soldats épuisés par la disette et la lutte auraient pu repousser encore l'envahisseur.

En effet, les Canadiens n'ont rien épargné pour le salut du pays. Ils laissent réduire leurs fermes en cendres et ravager tout le pays des alentours. Ils « avaient fait d'avance le sacrifice de tout ce qui leur était cher [3] ». Affamés par les malversations de Bigot, ils se demandent s'ils pourront tenir longtemps : « Et tu crois, dit Raoul de Beaulac, que lorsque nous serons sans asile, sans munitions, sans pain et sans argent, nous pourrons tenir longtemps tête à un ennemi bien muni de tout ce qui nous manque ? Non, Lavigueur, aux yeux de tous les gens éclairés, notre situation est désespérée [...] [4] ». Et malgré la certitude de ne rien retirer de leur sacrifice, ils n'hésitent pas à donner leur vie. Cette générosité, d'après Marmette, est digne des plus grands éloges :

> N'était-ce pas de l'héroïsme que l'acte de ces gentilhommes et de ces paysans qui couraient à la mort, les uns persuadés qu'elle serait inutile

2 J. MARMETTE, *l'Intendant Bigot*, p. 9
3 *Ibid.*, p. 39.
4 *Ibid.*, p. 41.

> au salut du pays, et les autres confiants dans le succès de leurs armes et comptant toujours sur des secours que la France ne leur envoyait plus depuis longtemps ? [5]

La défaite qu'on leur impute comme une honte, loin de les déshonorer, les grandit. Elle nous porte aujourd'hui à rougir d'eux parce que nous n'avons plus la noblesse de comprendre leur désintéressement : « Nous sommes d'autant plus émerveillés aujourd'hui de la lutte acharnée qui retarda la conquête, qu'énervés par de longues années de paix, et le cœur racorni par cette fièvre des intérêts matériels qui va courant par le monde et ronge tous les peuples, nous ne savons plus agir que pour des motifs froidement calculés et pesés au poids d'un bien-être assuré [6]. » La défaite n'a donc rien de déshonorant pour nos ancêtres ; ils ont fait plus que leur devoir. Les blâmes doivent retomber sur d'autres.

Bigot est le grand responsable de la perte de la colonie. Voyant venir l'heure de la reddition des comptes, il voulait sauver du désastre la fortune colossale [7] amassée aux dépens des Canadiens. La découverte de ses malversations pouvait tout compromettre. Mieux valait trahir que de tout perdre. Il fait le raisonnement suivant à son complice Vergor :

> Bon ! dites-moi, maintenant, mon cher Vergor, ne vous semble-t-il pas que si le pays passait immédiatement entre les mains des Anglais, il nous serait assez aisé de cacher une grande partie de nos méfaits sous les ruines de cette colonie ? Ne croyez-vous pas qu'il serait bien difficile à messieurs nos juges, si toutefois il nous faut comparaître devant un tribunal, de nous forcer à un compte-rendu très exact de notre administration ? La belle occasion pour rejeter presque toutes les dépenses sur les frais de guerre ! [8]

L'intendant noue alors des relations avec l'ennemi. Son plan est très simple. Montcalm attend l'ennemi du côté de la rivière Saint-Charles ; il y a cantonné le gros de son armée. Impossible aux Anglais d'attaquer de ce côté. Impossible non plus d'attaquer de face ; les flancs du cap sont trop escarpés. Reste l'Anse-au-Foulon. Là encore, débarquement difficile à cause de la falaise. Mais en s'assurant la complicité des gardiens, l'accès devient possi-

---

5 J. MARMETTE, *loc. cit.*

6 *Loc. cit.*

7 Après Marmette, Alexandre Huot a repris cette légende des richesses fabuleuses de Bigot dans un roman intitulé : *le Trésor de Bigot.*

8 J. MARMETTE, *op. cit.*, p. 55.

ble sans donner l'alerte. Donc pour parvenir aux Plaines d'Abraham et prendre Québec à revers, il suffit de corrompre la vigie. Or cette vigie, de Vergor, est un factotum de l'intendant. Bigot l'a fait nommer à ce poste dernièrement dans un dessein bien précis :

> Bigot. — Pouvez-vous me dire à qui vous devez le commandement de ce poste important du Foulon, que l'on vous a confié depuis quelques jours ?
> Vergor. — Je n'en sais rien.
> Bigot. — Je le crois bien ; car on n'a plus grand' confiance (sic) en vous depuis la capitulation de Beauséjour. Et il m'a fallu mettre bien des influences en mouvement pour vous faire nommer à ce poste de confiance. Je ne voulais pas me compromettre en le demandant moi-même pour vous. Vous comprendrez pourquoi quand je vous dis qu'il entre dans mon plan que vous... n'empêchiez pas trop les Anglais de forcer le passage du Foulon aux Plaines d'Abraham.
> Vergor. — C'est-à-dire que... qu'il me faudra... les laisser faire !
> Bigot. — Oui. [9]

Voilà comment Bigot livre la Nouvelle-France pour sauver sa fortune.

Marmette ne veut pas que l'on prenne cette interprétation pour de l'imagination. Il prétend lui donner des fondements historiques. Dans une longue note, il cite les documents qui justifient son hypothèse :

> Tout en faisant la part du drame, je tiens à montrer que cette hypothèse de trahison est assez bien fondée. Aussi vais-je citer tout le passage des mémoires sur les affaires du Canada (p. 164, édition de 1838) qui a trait à la surprise du Foulon, en ayant soin d'en souligner les phrases qui viennent à l'appui de ma thèse.
>
> « M. Wolfe, qui avait renforcé le camp de la Pointe-Lévy, semblait flatter les idées des Francais : l'Amiral Saunders faisait aussi exécuter des manœuvres qui annonçaient une prochaine retraite. Au milieu de toutes ces espérances, on confia au Sieur de Vergor le poste du Cap-Rouge, au-dessus de Québec ; *on ne pouvait mieux seconder les intentions du général anglais,* dont le but était de faire une descente sans être obligé d'attaquer l'armée retranchée. *On avait consigné à cet officier de laisser passer des bateaux chargés de vivres* qui devaient entrer dans Québec en se coulant le long du cap. Ce capitaine avait avec lui beaucoup d'habitants de Lorette dont le lieu était à la portée de ce poste ; ils lui demandèrent permission d'aller aussi travailler pour

9 J. MARMETTE, *op. cit.*, p. 55.

> lui sur une terre qu'il avait dans cette paroisse. *M. Wolfe, averti à temps de la mauvaise garde de ce poste et du commandant à qui il avait affaire,* disposa ses troupes. Le Sieur de Vergor était dans la plus grande sécurité. On vint l'avertir qu'on apercevait des berges remplies de monde qui venait sans bruit au-dessus et au-dessous de son poste. Il répondit que c'était des bateaux de munitionnaires et qu'on les laissât tranquilles [10].

Marmette croit ce texte suffisant pour accuser Bigot de trahison. Dans la conjoncture, il ne voit pas simplement des hasards mais des intentions. En nommant Vergor, on favorisait les desseins de Wolfe. Le romancier interprète : une personne intéressée a fait nommer Vergor ; en l'occurrence il ne peut s'agir que de Bigot. Qui d'autre pourrait avoir intérêt à perdre la colonie ? « On avait consigné à cet officier de laisser passer les bateaux chargés de vivres qui devaient entrer dans Québec. » N'est-ce pas là un euphémisme qui dit bien davantage ? Enfin, Vergor avait accordé congé à ses hommes. C'est une conséquence normale des ordres reçus. Le poste avait volontairement été démuni à l'approche de l'ennemi.

Pour Marmette, la trahison de Bigot n'est donc pas une légende mais un fait historiquement prouvé. C'est pourquoi il est faux de considérer les Canadiens comme des vaincus ; ils ont été trahis. Ceci importe souverainement à leur honneur.

Edmond Rousseau poursuit les mêmes buts que Marmette : excuser les Canadiens de la défaite de 1760. Cependant il écrit à une époque où les esprits sont échauffés par la révolte de Riel. Par suite de l'agitation des Métis du Manitoba, le gouvernement fédéral a recruté un contingent de volontaires pour mater les rebelles. Les Canadiens français n'ont pas montré autant d'enthousiasme que leurs compatriotes anglo-canadiens dans cette entreprise ; la presse anglaise les a donc taxés de lâcheté. En réponse à ces accusations, Edmond Rousseau écrit : « Une certaine presse francophobe naguère encore, n'a pas craint de nous accuser de « lâcheté », de « cruauté », de « pillage ». Il suffit pour venger notre honneur national outragé et faire repentir nos détracteurs, de mettre en regard les actions de nos pères et celles de leurs aïeux [11]. » Sous forme de roman, il compare donc le comportement des partis adverses lors de la Conquête.

10 J. MARMETTE, *op. cit.*, p. 58.
11 *Le Château de Beaumanoir*, p. VI.

Les Canadiens n'ont qu'un tort, avoir été vaincus. Mais leur honneur n'est pas en cause : ils ont succombé sous le poids de l'adversité, desservis par les circonstances et les hommes.

Toute la responsabilité de la défaite repose sur Bigot et par ricochet sur la Cour de France. Rousseau présente l'intendant comme un favori de la Pompadour qui doit à la favorite royale sa magistrature à Louisbourg et à Québec. Nommer un tel administrateur après les preuves d'incompétence qu'il avait données, prouve l'indifférence de la Cour à l'égard de la colonie. En effet, Louis XV, sous l'influence de sa maîtresse, en est venu à abandonner presque complètement ses territoires d'outre-mer : « La colonie, malgré le courage de ses habitants, en dépit de l'héroïsme de nos troupes et du talent de nos généraux, n'en est pas moins à deux doigts de sa perte, grâce *(sic)* au manque de cœur d'un monarque qu'on a l'audace d'appeler le bien-aimé, et qui n'est que le jouet d'un cotillon comme la Pompadour [12]. » Pas surprenant que l'on ferme les yeux sur les agissements de Bigot.

Fort de la complicité de la Cour, l'intendant, avec un sens merveilleux de l'organisation, met sur pied de grandes entreprises commerciales comme la Friponne et la Grande Compagnie. Il profite de la pauvreté d'honnêtes gens pour les compromettre dans ses affaires frauduleuses. Il donne gracieusement à M. de Godefroy, le père de l'héroïne, un nombre imposant de parts de sa compagnie pour le tenir à sa merci et l'utiliser au moment voulu. Ainsi l'intendant et ses comparses peuvent détourner toutes les ressources de la colonie à leur profit : tandis que la Nouvelle-France est près de succomber sous le poids du malheur et de l'abandon, tandis que partout règne la disette, Bigot, Cadet, Péan, Varin et un grand nombre d'autres s'enrichissent en volant les secours du roi et en pressurant le peuple [13].

La misère consécutive à un tel pillage est incroyable. Rousseau en donne une idée en citant un extrait d'une lettre de M. de Doreil à M. de Vaudreuil :

> Le peuple périt de misère ; les Acadiens réfugiés ne mangent depuis quatre mois que du cheval et de la morue sans pain ; il en est déjà mort plus de trois cents. Le peuple canadien en est toujours réduit, ainsi que nous, au quart de livre de pain par jour. À l'égard de la

12 E. ROUSSEAU, *le Château de Beaumanoir*, p. 5.
13 *Ibid.*, p. 131.

> viande, on oblige ceux qui sont en état d'en manger, de prendre moitié cheval à six sous la livre. Nos soldats sont à la demi-livre de pain par jour depuis le premier novembre, trois livres de bœuf, deux livres de pois et deux livres de morue par huit jours. Ils prennent leur mal en patience [14].

Bigot réussit d'autant mieux ses filouteries qu'il exploite le sentiment patriotique des Canadiens. Toute cette misère, toutes ces privations, le peuple les « supporte avec patience, avec héroïsme parce qu'il les croit nécessaires pour sauver le pays [15] ».

Normalement la disette, la mauvaise administration, les injustices auraient dû refroidir le zèle des coloniaux pour le service du roi. Au contraire, réduits à leurs seules ressources déjà bien entamées par la voracité des concussionnaires, les Canadiens espèrent conserver la colonie par leurs propres moyens. Lors du siège de Québec, on voit bien jusqu'où va leur héroïsme :

> Les habitants de la colonie montrèrent un héroïsme qui fait la gloire immortelle de nos aïeux. Que l'on nous permette de donner le jugement qu'en portait un des officiers généraux de l'époque : « On ne comptait, dit-il, sur une armée aussi forte parce que l'on ne s'était pas attendu à voir un si grand nombre de Canadiens ; on n'avait eu l'intention d'assembler que les hommes en état de soutenir les fatigues de la guerre ; mais il régnait parmi ce peuple une telle émulation que l'on vit arriver au camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de douze à treize ans qui ne voulurent jamais profiter de l'exemption accordée à leur âge. Jamais sujets ne furent plus dignes de la bonté de leur souverain, soit par la constance de leur travail, soit par leur patience dans les peines et les misères qui, dans ce pays, ont été extrêmes [16].

Ainsi, les déprédations de Bigot et l'abandon de la Cour n'ont pas eu raison du patriotisme des colons. Sans la trahison de Bigot, les Canadiens n'auraient pas connu la défaite.

Dans le roman de Rousseau, Bigot sent aussi que la mesure est pleine ; M. de Vaudreuil, au courant de ses malversations, s'apprête à le dénoncer au roi. « Donc, se dit Bigot, il faut que la colonie périsse pour nous assurer l'impunité [17]. » Dans la nuit, il reçoit un émissaire anglais à Beaumanoir pour régler les conditions de la

14 E. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. 158.
15 *Ibid.*, p. 159.
16 *Ibid.*, p. 165.
17 *Ibid.*, p. 207.

trahison. L'intendant convient de cinq cent mille livres pour lui et de trois cent mille pour chacun de ses complices. En retour il livre le passage de l'Anse-au-Foulon avec la complicité de Vergor. À partir de ce moment-là, l'héroïsme le plus extraordinaire ne servirait plus à rien. En vrais soldats, les nôtres combattent uniquement pour l'honneur.

Après la débandade des Plaines d'Abraham, rappelle Rousseau, les Canadiens furent les seuls à offrir une résistance véritable. Profitant des moindres bosquets, ils disputent chèrement chaque pied de terrain à l'ennemi. La fortune si mesquine à leur endroit leur réserve cependant une éclatante revanche ; le romancier raconte en détail la bataille de Sainte-Foye [18]. Après une victoire remportée dans des conditions aussi difficiles, les nôtres ne doivent plus avoir honte de rendre les armes ; ils ont vraiment droit à l'éloge que Vaudreuil fait d'eux devant la Cour de Paris :

> En général, les Canadiens semblent nés soldats ; une éducation mâle et toute militaire les endurcit de bonne heure à la fatigue et au danger. Le détail de leurs expéditions, de leurs voyages, de leurs entreprises, de leurs négociations avec les naturels du pays offre des miracles de courage, d'activité, de patience dans la disette, de sang-froid dans les périls, de docilité aux ordres des généraux qui ont coûté la vie à plusieurs sans jamais ralentir le zèle des autres. Ces commandants intrépides avec une poignée de Canadiens et quelques guerriers sauvages, ont souvent déconcerté les projets, ruiné les préparatifs, ravagé les provinces et battu les troupes anglaises, huit à dix fois plus nombreuses que leurs détachements [19].

Une conduite aussi héroïque n'a pas à nous faire rougir. Au contraire ce sont les Anglais qui devraient avoir honte du comportement de leurs troupes pendant la campagne de 1759.

Le romancier rappelle l'attaque de l'armée anglaise contre une population sans défense, composée uniquement de femmes, d'enfants et de vieillards. Sans raison les ennemis ont incendié les fermes, les villages, ravagé les moissons et capturé les bestiaux. Ils livraient ainsi toute la population du Bas-du-Fleuve à la famine, à la veille même de l'hiver. Au chapitre XXXVIII, Rousseau abandonne le ton de l'objectivité pour retourner contre les Anglais les accusations de lâcheté, de brigandage et de pillage proférées par les jour-

18 E. ROUSSEAU, *op. cit.*, pp. 264–268.
19 *Ibid.*, p. 274.

nalistes ontariens. Il cite à l'appréciation du lecteur de longs extraits d'une lettre de l'évêque de Québec à Louis XV datée du 9 novembre 1759. Le prélat y décrit la misère des habitants des villes et des campagnes par suite de la guerre. Les conquérants ont ruiné le pays. Rousseau, conscient de l'arbitraire de tels procédés, croit de bonne guerre de se placer sur le même pied que les détracteurs ontariens :

> Nous ne sommes pas plus anglophobes qu'un autre ; mais dans un temps où une certaine presse anglaise ne se gêne pas pour accuser, sans le moindre prétexte, les Canadiens français de lâcheté, de barbarie, nous avons bien le droit de rappeler ce que furent leurs pères, avec quelle sorte d'humanité les aïeux de nos détracteurs d'aujourd'hui traitèrent les nôtres à cette époque [20].

Dans un de ses romans, Adèle Bibaud essaie, elle aussi, de disculper les vaincus de 1759 en reportant la responsabilité de la défaite sur Bigot et sur la Cour de France.

Louis XV et sa Cour corrompue sont les grands responsables de la perte du Canada. Au milieu des bals et des fêtes, le roi oublie ses braves sujets de la Nouvelle-France. Pas un courtisan n'a le cœur d'intercéder pour eux :

> Pourquoi le roi n'envoie-t-il pas de nouvelles recrues afin de tenir nos ennemis en respect ? Que son inertie est coupable, tandis qu'ici des centaines de braves soldats se battent et versent leur sang pour la patrie, on les oublie, là-bas, on ne songe qu'aux plaisirs et qu'aux fêtes. Ah ! si notre souverain pouvait voir couler les larmes des mères, des épouses et des sœurs qui comptent parmi les morts leurs affections les plus chères, peut-être se sentirait-il ému et n'assumerait-il pas plus longtemps une telle responsabilité devant Dieu. Ces courtisans qui l'entourent ne se fatigueront-ils jamais de ce faste, de ces pompes, de ces fêtes. Au lieu de ces flatteries incessantes qu'ils prodiguent au monarque, ne pourraient-ils pas glisser une parole en faveur de ces héroïques Canadiens, de ces valeureux soldats qui donnent leur vie pour conserver à la France un pays auquel son roi ne semble plus tenir [21].

Montcalm et ses lieutenants déploient tous leurs talents pour pallier les négligences de la France, mais ils n'obtiennent pas les succès qu'ils méritent à cause de la corruption de l'administration :

---

20 *Ibid.*, p. 169.

21 A. BIBAUD, *Un épisode de la guerre de Conquête*, p. 43.

Bigot et ses amis approvisionnent mal l'armée. Montcalm s'en plaint à M. de Marville : « Je déplore que le transport des vivres et des munitions soit, pour la plupart des employés corrompus et prévaricateurs du gouvernement, un moyen de s'enrichir. On ne craint pas de piller l'argent et les effets du roi [22]. » À mesure que l'armée se couvre de gloire à Monongahéla, à Chouagen, à Carillon, elle épuise les maigres ressources de la colonie. Chaque campagne est l'occasion de spéculations et de concussions nouvelles. Bigot profite de la précarité de la situation pour multiplier les comptes ; Montcalm s'en indigne :

> Tous ces comptes ont été payés ? demanda-t-il à Bourlamaque.
> — Oui, général, ordre de l'intendant Bigot.
> — Cependant, un grand nombre étaient faux et demandés pour des articles qui n'ont jamais été fournis à l'armée. C'est ainsi que tandis que des milliers de braves guerriers s'efforcent de soutenir en ce pays, la gloire militaire, des administrateurs infidèles prennent à tâche de dilapider les finances. Ne sommes-nous pas dans un temps assez critique ? Faudra-t-il encore être contraints de réduire la ration des troupes pour enrichir d'indignes fonctionnaires ? [23]

Ainsi desservis, les braves de Montcalm peuvent-ils encore espérer la victoire finale ? Ils sont infailliblement voués à la défaite ; à leur nom, les historiens accoleront pour toujours l'épithète de vaincus : « Que diront les temps futurs si Montcalm est vaincu, si l'Angleterre est victorieuse ? Il faut tripler les hommes, les faire sortir de terre, il faut lutter contre toute espérance. Comprenez-vous, Robert, la position du général en chef de l'armée d'Amérique ? Ne voyez-vous pas, comme moi, son nom inscrit par l'implacable écrivain au nombre de ceux chez qui la valeur fait défaut, incapable de commandement ? [24] ». Voilà la grande souffrance, passer pour des incapables au même titre que tous les vaincus quand les victoires se sont succédé sans interruption tant que les approvisionnements ont été suffisants. En fait ce serait une injustice de honnir les troupes françaises ; une seule défaite ne peut ternir tout un passé de gloire :

> Général, vous oubliez que la mémoire du vainqueur de Carillon ne peut être ternie. Louis XIV fut défait ; mais il n'en est pas moins resté Louis le Grand, et la postérité redira de siècle en siècle ses exploits

22 A. Bibaud, *op. cit.*, p. 60.
23 *Ibid.*, p. 96.
24 *Ibid.*, p. 153.

> comme elle reconnaîtra la bravoure du général Montcalm et si, malgré les plus nobles efforts nous succombons, la mère patrie ne pourra jamais regretter de vous avoir choisi, car qui mieux que vous, général, aurait pu maintenir le drapeau français en ces contrées que le roi abandonne, comme une charge inutile, une dépense onéreuse, pour lutter, sans forces, avec un ennemi dix fois supérieur en nombre [25].

Les Canadiens auraient donc mauvaise grâce de rougir de leur passé quand par ailleurs leurs ancêtres, inférieurs en nombre et en équipement, ont porté victorieusement la guerre sur tous les points du continent et tenu tête à l'ennemi jusqu'à l'épuisement, et cela malgré les déprédations continuelles des concussionnaires.

Adèle Bibaud n'accuse pas Bigot de trahison. Certes, l'intendant a fortement contribué à la ruine de la colonie par ses malversations, mais rien n'indique qu'il ait été d'intelligence avec l'ennemi. Toutefois, elle rapporte, elle aussi, le lâche comportement de Vergor à l'Anse-au-Foulon : « M. de Vergor qui commandait en cet endroit devait défendre le passage de la côte, se laissa surprendre, quoique la nuit ne fût pas obscure, par un détachement de cinquante hommes ; et cet indolent commandant qui, trois ans auparavant, s'était si mal défendu dans son fort de Beauséjour, se laisse déloger sans opposer une grande résistance [26]. » Plus loin, la romancière affirme que le commandant aurait pu «facilement empêcher ce débarquement ». Rien n'indique qu'il y ait eu connivence avec Bigot.

Bien qu'Adèle Bibaud n'accuse pas formellement Bigot de trahison, elle ne l'en tient pas moins responsable de la défaite. Elle n'ajoute pas d'idées nouvelles à ce que Marmette et Rousseau ont déjà affirmé ; elle fait cependant chorus.

Deux romans canadiens-anglais donnent une version assez identique de la Conquête, *le Manoir de Villerai* de M^me^ Eleanor Leprohon et *le Chien d'or* de William Kirby. Le premier raconte une idylle qui n'a que des liens très lâches avec la guerre de la Conquête. La romancière note les événements historiques au fur et à mesure de son récit sans que les amours de M. de Montarville et de M^lle^ de Villerai en soient touchées. Toutefois le cadre historique que M^me^ Leprohon donne à son roman reproduit le double mouvement que nous avons trouvé dans les romans canadiens-français, à quelques variantes près.

---

25 A. BIBAUD, *loc. cit.*
26 *Ibid.*, p. 158.

La responsabilité de la perte du Canada revient d'abord à la Cour de Louis XV. Les divertissements royaux accaparent tous les fonds du trésor ; il ne reste plus rien pour la colonie :

> Cependant la colonie attendait avec impatience et anxiété les secours si instamment demandés à la mère patrie ; mais celle-ci ou plutôt ses ministres, étaient plus soucieux de fournir l'argent nécessaire à la honteuse prodigalité de la Cour scandaleuse de Louis XV et de ses royales favorites, que de protéger leurs soldats et leurs colons qui combattaient si noblement pour l'indépendance d'une terre lointaine. La déclaration ridicule de madame de Pompadour, que le Canada, pays de déserts glacés et d'impénétrables forêts, avait déjà coûté plus qu'il ne valait, était suffisante pour engager un ministre esclave à abandonner ce malheureux pays à son triste sort [27].

Malgré la vaillance des défenseurs de la Nouvelle-France, la France corrompue du XVIII[e] siècle ne pouvait pas conserver sa colonie d'Amérique : elle consacrait toutes ses ressources aux plaisirs.

Au Canada, la série de victoires qui signalent les débuts de la guerre de Sept Ans ne fut interrompue que par l'insuffisance des approvisionnements ; la colonie se saignait à blanc pour défendre son territoire sans jamais refaire ses forces : « La situation du Canada, malgré les succès qui accompagnaient généralement ses armes devenait chaque jour de plus en plus triste et désespérée [28]. » Le honteux péculat qu'exerçait Bigot mettait Montcalm dans une position d'infériorité compensée un temps seulement par la bravoure de ses soldats : « À cause de l'extrême cherté des provisions, et des reproches qu'on ne cessait de faire au gouvernement, reproches qui devenaient encore plus vifs par le honteux système de pillage et de de péculat exercé sous l'autorité de l'intendant Bigot, Montcalm ne peut entrer en campagne pour suivre les mouvements des troupes anglaises que très tard l'année suivante [29]. »

Madame Leprohon n'exclut pas la possibilité d'une trahison. Toutefois, elle n'accuse pas Bigot. Si Wolfe ne connaît pas le même sort que Walker dans le golfe Saint-Laurent, il le doit à la trahison d'un Canadien :

> Ils [les Anglais] remontèrent le Saint-Laurent et arrivèrent à l'île d'Orléans le 25 juin, sans le moindre accident, malgré les nombreux périls et les difficultés multiples qui accompagnaient alors la navigation du

27 E. LEPROHON, *le Manoir de Villerai*, p. 74.
28 *Ibid.*, p. 84.
29 *Ibid.*, p. 84.

> fleuve. Cette bonne fortune était due en partie à la trahison du commandant d'une frégate française, Denis de Vitré, fait prisonnier par les Anglais pendant la guerre, et qui les avait conduits en sûreté à Québec, lieu de sa naissance. Il fut récompensé de cet acte infâme par une commission dans l'armée anglaise [30].

Le nombre n'a donc pas suffi à vaincre les Canadiens, il a fallu la trahison. Toutefois la trahison de Vitré n'a pas la même conséquence que celle de Bigot. En livrant le passage de l'Anse-au-Foulon, l'intendant livrait aussi la colonie : l'attaque surprise de Wolfe sur les plaines déjouait tous les plans de Montcalm. Tandis que les renseignements de Vitré privaient la colonie de ses défenses naturelles mais ne changeaient rien aux plans militaires. La trahison de Vitré ne peut donc pas donner lieu à la même interprétation que celle de Bigot.

Le Chien d'Or de William Kirby est peut-être le roman le plus révélateur de cette période. Déjà en 1916, Pamphile Lemay écrivait : « *Le Chien d'or* a contribué, autant peut-être que l'œuvre de Garneau à nous rendre à nous-mêmes, par le récit et la description de la vie d'autrefois [31]. » Ironie du sort, c'est un Canadien anglais qui devait exploiter notre patrimoine avec le plus de bonheur. En agençant les légendes du *Chien d'or,* de *la Corriveau* et de *Caroline* telle qu'Amédée Papineau l'avait consignée, Kirby a réussi une fresque historique du Canada à la veille de la Conquête qui ne manque pas de saveur.

Bien que l'auteur soit très sympathique aux Canadiens français, nous ne pouvons cependant pas considérer les sentiments et les opinions qu'il prête à ses personnages comme l'expression du nationalisme canadien-français. Ce roman concerne cependant notre étude à un autre titre : il constitue une des rares expressions du nationalisme pancanadien au XIX^e^ siècle.

Par l'interprétation qu'il donne de la fin du régime français, William Kirby poursuit visiblement les mêmes objectifs que ses confrères canadiens-français. Il désire réhabiliter les vaincus de 1760 en reportant tout le blâme de la défaite sur Bigot et sur la France. De plus, il espère qu'une fois rendus à eux-mêmes, une fois guéris de leur complexe de vaincus, les Canadiens français pourront s'asso-

30 E. LEPROHON, *op. cit.*, p. 305.
31 Préface du *Chien d'or,* édition 1916, p. 10.

cier à part égale à leurs compatriotes de langue anglaise pour former un grand Canada.

Kirby met d'abord l'accent sur les malversations de Bigot. L'intendant et ses associés de la Friponne cherchent à drainer toutes les ressources de la colonie dans leurs coffres ; ils monopolisent le commerce intérieur, contingentent les importations, contrôlent la navigation sans autre opposition que celle du marchand Philibert. Monsieur de La Galissonnière, le gouverneur de l'époque, connaît les agissements de l'intendant, mais il reste impuissant à les dénoncer ; Bigot jouit d'un plus grand crédit à la Cour. Créature de la Pompadour, cet administrateur profite de sa faveur depuis longtemps. N'a-t-il pas réussi, avant de venir au Canada, à déposséder à son avantage le comte Philibert de ses terres ? Aussi longtemps que la favorite le couvrira, il pourra impunément pressurer la colonie.

Pour stimuler davantage ses affaires, l'intendant recherche la guerre. La paix de 1748 serait une catastrophe pour les associés de la Grande Compagnie sans l'influence de Bigot et les ressources illimitées de son esprit. Au chevalier des Méloises qui s'inquiète, il répond : « Je me propose de faire tourner les événements à mon avantage. » Il sait à qui s'adresser : les dames de Versailles « ce sont elles qui décident de tout [32] ». Il peut rassurer le chevalier en ces termes : « Une année ou deux de repos ne seraient point de trop peut-être pour ravitailler la colonie, et, alors, nous serons prêts encore à crocheter les serrures du temple de Bellone, et à crier avec plus de plaisir que jamais : « Vive la guerre ! Vive la Grande Compagnie ! [33] ». Ce genre de trahison est beaucoup plus en accord avec le tempérament de l'intendant que les tractations imaginées par Marmette et Rousseau. Il colle assez à la réalité du personnage pour être tout à fait vraisemblable. De plus, il offre le grand avantage de dégager la responsabilité de l'Angleterre ; les Anglais ne seraient pas seuls à avoir recherché la guerre.

Mais Bigot n'est pas le seul coupable ; la France l'est tout autant que lui. Elle n'a d'abord pas su apprécier le courage et le dévouement des Canadiens. Elle a exigé d'eux plus qu'ils ne pouvaient donner : « Ils ne peuvent pas, après tout, affirme La Galissonnière, faire l'impossible, et c'est pourtant ce qu'exige la France.

32 W. KIRBY, *le Chien d'or*, vol. I, p. 275.
33 *Loc. cit.*

Elle veut qu'ils livrent ses batailles, labourent ses champs, puis donnent, pour obéir aux ordonnances nouvelles de l'intendant, le pain de leur modeste table [34]. » Toujours confiants en la vieille devise : « Si les cieux s'écroulaient sur nos têtes nous devons, en vrais Gaulois, les retenir sur la pointe de nos lances », les coloniaux ont tenté l'impossible pour la mère patrie. Mais cette dernière, en marâtre qu'elle est, n'a pas su l'apprécier ; elle est restée sourde à leurs appels. Les Canadiens en sont profondément meurtris dans leurs sentiments patriotiques : « Ils se sentaient moitié délaissés et tout à fait dédaignés par la mère patrie [35]. »

Lors de la révolution américaine, la France a de nouveau montré qu'elle ne tenait pas aux Canadiens. Si elle avait réellement voulu reprendre la Nouvelle-France, la révolte des colonies américaines lui offrait une occasion facile. Que fit-elle alors ? Elle se porta au secours d'anciens ennemis, mais n'eut pas la moindre velléité de délivrer ses enfants :

> Comment cette France si cruellement sourde à leurs supplications, cette France si vilement indifférente à leurs souffrances et à leur héroïsme, accourait à la voix des étrangers ! [...] Ah ! l'honneur se révoltait, l'âme s'indignait et le soldat canadien ne pouvait pas marcher sous les mêmes drapeaux que ceux qui avaient été ses ennemis constants ou ses maîtres oublieux [36].

La France se montrait dénaturée ; l'influence des philosophes achevait de la pourrir [37].

Toutes les hontes de la défaite doivent donc retomber sur Bigot et sur la France sans éclabousser pour autant le nom des Canadiens. D'ailleurs les Anglais le reconnaissent eux-mêmes : « Ce ne sont pas les armées anglaises qui ont pris Québec et forcé Montréal à capituler, c'est la rapacité, c'est le brigandage de Bigot ! C'est la coupable indifférence de la luxurieuse Cour de Versailles [38]. »

William Kirby utilise une argumentation à double tranchant. D'un côté, il réhabilite les Canadiens français, mais de l'autre, il vilipende la France. Reporter sur la mère patrie et l'administration coloniale toute la responsabilité de la défaite sauve l'honneur des

---

34 W. KIRBY, *op. cit.*, p. 29.
35 IDEM, vol. II, p. 179.
36 *Ibid.*, p. 287.
37 *Ibid.*, p. 162.
38 *Ibid.*, p. 385.

Canadiens, mais contribue à rompre les liens affectifs qui subsistent encore entre les anciens sujets et la mère patrie. D'une pierre deux coups : les Canadiens reprennent confiance en eux-mêmes et les Anglais gagnent leur sympathie.

La manœuvre de Kirby se révèle particulièrement au loyalisme qu'il prête aux Canadiens français. Parce qu'ils ont compris le triste sort que la France leur avait fait, les vaincus de 1760 se sont tournés vers l'Angleterre : « Le peuple de la Nouvelle-France savait qu'il avait été pillé, volé, ruiné par l'intendant Bigot, puis lâchement abandonné par son roi ; alors il s'était tourné avec espoir vers le vainqueur et l'avait accepté franchement, comme l'arbitre de ses destinées nouvelles [39]. » Par la suite, le loyalisme des Canadiens ne s'est jamais démenti. Jouant le prophète, le voyageur suédois Kalm augure ainsi de la fidélité des Canadiens français :

> Je vois venir un jour, repartit Kalm, où les colonies anglaises se révolteront et secoueront le joug de l'Angleterre ! Je vois venir un jour où les colonies anglaises voudront proclamer leur indépendance. Alors, elles tendront vers vous des mains suppliantes, car elles auront besoin d'amis et de secours !... Et la Nouvelle-France devenue province anglaise ne les écoutera pas et détournera la tête ! Elles vous demanderont le secours de votre épée, de la Corne de Saint-Luc, le secours de votre épée, Rigaud de Vaudreuil ! et vous les repousserez ! Vous resterez fidèles à votre nouveau souverain !... et vienne un temps où l'Angleterre, lâche et dégénérée, vous abandonnera comme le fera bientôt la France, le dernier coup de canon qui sera tiré pour la défense de son drapeau, le sera par un Canadien français [40].

Les anciens sujets de la France n'ont rien perdu au change. La protection de l'Angleterre leur offre un brillant avenir. Avec leurs compatriotes de langue anglaise, ils pourront former une race supérieure en unissant les cultures des deux peuples les plus civilisés du monde : « Il faudrait, dit Kalm, pour former une civilisation digne de ce grand continent, que la courtoisie et l'urbanité du peuple français puissent s'unir à la rude énergie de l'Anglais. Heureux le pays où les qualités de ces deux grands peuples se fondront ensemble ! et je crois l'entrevoir ce pays dans les ombres de l'avenir !... [41] ».

Les intentions de Kirby ne font point de doute. De tous les romanciers canadiens-anglais, il est seul à pénétrer aussi profondé-

39 W. KIRBY, *le Chien d'or*, vol. II, p. 386.
40 *Ibid.*, p. 172.
41 *Ibid.*, p. 171.

ment la mentalité canadienne-française. Un point de notre psychologie a retenu son attention : notre complexe d'infériorité. Pas d'unité canadienne possible, selon lui, avant la guérison de ce traumatisme. C'est pourquoi il s'emploie à rendre à ses compatriotes de langue française une meilleure estime d'eux-mêmes en incriminant Bigot et la France. Mais ce n'est là qu'un aspect de l'objectif poursuivi. Les Canadiens français n'accompliront leur destinée qu'en s'associant aux Canadiens anglais pour former une seule grande nation. Au fond, n'est-ce pas un peu la pensée de Durham rajeunie et mieux présentée ?

De 1925 à 1927, Jean Féron publie une série de cinq romans sur la guerre de Conquête sous le titre général de *Flambard.* Il y charge Bigot de tous les crimes et de toutes les trahisons. Comme Kirby, il imagine deux camps qui se livrent une lutte à mort. D'un côté, Bigot, Péan, Varin, Corpon, Estèbe, Pénissault, Descheneaux et tous les profiteurs de guerre ; de l'autre, le capitaine Vaucourt, Flambard et tous les loyaux sujets de Sa Majesté. Le groupe des concussionnaires jouit d'une puissance presque illimitée. Comme intendant, Bigot régente le commerce, la police, la justice et les douanes. Pour endormir la vigilance du trop pusillanime marquis de Vaudreuil, il a soin de l'entourer de personnes entièrement dévouées à ses intérêts. Il s'est même prémuni contre les dénonciations en haut lieu ; il peut opérer impunément sous la protection de la toute puissante Pompadour. En face de cette clique formidable, un petit capitaine de milice et un grenadier français.

Poursuivant en cela la tradition, Féron affirme que Bigot et sa bande voient dans la guerre de Sept Ans une occasion unique de s'amasser une fortune colossale. Mais Vaucourt et Flambard sont là pour dénoncer leurs manigances. Aussi les concussionnaires vont-ils tout mettre en œuvre pour faire disparaître les patriotes ou du moins les réduire à néant. Ils vont d'abord tenter d'assassiner Vaucourt, mais sans succès. Ensuite, ils vont enlever l'épouse et le fils de Vaucourt. Les deux factions se combattent avec des alternances de succès et de revers pendant cinq tomes. Les péripéties sont telles qu'on est tenté de dire avec Flambard : « Eh bien ! je suis fatigué de vos trappes et de vos caves, de vos fournaises et de vos citernes [...] [42] ». Sans les échéances que dressent les événements,

42 J. FÉRON, *le Siège de Québec,* p. 70.

ces combats pourraient s'éterniser en un immense roman fleuve. Mais les Anglais sont là qui assiègent Québec.

En effet le siège traîne en longueur et les Anglais vont manquer de vivres. Un émissaire rencontre en secret les officiers de la Grande Compagnie, et, pendant que les troupes sont réduites à la portion congrue et que le peuple meurt de faim, Bigot et sa bande ouvrent aux ennemis les magasins du roi. Mais Flambard découvre la cache des vivres avant que les Anglais n'en prennent posession. Il révèle la trahison au gouverneur. La bande est toutefois si puissante qu'elle parvient à circonvenir Vaudreuil.

Les troupes anglaises ont eu beau détruire presque complètement la ville de Québec, ravager toutes les campagnes du Bas du Fleuve, elles n'ont pas réussi à provoquer la défection des Canadiens. Wolfe, quasi découragé, voit venir l'automne avec appréhension. Il ne pourra emporter la ville sans le concours des traîtres. Il entre de nouveau en contact avec Bigot et s'assure de la complicité de Vergor. Flambard a beau avertir Montcalm du danger que court la ville du côté du Foulon, personne ne veut le croire. Et c'est la défaite des Plaines d'Abraham. Mais la trahison de Bigot ne s'arrête pas à l'affaire du Foulon.

La victoire des Plaines n'octroyait pas pour autant la ville de Québec aux ennemis. Retranchée derrière les remparts, « la garnison pouvait tenir encore une dizaine de jours et attendre l'arrivée de Lévis à la tête de l'armée entièrement reformée [43] ». Tout espoir n'était donc pas perdu. Bigot risquait de voir ses plans déjoués ; il imagina le stratagème suivant. Il ferait remettre à M. de Ramesay un ordre faussement signé de Lévis lui enjoignant de livrer la ville au plus tôt. Monsieur et M^me^ Péan se rendraient à Trois-Rivières et feraient croire, à leur retour, qu'ils tiennent l'ordre du nouveau général. Un seul obstacle se dressait en face des conjurés : Flambard chevauchait vers Montréal pour avertir Lévis de la mort de Montcalm et de ses responsabilités nouvelles. Il fallait donc le rattraper au plus tôt. Mais Flambard parvient à déjouer toutes les ruses de l'ennemi sauf la dernière. Péan et sa femme parviennent à Québec avant lui et quand il arrive avec l'ordre de Lévis de résister jusqu'à la venue des troupes, Ramesay a déjà rendu la ville aux Anglais.

43 J. FÉRON, *le Drapeau blanc*, p. 38.

Féron a l'avantage de venir après les autres ; il connaît les interprétations traditionnelles et ne craint pas de leur donner une forme des plus affirmatives. Selon lui, Bigot n'avait qu'une intention, trahir. Depuis le début des hostilités, il s'y efforçait mais sans succès. À la longue, à force d'affaiblir la colonie par tous les moyens, il devait y réussir. Ainsi, pendant toute la guerre de Sept Ans, l'effort de guerre des Canadiens a-t-il été sournoisement miné par les concussionnaires, sans jamais toutefois démentir la réputation de courage et de bravoure des vaincus.

Les romans que nous avons groupés sous le titre « Trahison de Bigot » ont ceci de commun : ils exaltent tous l'héroïsme des Canadiens pendant la guerre de la Conquête, moins toutefois par le rappel des actions d'éclat que par la description des conditions difficiles qui ont entouré la résistance. Tous les romanciers incriminent copieusement Bigot et ses satellites et blâment la conduite de la France. Parmi eux, Marmette, Rousseau et Jean Féron accusent formellement Bigot de trahison. Adèle Bibaud et M^me^ Leprohon n'en excluent pas non plus la possibilité. William Kirby, pour sa part, reporte toute la responsabilité de la défaite sur la France.

Quelle conclusion tirer de ces constatations ? De l'analyse qui précède ressort une constante : tous les romanciers qui traitent de Bigot s'emploient à soustraire les Canadiens aux blâmes de la défaite. D'instinct, ils sentent où blesse le bât. De la conquête proviennent toutes les humiliations, tous les mépris. Ils reconnaissent que c'est là l'événement qui a marqué le plus profondément la psychologie canadienne. L'échec des armes françaises et le succès des Britanniques ont en quelque sorte convaincu les Canadiens de leur infériorité. La défaite a déterminé un complexe. Comment le guérir ?

Vanter les Canadiens n'y ferait rien : une défaite reste toujours une défaite. Dans un cas pareil, la littérature recourt à un procédé que nos auteurs ignoraient peut-être, mais qui confirme bien leur conception toute médiévale de l'honneur : le héros invincible par définition ne peut succomber que par trahison. C'est dans *la Chanson de Roland* que nous trouvons l'illustration la plus parfaite de ce procédé.

Charlemagne, l'empereur à la barbe fleurie, a courbé sous son sceptre toutes les nations de l'Europe. Seul l'émir Baligan lui résiste. Il passe les Pyrénées pour réduire le dernier des infidèles. Mais

au retour son arrière-garde est anéantie au col de Ronceveaux. Cette défaite, somme toute insignifiante, au cours d'un règne si fertile en victoires, est pourtant le seul fait d'armes qu'a retenu la légende pour le magnifier à l'égal des plus belles victoires. Toute la gloire dont s'était couvert le vieil empereur ne comptait plus puisqu'une défaite ternissait sa renommée. Charlemagne l'« *Invictus* » ne pouvait pas avoir été vaincu. Il avait donc été trahi. C'est alors que les bardes imaginèrent la trahison de Ganelon.

Ainsi, notre analyse nous permet de constater la façon dont les Canadiens voient leur passé : une succession de victoires, et pas n'importe lesquelles ; les Canadiens ont toujours été vainqueurs dans les circonstances les plus défavorables, infériorité numérique, infériorité d'armement. Comme le dit Rousseau et le répète Kirby, un Canadien ne vaut-il pas dix Anglais ? Comme les empereurs romains, comme les héros légendaires, le titre d'« *Invictus* » semble-t-il, leur revient de droit. Comment concilier avec cette notion le statut de vaincu qui est celui des Canadiens depuis la Conquête ? Pas d'autres explications que les Canadiens aient été trahis.

À la simple lecture de l'histoire, cette explication vient spontanément à l'esprit de Marmette ; Rousseau et Féron la corroborent. Adèle Bibaud, William Kirby insistent sur l'abandon de la colonie par la France. Le résultat est le même. La France a trahi le Canada. Dans des circonstances normales les Anglais n'auraient pu vaincre les Canadiens.

CHAPITRE III

FRANCE OU CANADA

Avec la Conquête, le patriotisme canadien entre dans une phase cruciale : jusqu'alors nos ancêtres ne s'étaient guère préoccupés de départager leurs sentiments entre la France et le Canada — le temps aurait normalement réglé cette question. Mais la capitulation les force à prendre un parti définitif : passer en France ou rester au Canada. Opter pour le premier, c'est abandonner la colonie à l'anglicisation, choisir le second, c'est devenir sujet britannique. Tel est le dilemme dans lequel Aubert de Gaspé, Adèle Bibaud, Napoléon Bourassa et Laure Conan placent leurs héros. Quel but poursuivent ces romanciers en décrivant l'embarras des vaincus de 1759 ? Excuser leur changement d'allégeance ou magnifier le courage des Canadiens en cette occasion ?

Selon Philippe Aubert de Gaspé, le choix entre le Canada et la France n'occasionne pas de grands déchirements : Jules d'Haberville, le héros des *Anciens Canadiens,* décide avec un opportunisme qui manque totalement de poésie. Blessé au cours de la bataille de Sainte-Foye, il passe de longs moments à l'Hôtel-Dieu de Québec, puis il s'embarque pour la France avec les militaires et les fonctionnaires ; les termes de la capitulation exigent le rapatriement des troupes régulières et des officiers de milice. Donc, rien qui relève ici de la décision du héros. Une fois sa santé complètement rétablie, il doit choisir de rester en France ou de revenir au Canada. Ses considérations sont alors d'ordre pratique : s'il pouvait prendre du service dans l'armée française, il demeurerait volontiers en Eu-

rope : le métier des armes est l'occupation normale d'un noble. Mais « sa santé l'oblige, peut-être pour longtemps, voire même pour toujours à se retirer du service », alors, mieux vaut rentrer au Canada: « Le Canada est sa patrie naturelle, dit son père, il ne peut avoir le même attachement pour celle de ses ancêtres [1]. » Le jeune gentilhomme prend donc le parti le plus en accord avec sa condition. Comme beaucoup de nobles, il espère des faveurs du gouvernement anglais.

Le seigneur d'Haberville accueille avec plaisir la décision de son fils ; pourquoi rester en France simplement par fidélité au roi ? « Il [Jules] a payé, affirme le père, glorieusement sa dette à l'ancienne patrie de ses ancêtres. Il se retire avec honneur d'un service que les médecins déclarent incompatible avec sa santé. » En effet la France, par son attitude à l'égard du Canada, ne mérite pas davantage : « Le capitaine d'Haberville trop fier, trop loyal d'ailleurs pour avouer ouvertement les torts de Louis XV envers des sujets qui avaient porté le dévouement jusqu'à l'héroïsme, n'en ressentait pas moins l'ingratitude de la Cour de France [2]. » Dans la conjoncture, il suffit de profiter des avantages du moment : « Le nouveau gouverneur est déjà bien disposé en notre faveur... et muni en outre des puissantes recommandations que notre ami de Locheill lui a procurées, Jules a tout espoir d'occuper un poste avantageux dans la colonie [3]. » Voilà un sens pratique étonnant chez un noble. Et le lecteur n'est pas au bout de ses surprises : Jules pousse l'accommodement jusqu'à épouser une Anglaise. Il avait déjà dit à sa sœur: « Si j'aimais une Anglaise, et qu'elle voulût accepter ma main, je l'épouserais sans plus de répugnance qu'une de mes compatriotes [4]. » Peut-on régler de façon plus pratique et plus dépourvue de passion le choix de sa patrie ?

Pour Adèle Bibaud, l'option entre la France et le Canada ne semble guère poser plus de problèmes. Géraldine, son héroïne, aspire à la grande vie de la capitale. Instruite des malheurs de M^me^ de Marville, la mère de son fiancé, elle compte se rendre en France consoler cette mère malheureuse : « Dieu exaucera vos vœux, dit-elle à Robert, vous reverrez votre mère. Que je suis heureuse d'être

1 P. A. DE GASPÉ, *les Anciens Canadiens*, p. 227.
2 *Ibid.*, p. 228.
3 *Loc. cit.*
4 *Ibid.*, p. 267.

riche, c'est à présent que je puis apprécier la valeur de la fortune, sitôt après notre mariage, nous voguerons vers la France, *qui est le pays de vos désirs et des miens* [5]. » Après la défaite, Robert et Géraldine abandonnent le Canada sans plus de remords et, dans le confort de leur appartement parisien, ils s'apitoient sur le sort des pauvres habitants du Canada. En apprenant la signature du traité de Paris,

> la jeune femme poussa un soupir, M. de Marville aussi était ému. Tous deux penchèrent leurs fronts vers le sol ; leurs regrets s'envolaient vers cette colonie, qui devait plus tard devenir un pays si florissant. C'était là, au-delà des Océans, qu'ils s'étaient connus, qu'ils s'étaient aimés, qu'ils avaient souffert, qu'ils avaient été heureux. Toutes leurs pensées se rattachaient à cette terre où dormaient, sous les érables et les grands peupliers, des restes aimés. Hélas ! ce sol devenait celui de l'étranger ! [6]

Ici, malgré de beaux sentiments, aucune attache réelle pour le Canada.

Plusieurs années avant la chute de la Nouvelle-France, les Acadiens avaient dû choisir entre la France et l'Angleterre. Napoléon Bourassa a tenté, dans son roman *Jacques et Marie,* de faire ressortir les divisions qui ont déchiré le peuple à la veille de la déportation.

Au début de la guerre de Sept Ans, la population acadienne se scinde en deux groupes : l'un, plaçant au-dessus de tout la fidélité à la France, abandonne le pays pour gagner des terres françaises ; l'autre préfère composer avec le vainqueur pour continuer l'œuvre des pionniers. Ces divisions au sein du peuple engendrent, selon Napoléon Bourassa, des drames touchants : des familles sont dispersées, des fiancés désunis. La famille de Marie Landry reste à Grand-Pré, alors que celle de son fiancé, Jacques Hébert, va s'établir de l'autre côté de la baie de Beaubassin ; Jacques ne peut abandonner ses vieux parents au moment où ils quittent tout pour rester Français. Il veut défricher pour eux une nouvelle terre, après quoi, il reviendra épouser Marie. À travers le drame de ces amoureux transparaît celui de toute une race partagée entre la fidélité à la mère patrie et les intérêts immédiats.

---

5 A. BIBAUD, *Un épisode de la guerre de Conquête*, p. 114.
6 *Ibid.*, p. 172.

Nombreux sont les Acadiens qui, à l'instar de la famille Landry, choisissent le parti de la résignation : « D'autres plus timides ou plus sensés, voyant leur situation devenir de jour en jour plus menaçante, en étaient venus à la conclusion que les conquérants pouvaient exiger d'eux une soumission entière ; qu'étant leurs souverains, ils en possédaient toutes les prérogatives, et que c'était folie de vouloir regimber contre leur autorité [7]. » Ces gens fondent leurs espérances sur la bonne foi des Anglais. Pour le notaire Leblanc, le serment d'allégeance semble une garantie suffisante pour leur protection ; c'est en effet un engagement bilatéral entre le roi et ses sujets [8]. Tant que l'une des deux parties ne fait pas défaut, il n'y a aucune raison de reprendre sa foi.

Tous les assermentés ne raisonnent pas de la sorte. Le pays compte encore plusieurs cultivateurs qui attendent de liquider leurs biens avant de partir : « Il s'en trouvait encore beaucoup que les intérêts de famille avaient retenus, malgré eux, et que révoltait l'idée d'être pour toujours et sans réserve des citoyens anglais [9]. » Bien que la sujétion aux lois anglaises ne réponde pas à leurs convictions politiques, ces derniers n'en respectent pas moins leur serment d'allégeance tant qu'ils sont en terre anglaise. Voici, selon le père Hébert, la conduite à tenir sous la domination étrangère :

> Toi, mon Jacques, tu es le plus jeune, et tu vas retourner seul à Grand-pré ; tu ne seras plus des nôtres... peut-être ne nous reverrons-nous plus pour toute la vie !... Sois toujours honnête homme, sois fidèle à ta parole. Tu vas rester avec les Anglais ; eh bien ! ne les trahis pas ; si tu ne peux supporter leurs injustices, reviens vers nous : un homme après tout, est bien maître de sa personne, et libre de choisir son ciel [10].

Les Acadiens, quelles que soient leurs opinions politiques, se doivent de respecter leur parole parce qu'ils sont de noble race ; leurs origines leur imposent une conduite toujours digne de leurs aïeux : « N'oublie pas, rappelle encore le père Hébert à son fils, que tu es un enfant de la France [11]. »

Les radicaux, incapables de souffrir la domination anglaise, émigrent ; le serment d'allégeance leur est inacceptable. Selon l'ab-

7 N. Bourassa, *Jacques et Marie*, p. 74.
8 *Ibid.*, p. 73.
9 *Ibid.*, p. 74.
10 *Ibid.*, p. 121.
11 *Loc. cit.*

bé Loutre, jurer fidélité au roi d'Angleterre, c'est s'engager à proscrire par tous les moyens le catholicisme, à favoriser et défendre la religion protestante, c'est accepter l'opprobre des transfuges et des renégats. Renoncer au titre de Francais, c'est « appeler la proscription de notre culte, faire de nos enfants des ennemis de la France [12] ». L'enjeu est donc plus qu'un simple passage de la sujétion d'un souverain à un autre, puisqu'il est impossible de dissocier l'allégeance des valeurs nationales. Aussi, pour que l'Acadie soit de nouveau catholique et française, il faut songer à la reconquérir ; voilà la conclusion à laquelle en arrive Jacques Hébert après la déportation des siens :

> Signe de la France, dit-il au drapeau, non, tu n'es pas trompeur, tu n'es pas infidèle à notre gloire, tu passeras encore sur cette terre d'où tu as été chassé ; je te suivrai jusqu'à ce que tu t'arrêtes sur ma chère Acadie, sur mon Grandpré, et qu'il n'y ait plus autour de toi d'ennemis assez puissants pour te menacer encore [13].

Ces radicaux rallient donc les forces françaises. Il ne reste ainsi dans la péninsule que des sujets entièrement soumis au roi d'Angleterre.

Napoléon Bourassa ne décrit pas ces deux partis pour louer l'un et blâmer l'autre ; les deux ont leur noblesse. Bien que les émigrés paraissent plus généreux et plus soucieux de fidélité à la France, les assermentés gardent quand même leur honneur intact. En effet, ils conçoivent autrement leur patriotisme. Le père Hébert, quoiqu'il se range à l'avis des radicaux, admet que l'on reconnaisse l'autorité britannique sans renier sa race. C'est pourquoi il permet à son fils de retourner chez les Anglais :

> Le sang et la langue, dit-il à son fils, que Dieu donne, vois-tu Jacques, ça ne se livre pas à la conquête, ça ne se sacrifie devant rien, ça tient au cœur ; c'est un dépôt que le Créateur veut qu'on garde dans quelque situation désespérée où l'on se trouve, pour accomplir ses desseins. S'en débarrasser au premier obstacle, c'est insulter la Providence et douter de son pouvoir. Et puis le sang que tu as reçu est assez plein de gloire pour que tu sois orgueilleux de le garder pur, partout !...[14]

12 N. Bourassa, *op. cit.*, p. 122.
13 *Ibid.*, p. 128.
14 *Ibid.*, p. 121.

Ainsi le changement d'allégeance n'est pas une infamie pour les assermentés ; tant qu'un peuple demeure fidèle à sa langue et à sa religion, peu importe le souverain qui règne sur lui.

L'objectif que poursuit Bourassa en nous exposant ainsi les mobiles d'agir des deux parties ne concerne pas directement notre sujet. En effet, le romancier cherche à établir l'innocence des Acadiens à l'égard de l'autorité anglaise. Toutefois, en décrivant les attitudes opposées des deux factions acadiennes, il met indirectement ses personnages en demeure de choisir entre la France et l'Acadie. En effet, on peut assimiler les émigrés aux Canadiens qui repassent en France après la Conquête ; ils abandonnent l'œuvre de leurs pères pour rester fidèles à la France. Les assermentés ont adopté la conduite qui sera celle de la majeure partie des Canadiens en 1760 ; ils reconnaissent les nouvelles autorités sans abandonner pour autant leur langue et leur foi. Ils croient que la meilleure façon de garder leur pays, c'est encore d'y rester. Le temps aurait certes montré lequel des deux partis avait raison si la perfidie anglaise n'était venue brouiller les cartes.

De tous nos romanciers, seule Laure Conan a vu dans la cession du Canada à l'Angleterre, un drame déchirant pour l'âme canadienne. Pour en évaluer l'ampleur, elle écrit *la Sève immortelle.*

L'intrigue de ce roman se résume en peu de mots. Dès sa première visite chez les d'Autrée, Jean de Tilly s'éprend de Thérèse, la fille du colonel. L'amour grandit vite puisque les sentiments sont réciproques. Une ombre cependant se dessine à l'horizon : les d'Autrée, comme tous les militaires et les fonctionnaires français, passeront bientôt en France. Jean n'ose pas envisager l'avenir. Une circonstance imprévue vient toutefois différer la séparation : M^me^ d'Autrée n'est pas en état d'entreprendre la traversée. La famille se résigne à hiverner à Québec. Les amoureux mettent à profit ce délai inespéré et, au printemps, il est trop tard pour qu'ils renoncent l'un à l'autre. Le colonel trouve alors une solution : Jean passera lui aussi en France et prendra du service dans l'armée royale. Son talent et sa bravoure lui obtiendront rapidement une compagnie. La proposition dépasse en importance tout ce que le jeune Canadien pourrait espérer ; il quitterait la scène locale pour la métropole... Toutefois, il ne peut accepter sans consulter sa famille. À Saint-Antoine-de-Tilly, sa mère lui dessille les yeux ; il voit clairement alors où son devoir l'appelle. Il restera au Canada.

Dans ce roman, nous trouvons, comme dans *Jacques et Marie,* deux partis ; le premier compte surtout des militaires, des fonctionnaires, des nobles et des commerçants avides de repasser en France pour refaire leur fortune ou poursuivre leur carrière : le colonel d'Autrée est le type même de ces fonctionnaires coloniaux. Le second comprend la masse du peuple, le clergé et quelques vieilles familles nobles vraiment enracinées au pays. Ces gens n'ont plus qu'une patrie, le Canada. Ils veulent continuer ici l'œuvre de la France, en dépit de la défection de la mère patrie. Madame de Tilly incarne cette volonté opiniâtre.

Après la défaite des Plaines d'Abraham, un militaire français comme le colonel d'Autrée peut difficilement comprendre la volonté des colons de survivre à l'abandon de la mère patrie, lui qui n'est en service au pays que depuis quatre ans. Comme tous les officiers supérieurs, il considère son poste comme préliminaire à des fonctions plus importantes en Europe. Rapporter en France de bonnes notes pour son avancement, voilà tout son souci. Certes, la capitulation lui porte un rude coup ; la France enregistre un échec cuisant en Amérique. Mais puisque le roi abandonne la colonie, lui et ses compatriotes n'ont plus qu'y faire : « Maintenant que les Anglais y régnaient, Québec lui était devenu odieux [15]. » Rester au pays serait pour lui grossir le nombre des ennemis de la patrie. On comprend que le sentiment national lui commande de passer en France le plus tôt possible.

Le chevalier de Lévis, lui aussi, n'est qu'un officier supérieur en garnison dans la colonie, mais il apprécie davantage la vaillance des Canadiens ; il les a vus à l'œuvre sur les champs de bataille. Aussi l'ingratitude de la France lui est-elle plus sensible : « Vous avez fait la guerre avec peu d'espoir, dit-il aux colons, avec, peut-être, bien de l'amertume au cœur. Mes braves, pardonnez à la France ; quoi qu'il arrive, aimez-la toujours : elle est votre mère [16]. » Bien qu'il ne désire pas rester dans la colonie, il croit en la mission des Canadiens sur le continent qui est de « garder ici le souvenir de la France [17] ».

Le chevalier de Lévis n'est toutefois qu'une noble exception ; la plupart des notables de la Nouvelle-France ne trouvent plus

15 L. CONAN, *la Sève immortelle,* p. 15.
16 *Ibid.,* p. 90.
17 *Ibid.,* p. 51.

aucun sens à leur existence au pays. Ils considèrent le Canada comme une épave destinée à sombrer bientôt. Pour étouffer le sentiment national qui le presse de rester avec les siens, Jean de Tilly adopte leurs raisonnements : « Lui, n'abandonnait qu'une terre conquise, bouleversée, une épave vouée à la destruction [18]. » Et puis, au delà des mers ne retrouvait-il pas sa véritable patrie ? Quand elle (sa mère) le tenait sur ses genoux, combien de fois elle avait parlé de la France — terre de poésie et de vaillance — glorieuse patrie par delà la mer. Ses ancêtres en avaient gardé le culte. Longtemps, ils avaient vécu au Canada avec une impression d'exil. Maintenant que le Canada était aux Anglais, qui pouvait le blâmer d'en partir [19] ?

Les protestations de fidélité à la France peuvent être sincères, mais elles ne camouflent pas moins une volonté d'échapper au sort des vaincus. En épousant M^lle^ d'Autrée, Jean de Tilly répond à son inclination, mais il poursuit aussi sa carrière et dans des conditions qui dépassent ses espérances. Le colonel d'Autrée peut éprouver de la sympathie pour les Canadiens, mais il ne veut pas les avoir pour gendre : « Je ne puis, dit-il en parlant de sa fille, la laisser épouser la ruine et la misère [20]. » Puis, il ne prise pas leur patriotisme : « Certes, ce n'est pas le mariage que j'aurais désiré, poursuivit l'officier. Le capitaine de Tilly est tout à fait pauvre. Puis c'est un vrai Français que j'aurais voulu pour gendre. Un homme ne doit pas avoir deux patries. Le patriotisme qui se divise s'affaiblit [21]. » Le temps du sacrifice est passé ; après des années de dure lutte, après la défaite et la ruine, il est bien temps que chacun pense un peu à soi. Voilà comment raisonne aussi le major de Muy :

> Comprenez-le bien, dit-il à Jean, vous êtes un privilégié de partir dans de telles conditions. Ça semble trop beau pour la réalité. Votre mère veut votre bonheur et ce mariage lui en est une garantie. C'est dire qu'elle a bien des sujets de se consoler. D'ailleurs, que deviendrez-vous ici ?... À quoi bon s'illusionner ? Ce qui est mort est mort. Votre mère et Le Gardeur ne veulent pas l'admettre. Ils parlent d'avenir, de survie. Dites-moi, avez-vous jamais rêvé que vous poursuiviez des ombres dans la nuit ? Moi, j'ai fait ce rêve et quand je les écoute, malgré moi, j'y songe. Ma fille partage toutes leurs idées. J'ai beau lui

18 L. CONAN, *op. cit.*, p. 183.
19 *Ibid.*, p. 184.
20 *Ibid.*, p. 172.
21 *Ibid.*, p. 167.

> parler raison, je n'obtiens rien : elle reste inébranlable. Elle va sacrifier à une chimère la richesse, le bonheur d'être aimée, toutes les joies de la vie [22].

Au fonds, les Français et certains Canadiens reculent devant la vie de sacrifice, de privations qui sera le lot d'un peuple qui refuse de mourir.

Les Canadiens confiants en la survie de la Nouvelle-France ont une tout autre attitude. Au lendemain de la capitulation de Québec, ils ont adopté une conduite en conséquence : « Comme bien d'autres, Le Gardeur de Tilly, frère aîné de Jean, avait quitté le service pour ne pas laisser les siens mourir de faim [23]. » Les miliciens se tournent vers la terre pour y puiser force et résistance. Ensuite, ils reconnaissent les nouvelles autorités : « À Saint-Antoine, tous les hommes ont prêté le serment de neutralité [24]. » Puisqu'ils ne peuvent plus compter sur la France, ils cherchent la bienveillance des conquérants. Ils le font sans honte : ils ont tout tenté pour intéresser la France à l'Amérique mais sans succès :

> C'était un pays plus grand que l'Europe qu'il avait voulu conserver à la France. Maintenant c'en était fait.
>
> Il songeait à ce que les Canadiens avaient souffert [...] à tout ce qu'ils avaient eu à supporter.
>
> Il se rappelait les cruels abus du pouvoir, les criminelles concussions, les triomphants scandales officiels, toutes ces fêtes brillantes qui insultaient à la détresse universelle... [25]

Ils peuvent donc aujourd'hui prendre en main leurs propres destinées, les organiser en fonction du Canada uniquement, sans que la France trouve à redire.

D'ailleurs les espoirs de survie ne sont pas des chimères. De bonnes raisons autorisent les Canadiens à croire en l'avenir de leur pays. Dans sa visite d'adieu aux officiers de la milice, Lévis en a énuméré quelques-unes : « [...] vos commencements sont si beaux ! Dans les annales des colonies, rien ne peut s'y comparer...[26] ». Le peuple qui a su lutter avec tant d'acharnement pour assurer à la France sa part d'Amérique ne se laissera pas annihiler sans résis-

22 L. CONAN, *op. cit.*, p. 196.
23 *Ibid.*, p. 43.
24 *Ibid.*, p. 51.
25 *Ibid.*, p. 89.
26 *Ibid.*, p. 92.

tance. De plus, continue Lévis, « sur votre pays si beau, le souffle de la France a passé [27] ». C'était reprendre en d'autres mots la formule de Louis Hémon : « Ce peuple est d'une race qui ne sait mourir. » Et puis, il y a la Providence ; elle a marqué d'un signe de prédilection cette colonie. Malgré les apparences, elle ne l'abandonne pas, bien que ses desseins restent cachés. Rien ne permet de prédire l'avenir de « ce petit peuple qui n'a encore qu'une frêle vie d'enfant [28] », mais « les bornes du possible, qui les a vues ? L'homme peut planter un gland, mais le chêne croît sans que le pouvoir humain s'en mêle [29] ». Jean se souvient des paroles de sa mère : « Regarde, mon petit Jean, lui avait-elle dit, en l'élevant dans ses bras, regarde ces graines ailées ; le vent va les prendre et les porter où Dieu veut voir un peuplier. Ces petites graines, elles renferment des arbres, beaucoup de grands arbres, des forêts peut-être [30]. » La Nouvelle-France a été un miracle de dévouement, de générosité et d'héroïsme ; elle est assurée de sa survivance en autant que les générations actuelles et futures se montreront dignes des ancêtres.

Le passé n'est pas seul garant de survie, l'avenir aussi. Un peuple ne meurt pas tant qu'il a des raisons de vivre. Puisque la France se retire d'Amérique, les Canadiens ont maintenant la responsabilité de faire rayonner le catholicisme et la civilisation française. Le premier, le clergé a compris la mission de la race ; l'abbé de Rigaudville ne manque pas de le faire valoir. Alors que les fonctionnaires, les nobles et les commerçants songent à abandonner la colonie, les clercs restent en bloc : « Mon Dieu ! dit-il, que deviendrait chez nous la foi catholique, si les prêtres s'en allaient...[31] ». Ce devoir de conserver et de répandre la foi sur le continent n'incombe pas uniquement aux prêtres ; tous les baptisés en sont responsables et les peuples catholiques en particulier.

À cette première raison s'en rattache une deuxième : perpétuer en Amérique la civilisation française. C'est là le sens des paroles de Lévis à son départ : « Faites durer ici notre souvenir. » Les Canadiens seront désormais les témoins de la vaillance, de l'intrépidité et de la détermination traditionnelle de la race française. Malgré les désavantages inhérents à leur état de vaincus, malgré

27 L. CONAN, *op. cit.*, p. 93.
28 *Ibid.*, p. 92.
29 *Ibid.*, p. 93.
30 *Ibid.*, p. 102.
31 *Ibid.*, p. 187.

leur infériorité numérique, malgré leurs ressources limitées, ils montreront que les armes ne suffisent pas à réduire un peuple de race française : « Nous devons à la France, dit Le Gardeur, de ne pas laisser le Canada devenir anglais. C'est à quoi doivent tendre tous nos efforts désormais [32]. » Quand un peuple a de telles raisons de vivre, il n'a pas à craindre la mort à condition de rester digne de lui-même.

Cette condition n'est toutefois pas facile à remplir : après la cession commence un combat obscur, sans gloire, beaucoup plus pénible que les précédents. Il exige une endurance, une persévérance, une générosité d'autant plus grandes que jamais la renommée ne les consacrera officiellement. Toutes les générations devront s'épauler dans un effort patient et régulier pour offrir une opposition soutenue aux assauts de l'ennemi. Du sein des campagnes partira ce mouvement de résistance. À l'instar de Le Gardeur, l'officier ou le milicien troquera son épée pour la charrue, et c'est au milieu des guérets qu'il organisera sa défense.

Toutefois, les soldats d'hier ont du mal à se plier à cette nouvelle discipline. Ils croient, en déposant les armes, clore la période héroïque de la Nouvelle-France. Le combat continue et il demande autant, sinon plus, de générosité ; si les Canadiens étaient prêts à défendre leur patrie jusqu'à la mort sur les champs de bataille, pourquoi ne sauraient-ils plus résister autant à l'assimilation anglo-saxonne. « S'il vous fallait marcher au combat, affirme M^me^ de Tilly à son fils, à la mort [...] vous laisseriez-vous arrêter par la pensée de sa douleur [Thérèse d'Autrée], de tout ce qu'elle souffrirait ?... ni son amour, ni son désespoir ne vous retiendraient. Vous partiriez !... [33] »

Voilà ce que Jean comprend à la fin. Il entre à Saint-Antoine-de-Tilly dans l'obscure phalange des laboureurs qui organisent la résistance pacifique : « Je ne suis, se dit-il, qu'une parcelle de la patrie, mais si les autres le voulaient comme moi, le Canada, malgré tout, garderait à jamais quelque chose de la France [...] Toujours, on reconnaîtrait que sur notre pays le souffle de la France a passé [34]. » C'est ainsi que commence à se réaliser l'étrange vision qu'il avait eue pendant sa convalescence à l'Hôtel-Dieu :

32 L. CONAN, *op. cit.*, p. 205.
33 *Ibid.*, p. 200.
34 *Ibid.*, p. 99.

> J'étais encore dans l'église des Ursulines. J'assistais au *libera* de Monsieur de Montcalm. Le pluie filtrait à travers le toit, coulait sur le drapeau. J'entendais les prières, les sanglots [...] Quand on prit le cercueil pour le mettre en terre je saisis le drapeau [...] je voulus le rouler, mais le drapeau m'échappa des mains, s'éleva très haut [...] s'étendit au loin [...] couvrit la terre canadienne. La pluie avait cessé, le soleil brillait [35].

En somme, Laure Conan s'inscrit en faux contre ceux qui prétendent que toutes les gloires appartiennent au régime français. Pour elle, la lutte obscure que mènent les Canadiens français depuis la Conquête pour rester fidèles à leurs ancêtres est encore plus digne d'éloge. Facilement Jean de Tilly avait accepté comme tant d'autres de donner sa vie pour la Nouvelle-France, mais il hésite à entrer dans la résistance pacifique ; il sait trop bien que les seules armes dont disposeront désormais les siens sont le sacrifice, le renoncement, l'abnégation. Il était facile, en comparaison, d'affronter un ennemi dix fois plus nombreux quand l'enjeu était l'Amérique. Mais une lutte d'usure, sans succès immédiats, toujours dépourvue de panache ne recueille que peu d'adhésion. La choisir, surtout en renonçant à tous les avantages d'une vieille nation comme la France, c'est opter pour l'héroïsme le plus désintéressé.

L'avis des romanciers sur l'ampleur de la crise qui bouleverse l'âme canadienne au lendemain de la Conquête, est assez partagé. Aubert de Gaspé et Adèle Bibaud croient que les Canadiens n'ont qu'à consulter leur intérêt pour se choisir une patrie. Jules d'Haberville, inapte au service militaire depuis sa blessure à Sainte-Foye, revient au pays pour bénéficier des faveurs du nouveau régime. Les Marville passent en France sans plus s'inquiéter de l'avenir de la colonie. Napoléon Bourassa et Laure Conan voient le problème d'un œil tout à fait différent : pris entre la France et l'Angleterre, les Acadiens sont profondément divisés sur le parti à prendre ; les uns préfèrent carrément quitter leurs terres pour rallier les forces françaises, les autres croient rester fidèles à leurs origines en prêtant le serment d'allégeance. Jean de Tilly peut poursuivre en France une carrière des armes brillamment commencée au Canada ou, à titre de représentant d'une des premières familles du pays, conduire la résistance pacifique à l'anglicisation. Il ne sait trop où se trouve son devoir : continuer à servir le roi de France en quittant le

35 L. CONAN, *op. cit.*, p. 49.

Canada, ou servir les siens en acceptant la domination anglaise. Le sentiment national lui indique finalement de rester au Canada.

Des divergences aussi profondes devraient nous dissuader de tirer une conclusion. Cependant il ne faut pas nous fier aux apparences. Sur les quatre romans analysés, trois seulement traitent le problème en profondeur. Dans *Un épisode de la guerre de Conquête,* la romancière ne se hausse jamais au niveau des questions nationales. Elle obéit au romanesque le plus conventionnel : l'idylle se termine dans un pays lointain, le pays de rêve de tous les Canadiens, la France. Il reste cependant significatif qu'Adèle Bibaud, si volontiers moralisatrice, n'ait pas songé à clore son roman sur une note plus patriotique. Le problème lui échappait vraiment.

Bien qu'ils ne donnent pas au problème une égale importance, les trois autres romanciers lui accordent quand même une attention particulière ; ils considèrent la Conquête comme un moment crucial de l'évolution du sentiment national : les Canadiens devaient choisir entre la France et le Canada, entre la France et l'Angleterre. Selon Aubert de Gaspé, le choix a été relativement facile et surtout dépouillé de toute passion. Après l'abandon de la France, les coloniaux pouvaient consulter leur intérêt sans forfaire à l'honneur. Selon Napoléon Bourassa, la cession de l'Acadie a déchiré profondément le peuple ; les uns par fidélité à la France, ont tout abandonné, tout perdu, les autres ont tenté d'accorder leur sentiment national à leurs intérêts sans toutefois se déshonorer. Pour Laure Conan, il n'existe qu'un seul parti digne des Canadiens, rester au pays et résister à l'anglicisation. Tous ceux qui choisissent autrement font défection et manquent gravement à l'égard de leur patrie. Elle reconnaît l'immensité du sacrifice que se sont imposé alors les vaincus, et tente de rendre justice à leur courage.

En somme, trois romanciers essaient d'imaginer les sentiments des Canadiens au lendemain de la Conquête. Aubert de Gaspé, « né, comme il l'affirme lui-même, vingt-huit ans seulement après la conquête de la Nouvelle-France [36] », ramène vraisemblablement le nationalisme canadien de 1763 à ses proportions véritables [37]. Aussi son roman, à ce titre, intéresse-t-il plus l'histoire que la littérature. Ses deux confrères, au contraire, interprètent davantage :

36 *Les Anciens Canadiens, op. cit.,* p. 9.

37 Nicole Deschamps prétend le contraire (« Les *Anciens Canadiens* de 1860 », dans *Études françaises,* oct. 1965). Toutefois ses remarques portent plus sur l'organisation sociale que sur le sentiment national.

ils ajoutent aux faits une dimension sentimentale plus conforme au romantisme de 1860 qu'au solide bon sens des ancêtres.

Napoléon Bourassa dispose tout dans son récit pour exonérer les Acadiens quel que soit leur parti. Il exalte, chez les uns, la fidélité aux origines, chez les autres, la fidélité au serment d'allégeance. Il espère établir ainsi un contraste entre la loyauté des Français et la perfidie des Anglais. Encore une fois, un romancier canadien se sert des lettres pour affirmer la supériorité morale de ses compatriotes. C'est une compensation à l'infériorité matérielle.

Laure Conan magnifie le mérite des vaincus de 1760 en leur attribuant une lucidité extraordinaire au moment de choisir entre la France et le Canada. Pour elle, le problème de la survivance s'est posé dès le lendemain de la Conquête. Les Canadiens se rendaient parfaitement compte des dangers que courait leur race sous la nouvelle domination. Ils voyaient aussi clairement tous les sacrifices, toutes les vexations qu'ils auraient à souffrir pour demeurer français. Malgré cela, ils espéraient parce qu'ils avaient pour eux les promesses de leur passé et les signes de la Providence. En procédant ainsi, la romancière fait abstraction du temps et attribue la conscience qu'elle avait en 1925 à des colons plus soucieux du présent que de l'avenir. Mais ce transfert était essentiel à sa thèse ; quel mérite auraient les ancêtres autrement ?

CHAPITRE IV

LA VICTOIRE MORALE

Excuser la défaite ne suffisait pas ; les Canadiens français attendaient une revanche qui malheureusement ne vint pas. À mesure qu'il passait, le temps, loin de dissiper l'infériorité des vaincus, semblait l'augmenter. Les Anglo-Saxons assoyaient chaque jour davantage leur domination sur l'Amérique : les États-Unis s'inscrivaient en rivaux des plus grandes nations commerciales, et les Loyalistes du Canada formaient une vaste confédération d'un océan à l'autre. Jamais encore, la matière n'avait promis tant de richesses à l'homme. Il va sans dire que dans cette course à la puissance, les Canadiens français restaient bien loin en arrière, si loin que l'on pouvait croire qu'ils refusaient la compétition, qu'ils laissaient les Anglo-Saxons jouir de la matière pour se réserver, eux, les choses de l'esprit. Cette interprétation devait bientôt servir de fondement à leur prétendue victoire morale sur les matérialistes.

Comment faire valoir cette victoire morale ? Il revenait surtout aux poètes et aux romanciers de répondre à cette question, puisque cette interprétation relevait surtout de l'imagination. Des romanciers en particulier s'ingénièrent à créer des situations dans lesquelles des Anglais en relation avec les Canadiens français, doivent reconnaître leur infériorité morale. Habituellement, c'est un jeune officier britannique qui s'éprend d'une jeune Canadienne française. Il met tout en œuvre pour la conquérir : richesses, faveurs, confort... sans obtenir autre chose que mépris et dédain. Son échec en lui confirmant son indignité, lui laisse une nostalgie de ces valeurs

inaccessibles. Cette intrigue sert de canevas aux romans suivants : *les Exploits d'Iberville, François de Bienville, la Sève immortelle, Jacques et Marie* et *les Anciens Canadiens. Au cap Blomidon* développe des variations sur le même thème.

Selon *les Exploits d'Iberville,* la première victoire morale remonte au massacre de Lachine. Lors du massacre, le chef iroquois Tête-d'Aigle épargne Yvonne Kernouet dans le dessein de l'épouser. Il l'emmène en captivité avec son père. Parvenu à son village, il somme la jeune fille d'habiter son wigwam sans quoi le père Kernouet montera sur le bûcher. Au moment critique, un officier anglais en mission dans le pays, obtient l'élargissement des prisonniers sur la promesse de les conduire au grand chef blanc de Boston. Pendant le voyage, l'officier s'éprend de la jeune Canadienne et la confie à sa mère.

Alors, le Bostonnais commence sa cour ; ses déclarations les plus enflammées laissent cependant la jeune fille indifférente. Il va même jusqu'à la demander en mariage. Avec la collaboration de sa mère, il espère fléchir sa captive. La mère accepte d'entrer dans le jeu, mais au fond elle répugne à un tel mariage ; elle prend la Canadienne pour une intrigante. Aussitôt qu'Yvonne apprend qu'on lui prête de basses intentions, elle s'enfuit sans laisser d'adresse. Quand l'officier constate le départ de sa bien-aimée, il entre dans un tel état de prostration qu'il oblige sa mère à avouer sa conduite et à confesser l'innocence d'Yvonne. Mais il est trop tard ; la fugitive reste introuvable et le jeune Anglais se désespère.

Dans *François de Bienville,* nous trouvons à peu près le même canevas, mais plus élaboré. Avant d'immigrer en Nouvelle-France, M^lle^ d'Orsy a séjourné quelque temps à Boston. Un officier du nom de Harthing est tombé amoureux d'elle ; il l'a même demandée en mariage. La jeune fille échappe aux assiduités de l'officier en quittant Boston. Harthing ne démord pas pour autant ; il rêve de relancer la fugitive jusqu'à Québec. L'expédition de Phipps lui en fournit l'occasion. À Québec, il retient les services du chef indien Dent-de-Loup pour espionner l'infidèle. Du vaisseau amiral mouillé devant la capitale, il fait parvenir un ultimatum à M^lle^ d'Orsy : si elle ne consent pas à devenir sa femme, il l'enlèvera de force. François de Bienville et le chevalier d'Orsy organisent la défense de la jeune fille. Harthing et son acolyte iroquois se livrent à de véritables prouesses ; ils touchent même un instant à l'objet de leurs efforts,

mais le chevalier d'Orsy survient au bon moment pour prendre en chasse les ravisseurs. Harthing et le chef iroquois s'esquivent en dévalant la falaise.

Cette intrigue devient révélatrice lorsqu'on s'attache à la psychologie des personnages. L'officier anglais est victime d'une passion fatale qui le livre à la merci de la Canadienne : « L'éloignement ni le temps n'ont pu diminuer l'ardeur de mes sentiments à votre égard, confesse Harthing. Et malgré le refus cruel et la malheureuse scène qui précédèrent votre départ de Boston, je vous aime encore avec au moins, toute la passion d'autrefois [1]. » C'est là un véritable esclavage, et l'officier le reconnaît bien : « De toutes les femmes que j'ai rencontrées, vous seule, mademoiselle, avez pu faire vibrer les fibres d'un cœur toujours indifférent à tout autre regard que le vôtre [2]. » On croirait entendre une déclaration d'Oreste à Hermione : « En vain ai-je voulu étouffer en moi votre souvenir par les moyens les plus énergiques et souvent hélas ! les plus opposés à ce culte idéal que je vous avais voué, non seulement je n'ai jamais pu l'éteindre mais encore a-t-il vaincu ma force et ma fierté [3]. » Cet amour torture le soupirant au point de le pousser à des intrigues déshonorantes.

L'amour réduit l'officier bostonnais au rang des brigands et des lâches. Pour parvenir à l'objet de son amour, il ne recule devant aucun moyen : il subordonne sa mission auprès de Frontenac au succès de ses amours. Pendant le siège, il ne s'occupe que de l'enlèvement de sa bien-aimée. Il trahirait même si M^lle^ d'Orsy lui donnait quelque espoir en retour.

En face de l'officier anglais prêt à faire bon marché de toutes les valeurs, nous trouvons la Canadienne, digne, hautaine et méprisante même, toujours soucieuse de l'honneur et des principes. Mademoiselle d'Orsy ne refuse pas Harthing par simple indifférence mais par patriotisme. L'officier le sait bien, lui qui demande : « Pourquoi donc faut-il qu'une simple question de nationalité mette entre nous deux une muraille plus dure que le fer ? Hélas ! mon seul nom d'Anglais amena sur vos lèvres un méprisant sourire, alors que je vous fis, là-bas, le premier aveu de mon affection pour vous [4]. »

1 J. MARMETTE, *François de Bienville*, p. 188.
2 *Loc. cit.*
3 *Loc. cit.*
4 *Loc. cit.*

Marie d'Orsy doit à sa famille et à son pays de haïr les Anglais. Telle est sa réponse aux déclarations enflammées de Harthing : « La fille des barons d'Orsy ne peut pas être la femme d'un homme dont les compatriotes ont tué mon père ! Allez, Monsieur [5]. »

En plaçant ainsi les deux protagonistes sur des plans différents, en faisant obéir l'un à la passion, l'autre à l'honneur, le romancier avoue implicitement son intention d'abaisser l'Anglais au profit de la Canadienne. Ce procédé peut paraître injuste, l'auteur s'en rend bien compte, lui qui éprouve le besoin de s'expliquer dans une note :

> Je dois ici prévenir le lecteur que je ne prétends nullement réveiller de vieilles haines. Comme je veux peindre une époque, il me faut nécessairement la représenter telle qu'elle était ; c'est-à-dire avec ses antipathies et ses préjugés. Il n'y aura donc pas lieu de s'étonner si l'on voit mes personnages laisser percer, à chaque instant, leur animosité contre leurs ennemis, les Anglais, qu'ils avaient à combattre chaque jour. Si j'avais à écrire un roman de mœurs contemporaines, mes personnages parleraient sans doute autrement ; et l'on n'y verrait pas, si je voulais rester dans le vrai, une jeune fille canadienne-française dédaigner l'amour d'une jeune officier britannique. Autres temps autres mœurs [6].

Mais cette note ne l'excuse ni peu ni prou. Si au nom de la vérité historique ou de la couleur locale, Marmette devait attribuer aux Canadiennes des sentiments de haine pour les Anglais, il n'était, par contre, pas nécessaire de rendre les Anglais follement amoureux des Canadiennes. Le souci de revanche psychologique est ici trop évident pour que l'auteur puisse le camoufler sous de prétendues exigences du métier. L'Anglais, captif dans les fers de l'amour, sacrifie son honneur, sa dignité d'honnête homme ; il s'abaisse jusqu'à des intrigues malhonnêtes... En retour il ne reçoit que des regards dédaigneux et des sourires méprisants.

Nous retrouvons un autre officier anglais amoureux d'une Canadienne dans *la Sève immortelle.* Depuis la capitulation de Québec, les troupes anglaises occupent le manoir de Tilly. La famille du seigneur a dû prendre ses quartiers dans le moulin. Ce serait la misère et même la famine sans la bienveillance du lieutenant Laycraft. L'officier anglais ne cesse d'obliger la famille par toutes sortes

5 J. MARMETTE, *op. cit.*, p. 201.
6 *Ibid.*, p. 75.

de présents, instruments aratoires, chevaux, poudre à fusil, toutes choses sans prix en temps de disette. Ces dons, il va sans dire, ne sont pas désintéressés : Laycraft aime mademoiselle de Muy et finit par la demander en mariage. Tout heureux, le major de Muy s'empresse de transmettre la bonne nouvelle à sa fille. Mais déception, Guillemette fait des objections. Cependant aucune ne tient : le lieutenant est prêt à toutes les concessions. La jeune fille demande alors une explication avec l'officier.

L'entretien est pénible ; Guillemette ne veut pas opposer un refus catégorique au bienfaiteur de sa famille. Avec des ménagements, elle lui explique pourquoi une Canadienne ne peut épouser un Anglais. L'officier croit alors sa demande prématurée et continue d'espérer.

Cet épisode de *la Sève immortelle* se déroule sur deux plans à la fois, l'un rationnel, l'autre psychologique. Sur le premier, la romancière tente d'évaluer les raisons qui militent pour ou contre ce mariage. Elle divise la famille de Tilly en deux partis. D'un côté, M^me^ de Tilly et Le Gardeur blâment l'union d'une Canadienne avec un Anglais. De l'autre, le major de Muy souhaite ce mariage de tout son cœur.

Le major argue de la pauvreté de la colonie ; tout a été ruiné par la guerre ; les Canadiens ne peuvent envisager qu'un avenir de misère et d'humiliation. Pourquoi s'attacher à l'héritage français quand la France elle-même abandonne sa colonie ? Qui défend aux Canadiens d'essayer de refaire leur vie ? N'ont-ils pas largement payé leur dette à la mère patrie ? Le temps est venu de songer à leur propre bien-être. Si l'occasion se présente de partager l'heureux sort du vainqueur, pourquoi la laisser passer ? « Vous ne verrez pas souvent, dit le major, les riches Anglais rechercher les Canadiennes sans le sou [7]. » Pour qui désespère de la survie de la Nouvelle-France, refuser un prétendant comme Laycraft serait un sacrifice inutile : « Nous sommes maintenant des enfants abandonnés qui n'ont plus rien à attendre de leur mère. Pour rester Française, il faut repasser en France. C'est clair. Dites-moi, quand ma fille vivrait dans une quasi-misère jusqu'à sa mort, cela changerait-il les destinées de notre pauvre pays ?... Le Canada appartiendrait-il moins à l'Angleterre ? »

7 L. CONAN, *la Sève immortelle*, p. 130.

De son côté, M^me^ de Tilly regarde ce mariage comme un vrai malheur. « D'abord ce serait trahir notre foi... ce n'est pas en mariant leurs filles à des protestants que les Canadiens conserveront la foi catholique dans le pays. » Et puis ce serait un exemple de défection : « Vous portez un nom trop noble... dit la vieille femme, on a des devoirs envers sa race [8]. » Voilà les deux partis entre lesquels Guillemette doit choisir.

Il va sans dire qu'elle penche d'instinct du côté de sa tante. Elle aussi croit en l'avenir de la race française en Amérique : « Elle croit encore que tout n'est pas perdu... que, toujours, la race française vivra [9]. » Si tous les Canadiens ressemblaient à Jean de Tilly, « les Anglais n'y pourraient rien... la Nouvelle-France serait immortelle ! [10] ». Seule la foi en la survivance dicte sa conduite : pour la confesser, elle renonce à tous les avantages que lui offre un riche officier britannique.

Sur le plan psychologique, l'épisode présente un autre intérêt. Les deux protagonistes s'affrontent avec des armes bien inégales : d'un côté, le lieutenant Laycraft, riche de toutes les faveurs du nouveau régime et prêt, de surcroît, à tout donner pour un peu d'amour ; de l'autre, Guillemette, la fille du vaincu qui n'a pour tout partage que la misère consécutive à la défaite. Normalement le vaincu devrait chercher à se concilier la faveur du vainqueur puisque tout dépend désormais de lui, mais le contraire se produit : l'Anglais sollicite les faveurs, fait toutes les concessions sans réussir à gagner le cœur de la Canadienne.

Le jeune officier anglais répond pourtant à tous les désirs que pourrait formuler une jeune fille : beau, riche, jouissant de la faveur du régime, il peut accorder à son aimée plus qu'elle n'espère. Aucun obstacle non plus au mariage : il se soumettrait à toutes les conditions imposées par l'Église catholique. Aucune opposition de la part de sa famille puisqu'il est orphelin. « Quant à mes chefs, dit Laycraft, je n'appréhende pas d'ennuis. Le général Murray estime les Canadiens ; il les trouve braves et généreux [11]. » Et de plus, pas d'expatriement en vue ; il a l'intention de se fixer dans la colonie.

Chez Guillemette, il n'y a pas non plus d'obstacles sérieux au mariage. Son père serait heureux de la voir épouser un riche parti.

8 L. CONAN, *op. cit.*, p. 150.
9 *Ibid.*, p. 112.
10 *Ibid.*, p. 127.
11 *Ibid.*, p. 125.

Elle-même n'est pas tout à fait insensible aux avances de l'officier : « Se savoir aimée avec un parfait désintéressement est chose douce. La première surprise passée, Guillemette l'éprouva. Elle ne pouvait pas penser à la proposition de Monsieur Laycraft sans une émotion de reconnaissance [12]. » Son refus n'est donc pas motivé par des raisons d'ordre sentimental. La jeune Canadienne sacrifie cette union à des valeurs supérieures.

Mademoiselle de Muy sait que la Nouvelle-France est une œuvre d'héroïsme. Comme son cousin Le Gardeur, elle pourrait dire : « La Nouvelle-France a été une œuvre d'héroïsme : c'est le temps de s'en souvenir. Il ne faut pas désespérer. C'est dans l'épreuve, c'est dans la souffrance que se forme la sève robuste qui fait un peuple fort [13]. » C'est le courage et l'abnégation des premiers colons qui ont permis l'établissement de la colonie. C'est le même courage, la même abnégation qui assurent la Nouvelle-France de survivre à la conquête anglaise. Aussi, avant de rendre sa réponse au lieutenant, elle se remémore la conduite de ses ancêtres, les femmes de sa famille ; elle ne se sentira vraiment canadienne que lorsqu'elle aura manifesté autant de courage qu'elles. Au souvenir de toutes ces héroïnes, elle dit à Laycraft : « J'appartiens à l'une des plus anciennes familles de la colonie. Quoi qu'il en coûte, je dois rester Française [14]. »

Or, dans les circonstances, il en coûte beaucoup. Refuser une vie selon sa condition, refuser les faveurs du régime, refuser les premières places dans la société nouvelle... « Il faut rester ici... continuer notre vie de misère et d'honneur [15]. » Guillemette est trop noble pour accepter l'union hybride que lui propose Laycraft, jamais elle n'épousera l'Anglais uniquement pour les faveurs : « Nous n'avons rien en commun ; la religion, la race, les traditions, l'éducation, les habitudes, tout nous sépare [16]. »

Autant de noblesse et de hauteur de vue renversent Laycraft : « Vous êtes bien singulière, Mademoiselle ; les jeunes filles, que je sache, n'ont guère l'habitude de s'inquiéter de leur pays [17]. » En fait, il ne parvient pas à expliquer son échec : « Le confort, tout

12 L. CONAN, *op. cit.*, p. 133.
13 *Ibid.*, p. 115.
14 *Ibid.*, p. 139.
15 *Ibid.*, p. 139.
16 *Ibid.*, p. 138.
17 *Ibid.*, p. 140.

ce qui fait la joie, la douceur de la vie, n'était-ce donc rien ? Il croyait arriver les mains pleines de dons — comme les princes des contes de fée — et quand il lui parlait de son amour, quand il la pressait d'être sa femme, au lieu de penser au bonheur d'aimer, au charme de la vie domestique, à l'enchantement des premières effusions, elle lui parlait de la Nouvelle-France... [18] ». Cet Anglo-Saxon à l'idéal borné n'a pas l'envergure pour comprendre les aspirations de Guillemette, la petite Canadienne. Il avait cru avec toute sa prétention de vainqueur « que cette enfant des gueux de la noblesse canadienne serait heureuse de sortir de la vilaine misère... [19] », mais il devait s'avouer vaincu par tant de grandeur morale. Une fois encore, le vainqueur doit confesser la supériorité du vaincu.

Le roman *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa rapporte un épisode semblable. Au lendemain du traité d'Utrecht, les Acadiens sont dans l'alternative de prêter serment d'allégeance au roi d'Angleterre ou bien de s'exiler en terre française. La famille Hébert décide de partir, alors que la famille Landry reste au pays. Séparation cruelle surtout pour Jacques Hébert et Marie Landry qui viennent de se fiancer. Jacques promet de revenir dès qu'il aura terminé l'établissement de ses parents.

En l'absence de son fiancé, Marie prépare son mariage ; elle dirige l'exploitation de la ferme des Hébert. Mais sa solitude n'est pas longue. Un officier anglais du nom de George Gordon commence à la courtiser. Il noue des relations d'amitié avec la famille Landry et lui rend des services précieux pendant cette période difficile. Une fois qu'il a suffisamment obligé la famille, il sollicite la main de Marie, mais n'obtient pas de réponse. Il croit sa demande précipitée, et, dans les circonstances, elle l'est. En effet, l'état-major anglais vient de décréter la déportation des Acadiens ; il faut que le mariage ait lieu avant, pour sauver Marie.

Le lendemain, tous les hommes convoqués à l'église pour un message du roi, sont emprisonnés. Sur l'intervention du lieutenant Gordon, le père Landry et le notaire Leblanc sont cependant remis en liberté.

À cette nouvelle, Jacques revient à Grand-Pré pour enlever sa fiancée. Mais des bruits lui apprennent l'infidélité de Marie. En tentant de punir l'officier anglais, il tombe aux mains des ennemis.

18 L. CONAN, *op. cit.*, p. 143.
19 *Loc. cit.*

Le lieutenant Gordon tient alors tous les atouts en main pour demander une nouvelle fois la main de Marie: le père est en résidence surveillée et le fiancé en prison. Le consentement de la jeune Acadienne pourrait tout arranger. Toutefois, le père Landry sait trop à quoi l'oblige l'honneur pour jouir longtemps de cette sorte de liberté : de lui-même, il se constitue prisonnier. Gordon s'en prend alors à Jacques et décrète son exécution sur la ferme même des Hébert. Au moment fatal, Marie s'élance pour mourir avec son fiancé et à la faveur du désordre qui s'ensuit, une troupe de patriotes libère Jacques.

Le souci d'exalter les vaincus aux dépens des vainqueurs transparaît à chaque page de ce roman. À lui seul, le sujet indique les intentions du romancier : de toutes les erreurs de la politique britannique en Amérique du Nord, pas une n'est plus pénible que la déportation des Acadiens. À partir des données historiques, il était facile de faire ressortir la supériorité morale des victimes vu que la pitié du lecteur leur était acquise d'avance, et d'accabler du même coup les conquérants en interprétant toutes les mesures coercitives comme des abus de pouvoir.

Plus encore que le sujet, les personnages trahissent les intentions de l'auteur. Bourassa oppose systématiquement les mobiles d'agir des deux protagonistes. Le lieutenant Gordon essaie de faire des conquêtes parmi la gent féminine acadienne ; il fait parader dans les rues ses magnifiques chevaux dans l'espoir d'attirer l'attention des belles. Mais les succès attendus ne viennent pas ; les habitants du pays ont plus de dignité qu'il ne l'avait d'abord imaginé : « Quelle que fût la sympathie qui entourait déjà le jeune officier, il était toujours, aux yeux de la population, un Anglais, un compatriote de ces grossiers petits tyrans ; et la personne qui eût osé monter dans sa voiture aurait été chassée du pays comme une fille de mauvais nom [20]. » Le jeune homme découvre alors la grandeur cachée sous la simplicité acadienne :

> Je suis resté seul, avoue-t-il plus tard à Marie, avec mon cœur vide et mon esprit impatient et lassé devant les grandeurs de votre continent et les mœurs simples, essentiellement honnêtes de vos compatriotes. Ces deux spectacles m'ont touché : mon esprit laissé sans entraves

20 N. BOURASSA, *Jacques et Marie*, p. 44.

> et mon cœur sans séductions ont retrouvé devant tant de beautés nouvelles de la nature et de l'âme leur voie et leur élan naturel [21].

L'Anglais se grandit au contact des Acadiens et s'éprend de celle qui personnifie toutes les vertus de la race, Marie Landry.

L'officier s'efforce de mériter l'amour de la jeune Acadienne en octroyant à la famille Landry les faveurs du nouveau régime. Mais Marie ne se laisse pas obliger pour autant : à la première demande en mariage de Gordon, elle répond par une complainte sur les malheurs de sa patrie. L'Anglais humilié, mais non insulté, pardonne quand même cet affront : « Je vous pardonne, dit-il, le sentiment qui vous a inspiré le choix de votre complainte et le traitement que vous m'infligez maintenant : vous croyez avoir des raisons légitimes pour me faire subir cette double humiliation, je ne vous les conteste pas ; peut-être apprendrez-vous un jour combien je viens de souffrir [22]. »

L'amour-passion ne désarme pas tout de suite. Les menaces et le chantage réussiront là où les faveurs ont échoué. Gordon entend exploiter la situation désespérée des Acadiens pour exercer des pressions morales sur Marie. Il organise ainsi sa stratégie :

> C'est bien, très bien ! Jacques expédié, le père chez lui presque libre... à la veille du grand départ... il faudra plus que de l'héroïsme pour y tenir ... Pour le reste, attendons à demain... elle sera rétablie de sa secousse de ce matin, ils auront joui du bonheur de revoir le vieillard ; réunis ensemble, ils pourront mieux réfléchir à l'horreur d'être séparés de nouveau... Mais commençons par leur annoncer la bonne nouvelle [23].

L'officier ne regarde pas aux moyens. Après quelques velléités de s'élever à la hauteur morale des Acadiens, il revient vite à son naturel pour faire flèche de tout bois.

Au lendemain du stratagème infâme pour attirer les Acadiens dans le guet-apens, Marie découvre toute la bassesse que cachait l'officier anglais. Le rencontrant par hasard, elle l'agonit d'injures : « Ah ! un Anglais !... cria-t-elle avec effroi, éloignez-vous !... Ne me touchez pas avec ces mains-là... il y a du sang dessus... les larmes

---

21 N. Bourassa, *op. cit.*, p. 97.
22 *Ibid.*, p. 82.
23 *Ibid.*, p. 154.

de mon père et de ma mère ! monstre, vous m'en inondez ! Et quoique ce sang et ces larmes soient souillés sur vous, gardez-les, gardez-les éternellement, devant Dieu et devant les hommes pour qu'ils vous jugent et vous maudissent toujours !...[24] ». Elle reproche surtout au lieutenant Gordon d'avoir violé les lois sacrées de l'hospitalité pour mieux les circonvenir et les perdre :

> Vous, Monsieur, vous l'avez connu le lieutenant Gordon ?... il venait dans notre maison, il mangeait de notre pain, il riait à nos joies, il jouissait de notre bonheur ; nous lui donnions toute notre confiance... il disait, il y a quelques jours, qu'il voulait ma main... Et nous trahir... Il était donc le plus méchant, celui-là ; il mentait avec son amitié, avec ses bienfaits, avec son amour !... Ah ! que c'est affreux tant de malice... faire du bien, faire naître la reconnaissance, l'amitié, l'amour... pour mieux frapper !...[25]

Accablé sous le poids de tant d'injures, le maladroit lieutenant tente de se racheter en offrant au père Hébert la liberté pour toute sa famille à condition d'obtenir la main de Marie. C'est l'occasion pour l'Acadien de servir à l'Anglais une bonne leçon d'honneur :

> J'en suis bien aise monsieur... Quant à mes propriétés, il ne peut pas en être question dans cette affaire ; je ne les possède plus [on avait fait venir le notaire pour le contrat de mariage]... Votre gouvernement a cru juste de me les enlever, soit ; mais je les avais trop bien gagnées pour me sentir aujourd'hui le désir de les racheter avec de l'argent si l'on m'en offrait l'occasion, encore moins avec la volonté, le sang et la vie des miens. Parlez donc à ma fille, qu'elle dispose seule de ce qui lui appartient : je serais fâché qu'elle en sacrifiât quelque chose pour moi ou pour conserver des biens qui ne sont plus à nous. Votre gouvernement a décrété que nous étions tous des traîtres à notre roi, que nous ne pouvions plus être considérés comme des sujets loyaux de Sa Majesté ; cet arrêt est tombé sur moi comme sur mes voisins, mes enfants, tous mes compagnons ; or, je pourrais jurer sur ma conscience et sur la parole de Dieu (si cela m'était permis) qu'aucun de ceux que votre sentence a frappés n'est plus coupable que moi... Ce n'est pas un mariage, monsieur, qui peut absoudre d'un crime d'État, qui peut laver d'une flétrissure de l'autorité souveraine, si l'on juge qu'elle est méritée et si la sentence est maintenue. Je rougirais de manger le pain que me donnerait ma terre, si ce n'était pas la loi même de mon pays qui m'en rendait la propriété intacte ; je rougirais de rester seul citoyen innocent de Grand-Pré [26].

---

24 N. Bourassa, *op. cit.*, p. 92.
25 *Loc. cit.*
26 *Ibid.*, p. 175.

Quelle leçon pour l'Anglais toujours prêt au compromis et au marchandage ! Au-dessus des avantages matériels, au-dessus même des joies légitimes de la famille, il y a l'honneur. Ceux qui en ont vraiment le culte, atteignent l'empyrée où les injustices, les insultes ne parviennent pas.

Tant d'injures confondent l'Anglais ; pendant que Marie l'invective, « tout son sang avait fait irruption vers sa gorge ; saisissant fortement les deux mains de la jeune fille : « Ah ! Marie, s'écria-t-il, revenez à la raison, ne brisez pas la mienne, épargnez-moi ce supplice d'ignominie !... [27] ». Il souffre non seulement à cause de son bonheur perdu, mais surtout à cause de la conduite de ses compatriotes envers une race si noble et si honorable. Après la réponse du père Hébert et celle de Marie à sa demande en mariage, il mesure toute la distance qui le sépare de ces gens si simples en apparence, mais tellement supérieurs par ailleurs :

> Il était encore debout, dans l'attitude d'un criminel qui a reçu sa sentence, le cœur déchiré, l'âme accablée d'humiliation devant les grandeurs de cette chaumière. Ces infortunés venaient d'ouvrir un abîme devant ses félicités tant rêvées, mais ils l'avaient creusé d'une main sublime ; en le faisant tomber au fond, avec l'édifice écroulé de son amour, cette jeune fille restait à ses yeux toute illuminée sur les hauteurs, gardant sur son front toutes les grâces célestes que peut refléter ici-bas la figure d'une femme. Si elle avait blessé si cruellement ses plus purs sentiments, ce n'était pas par malice ou par mépris personnel, ce n'était pas en s'abaissant, mais par grandeur d'âme, en s'élevant au-dessus de lui, parce qu'il portait la réprobation de son pays. George comprenait assez les élans généreux du cœur humain pour ne pas sentir de la haine contre Marie ; il rougissait d'être Anglais, mais il aimait plus que jamais... et il souffrait horriblement [28].

Au moment où les Acadiens vont s'embarquer, George reste donc dévoré par une passion que rien ne pourra jamais assouvir. C'est là sa punition.

Cette intrigue en dit long sur les intentions nationalistes de l'auteur. L'asservissement du vainqueur par une humble jeune fille qui l'écrase de toute sa supériorité morale témoigne à la fois du désir d'inverser la position des Français par rapport à celle des Anglais, et de proclamer la supériorité de la force morale sur la

27 N. BOURASSA, *op. cit.*, p. 92.
28 *Ibid.*, p. 177.

force brute. Il y a aussi un désir non équivoque de faire rougir le vainqueur : c'est un sujet de honte que d'être Anglais après le traitement infligé aux Acadiens. Enfin le romancier prend plaisir à imaginer les remords et la confusion du vainqueur en face des Acadiens. C'est là une douce revanche ; selon la justice immanente, un crime tel que la déportation des Acadiens porte en lui-même sa punition. Les Anglais dévorés de remords devraient reconnaître la supériorité de leurs victimes. Mais, au contraire, ils continuent à les mépriser ou à les ignorer. Faut-il admettre alors que le coupable peut jouir en paix du fruit de son crime ? Bourassa se charge, en attendant la justice divine, de corriger la situation. Il crée une intrigue où l'Anglais souffre de l'infériorité et de la barbarie de sa race tout en se sentant irrésistiblement attiré par la hauteur morale des persécutés. C'est déjà une consolation, mais minime en comparaison de celle qui attend les Acadiens dans l'au-delà : alors, ils auront le plaisir d'assister au supplice éternel de leurs bourreaux. C'est une anticipation de cette joie que Bourassa donne au père Hébert moribond :

> C'est bien ! disait le père Hébert, c'est bien, mon Dieu ! vous êtes juste, je vous remercie... Ah ! je vous vois enfin Lawrence, Murray, Winslow, Butler !... vous êtes bien là, dans ce feu, emportés comme un vent sur une mer de larmes... vous avez soif, et les démons vous plongent dans cet abîme amer et vous obligent de boire, de boire toujours des larmes... au milieu d'une tempête de malédictions que vous lancent les nuées de victimes... Buvez, l'éternité ne vous rassasiera pas, allez !... Il y a là des mères, des jeunes enfants, des vieillards, tous vous arrêtent quand vous passez, vous déchirent le visage de leurs ongles, vous arrachent les cheveux, et vous crient de leurs gosiers étranglés : « Rendez-nous nos enfants ! rendez-nous nos pères, nos mères, nos maisons, nos terres, nos églises, rendez-nous notre Acadie, et tout notre bonheur. » [29]

En somme, l'éternité sera pour les Acadiens une longue revanche.

Les Anciens Canadiens nous offrent un autre exemple de revanche psychologique. Deux personnages dominent le roman, Jules d'Haberville et Archibald de Locheill. L'un représente la noblesse canadienne, l'autre le conquérant. Toute l'intrigue s'agence de façon à obliger le vainqueur envers le vaincu.

Le romancier fait débuter l'action quelques années avant la Conquête. Un jeune orphelin écossais chassé de son pays par des

29 N. BOURASSA, *op. cit.*, p. 295.

troubles politiques trouve asile à Québec. Arché, comme l'appellent les intimes, lie vite amitié avec Jules d'Haberville et devient un frère pour lui. La famille d'Haberville reçoit cet orphelin comme un fils. Pendant toute la durée de ses études au séminaire de Québec, l'Écossais jouit de l'hospitalité du seigneur d'Haberville qui le comble d'attentions au point de lui faire oublier les malheurs de sa famille. Non seulement l'exilé apprécie les bontés de ses hôtes, mais encore il éprouve un attachement réel pour eux. À la fin de son cours, il décide de prendre du service dans l'armée anglaise pour faire la paix avec son souverain et recouvrer son patrimoine familial ; il projette de revenir s'établir près de ses amis. Les Canadiens ont gagné son cœur ; il saura bien le reconnaître quand la guerre l'obligera à les combattre :

> Dans l'un ou l'autre cas, dit de Locheill, je ne puis, avec bonheur, me retirer de l'armée tant que la guerre durera ; mais advenant la paix, je me propose de vendre les débris de mon patrimoine d'Écosse, d'acheter des terres en Amérique, et de m'y fixer. Mes plus chères affections sont ici ; j'aime le Canada, j'aime les mœurs douces et honnêtes de vos bons habitants ; et, après une vie paisible, mais laborieuse, je reposerai du moins ma tête sur le même sol que toi, mon frère Jules [30].

Le romancier ne pouvait donc obliger davantage son héros à l'égard des Canadiens. Gaspé le fait à dessein : Arché, par la force des circonstances, deviendra l'ennemi des Canadiens, et plus tard, leur conquérant.

Les deux amis après leurs études s'embarquent l'un pour la France, l'autre pour l'Angleterre. Pendant leur séjour en Europe, la guerre éclate et les deux reviennent au Canada, mais dans des camps opposés. On imagine déjà la torture morale de Locheill quand s'engagent les hostilités. Mais il n'en est qu'au début. L'avenir lui réserve bien pire encore. Les officiers supérieurs savent qu'il connaît bien le Canada ; ils le chargent d'incendier toutes les habitations de la rive Sud. Quel supplice pour le jeune officier de livrer aux flammes des villages, des fermes de paysans qui l'ont reçu avec cordialité ! Quant il arrive au manoir d'Haberville, sa conscience se révolte, il ne peut pousser aussi loin l'ingratitude. Mais l'honneur militaire l'oblige plus impérieusement. Après l'incendie du hameau d'Haberville, une faute impardonnable pèse sur sa cons-

30 P. A. DE GASPÉ, *les Anciens Canadiens*, p. 199.

cience : il a violé ce qu'il y a de plus sacré chez toutes les nations de la terre, l'hospitalité. Le romancier s'attarde à décrire les remords qui dévorent l'âme de l'Ecossais. Il est parvenu à créer chez le vainqueur le complexe de culpabilité.

La fortune des armes renverse les rôles : Arché, le petit orphelin tout heureux des moindres attentions des d'Haberville, devient le protecteur tout puissant. Par la recouvrance de son patrimoine familial, il est maintenant riche, grâce aussi à sa bravoure durant la guerre, il a gagné la faveur et l'estime de ses supérieurs. Il serait en position de rendre aux d'Haberville toutes leurs bontés. Mais la fortune de ses amis a bien changé, elle aussi. La guerre a complètement ruiné cette opulente famille. Outre le manoir et ses dépendances, le genre d'hôtel particulier qu'elle possédait à Québec a été détruit par le feu. Quand Arché revient la première fois après la guerre au manoir d'Haberville, en 1767, une maison de campagne ordinaire remplace le vaste manoir d'autrefois. On n'y fait pas trop bonne chère non plus ; les vins fins sont maintenant rares sur la table du seigneur. Le jeune Écossais en est profondément affecté ; volontiers il offrirait ses deniers pour réparer le tort qu'il a causé à ses amis. Mais ce serait insulter des nobles ruinés. Un seul mot échappé maladroitement devant le capitaine lui a montré combien les Canadiens étaient devenus chatouilleux sur le chapitre de l'honneur depuis la défaite : « Les seuls mots : réparation pécuniaire — firent d'abord frissonner M. d'Haberville, comme si un fer rouge eût effleuré sa peau...[31] ». Arché toujours accablé de remords ne sait donc comment rentrer en grâce auprès de ses amis.

Les approches sont longues et calculées. Il commence par rencontrer la supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec, la tante de Jules. Il espère que la religieuse, de par son état moins susceptible sur l'honneur que les militaires, saura l'entendre et considérer ses excuses. Ensuite il aborde Jules et, longtemps après, il se risque à rencontrer le seigneur d'Haberville. Alors, il a assez fait pour espérer le pardon : en obtenant de Murray la permission pour les d'Haberville de demeurer au Canada, il a sauvé la vie de toute la famille. En effet, *l'Auguste* sur lequel elle devait s'embarquer sombra dans le Golfe.

31 P. A. DE GASPÉ, *op. cit.*, p. 220.

Une fois rentré dans les grâces du capitaine d'Haberville, Arché croit les beaux jours d'autrefois revenus. Il veut donner suite à un beau rêve de son adolescence : en secret il aimait Blanche d'Haberville, mais « le jeune homme pauvre et proscrit aurait cru manquer à tous les sentiments honorables en déclarant son amour à la fille de son riche bienfaiteur [32] ». Aujourd'hui, il est riche et en faveur, il peut demander la main de Blanche. Mais rien ne va plus ; Arché, l'ami d'enfance, est devenu un conquérant :

> Vous m'offensez, capitaine Archibald Cameron de Locheill, lui répond Blanche ; vous n'avez pas réfléchi à ce qu'il y a de blessant, de cruel dans l'offre que vous me faites ! Est-ce lorsque la torche incendiaire que vous et les vôtres avez promenée sur ma malheureuse patrie, est à peine éteinte, que vous me faites une telle proposition ? Est-ce lorsque la fumée s'élève encore de nos masures en ruine que vous m'offrez la main d'un incendiaire ? Ce serait une ironie bien cruelle que d'allumer le flambeau de l'hyménée aux cendres fumantes de ma malheureuse patrie. On dirait, capitaine de Locheill, que, maintenant riche, vous avez acheté avec votre or la main de la pauvre fille canadienne ; et jamais une d'Haberville ne consentira à une pareille humiliation [33].

Arché se rend compte qu'il y a maintenant un abîme entre eux. Le pardon peut paraître complet, jamais l'amitié d'autrefois ne revivra complètement.

Jules a beau plaider la cause de son ami, faire valoir qu'Arché est plus ami qu'Anglo-Saxon, qu'il aimait, bien avant la Conquête, rien n'y fait. Après le supplice du remords, c'est celui de l'amour désespéré. En effet, au moment du refus, Blanche paraît plus désirable encore : « Jamais la noble fille canadienne n'avait paru si belle aux yeux d'Arché qu'au moment où elle rejetait avec un superbe dédain, l'alliance d'un des conquérants de sa malheureuse patrie [34]. » Après cette scène, Arché fut longtemps en proie à des accès de mélancolie. Jules finit par lui demander la raison. Le frère alors essaya de fléchir sa sœur, mais sans succès. Arché acheta des terres voisines de celles des d'Haberville et toute sa vie regretta cet amour manqué.

Au cap Blomidon constitue un autre essai de revanche morale. L'abbé Groulx, pour sa part, ne recourt pas aux sortilèges de l'a-

---

32 P. A. DE GASPÉ, *op. cit.*, p. 234.
33 *Ibid.*, p. 233.
34 *Loc. cit.*

mour pour punir et confondre les vainqueurs. Une mise en scène apparentée de loin à la mythologie nordique atteint le même but. Il imagine une vieille mendiante aux traits décharnés et à la silhouette squelettique qui prophétise et jette des sorts comme les sorcières des contes de fée. Cette mendiante poursuit les usurpateurs de la ferme Bérubé un peu à la manière des furies antiques et leur annonce le jour de l'échéance tout proche.

En effet, le moment de ressusciter l'Acadie est venu ; Jean Bérubé, du fond de la campagne québécoise, entend l'appel de la race : « Né avec des ailes à la fine pointe de son âme, le collégien Bérubé attendait, pour un jour ou l'autre, l'appel de quelque grand rêve. Ce rêve, il n'en pouvait douter, c'était bien lui qui, à cette heure, sollicitait sa volonté. Oui, Jean Bérubé, le petit montagnard, serait l'ouvreur du chemin par où les Acadiens s'en reviendraient dans leur pays natal pour le redonner au Bon Dieu [35]. » Il s'agit là d'un genre de croisade manifestement approuvé par Dieu : « Ils viendront [les Acadiens], affirme la mendiante, quand je serai morte. La Vierge de Grand-Pré me l'a promis [36]. » Pour accomplir la *reconquista* de la terre des aïeux, deux éléments sont nécessaires, l'un positif et créateur à la charge des Acadiens, l'autre négatif et destructeur à la charge de la Providence. L'élément positif, c'est le courage, la persévérance des Acadiens dans leur travail lent de conquête. L'élément négatif, c'est le remords de conscience qui dévore les usurpateurs de l'Acadie.

La famille-type d'usurpateurs, la famille Finley, est sous le coup d'une malédiction qui poursuit tous ses descendants depuis son établissement sur la ferme des Bérubé. Quand approchent les affres de la mort, tous les propriétaires de Morse Cottage sont pris d'une agitation hystérique, manifestation extérieure du déchirement de conscience qui les torture alors. La malédiction semble s'acharner spécialement sur le dernier rejeton de la famille, Allan Finley. Épileptique, il est toujours assailli de cauchemars et d'hallucinations. Il ne trouve de soulagement que dans le voyage et l'alcool.

Le vieux monsieur Finley espère la guérison de son fils pour lui léguer la ferme de ses ancêtres. Mais chaque fois qu'Allan revient chez lui, de nouvelles crises atrabilaires le reprennent [37]. Les

35 L. GROULX, *Au cap Blomidon*, p. 16.
36 *Ibid.*, p. 164.
37 *Ibid.*, p. 111.

Finley sentent la malédiction s'appesantir davantage sur eux ; ils vont devoir vendre la ferme. Pour éclaircir le mystère, ils décident d'ouvrir le testament de leur ancêtre Robert Finley, le premier usurpateur : peut-être auront-ils la clef de l'énigme ? Allan en fait alors la lecture à son père :

> Quand nous arrivâmes à la Grand-pré, des Français vagabonds échappés aux soldats de Winslow, parcouraient encore le pays. Hâves, déguenillés, les yeux dilatés par la faim, n'ayant pas mangé de pain depuis cinq ans, la nuit ils venaient rôder autour de leurs anciennes demeures. Un soir, ici même, près d'une maison acadienne à demi épargnée par le feu et où je m'étais logé avec les miens, un chef de famille parut au bord du bois, avec ses quatre fils plus décharnés, plus faméliques encore que leur père, plus qu'à moitié morts de misère et de froid, tout ce qui lui restait, nous affirma-t-il, d'une famille de onze enfants. « Et cette terre et cette maison où le Français venait maintenant mendier, c'étaient les siennes, ajouta-t-il encore, celles que lui et ses pères avaient faites. »
>
> Ici une pause du lecteur :
>
> — Eh bien ! quel accueil, pensez-vous, Robert Finley, notre glorieux ancêtre du Connecticut, fit-il à la supplication des mendiants acadiens ?
>
> Écoutez encore :
>
> — « Le premier soir, on mit les chiens après eux. Les fantômes disparurent à la bordure de la forêt. Le soir suivant, on les vit revenir, plus hâves, plus suppliants que la veille. »
>
> — Grand Dieu, échappe ici M. Finley, les traits tout bouleversés.
>
> — Attendez la fin ! interjette Allan.
>
> « Alors, écrit toujours notre digne ancêtre, je m'armai de mon fusil. Froidement, j'abattis les mendiants acadiens comme des rats. Les quatre adolescents d'abord. L'un après l'autre, ils attendirent le coup, sans fuir, sans broncher. Pour la cinquième fois, je rechargeai mon arme. Au moment où le coup allait partir, le père des assassinés levait les mains et proférait je ne sais quelle malédiction. Je me sentis foudroyé...[38] ».

Voilà l'origine de la malédiction des Finley. À la lecture de ce document les esprits s'éclairent ; les usurpateurs commencent à comprendre. M. Finley, le père, se rappelle la prophétie de la vieille sorcière : le départ du chien de la maison et le retour de l'ancien maître. Une partie s'était presque aussitôt vérifiée. « De là, M. Finley en venait à l'effroyable anathème qui, depuis un siècle et demi, poursuivait les siens. Cet anathème, il le voyait s'acharner

38 L. GROULX, *op. cit.*, p. 123.

sans merci sur les derniers vivants, sur le père et le fils, comme l'avait prouvé, la veille même, la soirée tragique [39]. » Allan de son côté comprend le sens de ces paroles à lui adressées par la sorcière : « Passez votre chemin, vous-même monsieur. Il est long votre chemin d'errant, plus long d'un bout que celui de la sorcière...[40] ».

La pression psychologique sur les coupables devient si forte qu'elle finit par obliger à la réparation : « Quel dilemme crucial obsède depuis lors son esprit ! Acceptera-t-il la mort horrible de tous les propriétaires de Morse Cottage ? Ou sera-t-il le Finley qui, par un acte réparateur, effacera la malédiction héréditaire ? [41]. Finalement, le vieillard accepte de se défaire de son domaine au profit de Jean Bérubé. Alors le cycle se boucle : les Acadiens, après deux siècles d'errement, rentrent sur la terre ancestrale et l'anathème qui pesait sur les Finley est levé.

Ce besoin de mettre les furies aux trousses des vainqueurs révèle un désir de vengeance encore inassouvi. On supporte mal en effet que l'Anglais jouisse en paix de sa victoire. On cherche à se consoler en l'imaginant torturé par les remords jusqu'à ce qu'il se soit désisté de sa conquête. Comment pourrait-il en être autrement quand un peuple a la certitude d'être élu de Dieu.

Cinq romans sur six suivent donc un canevas unique : *les Exploits d'Iberville, François de Bienville, la Sève immortelle, Jacques et Marie* et *les Anciens Canadiens* présentent un officier anglais amoureux d'une jeune Canadienne, qui essaie par tous les moyens de conquérir le cœur de son aimée, mais sans succès. La jeune fille le refuse parce qu'il est Anglais. Le lieutenant éconduit regrette alors sa nationalité et continue de soupirer en silence. *Au cap Blomidon* constitue un cas particulier : le romancier y décrit surtout le remords qui poursuit l'usurpateur tant qu'il n'a pas réparé le tort causé aux Acadiens.

Dans tous ces romans, nous trouvons une volonté non équivoque de placer l'Anglais dans un état de sujétion par rapport aux Canadiens. Le moyen d'y parvenir, c'est l'amour. Ce moyen, il est vrai, ressortit naturellement à l'art romanesque et répond bien à l'attente du lecteur. Mais quand il en serait autrement, nos romanciers seraient encore forcés d'y recourir. Ni la richesse, ni le pou-

39 L. Groulx, *op. cit.*, p. 80.
40 *Ibid.*, p. 81.
41 *Ibid.*, p. 160.

voir, ni même le prestige intellectuel ne pouvaient obliger les Anglais à notre égard. Restaient nos filles : les Anglais pouvaient toujours s'en éprendre comme ils pouvaient s'éprendre de celles de tous les autres pays.

Ce moyen répondait cependant merveilleusement bien au besoin de revanche psychologique de nos romanciers. L'amour et les fers, d'après le vocabulaire classique, vont de pair. L'officier anglais qui succombe aux appas de la Canadienne devient ainsi son esclave. Le mépris, le dédain et les injures le meurtrissent sans qu'il puisse se libérer. C'est un supplice raffiné qui permet l'assouvissement complet de la vengeance.

Il y a dans ces romans un souci à peine dissimulé de faire souffrir l'Anglais. Après avoir essuyé le refus de la Canadienne, l'officier reste aux prises avec un amour véhément mais sans espoir. Sa vie est brisée puisqu'il ne peut aimer d'autres femmes ; Locheill, Laycraft, Gordon et Harthing restent d'éternels prétendants sans possibilité de refaire leur vie.

Le refus de la Canadienne est d'autant plus cuisant qu'il se fonde sur une question de nationalité. L'Anglais sait très bien que ses déboires amoureux ne sont attribuables qu'à sa race. Il en vient à regretter d'être Anglais et à désirer l'état du moindre des Canadiens. Il reconnaît que sous leur humilité et leur simplicité, les vaincus cachent un sens de l'honneur, un culte de la vertu qui les placent bien au-dessus des vainqueurs.

Lionel Groulx pour sa part voit surtout la punition des Anglais dans le remords qui les poursuit et les force à reconnaître les véritables possesseurs de l'Acadie. Pour lui aussi la revanche, quoique un peu différente, est d'ordre moral.

Si nous nous en tenons à ces romans, nous devons dire que les Canadiens n'ont jamais accepté la Conquête comme définitive. Ils ont toujours compté sur une libération plus ou moins lointaine. Mais, comme elle tardait, ils se sont insurgés à la pensée que les Anglais resteraient impunis de leur usurpation. Ils ont alors souhaité qu'un jour ou l'autre l'Anglais reconnaîtrait l'immoralité de sa conquête. Pour anticiper, ils imaginèrent la chose dans des romans.

CHAPITRE V

LES GUERRES CANADO-AMÉRICAINES

Les guerres canado-américaines constituent un autre grand thème nationaliste du roman historique canadien-français. Joseph Doutre l'inaugure en 1844 avec *les Fiancés de 1812*. Henri-Émile Chevalier le continue avec *l'Héroïne de Châteauguay* en 1859. Puis, Thil-Lorrain, Faucher de Saint-Maurice, Joseph Marmette, John Lespérance, J.-B. Caouette, Jean Féron et Gérard Morisset le développent avec *Nélida* en 1867, *Madeleine Bouvart* en 1874, *la Fiancée du rebelle* en 1875, *les Bastonnais* en 1896, *le Vieux Muet ou un héros de Châteauguay* en 1901, *la Prise de Montréal* en 1928 et *Novembre 1775* en 1948.

Cette popularité n'a rien de surprenant pour qui se rappelle le problème que les guerres canado-américaines posaient aux Canadiens français. Les vaincus de 1759 devaient-ils considérer l'invasion américaine comme une occasion de se libérer du joug anglais ou bien comme une atteinte à l'intégrité territoriale de leur patrie ? En épousant la cause des rebelles, ils exprimaient leur amour indomptable de la liberté, mais ils déméritaient de l'Angleterre ; en défendant leur patrie, ils conservaient la colonie à la métropole, mais ils pouvaient aussi s'attirer le reproche de servilité. Voilà le problème. Comment les romanciers s'en tirent-ils ?

Joseph Doutre n'écrit pas à vrai dire un roman nationaliste ; en 1844 il est encore trop tôt. C'est plutôt le roman historique qui l'attire. Sa préface des *Fiancés de 1812* témoignage de son admiration pour *les Mystères de Paris,* et c'est en ce sens qu'il veut orienter

le roman canadien. Mais l'histoire lui fait défaut ; il s'en plaint tout en réclamant la clémence de ses lecteurs pour les inexactitudes historiques de son roman.

Cet avertissement était à peine nécessaire puisque l'intrigue n'a que des liens très ténus avec l'histoire. Si Louise Saint-Felmar n'habitait pas près du cantonnement des soldats à Châteauguay, on se demande comment l'action pourrait s'intégrer aux événements de 1812. En effet, les rapts, les chasses à l'homme et les cavernes de voleurs pourraient se situer n'importe où sans nuire à l'évolution de l'intrigue.

Inutile d'ajouter que Joseph Doutre ne soutient aucune thèse. Il choisit Châteauguay pour donner de la dimension historique à son roman sans rien de plus. On le voit très bien à la psychologie des personnages. Les deux camps ne se partagent pas selon les races. Au lieu des Canadiens contre les Américains, ce sont les bons contre les méchants ; d'un côté, Louise et Gonzalgue, les Américains Thimcan et sa femme, le fier Brandsome... et de l'autre, les bandits dont le chef est le frère de Louise. Le capitaine Thimcan, et sa femme recueillent Louise et lui prodiguent les soins nécessaires à son rétablissement. Le fier Brandsome, prisonnier des Habits rouges, devient le confident de Gonzalgue ; une réelle amitié ne tarde pas à le lier aux Canadiens. En somme aucune préoccupation ethnique. Seuls le titre et le lieu de l'action tiennent du roman historique. L'action est trop éloignée de l'histoire pour qu'on puisse y découvrir une interprétation quelconque de la deuxième guerre canado-américaine. Le titre nous permet cependant d'affirmer une certaine popularité de la guerre de 1812 même trente ans après l'événement.

En 1859, Henri-Émile Chevalier s'inspire du même sujet pour écrire *l'Héroïne de Châteauguay*. Son récit s'ouvre sur le massacre des époux Bertholet par des Indiens alliés des Américains. Marie Bertholet, la Batelière du Saint-Laurent, ne trouve à son retour chez elle que cendres et désolation. La vue de ce crime la décide à prendre une part active à la guerre contre les Américains. Mais des officiers ennemis la capturent et l'emmènent à leur camp. Marie profite de sa captivité pour recueillir des renseignements qu'elle transmet plus tard à Salaberry. Après son évasion, elle continue avec son petit frère, à espionner les ennemis et à suivre de près le mouvement des troupes. Parfaitement au courant de la stratégie

des Yankees, elle tente de dissuader le général anglais de ses plans de campagne classique. Seul Salaberry écoute la Batelière et c'est en adoptant ses avis qu'il remporte la victoire de Châteauguay.

Cette histoire, toute romanesque qu'elle soit, contient cependant une thèse. Grâce au dévouement des Canadiens, les Anglais conservent le Canada en 1812. En effet, sans Marie Bertholet, Salaberry n'aurait pas remporté sa victoire décisive. L'héroïne toutefois ne se range pas spontanément de son côté. Il faut un crime abominable pour la décider. Elle espionne les Américains peu après, moins pour servir sa patrie que pour venger ses parents. En commençant ainsi son récit, Chevalier évite de présenter les Canadiens comme des sujets trop liés à l'Angleterre. Les nôtres ne combattent que dans la mesure où leurs intérêts coïncident avec ceux des Anglais. Encore une fois, leur sens extraordinaire de l'adaptation leur vaut la victoire. Alors que l'état-major britannique s'en tient à la stratégie classique, Marie conseille Salaberry d'après les plans ennemis. Elle jouit de l'immense avantage de connaître les deux camps. C'est pour l'avoir écoutée que Salaberry se couvre de gloire. Voilà qui invite bien les Anglais à plus de considération pour les naturels du pays.

En 1865, nous trouvons au sommaire du *Foyer canadien,* une petite nouvelle intitulée *Épisode du Siège de Québec en 1775.* À vrai dire, l'auteur ne rapporte qu'une anecdote amusante de la campagne de 1775. Les Dames de l'Hôpital Général ne jouissant pas de la protection des remparts de Québec, doivent observer une stricte neutralité. Mais une nuit, Arnold surprend des signaux au haut du clocher. Il veut faire raser le couvent. Les religieuses lui apprennent alors que c'était le bedeau qui réparait la cloche à la lueur du fanal. Cet épisode n'est en somme qu'humoristique et nous ne le signalons qu'à titre de renseignement.

Deux ans plus tard, Thil-Lorrain publie un roman à la gloire des Loyalistes canadiens, *Nélida ou les Guerres canadiennes 1812-1814.* L'intrigue nous raconte comment un jeune Francais retrouve au Canada les descendants de cousins capturés par les Indiens en 1760. Ce Français, le chevalier Louis, appréciant le bien-fondé de la cause loyaliste décide de mettre son épée au service du Canada. Il se rend dans le Haut-Canada et participe à tous les engagements. À Châteauguay, il combat sous les ordres de Salaberry et prend sa

part de lauriers. Tout en guerroyant, il retrouve sa petite cousine et l'épouse à la fin des hostilités.

Toutefois, le chevalier n'appuie pas la cause des colonialistes sans quelques explications. Comme tous les étrangers, il se demande : « Pourquoi donc les Canadiens n'ont-ils pas embrassé le parti de l'indépendance américaine, lors de la grande révolution des États-Unis ? [1] ». Son interlocuteur a quelque peine à répondre ; en laissant passer une si belle occasion de secouer le joug anglais, les Canadiens s'attiraient facilement des reproches de servilité. Aussi admet-il à la décharge des siens « qu'il y eut un moment d'hésitation anxieuse parmi les Canadiens ». Mais « l'aversion qu'ils [les Canadiens] nourissaient contre les colons américains fut plus forte encore que celle qu'ils ressentaient pour les Anglais [2] ». De plus les Américains étaient loin d'offrir les mêmes garanties que l'Angleterre. En 1812, les Canadiens reprennent les armes, moins pour défendre l'Angleterre, que pour assurer l'intégrité de leur patrie. Après cette explication, le chevalier Louis reconnaît la noblesse de l'attitude des Canadiens et leur donne son appui sans réserve.

En adoptant cette attitude, les Canadiens ont fait d'une pierre deux coups : ils ont sauvé leur patrie et ils ont conservé une colonie à l'Angleterre. Sans l'aide des coloniaux, c'était la défaite : « Les forces britanniques sont en ce moment presque purement nominales. C'est à peine si l'on peut compter quatre mille hommes sur une étendue de frontière de plus de quatre cents lieues [3]. » Tant que les Canadiens ne sont pas entrés dans la partie, les Loyalistes n'ont essuyé que des revers. Les engagements dans le Haut-Canada le montrent bien. Sur les bords du lac Érié, le général Brock doit retraiter. À la hauteur de Toronto, le général Sheaffle tente de livrer combat, mais abandonne la ville pour se replier sur Kingston. Les succès partiels du général Procter n'enraient pas la retraite sur Burlington. Les troupes anglo-canadiennes doivent abandonner tout le Haut-Canada. C'est alors qu'intervient M^gr Plessis. Dès le début des hostilités, un mandement a déjà rappelé la milice des campagnes au devoir et à la fidélité [4]. Au moment critique, l'évêque revient à la charge et, grâce au clergé, l'Angleterre conserve sa colonie

1 THIL-LORRAIN, *Nélida*, p. 14.
2 *Loc. cit.*
3 *Ibid.*, p. 17.
4 *Ibid.*, p. 20.

d'Amérique du Nord : « On ne saurait accorder trop d'éloges au clergé canadien qui, dans ces circonstances, sut déployer tant de zèle et de patriotisme [5]. » Les Canadiens s'enrôlent nombreux dans la milice et assurent la défense du pays. À en croire le romancier, la victoire de Salaberry a bloqué l'élan des Américains. Il raconte longuement l'engagement de Châteauguay et compare le colonel canadien à Léonidas.

Thil-Lorrain prend donc ouvertement parti pour les Loyalistes, mais en expliquant bien que les Canadiens se battent pour leur patrie et non pour l'Angleterre. Aussi est-ce à l'appel de l'évêque de Québec que répondent les miliciens. Grâce à eux, les forces anglo-canadiennes parviennent à bloquer l'avance ennemie après avoir abandonné tout le Haut-Canada.

L'année 1874 voit naître une autre héroïne mais un peu différente de Marie Bertholet. Madeleine Bouvart [6] c'est un peu la Judith de la Nouvelle-France, un peu aussi la P... respectueuse. En effet Madeleine fait parler d'elle dans la ville de Québec. Au moment du siège de 1775, Carleton refoulant à l'extérieur des murs les indésirables, lui interdit l'accès de la ville. La jeune fille se réfugie alors chez les Américains et reçoit, évidemment, un accueil très chaleureux. Au cours du dîner, Montgomery lui raconte ses exploits de 1759. Cantonné à Saint-Joachim, il a tout brûlé et tout saccagé. Il a même fait un châtiment exemplaire en pendant un homme et son fils. À cette description, Madeleine reconnaît son père et son frère. Quand les vapeurs du vin ont grisé tous les convives, elle s'introduit dans le quartier général, dérobe les plans et court les livrer à Carleton. Le lendemain, elle tombe l'arme à la main pour venger les siens et sa patrie.

Dans ce conte, Faucher de Saint-Maurice montre aux Canadiens où se trouve leur devoir. Nombreux sont ceux qui à l'instar de Madeleine regardent la cause de l'Angleterre avec indifférence ; ils disent comme l'héroïne : « Que les Anglais se grugent entre Anglais [7]. » Mais les propos du Général rappellent tout l'odieux de la campagne de 1759. Montgomery et son armée, ce sont les Bostonnais, les principaux artisans de la défaite. Ils ont saccagé

5 THIL-LORRAIN, *op cit.*, p. 168.

6 *Madeleine Bouvart,* conte de Faucher de Saint-Maurice, dans *À la Brunante, Contes et Récits.*

7 FAUCHER DE SAINT-MAURICE, *op. cit.*, p. 201.

les deux rives du Saint-Laurent et cruellement sévi contre la population canadienne. Aujourd'hui, la patrie est aux prises avec les mêmes envahisseurs. Plus que tout autre, Madeleine le sait. Son père et son frère, « ces deux morts lui montrent où est la patrie [8] ».

Madeleine Bouvart peut être une héroïne romantique sortie des *Contes fantastiques* comme l'affirme l'abbé A. Dandurand [9], elle peut être aussi une transposition de la Judith antique, mais elle est aussi une Canadienne qui prend le risque de ravir les plans de Montgomery pour les porter à Carleton. C'est d'elle en somme que vient la victoire. Encore ici, le Canada reste colonie anglaise parce qu'une Canadienne française l'a voulu. Mais aux yeux de Saint-Maurice, l'héroïne n'avait pas le choix. Le devoir patriotique l'obligeait à seconder les Anglais contre les Américains. Entre deux maux, il faut choisir le moindre.

En 1875, Joseph Marmette publie dans *la Revue canadienne,* un feuilleton intitulé *la Fiancée du rebelle,* où sa position n'est pas aussi claire que celle de Chevalier et de Saint-Maurice. Son héros, Marc Évrard, se joint aux Américains pendant que l'ensemble des Canadiens français restent fidèles aux Anglais. Aussi la question se pose-t-elle : Marmette est-il favorable aux Américains et à l'indépendance canadienne ? L'action du roman nous porte à le croire.

Marc Évrard et James Evil se disputent la fille de l'aubergiste Cognard. Évrard évince son rival sans difficulté puisque la jeune fille répond à ses sentiments. Mais l'officier anglais lui en tient rigueur. Aussi le Canadien se voit-il bientôt accusé de complicité avec les Américains. Le Gouverneur lui intime de quitter la ville. Marc rallie les rangs des Bostonnais et fait si bien au premier assaut qu'il empêche les Américains de retraiter. Promu capitaine, il conduit une compagnie au feu lors du second assaut. Mais il est blessé et transporté à l'Hôpital Général. Un complot s'organise pour le libérer. Malheureusement Evil le découvre et menace de perdre Alice s'il n'obtient pas sa main. La jeune fille promet alors de l'épouser dans un mois. En apprenant cette nouvelle, Marc se désespère ; il décide de suivre les Américains dans leur retraite. La veille de son mariage, Alice reçoit sa dot de cinq cents livres et part furtivement sur les pas de son fiancé. Elle le rencontre à Lavaltrie ; mais brisée par tant d'émotions, elle ne peut suivre l'armée. Les

8 FAUCHER DE SAINT-MAURICE, *op. cit.*, p. 212.
9 Dans *le Roman canadien-français*, p. 115.

deux fiancés sont alors rejoints par les Loyalistes et tombent sous leurs balles.

Toute cette histoire se résume au fait qu'un Canadien se joint aux Américains et combat à leurs côtés. Mais il ne rallie pas volontairement les rangs ennemis, il y est en quelque sorte forcé. Aussi la valeur de son choix reste-t-elle énigmatique. Pour pénétrer les intentions profondes de Marmette, nous devons lire entre les lignes. Vers 1875, il n'est pas bon de favoriser les idées d'indépendance. La Confédération encore à son stade inaugural, a donné une nouvelle cohésion au Canada et les dangers de rattachement aux États-Unis semblent écartés pour longtemps. Les Réformistes avaient dû baisser pavillon à mesure que s'affermissait l'emprise de J. A. Mac Donald sur le pays. Aussi eût-il été inconvenant qu'un romancier donne la vedette à un déserteur qui s'illustre dans les rangs ennemis. Marmette le sait bien. C'est pourquoi il rejette sur les Anglais la responsabilité de la défection de son héros. Évrard ne peut ainsi encourir aucun blâme. Mais tout de même, la vedette reste au rebelle. La difficulté de concilier l'idéal révolutionnaire avec la fidélité à la Couronne n'est que reportée au dénouement.

Marmette pouvait terminer son roman de deux façons : le rebelle suit des Américains dans leur pays et s'y établit après son mariage, ou bien il obtient son pardon et revient parmi ses compatriotes. Mais Marmette n'opte ni pour l'une ni pour l'autre. En s'établissant aux États-Unis, Évrard eût été un exemple de désertion digne de la réprobation des Canadiens. En se livrant aux autorités anglaises, il reconnaissait les erreurs de sa conduite. Pour éviter l'une et l'autre solution, le romancier interrompt son récit par la mort des héros. Il s'abstient ainsi de prendre parti. Mais sa neutralité est révélatrice. Au fond l'histoire ne correspond pas à ses souhaits. Le dénouement véritable qu'eût souhaité Marmette c'est qu'Évrard au côté des Américains remporte la victoire et devienne ainsi un héros de l'indépendance du Canada. S'il avait pensé autrement en aurait-il fait un héros sympathique qui doit disparaître avant la fin des hostilités faute d'un dénouement acceptable pour l'auteur ?

Marmette a pu exprimer sa sympathie dans les protagonistes de son roman mais il est resté fidèle à l'histoire en décrivant la population canadienne comme favorable à l'Angleterre. En effet Marc a beau travailler de concert avec François Cazeau, un conspirateur

à la solde de la France, son action n'a pas grand succès après des Canadiens. La population française de Québec reste la plus attachée à l'Angleterre. Sa conduite jure même avec celle de la population anglaise qui dans l'ensemble favorise les rebelles : « L'histoire nous prouve qu'une bonne partie de la population anglaise du Canada penchait du côté des Américains [10]. » Les Canadiens se sont enrôlés nombreux dans la milice et, sans eux, Carleton n'aurait pas pu défendre victorieusement la capitale.

Nous sommes donc en face d'un cas typique de roman où la fable sert à exprimer des sentiments encore inavouables dans la conjoncture de l'époque. Marmette favorable à la cause de la liberté exprime sa sympathie pour les Américains par un personnage imaginaire qui rallie les forces rebelles. Mais ce personnage reste timide dans son choix ; il est forcé par les injustices de quitter les rangs des Loyalistes et il meurt avant d'avoir connu la reconnaissance américaine.

Dans *les Bastonnais,* nous trouvons la même sympathie pour les Américains, quoique, à mesure que l'étoile d'Arnold pâlit, un certain opportunisme fasse place à l'enthousiasme du début.

Dès leur entrée dans la Beauce, les troupes américaines rencontrent des populations sympathiques à leur cause. Sans l'accueil des Canadiens français de Sertigan, l'armée d'Arnold aurait péri de faim et de misère [11]. Le Général américain compte également plusieurs sympathisants à Québec. Il envoie des lettres nombreuses à des notables de la capitale, tant anglais que français. Même des amis personnels du gouverneur se compromettent. À Trois-Rivières, le gouverneur militaire craint les défections : « Ici, à Trois-Rivières, on peut déjà remarquer facilement dans notre population des symptômes de désaffection et je crains bien que ce sentiment ne s'accentue à la nouvelle de cette nouvelle source de danger [12]. » La fidélité des habitants de Montréal pose également de gros points d'interrogation. Dans l'ensemble, la population canadienne est donc favorable aux Américains. Presque tous les personnages du roman le sont également.

Avant l'invasion américaine, M. Belmont, le père de Pauline, l'héroïne du roman, ne nourrissait pas de sentiments de révolte,

10 J. MARMETTE, *la Fiancée du rebelle,* p. 13.
11 J. LESPÉRANCE, *les Bastonnais,* p. 110.
12 *Ibid.,* p. 41.

mais « sa loyauté envers l'Angleterre était strictement passive [13] ». Quand il apprend l'intervention de la France en faveur des rebelles, il voit dans la révolution américaine, « une idée mère d'autonomie et de nationalité [14] ». Le vieux Batoche, lui, est un ennemi radical des Anglais. Au lieu d'accepter leur domination, il a quitté Québec pour se retirer à Montmorency. Il vit dans l'espoir de la délivrance. Dès les premières rumeurs de l'invasion, il retrouve son ardeur de jeunesse et milite dans le maquis. En rencontrant Belmont, il s'écrie : « Enfin, le jour de délivrance est arrivé [15]. » Zulma Sarpy, l'amie de Pauline, se présente comme une rebelle dès les premières pages du roman. À partir de sa rencontre avec le lieutenant américain, Gary Singleton, ses sentiments ne font plus de doute. Son amour pour Gary la lie au sort de l'armée américaine. Le père de Zulma, le vieux seigneur Sarpy, proteste hautement de sa neutralité, mais plutôt à cause de son invalidité, car ses sympathies vont aux Américains. Il reçoit chez lui Gary Singleton et suit avec intérêt la stratégie des troupes américaines.

À côté de ces personnages ouvertement sympathiques aux Américains, il y a des hésitants. Eugène Sarpy, le jeune collégien, tarde à rentrer dans la ville. Franchir les remparts équivaut à s'enrôler dans la milice pour défendre la place ; rester à Sarpy c'est se ranger du côté des rebelles. Finalement il prend le chemin de la ville mais sans convictions ; il est assez embarrassé sur le « droit du roi à son allégeance ou les prétentions des rebelles à sa sympathie [16] ». Les hésitations de Pauline Belmont sont plus douloureuses. Fille d'un père rebelle, elle est fiancée à l'ultra-loyaliste Roderick Hardinge. Comme l'épouse d'Horace et la fiancée de Curiace, elle n'appréhende que des malheurs quelle que soit l'issue des événements. L'ardent patriotisme de son père pourrait bien chasser Hardinge pour toujours. Par ailleurs le lieutenant anglais pourrait se venger en dénonçant le rebelle Belmont. Pauline ne fait pas appel au patriotisme pour sortir de ce dilemme ; l'amour n'a pas de patrie et il le montrera bien avant la fin du roman alors qu'il passe de Hardinge à Singleton.

13 J. LESPÉRANCE, *op. cit.*, p. 26.
14 *Ibid.*, p. 27.
15 *Ibid.*, p. 91.
16 *Ibid.*, p. 70.

Dans *les Bastonnais,* tant les héros romanesques que le peuple canadien-français sont favorables à la révolution américaine. Toutefois, à mesure que le succès des armes américaines devient moins sûr, les bourgeois de Québec se font opportunistes. Au printemps les renforts arriveront d'Angleterre et les envahisseurs seront sûrement repoussés. Aussi, le premier décembre, la haute société de la Capitale se presse-t-elle nombreuse au bal du Gouverneur : « Les familles françaises rivalisaient avec les familles anglaises pour assurer le succès de la fête. Le patriotisme paraissait revivre dans les cœurs des plus tièdes, et un grand nombre dont l'attitude avait été douteuse jusque-là, vinrent de la façon la plus courtoise, proclamer leur loyauté au roi George dans la personne de son représentant [17]. » Roderick sait bien que le temps est venu pour M. Belmont de faire sa soumission, mais Pauline se rend à sa place présenter les hommages de la famille.

Bien que le peuple ne soit pas opportuniste, il change, lui aussi, d'opinion. L'autorité religieuse lui fait voir où se trouve son devoir. « Monseigneur Briand, affirme Lespérance, fut autant le défenseur de Québec que le général Carleton [18]. » Le romancier explique ainsi cette affirmation : « Sans le pouvoir spirituel, la force matérielle n'aurait été d'aucune utilité, et l'épée du commandant aurait été levée en vain si la crosse de l'évêque n'avait renversé les obstacles qui embarrassaient les commencements de la lutte [19]. » Pour justifier son intervention, Mgr Briand s'appuie sur le principe suivant : « La doctrine cardinale de notre théologie est l'obéissance à l'autorité légitime... Les Anglais sont nos maîtres, ils le sont par droit de conquête : un triste droit, mais qui n'en est pas moins parfaitement reconnu [20]. » Il engage ses ouailles à se défier par ailleurs, de la propagande américaine. La liberté, l'indépendance sont des mots auxquels il ne faut pas ajouter foi. Les Américains sont des Anglais révoltés qui ne respecteront pas plus notre religion et notre langue qu'ils ont respecté leurs maîtres. Le peuple n'ose pas outrepasser cet avertissement et il défend la ville à côté des Loyalistes.

Cette intervention de l'évêque de Québec corrobore en quelque sorte les sentiments pro-américains que l'auteur prête aux Canadiens français. Que les bourgeois aient penché spontanément

17 J. LESPÉRANCE, *op. cit.*, p. 32.
18 *Ibid.*, p. 121.
19 *Ibid.*, p. 166.
20 *Ibid.*, p. 167.

du côté du vainqueur, n'est point surprenant, mais que l'évêque ait dû opposer la religion aux sentiments populaires pour faire rentrer le peuple sous l'autorité anglaise, voilà qui témoigne de la faveur des idées révolutionnaires.

Bien que la ligne générale de son roman soit favorable aux Américains, John Lespérance n'ose toutefois pas prendre fait et cause pour les rebelles. Tout comme Marmette, il agence son intrigue pour donner le change au lecteur.

Au début des hostilités, Pauline Belmont est déjà fiancée à l'officier anglais Roderick Hardinge. Quoique son père milite au côté des rebelles, elle tâche d'accorder ses convictions à son amour. Son amie Zulma Sarpy gagnée aux idées révolutionnaires, ne tarde pas à s'enamourer d'un officier américain, Gary Singleton. Jusque-là point de conflit entre l'amour et le sentiment national. Mais Gary Singleton vient brouiller les cartes. L'officier américain, blessé gravement au cours d'un engagement, est fait prisonnier. Comme il est au plus mal, Roderick obtient l'autorisation de le transporter chez les Belmont. En soignant l'Américain, Pauline en devient amoureuse. Au départ de Gary, elle tombe gravement malade. Roderick et Zulma font alors le sacrifice de leur amour pour sauver Pauline. L'Américain épouse la loyaliste, et le loyaliste épouse la rebelle.

Cette intrigue pourrait n'être qu'une reprise des *Jeux de l'amour et du hasard ;* mais le climat du roman nous défend d'y voir une fantaisie sur le thème de l'échange. En effet, la part faite aux activités des rebelles, les espoirs de délivrance des maquisards sont trop longuement exposés, la population trop favorable aux Américains pour qu'on ne voie pas dans cet échange un désir de brouiller les pistes. Si Pauline avait épousé Roderick c'était consacrer la victoire des Loyalistes. Si Zulma épousait Gary c'était une approbation tacite des Américains. Mais en opérant l'échange entre les deux couples, l'auteur prouve que toute idéologie si importante soit-elle doit le céder à l'amour. C'est en quelque sorte par une pirouette à la Musset qu'il sort des graves problèmes soulevés par la guerre de 1775.

John Lespérance, tout comme Marmette, hésite donc à prendre ouvertement parti pour les Américains. Il décrit l'espoir que fait naître chez les Canadiens français la venue des rebelles. Il note aussi les forces contraires qui jouent en faveur des Loyalistes mais

il évite dans son dénouement de donner la victoire à l'un ou l'autre parti.

Le Vieux Muet ou le héros de Châteauguay est à la fois un roman historique, un roman social et un roman moralisateur. Il répond bien au but que se proposait J.-B. Caouette dans l'avant-propos : « Glorifier la religion, la patrie, la vertu et être utile et agréable à la jeunesse canadienne-française. » Il accorde peu de place à la guerre de 1812 ; il raconte plutôt l'histoire de deux frères, l'un, instruit et policé mais retors et sans principes, l'autre, simple « habitant » mais brave, droit et dévoué. Victor Lormier, grâce aux sacrifices de ses parents, reçoit une éducation soignée au collège de Montréal puis, il embrasse le droit. Au contact de la ville, il devient noceur et dévergondé ; il fait le déshonneur de sa famille. Jean-Charles Lormier, le fils cadet, demeure sur la ferme pour aider son père. Sa vie de sacrifices le rend généreux et charitable. Ces deux attitudes opposées se révèlent surtout lors de la guerre de 1812.

À l'époque, Jean-Charles n'a que seize ans, mais il mesure déjà cinq pieds onze pouces. Quand le capitaine Juchereau-Duchesnay vient recruter des hommes pour l'armée loyaliste, il s'enrôle sans hésitation. Peu après, il se couvre de gloire à Châteauguay.

Jean-Charles en cette occasion imite tous les Canadiens loyaux et généreux. Pour lui, la guerre de 1812 n'est que l'occasion de renouveler sa fidélité à l'Angleterre et de faire mentir les « fanatiques qui mettent en doute leur loyauté [21] ». En effet, les véritables défenseurs du Canada, ce sont les Canadiens ; ils l'ont prouvé en 1775 : « Quinze ans à peine après la cession de notre pays à l'Angleterre, c'est-à-dire en 1775, lors du siège de Québec par les Américains, qui donc repoussa l'envahisseur ? L'histoire nous dit que ce fut une poignée de Canadiens français, ayant à leur tête le capitaine Dumas [22]. » Et l'auteur de citer à l'appui tous les endroits où la milice anglaise a été défaite aux mains des Américains.

Ces Canadiens n'agissent pas par amour de l'Angleterre mais par devoir. Ils auraient raison de suivre leur ressentiment, car les Anglais n'ont pas su reconnaître leur loyauté. Haldimand, Prescott et surtout Craig se sont faits les persécuteurs des Canadiens français. L'Angleterre n'envoya des gouverneurs plus cléments que dans les périodes troubles. Mais les Canadiens sont assez magnani-

21 J.-B. CAOUETTE, *le Vieux Muet*, p. 42.
22 *Loc. cit.*

mes pour oublier ; ils ne considèrent que leur devoir. Les Américains pensent compter sur l'élément français parce que la France est en guerre contre l'Angleterre, « mais ils se font illusion ; la voix de la loyauté doit parler plus haut dans nos cœurs que la voix du sang qui coule dans nos veines [23] ». « Faisons comprendre à ces gens, conclut le capitaine Juchereau, que nous sommes avant tout Canadiens, c'est-à-dire loyaux à l'autorité établie ici, et loyaux au drapeau qui abrite et protège nos destinées ! [24] ». Voilà le devoir pour Jean-Charles, un fils du peuple qui ne cherche pas de faux-fuyants. Il n'en va pas de même de son frère Victor.

Le collégien est au fond un lâche et un peureux. Il le prouve plusieurs fois au cours du roman. Il refuse de suivre le capitaine Juchereau mais en cachant sa lâcheté sous le couvert du patriotisme. À Jean-Charles qui lui demande de le suivre, il répond : « Moi ? moi ?... allons donc ! Je suis trop patriote pour prêter le concours de mes bras aux Anglais... Va te faire casser la tête pour eux, si cela te plaît, mais n'insulte pas à mon patriotisme [25]. »

Ces déterminations contraires des deux frères représentent aux yeux de l'auteur, les deux attitudes des Canadiens à l'égard de l'Angleterre. Les cœurs simples, vaillants et généreux, n'ont jamais songé à s'affranchir de leur serment à l'égard de l'autorité établie bien que la conduite de l'Angleterre les y eût parfois autorisés. Les gens instruits, les hommes de profession surtout, ont cherché au contraire dans des raisonnements spécieux des moyens d'éluder leurs devoirs patriotiques.

Cette approbation de la soumission sans réserve et cette condamnation du patriotisme raisonné s'expliquent par le contexte historique du XIX^e^ siècle. À trois reprises, l'Église a conseillé la soumission, en 1775, en 1812 et en 1837. L'ensemble du peuple lui a obéi et il a bénéficié de la paix et de la concorde. Les libéraux, au contraire, ont prêché la révolte et ont sympathisé avec les rebelles. Ils ont finalement réussi à soulever quelques villages en 1837 et ils ont attiré sur eux des sévices inoubliables. Pendant que ces mêmes libéraux aspiraient encore à la réunion aux États-Unis, ils répandaient par l'intermédiaire de l'Institut canadien tout ce que la littérature peut avoir d'osé. Comment un auteur qui écrit d'a-

23 J.-B. CAOUETTE, *op. cit.*, p. 46
24 *Loc. cit.*
25 *Ibid.*, p. 49.

bord pour combattre les mauvaises lectures peut-il reconnaître quelque noblesse aux pertubateurs de l'ordre établi ? Pour lui, la noblesse est dans la soumission et dans l'obéissance.

En 1928, Jean Féron revient sur le thème de l'allégeance des Canadiens français pendant les guerres anglo-américaines. *La Prise de Montréal* est un petit roman rempli de péripéties, mais qui illustre, on ne peut mieux, la fidélité de l'élément français à l'Angleterre. L'action commence au moment où Montgomery se prépare à investir Montréal. Alors que les riches marchands anglais veulent livrer la ville, Maurice d'Aubière prend la tête du parti populaire pour repousser les Américains. La garnison sympathise avec l'ennemi et les chefs des traîtres vident l'arsenal pour seconder le général Montmorency. Mais Lambruche, le compagnon de Maurice, découvre leur cachette et subtilise leurs armes et leurs munitions. Enfin d'Aubière peut armer ses volontaires et affronter les Américains. Lady Sylvia, le chef des traîtres, ne s'avoue pas vaincue pour autant ; elle espère séduire Maurice par ses charmes. N'y parvenant pas, elle le séquestre et répand le bruit de sa défection. Heureusement Lambruche délivre son maître à temps pour faire taire les rumeurs mensongères. La veille de l'assaut final, Montgomery s'introduit dans la place pour conférer avec les conjurés, mais Mirabelle, la fiancée de Maurice, le surprend et révèle sa présence. D'Aubière fait garder toutes les issues de la ville. Au lieu de tenter de fuir, le Général se rend directement chez Maurice pour le dissuader de résister. Mais le Canadien ne veut rien entendre, surtout depuis qu'il tient le Général ennemi à sa merci. Montgomery lui apprend alors la présence de plusieurs régiments américains à l'intérieur des murs. Maurice libère le Général et se prépare à investir le repaire des ennemis, mais la partie est perdue d'avance. Déjà il s'apprête à ouvrir les portes de la ville quand Mirabelle le désavoue. Il charge alors, mais tombe aux premiers coups. Montréal est aux Américains.

Voilà un roman défensif. Toute l'intrigue tend à libérer les Canadiens français des soupçons d'infidélité que pourrait faire peser sur eux la prise rapide de Montréal en 1775. Dès les premières pages, les citoyens de la ville apparaissent nettement divisés entre eux. D'un côté, les riches marchands anglais, les fonctionnaires et les militaires sont d'accord pour livrer la place sans coup férir ; un siège prolongé ruinerait le négoce. De l'autre, la masse des Cana-

diens français désire défendre la ville, moins par allégeance à l'Angleterre, que par devoir à l'égard de la patrie « ...car pour ces derniers c'était leur ville et leur patrie qui se trouvaient pour ainsi dire livrées à un ennemi qu'ils ne désiraient nullement [26] ». Ainsi les partis se forment d'après les races. S'il y eut des traîtres dans la ville de Montréal, ce furent des Anglais.

Cette première constatation ne semble pas suffisante pour disculper les Canadiens français. Les Américains prirent facilement la ville, et la population sympathisa avec eux. Cette attitude s'explique très facilement quand la trahison rend toute résistance inutile. En effet Lady Sylvia et ses comparses avaient noué des intelligences avec l'ennemi et favorisèrent son entrée dans la place. Les Canadiens tentèrent de se défendre mais dans des conditions impossibles. Ils accueillirent alors les Américains. C'est là du moins, le parti qu'adopte Maurice d'Aubière. Au matin de l'assaut final, il se voit entouré d'ennemis incomparablement plus nombreux. Il décide alors de faire contre mauvaise fortune bon cœur, mais sa conscience personnifiée par Mirabelle, lui reproche cette défection. Il s'élance sur l'ennemi plus par acquit de conscience que par volonté réelle de résistance. Ainsi, tout est perdu fors l'honneur. Personne ne pourra dire que les Canadiens français ont livré volontairement leur ville à l'ennemi.

Tant de fidélité envers l'Angleterre s'explique, selon Féron, par la crainte des Américains. En effet les Canadiens français ont de bonnes raisons de redouter leurs voisins du Sud. D'Aubière en énumère quelques-unes pour rallier la foule à son parti :

> Et je sais aussi que les Américains brûleront vos maisons quand ils seront les maîtres. Je sais qu'ils vous empêcheront d'aller aux églises pour y faire vos devoirs religieux, car ils détruiront tous les temples. Et je sais encore qu'ils voudront nous réduire tous, nous Canadiens, à l'état abject de portefaix, de serfs, d'esclaves [27].

La commère Ledoux parle dans le même sens. Pour elle, les Américains sont des renégats, des païens. Avec eux plus de religion : « Ça ne prierait plus le bon Dieu, ça n'irait plus à la messe, puis, ça ne resterait pas Canadien [28]. » Les valeurs religieuses courent le plus grand danger surtout à cause des idées révolutionnaires. En

26 J. FÉRON, *la Prise de Montréal*, p. 10.
27 *Ibid.*, p. 19.
28 *Ibid.*, p. 23.

effet, à travers les rebelles américains, Féron voit surtout les révolutionnaires français qui ont établi une incompatibilité irréductible entre leurs principes et la religion : « Sans haïr les Américains, [Mirabelle] ne pouvait assimiler ses principes chrétiens et loyaux à leurs idées révolutionnaires [29]. »

La tutelle anglaise, bien qu'elle ne soit pas exempte de tout reproche, est de beaucoup préférable à celle des Américains. « Les Anglais, admet la mère Ledoux, nous ont fait bien des « canailleries », mais de toute façon le danger est moins immédiat avec eux. Si les choses tournent mal, « il sera toujours temps de se ranger du côté des Américains [30] ». En d'autres mots la proximité des États-Unis nous permet un certain chantage auprès des Anglais. Pour Maurice d'Aubière, nos raisons de rester fidèles à l'Angleterre sont plus relevées. La métropole respecte nos coutumes et notre religion. Que pouvons-nous demander de plus ? Ce serait une félonie de manquer à la foi jurée quand rien ne nous y autorise : « Nous n'avons pas seulement le devoir, dit-il à Montgomery, de défendre notre pays parce que nous l'aimons, mais aussi notre loyauté nous commande de combattre les ennemis de l'Angleterre qui envahissent sa colonie [31]. »

Jean Féron interprète donc les événements de la prise de Montréal de façon à montrer la loyauté des Canadiens français envers l'Angleterre. Il range tous les citoyens anglais du côté des rebelles et la masse de l'élément français du côté des loyalistes. Puis il explique pourquoi les nôtres n'ont pas opposé une plus grande résistance aux Américains ; ils ont été trahis par les ennemis de l'intérieur. Aussi leur fidélité reste-t-elle intacte parce qu'ils ont de puissants motifs de craindre l'asservissement aux Américains.

En 1948, paraît un autre petit roman inspiré de la campagne de 1775, *Novembre 1775* de Gérard Morisset. Le tableau semble dominé par des préoccupations esthétiques. Sur le fond tourmenté du siège de Québec, Morisset peint les amours de Julien Fournier et de Louise Loubier, avec un souci presque excessif de stylisation. Julien, pensionnaire au Séminaire de Québec, rend parfois visite à sa cousine Louise, plus par désœuvrement que par amour. Un jour, il la découvre nue sur son lit ; à partir de ce moment date le grand

29 J. FÉRON, *op. cit.*, p. 18.
30 *Ibid.*, p. 23.
31 *Ibid.*, p. 52.

amour. Mais la grand-mère Loubier s'oppose aux fréquentations ; les Fournier auraient dépouillé jadis les Loubier de leur fortune. À chaque visite, elle revient sur le sujet, tant et si bien que le collégien excédé court s'engager dans la milice et meurt en héros durant le siège de Québec.

La désinvolture avec laquelle Morisset traite son sujet déteint sur le fond historique. La loyauté, l'héroïsme et le courage n'ont pas plus de consistance que l'amour. Quel parti prend la population en apprenant l'approche de l'armée d'Arnold ? « La campagne est indifférente, nous dit le père Ranvoysé ; ou bien, elle marche contre nous [32]. » À Québec, la population est profondément divisée ; certaines personnes s'affairent à semer de fausses rumeurs pour jeter le désarroi dans le public ; un gros homme court dit que Carleton est prisonnier et Montréal à la veille de se rendre. Un badaud proteste et dément le colporteur : « Vous devriez avoir honte, vous le gros homme court, de colporter dans le public des âneries pareilles, c'est une infamie ! [33] ». Le sympathisant américain rétorque : « Que les Anglais défendent la ville ! Ce sont eux qui nous l'ont prise il y a quinze ans...[34] ». Le loyaliste réplique : « Mais c'est notre ville, ce sont nos biens que nous défendons [35]. » Ces disputes n'empêchent pas les Américains d'arriver à une journée de marche de la Capitale ; la milice est aux trois quarts désorganisée [36] et les troupes régulières se baladent çà et là, sans plan de campagne précis. La population ne s'alarme pas pour autant. Voilà pour la belle loyauté des Canadiens français.

Quant au zèle de nos miliciens, voici ce que Morisset en dit. Les recruteurs officiels de l'armée ont des méthodes irrésistibles : « Leur argument irréfutable est le pot de rhum ; dans l'estaminet du coin, l'homme bon à se faire tuer est d'abord abreuvé de jamaïque ; quand il offre des signes certains d'ébriété, on lui fait griffonner son nom ou sa marque au bas d'un bout de parchemin et on l'emmène [37]. » Les officiers de l'armée trouvent un enthousiasme égal chez les paysans qui servent d'éclaireurs : « Ils se demandent si ces informateurs d'occasions (les paysans) obéissent encore à

32 G. Morisset, *Novembre 1775*, p. 23.
33 *Ibid.*, p. 25.
34 *Ibid.*, p. 26.
35 *Loc. cit.*
36 *Ibid.*, p. 23.
37 *Ibid.*, p. 45.

l'autorité légitime... ». Les éclaireurs en revanche se demandent quelle est l'autorité légitime [38]. Cette indifférence générale n'échappe pas à la grand-mère Loubier : « Si ce n'est pas une pitié ! Six cents miliciens sur une population de quatre mille cinq cents hommes en état de porter les armes ! [39] ». L'oncle François répond à cette remarque désobligeante : « S'engage qui veut. En tout cas, belle-mère, si je n'ai pas repris du service, j'ai mes raisons [40]. »

De tous ces héros anonymes des armées loyalistes, Morisset en a tiré un de l'oubli pour nous faire apprécier son dévouement à la cause de l'Angleterre. Julien Fournier est un jeune homme qui s'est engagé spontanément pour défendre la patrie. Il a combattu comme un brave et il est mort en héros d'après la version officielle. Mais les lecteurs connaissent ce jeune collégien insouciant des choses de la patrie, dévoré par l'amour et surtout piqué au vif par une vieille femme acariâtre. C'est en quelque sorte pour défier la vieille Loubier que Julien s'engage et périt au combat.

Le seul parti vraiment favorable aux Loyalistes semble être le clergé, et encore ne s'agit-il pas de convictions mais bien plutôt de craintes ridicules. Le cauchemar de Julien au début de livre n'est autre chose qu'un condensé de toutes les frousses que les Messieurs du Séminaire ont inspirées à leurs élèves :

> Les Bostonnais ont forcé le passage de la Côte de la Montagne et se sont emparé du séminaire et de la cathédrale. Ils ont horriblement massacré l'évêque et brûlé ses entrailles sur le catafalque. Le grand-vicaire est dans le moulin à viande. Carleton n'en mène pas large. Il tremble de tous ses membres dans son cachot. Je me trompe, pas de tous ses membres. Les Rebelles lui ont scié une jambe et un bras du même côté. Le Gouverneur ne peut plus commander la [...] J'ai vu des femmes décapitées et des petits enfants à la broche dans la cuisine des Récollets...[41]

Les Messieurs du Séminaire ont certes habitué leurs élèves à ces genres de crainte puisque M. Hubert, le Supérieur, explique tout naturellement à Julien, la chute mortelle de son père par « un sale coup des rebelles [42] ».

38 G. Morisset, *op. cit.*, p. 47.
39 *Ibid.*, p. 80.
40 *Loc. cit.*
41 *Ibid.*, p. 9.
42 *Ibid.*, p. 18.

En somme, Gérard Morisset traite le sujet sur le mode désinvolte. La population est indifférente à la veille du siège de Québec. Les miliciens se laissent engager pour des pots de vin et les véritables héros de la bataille sont les plus étrangers à la cause de l'Angleterre. Le clergé est tout acquis à l'Angleterre parce qu'il a la frousse.

Cette désinvolture à l'égard de l'histoire indique l'avènement d'une période de démythification. Gérard Morisset n'accepte plus de prendre au sérieux cette doctrine selon laquelle « le dernier coup de feu tiré en Amérique pour défendre les intérêts de la Couronne anglaise le sera par un Canadien français ». À l'en croire, les Anglais ont conservé Québec par un coup de fortune, sans rien de plus. Par ailleurs, il n'abonde pas davantage dans le sens des nationalistes. Son roman est le signe d'une certaine désaffection à l'égard des gloires du passé. Il écrit son *Novembre 1775* dans le même esprit que Leconte de Lisle écrivait ses *Poèmes barbares* ou ses *Poèmes antiques.*

À partir de l'analyse des dix romans ou nouvelles qui traitent des guerres anglo-américaines, nous pouvons mieux préciser le sentiment national des Canadiens français tel qu'il apparaît aux yeux des romanciers.

Comme ce thème couvre plus d'un siècle d'histoire littéraire — 1842-1948 — nous serions d'abord tenté de noter l'évolution du sentiment national au cours de cette période si, toutefois, il y en avait. Mais, si l'on excepte les extrêmes — *les Fiancés de 1812* et *Novembre 1775* — on pourrait intervertir les dates de publication de ces romans sans nuire à leur intelligibilité. À partir de 1859 jusqu'à 1928, les romanciers reprennent les mêmes thèmes sans les enrichir ni les modifier substantiellement.

Dans *l'Héroïne de Châteauguay*, Henri-Émile Chevalier inaugure le thème de la fille-soldat qui délivre la patrie de la présence des Américains. Faucher de Saint-Maurice le reprend dans *Madeleine Bouvart* sans grandes modifications. J.-B. Caouette remplace l'héroïne par un jeune cultivateur, peut-être pour appuyer la thèse agriculturiste très en vogue vers 1900. Mais le canevas reste le même. Jean Féron s'affranchit de l'intrigue stéréotypée, mais la thèse reste la même. Tous ces romans attribuent aux Canadiens français le salut de la colonie. Ils déplorent tous aussi le peu de reconnaissance des Anglais.

Pour Chevalier, Faucher de Saint-Maurice, Thil-Lorrain, J.-B. Caouette et Jean Féron, les Canadiens français n'avaient toutefois pas le choix entre l'Angleterre et les États-Unis. Le devoir leur commandait de soutenir la Métropole. Le serment d'allégeance constitue une obligation morale dont rien ne saurait affranchir. De plus, si les Canadiens doivent entretenir du ressentiment contre les vainqueurs, c'est d'abord contre les Américains. Ce sont eux qui ont précipité la défaite canadienne. Ils reviennent apparemment en libérateurs mais sans garantir nos droits et notre religion. Si plusieurs Canadiens se sont laissé divertir du droit chemin, heureusement que le clergé était là pour leur rappeler les obligations imprescriptibles du serment d'allégeance.

Deux romanciers s'inscrivent en faux contre cette thèse, Joseph Marmette et John Lespérance. Selon eux, une bonne part de la population sympathise avec les Américains et attend leur victoire comme un jour de délivrance. Toutefois l'expression de ces aspirations est voilée. Les deux romanciers donnent à leur intrigue un dénouement en accord avec le nationalisme de l'époque.

Le nationalisme qui se dégage de ces œuvres en est donc un de soumission à l'autorité établie. Le devoir, toujours clairement défini, s'impose à la masse avec la précision d'un dogme. Point d'hésitation possible. La seule amélioration que l'on pourrait souhaiter, serait un peu plus de reconnaissance et de considération de la part des Anglais. Les voix dissidentes n'osent se faire entendre que sous le couvert de la fable en ayant bien soin de donner le change.

CHAPITRE VI

LES TROUBLES DE 1837-1838

Les Troubles de 1837 tiennent une place primordiale dans le roman historique. Pas moins de quinze intrigues romanesques mettent de près ou de loin les Patriotes en cause. Il est tout naturel de chercher à transformer en héros nationaux les braves qui ont risqué leur vie pour la liberté de la patrie.

Le premier romancier à célébrer les Patriotes fut un jeune comte français de passage au Canada. Sans ménagement pour les susceptibilités des gouvernants canadiens, Régis de Trobriand publie dès 1841 une nouvelle qui dénonce les vices de l'administration britannique et vante l'action des rebelles canadiens. Tant de témérité ne pouvait évidemment venir que d'un étranger ; les cendres de la répression étaient encore chaudes et les tombes des chefs, encore fraîches. Les exemplaires du petit roman furent saisis et le distributeur montréalais, emprisonné. Pourtant, cet ouvrage n'a rien d'excessif pour un lecteur d'aujourd'hui.

L'intrigue est même plutôt conventionnelle. Laurent de Hautegarde, un patriote militant, courtise Alice Mac-Daniel, la fille d'un ardent Loyaliste. À la veille des Troubles, il doit prendre parti, obéir aux objurgations de sa bien-aimée ou suivre les agitateurs. Le patriotisme l'emporte sur l'amour et Laurent se voit entraîné beaucoup plus loin qu'il ne l'avait d'abord prévu : on le requiert pour délivrer des prisonniers que les Loyalistes conduisent à Montréal. Au cours de l'attaque du convoi, il tue le frère d'Alice. Ses amours à jamais brisées, Alice ne peut survivre. Laurent apprend sa mort lors de

l'exécution des chefs patriotes à Montréal. Sans les incidences à caractère politique cette intrigue serait tout à fait inoffensive.

L'intrigue ne semble être que l'occasion de vanter l'action des Patriotes. Dès le premier chapitre, Régis de Trobriand donne les causes de la rébellion. Les Canadiens s'étaient endormis dans la sécurité des garanties offertes par le cabinet de St. James en 1764, 1775 et 1812. Mais le peuple finit par se rendre compte du manque de sincérité de Londres. Il a beau multiplier les pétitions et les adresses au Parlement, les vices et la corruption des favoris n'en continuent pas moins à pourrir l'administration. Et l'auteur d'énumérer tous les griefs des administrés : « irresponsabilité des officiers, dilapidation des fonds publics, gaspillage honteux des terres appelées nationales, prétentions intolérables du pouvoir à disposer des deniers prélevés sur le peuple...[1] ». Dans son discours aux Patriotes, Laurent de Hautegarde revient à la charge mais avec plus de précision : « En 1827, un million cent soixante-cinq mille sept cent quatre-vingt-douze acres (1,165,792 acres) avaient été octroyées gratuitement aux officiers du gouvernement, à leurs familles et à leurs créatures, et cinq cent trente-six mille cinq cent quatre-vingt-neuf acres aux membres du conseil exécutif et à leurs familles [2]. » Puis, il cite des exemples nombreux d'iniquité dans l'administration de la justice et des actes d'oppression directe et sanglante, tels que la journée du 21 mai 1832.

En plus de ces accusations directes, l'auteur stigmatise le transfuge canadien-français. Le conseiller Barterèze est un opportuniste : « D'abord entraîné par le mouvement des esprits vers la cause du peuple, il s'était pris ensuite à réfléchir aux chances précaires qu'offrait cette voie [3]. » « Il eut vite fait de succomber... le gouvernement anglais lui promettait faveurs et récompenses [4]. » Ce Loyaliste de circonstance n'a aucune conviction, aucune noblesse. Il est prêt à trahir dès qu'il lui en coûte. Aussi est-il la risée populaire. Le peuple lui fait un charivari et le traite comme un bouffon.

À la fin de son récit, Régis de Trobriand va jusqu'à tirer la moralité des événements récents. L'excessive rigueur de la ré-

1 R. DE TROBRIAND, *le Rebelle,* dans *les Nouvelles Soirées canadiennes* (1882), p. 66.
2 *Ibid.*, p. 125.
3 *Ibid.*, p. 127.
4 *Ibid.*, p. 128.

pression a pu, d'après lui, étouffer un moment l'insurrection canadienne, mais « le ciment dangereux dont les oppresseurs se servent pour consolider leurs œuvres et qui cependant en précipite la ruine [5] », ne tardera pas à produire ses effets : « Le sang des martyrs est fécond, et un jour ils seront vengés [6]. »

On comprend sans peine le mauvais accueil réservé à cet écrit. Non content de rappeler les torts de l'administration coloniale et de ridiculiser les Loyalistes canadiens-français, il appelait d'une façon à peine voilée les Patriotes à la revanche.

Dans les années qui suivirent, aucun Canadien n'osa imiter l'audace du jeune Français. Il fallut attendre dit-huit ans pour la publication d'un autre roman sur les Troubles de 1837. En 1859, Éraste d'Orsonnens publie dans *la Guêpe* un feuilleton intitulé *Angélina, épisode de l'Insurrection canadienne de 1837-1838*. Mais il n'y a aucune bravade de sa part puisqu'il prend les Patriotes violemment à partie.

Dès les premières lignes de son roman, d'Orsonnens nous avertit de sa position : « C'est avec beaucoup de prudence et de réserve que l'on doit dérouler sous les yeux du public quelqu'un (*sic*) des drames politiques des années 1837-1838. » En effet la narration de ces événements peut ranimer des querelles et raviver des haines passées. Aussi prétend-il, au nom de la bonne entente entre les races, discréditer à tout jamais les Patriotes en les accusant d'avoir forcé le peuple à la rébellion.

Selon l'auteur d'*Angélina,* les « Patriotes » entre guillemets n'étaient que des fanatiques enragés contraignant les hommes influents à se mettre à leur tête pour les charger de la responsabilité de l'insurrection. Ils attentaient à la liberté individuelle en menaçant les récalcitrants de la vindicte populaire. Pour illustrer sa thèse, il raconte l'histoire d'Angélina Douglas.

Monsieur Granger, un riche marchand de Saint-Charles, recueille chez lui M^me^ Douglas et sa fille Angélina ; un incendie a partiellement ruiné ces dames. Bientôt, les Patriotes somment le marchand de chasser les deux Irlandaises et de collaborer activement au mouvement révolutionnaire. Plutôt que de manquer à la charité, M. Granger se prépare à résister ; son fils et le docteur Guilbeault vont l'aider à faire le coup de feu. La nuit suivante, les

5 R. DE TROBRIAND, *op. cit.*, p. 219.
6 *Ibid.*, p. 221.

Patriotes attaquent, mais sans venir à bout de la résistance des assiégés. Ils tentent de mettre le feu aux dépendances, sans plus de succès. Oscar est grièvement blessé et M^me^ Douglas ne peut survivre aux émotions de cette nuit. Quelques années plus tard, Oscar, orphelin de son père, hérite d'une vaste fortune et il épouse Angélina, mais non sans avoir reçu réparation de la part des Patriotes. Émile Lacroix, un chef des agitateurs, appelle Oscar et Angélina à son chevet pour désavouer ses crimes.

Les chefs patriotes n'étaient donc pas les véritables responsables de la rébellion. Comme monsieur Granger et le docteur Guilbeault, ils ont été forcés par des fanatiques de prendre la tête du mouvement. Monsieur Granger a préféré subir l'assaut des rebelles plutôt que de manquer à la charité, tandis que le docteur Guilbeault, lui, s'est laissé embrigader pour ne pas être « dépopularisé et désigné au mépris public par le comité central [7] ». Mais il désapprouve la conduite des démagogues en s'exposant pour la défense de M. Granger. Les Anglais auraient donc tort de croire l'élite du peuple déloyale. Seuls des agitateurs aux instincts dépravés sont les fauteurs du désordre. Émile Lacroix, le chef régional des Patriotes, en est un bel exemple.

Ce patriote avait déjà tenté dans sa jeunesse de séduire M^me^ Douglas, mais sans succès. Il avait gardé rancune à la jeune Irlandaise et il attendait le jour de la vengeance. Les difficultés politiques que traversait le gouvernement étaient pour lui une belle occasion de soulever ses compatriotes contre les Anglais et d'englober dans la réprobation générale, l'ancien objet de ses désirs.

En somme, les véritables auteurs de la rébellion ne seraient qu'une poignée de fanatiques profitant des malaises de l'époque pour satisfaire des passions personnelles. Les bourgeois ont été embrigadés de force et le peuple s'est laissé berner.

Georges de Boucherville tient une position moins extrême. Il s'efforce de disculper les Patriotes dans la deuxième partie de son roman *Une de perdue, deux de trouvées.* En 1864-1865, *la Revue canadienne* publie le texte intégral d'un feuilleton qui a enchanté les lecteurs de *l'Album littéraire et musical de la Minerve.* En effet, l'auteur a déjà fait paraître les trente-deux premiers chapitres de 1849 à 1851. En ajoutant une deuxième partie aux aventures du

7 E. D'ORSONNENS, *Angélina,* dans *la Guêpe,* 25 janvier 1859.

capitaine de Saint-Luc, il semble bien vouloir s'ajuster à l'idéal nouveau, en vogue depuis 1860. Alors que la première partie de *Une de perdue, deux de trouvées* s'apparentait à l'art de Philippe Aubert de Gaspé fils, de Joseph Doutre et d'Eugène L'Écuyer, la seconde partie est conçue dans l'esprit de Casgrain, Gaspé père, et de Bourassa : « Au récit mélodramatique de 1849–1851, farci d'incidents, tous plus horrifiants les uns que les autres, succède en 1863 un roman des plus « canadiens », où abondent les tableaux historiques et les plaidoyers patriotiques [8]. »

Georges de Boucherville veut en quelque sorte réhabiliter la mémoire des Patriotes. Il s'y croit particulièrement autorisé puisqu'il a milité dans les rangs des Fils de la Liberté et souffert l'emprisonnement. Aussi sa version diffère-t-elle beaucoup de celle des autorités gouvernementales. D'après lui, les Patriotes n'ont jamais songé à prendre les armes contre le gouvernement ; ils y ont été poussés par les bureaucrates qui tenaient à les incriminer.

Le capitaine de Saint-Luc croit pouvoir affirmer à lord Gosford : « [Les Patriotes] ne pensent qu'à faire une pure agitation politique dans les limites de la légalité, pour attirer l'attention de l'Angleterre sur la situation du pays [9]. » Les Fils de la Liberté en particulier n'ont pas d'hostilité ouverte à l'égard du gouvernement ; ils veulent seulement faire échec au Doric Club. Ils ont bien signé une adresse révolutionnaire mais au cours d'une réunion tumultueuse, sans trop en connaître le contenu. Ils n'attaqueront même pas le Doric Club s'ils ne sont pas provoqués.

L'organisation des Patriotes n'est pas plus à craindre que leurs intentions. Leurs divisions militaires ne sont en réalité que des sections locales de faubourg ou de comté. Que peuvent mille ou douze cents jeunes gens sans arme dans une ville comme Montréal? En somme, pour qui connaît de l'intérieur les intentions et l'organisation des Patriotes, rien n'est à redouter. Le danger, s'il existe, n'est que dans l'esprit des bureaucrates intéressés à pousser les Canadiens français dans l'illégalité pour mieux les écraser après.

L'histoire véritable des Troubles se résume aux manigances des bureaucrates pour forcer les Canadiens à des actes de résis-

8 D. HAYNE, *le Roman canadien-français,* dans *Archives des lettres canadiennes,* t. III, p. 62.

9 G. DE BOUCHERVILLE, *Une de perdue, deux de trouvées,* p. 233.

tance. En effet, les fonctionnaires alarment les autorités en répandant partout des bruits de révolte et de sédition. L'arrestation et la mise en accusation de plusieurs Fils de la Liberté n'est que la conséquence de ces rumeurs. Aussi le manque de sécurité à Montréal a-t-il poussé les chefs patriotes à se replier sur Saint-Denis.

Ces chefs ont conscience de n'avoir point commis d'acte de trahison et ils se livreraient volontiers s'ils étaient certains d'avoir un jury « juste et consciencieux [10] ». Mais l'animosité de l'autorité est telle qu'il n'y a pas de justice à attendre. Une seule alternative reste pour eux, « ou passer les lignes, ou se battre, si l'on nous attaque [11] ». Le docteur Nelson en particulier tient à avoir le bon droit de son côté ; il résistera uniquement si on l'attaque [12]. Même après la victoire de Saint-Denis, il « avait donné l'ordre de ne pas poursuivre les troupes, désirant se tenir sur la défensive [13] ».

Malheureusement les Patriotes sont tombés dans le piège dressé par les bureaucrates ; ils ont pris les armes. Leurs ennemis vont donc avoir tout le loisir de les écraser. Après Saint-Denis et Saint-Charles, les haines et les passions politiques ont libre cours. Les arrestations se font indistinctement. « Les animosités personnelles, les vengeances particulières trouvaient leur satisfaction dans ces arrestations. Les autorités jetaient en prison indistinctement tous ceux qu'on leur signalait. » Les volontaires, « ceux qui étaient les plus violents ennemis des Canadiens avaient été enrôlés », faisaient la patrouille et gardaient les portes de la ville... [14].

Cette charge contre les bureaucrates ne transparaît toutefois pas dans l'intrigue. Boucherville évite, dans la personne de son héros, d'approuver les Patriotes. Le sympathique capitaine ne devient pas un chef de la rébellion. Il reste en bons termes avec lord Gosford, sir Arthur, il fréquente la société anglaise et fait même le voyage de Sorel à Saint-Denis en compagnie du lieutenant Weir. Il a également ses entrées chez des chefs patriotes. Des Rivières et le docteur G. sont de ses amis. Nelson le reçoit cordialement. L'auteur nous dit que son héros ne voulait pas « prendre la moindre part

10 G. DE BOUCHERVILLE, *op. cit.*, p. 247.
11 *Loc. cit.*
12 *Ibid.*, p. 253.
13 *Ibid.*, p. 256.
14 *Ibid.*, p. 268.

aux événements politiques [15] ». Saint-Luc maintient sa position quand Henriette lui demande de favoriser l'évasion d'un chef rebelle : « Non, répond-t-il, car quoique je les plaigne, je ne voudrais pas me compromettre personnellement sans motif suffisant [16]. » S'il aide finalement le frère d'Henriette, ce n'est pas par sympathie pour les Patriotes, mais par amour pour la jeune fille. Cette neutralité nous paraît significative.

Avec le recul des années, Georges de Boucherville peut encore défendre les Patriotes, mais avec de sérieuses réserves. Par le truchement de Saint-Luc, il porte ce jugement général sur leur action : « Je les plains parce qu'ils ont été trompés ; je crois qu'ils ont eu raison de demander le redressement de leurs griefs ; qu'ils n'auraient pas dû prendre les armes, quoiqu'ils l'aient plutôt fait dans un but de défense que d'agression [17]. » Il approuve la cause des Patriotes, mais il désavoue le recours aux armes. Aussi l'action de son héros se borne-t-elle à secourir de pauvres fugitifs sans jamais favoriser les actions militaires. Il faut donc croire qu'en 1863, Boucherville recherchait d'abord la bonne entente entre les deux races ; il s'appliquait à aplanir les difficultés de part et d'autre. D'une part, il montrait aux Anglais que les Canadiens français n'avaient jamais eu l'intention de faillir à leurs engagements, de l'autre, il disculpait ses compatriotes en rejetant la responsabilité de l'insurrection sur les bureaucrates. Il restaurait ainsi la fidélité traditionnelle des Canadiens à l'Angleterre. Il pouvait encore écrire : « C'est que le peuple qui ne voulut pas se joindre aux colonies anglaises révoltées, et qui préféra rester soumis à la Grande-Bretagne ; le peuple qui marcha joyeusement aux frontières en 1812, et versa son sang à Châteauguay et ailleurs pour défendre le drapeau anglais, ne doit pas légèrement être traité de rebelle [18]. »

Vers les années 75, paraissent deux petits romans dont l'action s'inscrit, partiellement du moins, dans le cadre des Troubles de 1837. Ce sont *Vengeance fatale* de L.-C.-W. Dorion et *Jeanne la fileuse* d'Honoré Beaugrand. Le roman de Dorion n'a pas, à vrai dire, d'implications nationalistes. Il s'agit tout simplement d'un amoureux éconduit qui profite des Troubles pour éliminer impuné-

15 G. DE BOUCHERVILLE, *loc. cit.*
16 *Ibid.*, p. 279.
17 *Ibid.*, p. 278.
18 *Ibid.*, p. 235.

ment son rival. Une fois le crime perpétré, l'auteur ne revient pas sur les événements de 1837. Ce trait suffit toutefois pour assimiler les idées de Dorion à celles d'Éraste d'Orsonnens ; la Rébellion a été un temps propice aux vengeances personnelles. Honoré Beaugrand s'étend beaucoup plus longuement sur l'épisode de Saint-Charles. Avant d'émigrer aux États-Unis, Jeanne la fileuse n'était que la fille de pauvres cultivateurs de la région de Contrecœur. Pour aider ses parents, elle et son frère allaient s'engager dans les fermes des environs. Un jour, les deux jeunes gens vont frapper à la porte des Montépel, de riches cultivateurs de Lavaltrie. Le fils Montépel les embauche avec un plaisir d'autant plus vif que la jeune fille a belle apparence. Il ne tarde pas à en devenir amoureux. Mais le père Montépel s'oppose formellement aux amours. Les enfants apprennent alors qu'ils sont victimes d'une vieille querelle de famille.

En effet, pendant les Troubles de 1837, le père Montépel, alors jeune homme, avait pris carrément parti pour les bureaucrates ; depuis l'invasion américaine de 1775, la faveur des conquérants avait fait la fortune de sa famille. Le père de Jeanne, lui, avait combattu dans les rangs des Patriotes. Après la défaite de Saint-Charles, il avait traversé le fleuve et trouvé refuge dans une cabane à sucre non loin de Lavaltrie. La population avoisinante le secourait et gardait un silence sacré. Un jour, les volontaires vinrent traquer les fugitifs, et Montépel livra Girard pour s'attirer les faveurs du régime.

Quand Pierre Montépel apprend la vérité, il désavoue son père et s'empresse autour de Jeanne comme pour réparer, autant que faire se peut, les torts de sa famille. Son père le déshérite et le chasse. Il va alors rejoindre Jeanne qui s'est déjà exilée aux États-Unis.

Dans cet épisode, Honoré Beaugrand ne discute ni le bien-fondé des revendications populaires ni le droit à prendre les armes ; ce sont là des points qui relèvent de la politique. Mais il met en cause la solidarité naturelle qui doit exister entre des compatriotes. Peu importe que les rebelles aient eu raison ou non ; ils étaient canadiens et à ce titre, ils avaient droit à la protection et à la sympathie des leurs. Qu'il se soit trouvé des Canadiens pour ignorer la voix du sang, c'est là une abomination.

De 1874 à 1889, le thème semble s'évanouir. Mais les apparences sont trompeuses puisqu'il atteint la plus grande popularité dans la dernière décennie du siècle. Après *Famille sans nom* de Jules Verne, paraissent *Annibal* de Napoléon Legendre (1891), *les Mystères de Montréal* d'Auguste Fortier (1894), *Drames de la vie réelle* de G.-I. Barthe (1896), *les Ribaud* d'Ernest Choquette (1898) et *Florence* de Rodolphe Girard (1900).

Cette floraison inaccoutumée s'expliquerait par la parution des *Patriotes* de L.-O. David en 1885 [19]. Dans son ouvrage, le jeune homme politique voyait dans les rebelles les précurseurs de la liberté parlementaire. Toutefois, d'autres causes expliquent le regain d'intérêt pour les Patriotes. La révolte des Métis au Manitoba et l'extrême tension qu'elle a provoquée entre les deux races ont sensibilisé les Canadiens français aux questions nationales. La pendaison de Riel et la prise du pouvoir par le gouvernement d'Union nationale d'Honoré Mercier ont donné aux questions nationales une dimension jusqu'alors inconnue.

Encore une fois, c'est un Français qui sonne le réveil. En 1889, Jules Verne livre au public son roman *Famille sans nom.* Il y raconte l'histoire d'une jeune patriote qui sacrifie tout pour réparer la trahison de son père. Vers 1825, des conjurés projettent de renverser le gouvernement et de proclamer la république. Mais ils sont trahis par un des leurs. Simon Morgaz accepte une somme de cent mille dollars en échange de ses aveux. Plusieurs Patriotes montent sur l'échafaud. La réprobation populaire est si générale que le traître doit s'enfuir, lui et toute sa famille ; il ne trouve asile nulle part au Bas-Canada. Il se rend alors au Haut-Canada, mais là, accablé de remords, il se donne la mort. Les siens découvrent sur son cadavre la preuve de sa trahison, les cent mille dollars. Ses deux fils promettent alors de consacrer leur vie à réparer le crime de leur père.

Quelques années plus tard, un jeune homme inconnu, Jean-sans-Nom parcourt les campagnes pour soulever le peuple contre l'oppression britannique. Le gouvernement a mis sa tête à prix. Traqué partout, le jeune patriote déjoue tous les guet-apens. À la veille de l'insurrection il fait porter à M. de Vaudreuil cinquante

19 Monsieur David Hayne explique dans sa thèse, *The Historical Novel in French Canada*, p. 150, le regain de popularité des Troubles auprès des romanciers par la parution des *Patriotes* de L.-O. David.

mille dollars pour armer les Patriotes par toute la province. Il dresse des plans de campagne avec les principaux chefs rebelles. Finalement les Troubles éclatent. C'est la victoire de Saint-Denis puis la défaite de Saint-Charles. Jean recueille M. de Vaudreuil grièvement blessé et le transporte chez sa mère — elle habite Saint-Charles — en attendant le moment favorable de fuir en Ontario. Mais les agents de Rip et compagnie ratissant toute la région viennent fouiller la maison. Rip reconnaît alors la femme du traître et la compte pour une loyaliste. Vaudreuil a la vie sauve, mais l'identité de la famille sans nom est révélée. Incapable de supporter tant de honte, Jean prend la fuite mais tombe bientôt aux mains de l'ennemi. Il va être fusillé quand son frère prêtre vient le visiter sous prétexte de le confesser. Jean prend alors sa soutane et sort de la prison. Arrivant à Niagara pour regrouper les derniers débris des troupes patriotes, il retrouve Vaudreuil et sa fille, mais il meurt dans l'incendie de la *Caroline*.

Cette intrigue n'a rien qui rappelle *Vingt mille lieues sous les mers, le Tour du monde en 80 jours* ou *Michel Strogoff ;* on peut le regretter pour les Patriotes. Mais elle n'en constitue pas moins un hommage aux efforts des Canadiens français pour secouer le joug britannique. *Famille sans nom* est une interprétation française du nationalisme canadien-français ; elle assimile les nôtres aux Alsaciens et aux Lorrains ; elle insiste sur l'oppression des conquérants ; elle prête aux vaincus des aspirations constantes à la liberté. Dans cette optique, les Troubles prennent l'importance d'une révolution et c'est avec regret que Jules Verne note le peu d'ampleur de l'événement enregistré par l'histoire.

Depuis la défaite de 1870, les Français connaissent le nationalisme ethnico-racial. L'amputation de l'Alsace et de la Lorraine les sensibilise aux malheurs des peuples opprimés. La lecture de l'*Histoire du Canada* de Garneau et surtout des *Patriotes* de L.-O. David apprend à Jules Verne l'existence d'autres frères séparés que les Alsaciens et les Lorrains. Et c'est en pensant aux provinces conquises par la Prusse qu'il interprète notre survivance : « ...cette Nouvelle-France, n'était-ce pas un morceau de la patrie, comme cette Alsace-Lorraine que l'invasion brutale allait arracher trente ans plus tard ? [20] ».

20 J. VERNE, *Famille sans nom*, p. 10.

D'après lui, les Canadiens sont opprimés par les Anglais. La tyrannie de l'administration coloniale n'a pas cessé de se manifester depuis la Conquête. À partir de 1791 en particulier, la minorité anglaise du Bas-Canada tourne la constitution à son avantage. Elle ignore systématiquement les *desirata* de la représentation populaire ; elle bloque tous les projets de loi favorisant l'élément français. Enfin, elle en vient à des mesures aussi vexatoires qu'anticonstitutionnelles : emploi des deniers publics sans l'autorisation de l'assemblée canadienne, mise en accusation des principaux députés réformistes, modifications de la constitution en exigeant de l'électeur francais un cens double du cens de l'électeur anglais, irresponsabilité des ministres devant les chambres.

Ainsi opprimés, les Canadiens français ont toujours cherché à secouer le joug anglais. Au lendemain même de la Conquête « en vain l'Angleterre veut-elle imposer la loi anglaise aux Canadiens, les astreindre à prêter un serment de fidélité [...] on ne détruit pas une nationalité, lorsque la majorité des habitants a gardé l'amour de son ancienne patrie et ses aspirations d'autrefois [21] ». En effet les Canadiens « ne pouvaient se faire à cette pensée que l'abandon de leur colonie au profit de l'Angleterre fut définitif [22] ». Aussi partagent-ils le noble idéal de liberté des Américains. Ils ne désirent pas tant se rattacher de nouveau à la France que d'entrer dans la grande fédération américaine : « En admettant même que le pays ne dût pas revenir aux petits-fils des Cartier et des Champlain qui l'avaient découvert au XVI^e^ siècle, n'avait-il pas le droit d'être indépendant ? » Toutefois, Jules Verne comprend mal l'attitude des Canadiens lors de la révolution américaine ; il déplore qu'ils n'en aient pas profité pour s'affranchir [23]. Modelant l'histoire à sa guise pour le besoin de sa thèse, il imagine plus de révolutions que n'en comporte l'histoire. D'après lui, les Canadiens auraient tellement soupiré après la liberté qu'ils auraient fait trois révolutions avant celle de 1837, une en 1825, une en 1831 et une autre en 1835.

Encore pour les besoins de sa thèse, Jules Verne exagère l'ampleur des Troubles de 1837. Ces événements sont l'aboutissement d'une longue patience portée à bout ; tous les moyens constitu-

---

21 J. VERNE, *op. cit.*, p. 6.
22 *Ibid.*, p. 23.
23 *Ibid.*, p. 7.

tionnels étant épuisés, il ne reste plus qu'à prendre les armes. Les Canadiens français n'attendent que le signal pour se soulever en bloc : « La cause nationale entraînerait la foule entière des Franco-Canadiens. Ceux-ci n'attendaient qu'un signal pour courir aux armes... [24] ». Face à ce soulèvement général, les forces gouvernementales ne pourront rien : « Lord Gosford ne l'ignorait pas. Il ne disposait que de forces restreintes, qui seraient accablées si la révolte se généralisait [25]. »

Comment expliquer alors l'échec des Patriotes ? L'auteur sollicite ici un peu l'histoire pour l'accorder à ses affirmations précédentes. Pour opérer plus commodément, les Fils de la Liberté préfèrent établir leur quartier général en province. Mais le gouvernement ne laisse pas le temps à la révolution de s'organiser ; il dépêche des troupes immédiatement à Saint-Denis. Les Patriotes ne sont pas prêts ; les armes surtout leur font défaut. Les cinquante mille dollars ont à peine suffi à procurer quelques fusils par village. Malgré tout, la victoire leur sourit et c'est la joie générale. Mais à Saint-Charles, Jean-Sans-Nom a beau organiser la résistance, les rangs sont clairsemés et les munitions rares : « Tant chefs que soldats, ils n'étaient que deux cents au plus, armés de faux, de piques, de bâtons, de fusils à pierre, et pour répondre à l'artillerie royale, n'ayant que deux canons à peu près hors de service [26]. » C'est un désastre.

Cette version des événements malgré les explications de l'auteur s'accorde assez mal avec les affirmations précédentes. Jules Verne voudrait visiblement trouver dans l'histoire plus qu'elle ne dit. Il recherchait une révolution ; il n'a trouvé qu'une révolte [27]. C'était là bien peu de chose en comparaison des soulèvements héroïques de la Grèce, de la Pologne et de la Hongrie. Mais qu'à cela ne tienne, Jules Verne veut quand même englober les Canadiens dans le grand mouvement de libération inauguré par la révolution américaine. Aussi peut-on se demander si *Famille sans Nom* n'est qu'un hommage aux Patriotes ou s'il n'est pas plutôt un appel à poursuivre le mouvement de libération. Jules Verne pouvait être impressionné par la résistance des Canadiens français, il pouvait admirer l'action des Patriotes, mais il s'étonnait aussi de leur refus

24 J. VERNE, *op. cit.*, p. 238.
25 *Ibid.*, p. 251.
26 *Ibid.*, p. 259.
27 *Ibid.*, p. 370.

de rallier les rangs des rebelles en 1775, de leur fidélité à l'Angleterre en 1812 et du petit nombre des Patriotes en 1837. Il ne répond pas, bien sûr, à ces points d'interrogation ; il pourrait blesser l'amour-propre des Canadiens français, mais rien n'empêche d'enflammer leur patriotisme en leur proposant une image de ce qu'aurait pu être leur histoire s'ils avaient aimé la liberté.

Ce roman constituait un véritable coup de barre dans l'appréciation de la Rébellion de 1837. Les Patriotes devenaient des héros de la liberté au même titre que les Polonais et les Grecs. En montrant ainsi la voie aux romanciers canadiens, Jules Verne, semble-t-il, devait faire éclore toute une floraison d'ouvrages nationalistes. La moisson fut toutefois moins abondante qu'on aurait pu le prévoir. Quelques romanciers manifestèrent plus ouvertement leur sympathie pour les rebelles, mais bon nombre gardèrent une réserve inquiétante.

En 1891, Napoléon Legendre publie *Annibal,* un petit roman « agriculturiste » assez favorable aux Patriotes. Le héros, une sorte de Jean Rivard, va s'établir sur une terre après ses études classiques pour indiquer à la jeunesse du pays où se trouve l'avenir. Comme la plupart des jeunes de sa génération, Annibal s'enthousiasme pour la cause des Patriotes. Son oncle, un ancien capitaine de milice en 1812, l'approuve avec fierté ; il n'y a pas, pour lui, de contradiction entre l'attitude des Canadiens en 1812 et celle des Patriotes de 1837. Annibal part donc faire le coup de feu avec les insurgés de Saint-Denis et, après quelques années d'exil aux États-Unis, il revient s'établir sur une ferme.

Bien qu'Annibal n'appartienne pas d'abord à la Rébellion de 1837, il reste quand même le premier héros de roman canadien à s'engager sans réserve dans les rangs des Patriotes. En proposant ce modèle à la jeunesse canadienne-française, Napoléon Legendre acceptait, pour la première fois dans le roman, les rebelles de 1837 au nombre des héros nationaux.

L'énorme roman d'Auguste Fortier, *les Mystères de Montréal,* accentue le mouvement amorcé par Napoléon Legendre. Un patriote tient le rôle de bon héros, et un affidé des bureaucrates, celui du mauvais. L'intrigue est en quelque sorte une reprise de *Vengeance fatale* de L.-C.-W. Dorion, mais avec une dimension politique.

Évincé par Paul Turcotte, Charles Gagnon se promet de reconquérir Jeanne Duval à n'importe quel prix. Les Troubles de

1837 lui fournissent l'occasion rêvée de perdre son rival. Il livre aux bureaucrates les plans des insurgés. Après une première victoire à Saint-Denis, les Patriotes sont défaits partout : « Trahison à Saint-Denis, trahison à Napierville, trahison à Caughnawaga. On écrasait les Patriotes à coups de trahison [28]. » Capturé et emprisonné, Paul Turcotte parvient à s'évader et disparaît sans laisser de traces. Charles a partiellement atteint son but. Il lui reste seulement à intercepter les lettres du disparu et à répandre la nouvelle de sa mort pour rentrer en grâce auprès de Jeanne. Ces nouvelles manigances réussissent autant que les premières jusqu'à ce que Paul les apprenne. L'évadé revient à Saint-Denis juste la veille du mariage de Charles et de Jeanne. Il révèle toute la vérité. Le père Gagnon maudit son fils et le chasse. Commence alors un véritable roman de flibustiers sans intérêt pour notre propos.

Cette intrigue tend à expliquer la défaite des Patriotes par la division qui régnait entre les Canadiens. Incapables de surmonter leurs querelles intestines, les nôtres ont préféré leur petite victoire personnelle à celle de la patrie. Beaucoup se sont alliés aux bureaucrates contre leurs frères. En appelant la réprobation générale sur Charles Gagnon, Auguste Fortier veut stigmatiser la lâcheté de ces traîtres. Son roman lance un appel à l'unité nationale qui fait écho à celui du premier ministre Honoré Mercier [29].

En 1896, Georges-Isidore Barthe vient à la rescousse avec *Drames de la vie réelle.* Mais il s'agit vraiment de la mouche du coche. Ce vieux journaliste de Sorel occupe ses loisirs de malade à recueillir des articles de journaux régionaux sur les Troubles de 1837. Il présente sa collection comme un roman. Mais il faudrait plus que de la bonne volonté pour considérer comme tel ce petit recueil.

En 1898, *les Ribaud* lancent une sorte d'appel de la race, mais étouffé au nom de la bonne entente. Ernest Choquette imagine une aventure amoureuse entre une jeune Canadienne et un officier anglais à l'époque des Troubles. Dès leur première rencontre, Madeleine Ribaud et Percival Smith s'éprennent l'un de l'autre. Le docteur Ribaud, prévenu contre les mariages avec les Anglais, redoute les assiduités de l'officier. Mais son opposition n'empêche pas les

---

28 A. FORTIER, *les Mystères de Montréal,* p. 33.

29 Discours prononcé à Montréal, au Champ de Mars, le 22 novembre 1885.

amours d'aller leur train. La menace d'insurrection vient cependant troubler le bonheur des amoureux.

Madeleine, jusqu'alors indifférente à tout genre de patriotisme, commence à s'interroger sur la légitimité de son amour. À mesure qu'elle s'éveille au sentiment national, elle sent le remords la gagner. Un jour, elle apprend la vérité sur la mort de son frère Gabriel ; le jeune homme a été tué en duel par un officier britannique pour avoir défendu les Canadiens français. Smith, son amoureux, servait de témoin. Son amour lui apparaît alors comme une défection ; l'honneur lui commande d'y renoncer. C'est l'appel de la race qui se fait entendre. Mais Choquette n'éveille ce sentiment que pour le condamner.

Trois personnes vont influencer la réponse de Madeleine à l'appel de la race : le docteur Ribaud, le patriote ; le curé Michaudin, le conciliateur ; le lieutenant Smith, la partie adverse. Dans un contexte nationaliste, nous nous attendrions à l'exaltation du patriote aux dépens des deux autres. Au contraire, Choquette donne la victoire à l'accommodement sur l'intransigeance.

Le docteur Ribaud est un ardent patriote. Rien de plus juste que sa réaction face à l'oppression des siens : « Détruits nos journaux, bafouée la justice, vendus ou achetés les juges, en prison les nôtres, dépouillés les prêtres... [30] ». De plus, des raisons personnelles l'incitent à venger l'honneur de sa famille ; son père est mort à Waterloo et son fils Gabriel a été tué en duel par un officier anglais. Son désir de venger les siens est donc compréhensible. Pourtant le romancier ne l'approuve pas.

Choquette ne croit plus en l'honneur dans son acception médiévale et chevaleresque, car ce sentiment développe l'intransigeance et mène droit à la tragédie. Or le vieux docteur Ribaud place l'honneur au-dessus de tout : « Des hommes ça se remplace, dit-il, la liberté, l'honneur, non pas [31]. » Cette attitude incompatible avec la charité et le pardon conduit infailliblement à des sentiments criminels. À mesure que croît l'amour de Madeleine pour l'Anglais, le père cherche des moyens de plus en plus radicaux d'éliminer le prétendant. Il va même jusqu'à avouer son désir d'empoisonner Smith. Heureusement les troubles surviennent à temps pour lui épargner l'odieux d'un assassinat. Tout en accomplissant ses de-

30 E. CHOQUETTE, *les Ribaud*, p. 91.
31 *Ibid.*, p. 90.

voirs de patriote, il pourra abattre l'Anglais sans crime. Il s'embusque au passage des troupes britanniques et tire jusqu'à ce qu'il voie tomber l'officier.

Le deuxième personnage, l'abbé Michaudin, se comporte de façon bien différente. Au-dessus de l'honneur, il place la charité, non qu'il manque de patriotisme, mais les vertus évangéliques viennent tempérer chez lui l'ardeur du sentiment national. Il justifie ainsi ses convictions :

> Autant que toi, Ribaud, je suis patriote, autant que toi j'aime ma nationalité, autant que toi je demande le triomphe des miens, mais en parlant comme tu parles, je croirais faire mentir mes sentiments de catholique que je place en dehors et au-dessus de tout autre sentiment [32].

Quand surviennent les troubles, Michaudin peut avoir une attitude beaucoup plus nuancée que Ribaud :

> En cette qualité (de prêtre), je prêche l'évangile de paix. Jésus l'a dit plus haut et plus fort que personne ne saurait le faire, *Pax vobiscum*. Les siècles ont répété sa parole, les peuples l'ont mise dans leur code, l'humanité tout entière l'a approuvée, j'y crois. Mais prêcher la paix ce n'est pas prêcher la lâcheté.
>
> Comme curé, je prie pour la paix, comme citoyen, je prie encore pour la paix, mais j'ajoute : « Bon Dieu de Chambly, prenez mes paroissiens sous votre haute protection, faites qu'ils aient de bons fusils, qu'ils tiennent leur poudre bien sèche, leurs bourres toutes prêtes, ils se tireront bien d'affaire ensuite » [33].

Aussi est-il le conseiller tout indiqué de Madeleine.

Le lieutenant Percival Smith mérite, lui aussi, l'approbation de l'auteur. Moins prévenu que le docteur Ribaud sur le chapitre de l'honneur, il cède assez facilement aux instances de Madeleine ; il ne se bat pas contre les Canadiens. Lors de la marche sur Saint-Denis, il change de place avec son ami le porte-drapeau. L'auteur agence tout — il ne recule même pas devant les invraisemblances — pour servir une leçon au patriote Ribaud.

Madeleine Ribaud se trouve donc dans l'alternative de renoncer à son amour ou de persuader Percival de déposer les armes. En consultant uniquement sa conscience, elle sait bien qu'elle devrait

---

32 E. CHOQUETTE, *op. cit.*, p. 315.

33 *Ibid.*, p. 87.

sacrifier son amour : peut-elle obliger un officier anglais à trahir la cause de sa patrie par fidélité à une femme ? Mais le courage de prendre ce parti lui manque. C'est alors qu'intervient le conciliateur Michaudin ; il conseille d'obéir à l'amour. La patrie ne lui paraît pas digne d'exiger autant d'une simple jeune fille. Le curé se charge d'aplanir les difficultés entre le père et le futur gendre.

Après le combat, une comparaison entre la conduite du patriote et celle de l'Anglais, permet au curé de sermonner Ribaud de la sorte :

> Tu aimes ça les beaux sentiments, lui dit Michaudin, eh bien ! écoute : pendant que tu préparais les plans pour tuer Percival, celui-ci en préparait d'autres pour te sauver ; pendant que tu armais ta main, lui désarmait la sienne. Sans te soucier du bonheur de Madeleine, tu allais t'embusquer pour mieux atteindre Percival ; lui, pendant ce temps-là, par pitié et par amour pour ta fille, promettait, entraîné par sa générosité d'âme, de ne pas répandre le sang des patriotes, les tiens [34].

Michaudin n'a pas de mal à confondre son ami. Ribaud se targuait d'honneur et de bravoure ; il s'est laissé conduire par une basse passion jusqu'à l'homicide. Son crime éclabousse sa race : « Réfléchis, lui dit Michaudin, qu'il y avait, d'un côté, un Anglais, Smith, de l'autre un Français, Ribaud, compare leurs sentiments et leur conduite et décide qui a eu le dessus, quelle race a été rapetissée dans cette éventualité [35]. »

Madeleine et Percival ont su résister à l'appel de la race. Loin de se laisser emporter par le nationalisme, ils ont obéi aux impératifs humains. C'est pourquoi ils ont gardé leur noblesse et leur bonheur.

L'appel de la race existe donc, selon Ernest Choquette, mais il est condamnable. Sur trois personnages, deux résistent à l'appel, l'un répond. Madeleine et Percival sortent de cette épreuve grandis et plus forts, Ribaud, brisé et avili. Voilà où mène l'intransigeance de l'honneur.

Les intentions du romancier crèvent les yeux : il veut servir une leçon aux nationalistes en tirant une morale des Troubles de 1837. Dans un État composé d'éléments hétérogènes comme le

34 E. CHOQUETTE, *op. cit.*, p. 319.
35 *Ibid.*, p. 320.

Canada, les questions ne doivent jamais se poser au niveau racial, mais toujours au niveau humain. Après les malheurs de 37-38, que les deux races se réconcilient comme le font Ribaud et Smith : « Oh ! cette franche poignée de main échangée entre eux, note Madeleine, quelle joyeuse et consolante impression j'en ai reçue. Quelle ratification complète de notre amour j'y ai vue. Car j'ai compris que cette main tendue signifiait maintenant : l'oubli, le pardon, l'affection vraie, la sincère sympathie [36]. »

Florence de Rodolphe Girard clôt la décennie en prenant la défense des Patriotes. La fille d'un farouche défenseur des bureaucrates devient amoureuse d'un chef patriote. Le notaire Drusac ne tarde pas à connaître la chose et s'y oppose violemment. Mais la jeune fille n'en continue pas moins à suivre son patriote dans les assemblées. Le notaire cherche à faire séquestrer l'amant, mais sans succès. Il maudit alors sa fille et la chasse. Les combats s'engagent et Florence est blessée en secourant son ami. Le notaire retrouve alors ses sentiments paternels et, non seulement pardonne à sa fille, mais reconnaît la justice de la cause des Patriotes.

Cette intrigue suit d'assez près le canevas des *Ribaud,* mais en déplaçant les accents ; l'amour et le patriotisme s'unissent contre l'autorité paternelle. Encore ici, le père doit reconnaître sa culpabilité, mais cette fois pour exalter la cause des Patriotes.

Le thème des Patriotes a certes atteint son plus haut période avec la fin du XIX^e^ siècle. Il s'étiole durant le premier quart de siècle, puis disparaît complètement. En 1910, Adèle Bibaud fait un effort méritoire pour le ranimer. Mais son talent n'est pas à la hauteur de ses intentions. Dans *les Fiancés de Saint-Eustache,* elle insère des extraits importants des discours patriotiques de Papineau et de Chénier, mais sans parvenir à intégrer ses héros aux événements historiques. Ses amoureux évoluent dans un monde anonyme à peu près étranger à l'histoire.

Treize années plus tard le thème connaît un certain lustre grâce aux *Habits rouges* de Robert de Roquebrune. Ce roman, un des meilleurs du genre, évite toutefois de prendre parti ; une préface en avertit le lecteur. Pourtant l'intrigue repose, elle aussi, sur l'appel de la race.

---

36 E. CHOQUETTE, *op. cit.*, p. 349.

Une double intrigue se partage l'action de ce roman, d'un côté, l'appel de la race, de l'autre, l'appel de l'amour. Le romancier a voulu réunir deux thèses opposées dans un même roman pour décourager toute tentative d'assimiler son œuvre aux thèses nationalistes de l'époque.

Dans un premier tableau, Roquebrune nous présente deux jeunes nobles canadiens-français amoureux de Liliane Colborne, la fille du général. Une sorte de rivalité oppose les deux prétendants, Jérome de Thavenet et le lieutenant d'Armontgorry. C'est à qui ferait oublier le plus rapidement son origine canadienne-française. Armontgorry sur ce point jouit d'un avantage réel : lieutenant dans l'armée anglaise, il a profité de son séjour à l'école militaire anglaise pour camoufler son ascendance. Il est très fier de parler français avec un accent londonien. Il ambitionne de faire carrière dans l'armée anglaise. Un brillant mariage dans la société britannique serait le meilleur moyen de s'introduire dans le camp vainqueur. Il fait donc la cour à Liliane Colborne et il ne manque pas l'occasion de professer son loyalisme devant le général.

Jérome de Thavenet, lui, ne jouit pas d'avantages aussi marqués, c'est-à-dire qu'il est moins avancé sur le chemin de l'anglicisation. Moins ambitieux que son ami, il est cependant plus amoureux. Il serait prêt à tout sacrifier pour obtenir la main de Liliane, même sa race. Prendre du service dans l'armée britannique lui paraît un bon moyen d'obtenir les faveurs de mademoiselle Colborne. Il fréquente assidûment chez le général et affiche un conformisme du meilleur aloi pour l'époque.

L'envenimement de la situation politique jette les deux jeunes gens dans le désarroi. Il va leur falloir prendre ouvertement parti, soit renier leur race, soit briser leur carrière. Armontgorry en particulier s'alarme de l'insolite de sa position advenant une révolution : un Canadien français luttant contre ses compatriotes sous le drapeau anglais. Pour l'instant, il évite d'y penser. Mais les événements se précipitent.

Un jour de bagarre entre les membres du Doric Club et les Patriotes, les deux jeunes gens sont pris dans la mêlée. Sans réfléchir, obéissant seulement à une impulsion intérieure, Armontgorry et Thavenet se rangent du côté de leurs compatriotes. C'est un véritable appel de la race. Comme Jérome l'expliquera plus tard à sa sœur : « Ni lui [Armontgorry], ni moi n'avons réfléchi. Nous

avons été emportés par un instinct : défendre les nôtres [37]. » Malgré toutes leurs compromissions, les deux jeunes nobles n'ont pas réussi à éteindre en eux la voix du sang : « On devient rebelle quand les siens sont en cause [38] », dit encore Jérome. Eux aussi, à leur façon, ils ont ressenti l'appel général qui s'adressait alors à tous les Canadiens français.

Si l'appel de la race se présente comme une force irrésistible, l'appel de l'amour n'a pas moins d'emprise. Henriette de Thavenet, au contraire de son frère Jérome, est une patriote convaincue. Elle milite dans les rangs des révolutionnaires et s'expose pour la liberté de sa patrie. Avec Brown, l'agent double, elle parcourt les campagnes et transmet les mots d'ordre. La veille même de la bataille de Saint-Denis, elle force les cordons de sentinelles pour informer les Patriotes des positions ennemies. Mais à ce moment, l'amour l'attend. Tout le charme qu'elle déploie auprès des officiers britanniques pour obtenir un laisser-passer lui vaut une déclaration d'amour du lieutenant Fenwick. Elle s'est jouée de l'officier anglais, mais non sans que la sagette de Cupidon l'atteigne. Elle aime Fenwick, elle s'en rendra clairement compte lorsqu'un patriote épaulera pour descendre le lieutenant à la tête de son peloton — elle aura un mouvement instinctif pour le préserver. De retour au manoir paternel, elle prendra le deuil en mémoire de l'Anglais.

Ainsi nous pourrions croire que Robert de Roquebrune s'est amusé à brouiller les pistes ; d'une part il imagine l'appel irrésistible de la race, et d'autre part, l'appel de l'amour. Les amoureux répondent à l'appel de la race, les Patriotes à l'appel de l'amour. Dans le cas présent, la réponse importe peu en comparaison de l'appel. Le problème pour le romancier se pose sur le plan racial. Roquebrune croit lui aussi à la théorie du « coin de fer » telle que formulée par l'abbé Groulx. Peu importe les couches hétéroclites qui viennent s'ajouter, la race finit toujours par reparaître.

Trois romans de Jean Féron bouclent le cycle des Patriotes : *l'Aveugle de Saint-Eustache* (1924), *le Patriote* (1926) et *l'Espion des Habits rouges* (1928). Sans vouloir attacher à ces œuvres une importance qu'elles n'ont pas, nous ne pouvons pas les passer sous silence ; elles se rangent parmi les plus nationalistes des romans

37 R. DE ROQUEBRUNE, *Les Habits rouges*, p. 141.
38 *Loc. cit.*

historiques. Alors que les autres romanciers hésitent à prendre carrément parti pour les Patriotes ou leur sont nettement hostiles, Jean Féron voit en eux de vrais héros nationaux.

Dans *l'Aveugle de Saint-Eustache,* les passions politiques divisent la population ; d'un côté les Patriotes et, de l'autre, les bureaucrates. Plus particulièrement les trois fils du père Marin s'opposent à Olive et Félix Bourgeois, les enfants du riche marchand général. Les deux partis se tendent toutes sortes de pièges allant du rapt jusqu'à la tentative de meurtre. Tous ces pièges sont très propices aux aventures comme les aime Féron. Au cours des péripéties les personnages font parfois de vibrants appels au patriotisme. Le souci d'endoctriner est partout présent.

Le Patriote raconte l'action du jeune Hindelang qui se met à la tête des Patriotes exilés pour réorganiser les forces de la résistance. La défaite d'Odeltown annihile malheureusement les espoirs qu'avait fait naître ce jeune Suisse. Capturé, Hindelang périt sur l'échafaud. Féron suit d'assez près l'histoire en ayant toujours le souci de mettre en vedette le jeune Hindelang. Il tente évidemment de créer un héros national.

L'Espion des Habits rouges revient sur le thème de l'appel de la race. Jusqu'à la veille des Troubles, Denise Rémillard ne voyait aucune incompatibilité entre son amour pour un partisan des bureaucrates et la fidélité à sa race. Mais les événements lui ont fait prendre conscience de ses devoirs. André Latour, son amoureux, est envoyé à Saint-Denis pour reconnaître les effectifs des Patriotes. Juste avant la bataille, il tombe aux mains des rebelles qui l'emprisonnent dans une chambre à l'auberge de Dame Rémillard — la mère de Denise. La jeune fille guette l'occasion de faire évader son fiancé. Mais juste au moment d'exécuter son dessein, l'appel de la race se fait entendre par la voix de Félicie : « N'as-tu pas été capable d'entrevoir les fils d'une immense conspiration contre notre nationalité [...] Ne sommes-nous pas injuriés, outragés dans ce que nous avons de plus cher ?... Tu as certainement entendu nos insulteurs sur des estrades publiques ? Tu n'es pas sans savoir que des pasteurs anglais prêchent sournoisement la haine contre nous [39]. » Ces paroles font leur chemin... Durant la bataille, la jeune fille aurait toutes les occasions de délivrer le prisonnier sans courir de

39 J. FÉRON, *l'Espion des Habits rouges,* p. 33.

risque ; tous les hommes du village sont au combat. Mais cette liberté complète lui révèle sa responsabilité. Dans la chambre de l'espion s'engage un véritable combat cornélien entre l'amour et le patriotisme. André supplie sa fiancée de le délivrer pour qu'il prévienne le colonel Gore du piège tendu par les Patriotes ; l'issue de l'engagement dépend de ce renseignement. Denise tient entre ses mains la victoire de l'un ou de l'autre parti. Mais elle résiste aux pressions de l'amour et, grâce à elle, les Patriotes remportent la victoire de Saint-Denis.

L'interprétation des événements de 1837 par les romanciers peut s'apprécier de deux façons, d'après la chronologie et d'après les sympathies des auteurs. À mesure que le temps s'écoule, on note une libération progressive des esprits. Seul un Français comme Régis de Trobriand pouvait se permettre en 1841 de retourner le fer dans une plaie encore vive. Les Canadiens français n'avaient pas la liberté d'en faire autant ; l'intervention de la police et la saisie de l'ouvrage de Trobriand le prouvent bien. Mais après l'amnistie et la rentrée de Papineau au pays, les libéraux auraient pu ranimer l'idéologie révolutionnaire, sinon par l'action, du moins par l'écrit. Mais il n'en fut rien en ce qui concerne les romanciers. Un silence de près de vingt ans entoure les événements de 1837. Le petit roman d'Éraste d'Orsonnens semble donner la clef de l'énigme en 1859. Puisque les vaincus ont toujours tort, les Patriotes furent l'objet d'une réprobation officielle que personne n'osa transgresser si ce n'est pour la confirmer.

Le mouvement patriotique de 1860 va-t-il réhabiliter les Patriotes ? Alors que toute une équipe de poètes et de romanciers s'affairent à recueillir les gloires de notre passé, il semble normal que les Patriotes trouvent leur place dans la galerie des héros nationaux. Georges de Boucherville tente tout au plus de les excuser sans les approuver. On sent bien chez lui une sympathie tacite, rien de plus. Il se contente d'alléger les charges qui pèsent sur eux. L'opinion de l'époque ne lui permet pas davantage. Honoré Beaugrand n'approuve ni ne condamne les Patriotes ; il se borne à flétrir la conduite des délateurs. Au fond, il lance un appel à la solidarité nationale ; les Patriotes étaient des Canadiens français, et peu importe leur idéologie, il fallait les protéger contre les étrangers. Pour L.-C.-W. Dorion, la Rébellion fut un temps propice aux vengeances personnelles.

Après la publication des *Patriotes* de L.-O. David et de *Famille sans nom* de Jules Verne, les Patriotes deviennent des héros de roman, mais il se trouve encore des auteurs comme Choquette pour les condamner, d'autres comme Auguste Fortier, pour déplorer la division au sein de la race. Au XX^e^ siècle, on se prononce plus ouvertement en faveur des rebelles, mais il y a encore des réticences.

En résumé, la faveur des Patriotes auprès des romanciers suit la courbe suivante. Si l'on excepte la nouvelle de Régis de Trobriand, un silence de vingt ans suit la Rébellion. Puis commence un effort timide de réhabilitation. À partir de 1890, une certaine popularité entoure les Patriotes mais encore mêlée de réserves.

Si nous classons les romanciers d'après leurs sympathies, nous avons le tableau suivant. À l'extrême droite, Éraste d'Orsonnens et Ernest Choquette voient dans les Patriotes, le premier, des démagogues exerçant des sévices sur la population loyale à l'Angleterre, le second, des fanatiques aveuglés par leur idéologie. Ces romanciers espèrent ainsi discréditer les rebelles dans le dessein, pour l'un, de disculper les Canadiens français du crime de rébellion, pour l'autre, de favoriser la bonne entente entre les deux races. Au centre se situent les auteurs qui veulent excuser les Patriotes mais sans les approuver. Georges de Boucherville est le plus représentatif du groupe. Il excuse les Fils de la Liberté en rejetant tout le blâme sur les bureaucrates. Son souci majeur semble être de garder intacte aux Canadiens français leur réputation de loyauté envers l'Angleterre. Honoré Beaugrand s'en prend surtout aux partisans des bureaucrates ; il n'admet pas que des Canadiens français mettent au-dessus de la race des considérations de parti. Auguste Fortier déplore également la division au sein de ses compatriotes. D'après lui, les Patriotes ont été victimes de mesquineries politiques. Rodolphe Girard stigmatise lui aussi les divisions des Canadiens français mais en approuvant les Patriotes. Tous ces auteurs mettent l'accent sur les bureaucrates soit pour les inculper, soit pour déplorer les divisions des Canadiens français.

Enfin, en laissant tomber les romanciers indécis comme Roquebrune, ou trop ternes comme Adèle Bibaud, nous n'aurions comme partisans que les deux romanciers français et Jean Féron. Ce dernier, disons-le tout de suite, n'a aucun mérite à prendre une position extrême ; non seulement il vient en dernier, mais au moment où il écrit, le nationalisme canadien-français a déjà pris une courbe

plus affirmative sous l'impulsion de *l'Action française*. En définitive, seuls les auteurs étrangers ont osé louer l'idéologie révolutionnaire, accuser l'Angleterre de tyrannie et blâmer le colonialisme.

Tant l'évolution chronologique du thème des Patriotes que les sympathies des romanciers, nous indiquent de sérieuses réserves sur la Rébellion de 1837. L'étude chronologique révèle une contrainte de l'opinion qui va s'amenuisant avec le temps. Cette contrainte vint-elle réellement de l'élément anglais ou plutôt des Canadiens français eux-mêmes ? Nous sommes porté à croire que les nôtres ne voulaient surtout pas déplaire à leurs partenaires britanniques. Le zèle que mettent les romanciers à excuser les Patriotes nous les montre d'abord soucieux de garder l'estime des Anglais. Certains écrivent moins pour les honorer que pour effacer leur faute. Enfin, on prêche l'union nationale en fustigeant la division au sein de la race ; on espère ainsi éviter les scissions malheureuses au sein de la collectivité. L'échec de 1837 doit servir d'exemple aux générations montantes pour leur apprendre à surmonter l'esprit de parti.

Aucun romancier canadien-français — exception faite de Jean Féron — n'écrit pour glorifier directement les Patriotes. Ceci ressort clairement de la comparaison avec les deux romanciers français. Régis de Trobriand et Jules Verne exaltent le mouvement révolutionnaire et entraînent les Canadiens français à secouer le joug du colonialisme ; à leurs yeux, les Patriotes sont des modèles à imiter. Rien de tel chez nos écrivains. On peut juger ici de la distance qui sépare le nationalisme canadien-français du nationalisme européen.

CONCLUSION

L'analyse des grands thèmes nationalistes révèle de grandes lignes de faîte mais, sur plus d'un point, les avis sont partagés, les sentiments flottants.

Pris globalement, les thèmes présentent un panorama assez complet de l'histoire du Canada. Un premier groupe de romans s'attachent aux relations des Blancs avec les Indiens. D'abord simple légende à l'imitation de Fenimore Cooper, *l'Iroquoise* s'oriente vers la littérature nationale en exploitant le mythe du « Bon Sauvage » et l'exotisme romantique. Rapidement elle prend une dimension nationaliste en s'associant à l'histoire. Avec Arthur Bouchard, elle devient une exaltation du coureur de bois.

Sous l'influence des idées nationalistes, la figure du missionnaire se détache de la légende de *l'Iroquoise* pour occuper à elle seule toute l'avant-scène. Après Gasgrain et Taché, Laure Conan donne à l'apôtre de l'Évangile la place prépondérante dans son récit. Jean Féron et Damase Potvin l'imitent, mais sans exploiter à fond les écrits nombreux des auteurs spirituels.

Des premières relations des Blancs avec les Indiens se dégage un troisième thème, les pionniers. Inauguré par l'abbé Casgrain, ce thème prend sa signification réelle avec Joseph Marmette. *Le Chevalier de Mornac* décrit, sous des apparences romanesques, un cas de régénération morale par le climat d'héroïsme de la colonie. *L'Oublié* de Laure Conan précise ce processus de régénération pour frayer la route aux *Opiniâtres* de Léo-Paul Desrosiers. Ce dernier roman porte la doctrine de la régénération de la race à ses conséquences ultimes. Par son climat particulièrement rude, par ses naturels excessivement hostiles, le Canada a formé toute une race à l'héroïsme le plus pur. Cette doctrine a toutefois son contradicteur.

Pierre Benoit, dans *Martine Juillet* et dans *le Marchand de la Place royale,* prétend que le petit peuple, loin de se hausser à la grandeur morale des chefs, s'est moralement et physiquement amoindri au cours de la guerre d'usure contre les Iroquois.

Une autre catégorie de pionniers mérite les éloges des romanciers. Ce sont les coureurs de bois et les explorateurs. Régis Roy, Constantin-Weyer, Alain Grandbois et Donatien Frémont vantent l'esprit d'initiative, l'endurance et la témérité des explorateurs canadiens, mais là s'arrête le panégyrique ; ils ne soutiennent aucune thèse.

Ainsi se terminent les thèmes positifs du roman historique. Issus d'une certaine façon de la légende de *l'Iroquoise,* ces thèmes du missionnaire, des pionniers et des soldats répondent exactement au canevas que l'abbé Casgrain avait tracé aux romanciers canadiens.

Les thèmes négatifs commencent avec la déportation des Acadiens. Napoléon Bourassa plaide l'innocence des déportés en magnifiant leurs qualités de fidélité, de soumission et de résignation. Il oppose en regard la duplicité, la tyrannie et la barbarie des Anglais. Charles de Guise vise au même but en décrivant les malheurs consécutifs à la Déportation. Même souci chez Antoine Léger, mais avec toute la rigueur juridique d'un plaidoyer ; le romancier veut vider la question. Encore ici, le souci d'innocenter ses compatriotes l'amène à les présenter comme des êtres veules, voués à une éternelle résignation. Albert Laurent s'oppose à cette interprétation. Les Acadiens, selon lui, ont résisté aux Anglais. Ils ont témoigné leur courage et leur détermination par leur acharnement à revenir dans leur patrie malgré toutes les difficultés imaginables.

La défaite de 1759 occupe, il va sans dire, la place maîtresse dans l'histoire romancée du Canada. Pour réhabiliter les vaincus, des romanciers comme Marmette, Rousseau, Adèle Bibaud, William Kirby s'emploient à convaincre Bigot de trahison et, à travers lui, la Cour de Versailles. D'autres exploitent le déchirement des Canadiens au lendemain du traité de Paris en exposant la difficulté de choisir entre la France et le Canada. Dans tous ces romans traitant de près ou de loin de la situation des vaincus, se retrouve enfin un canevas unique, soit dans l'intrigue principale, soit dans l'intrigue secondaire, qui met aux prises un jeune officier anglais, riche, généreux et follement amoureux, et une jeune Canadienne,

pauvre, sans avenir, mais trop fière pour accepter les hommages d'un vainqueur. C'est vraiment la revanche morale.

Enfin, chacun des grands événements militaires du régime anglais sert de sujet à un thème particulier, guerre de 1775, guerre de 1812 et révolte de 1837. Dans ces thèmes c'est surtout l'allégeance des Canadiens français à la Couronne anglaise qui est mise en cause. Pour les uns, les nouveaux sujets se sont montrés plus loyaux que les colons anglais eux-mêmes ; ils ont repoussé l'ennemi par deux fois et ils ont conservé la colonie à l'Angleterre, alors qu'ils auraient pu rallier le parti américain. Même explication pour les Troubles de 1837. Selon Boucherville, Éraste d'Orsonnens et Ernest Choquette, les Canadiens ont tout fait pour rester dans la légalité. Si une petite minorité a pris les armes, elle y a été poussée par le fanatisme soit des bureaucrates soit d'éléments anarchiques. D'autres, au contraire, laissent aller leur sympathie aux rebelles. Leurs héros de roman s'inspirent de l'idéologie révolutionnaire et aspirent à libérer la patrie. Mais l'auteur, toutefois, ne les approuve pas ouvertement. Il arrange son intrigue pour brouiller les pistes et donner le change au lecteur. Seuls les romanciers français osent prendre parti sans réticences pour la cause de la liberté.

Bref, les thèmes négatifs tentent de disculper les vaincus de 1759 en chargeant Bigot et la France, en faisant valoir le mérite de ceux qui restent au Canada et en vantant leur supériorité morale.

Ils tentent également d'attirer la reconnaissance des Anglais en rappelant les preuves de loyauté qu'ils ont données en 1775 et en 1812. Ils veulent enfin excuser les rebelles de 1837. Plusieurs romanciers ont toutefois des sympathies à peine voilées pour les champions de la liberté.

Cette interprétation de l'histoire du Canada devrait nous permettre de dégager les grandes lignes du sentiment national canadien-français. Examinons d'abord les thèmes positifs. La légende de *l'Iroquoise* comporte assez peu d'incidences nationalistes. Sauf dans ses relations très lâches avec l'histoire, comme dans *Nélida,* elle se contente de monnayer l'exotisme romantique. Si elle ne s'inscrit pas directement dans le contexte nationaliste, par ailleurs, elle témoigne de l'emprise romantique sur notre littérature. Elle révèle à sa façon le moule dans lequel nos romanciers aspiraient à couler leur pensée. Or cette indication nous est très précieuse pour situer le nationalisme canadien-français.

Sous l'influence du romantisme, nos romanciers ont d'abord vu l'importance pour un peuple comme le nôtre d'une littérature nationale. Au début, il ne s'agissait pas tellement d'éveiller le sentiment national mais de recueillir tous les éléments d'une définition de la communauté nationale. À l'instar des peuples européens qui rompaient en visière avec l'universalisme gréco-latin pour remonter à leurs propres origines ethniques, nos écrivains fouillaient le passé pour y trouver cette originalité qui devait leur permettre de s'imposer sur la scène internationale. Ils crurent bien faire en rivalisant avec Fenimore Cooper pour rapatrier un patrimoine qui leur revenait tout autant qu'aux Américains. Cette tentative, pour infructueuse qu'elle soit, n'en constitue pas moins une preuve suffisante du rattachement du nationalisme canadien-français au nationalisme folklorique d'inspiration germanique. Une littérature nationale devait attirer au Canada français l'estime et la sympathie des autres nations.

Si cette idée de littérature nationale fut suffisamment riche pour inspirer la fondation des *Soirées canadiennes,* elle était cependant trop gratuite pour les besoins immédiats du peuple ; avant de commander l'estime des autres peuples, les Canadiens devaient d'abord éveiller la fierté de leurs propres compatriotes.

Quelle image de lui-même allait-on servir au peuple ? L'abbé Casgrain l'avait défini en 1866, « missionnaire, laboureur et soldat ». Jusqu'à un certain point les romanciers ont obéi à cette consigne. J.-C. Taché a présenté le missionnaire comme le bienfaiteur qui répand la lumière dans les ténèbres de la barbarie. Avec Laure Conan, on sent que la doctrine s'est structurée, que le messianisme compensateur est en train de s'élaborer. La romancière met à profit les conseils de l'abbé Casgrain à propos d'*Angéline de Montbrun* : « On regrette de ne pas rencontrer assez de pages vraiment canadiennes, telles que celle du pèlerinage d'Angéline au tombeau de Garneau [1]. » Elle présente l'œuvre de la Nouvelle-France comme essentiellement évangélique et elle illustre sa thèse par un des plus beaux exemples, celui de Charles Garnier. Damase Potvin soutient la même idée mais avec une technique différente. Au lieu d'une figure de proue, il choisit un missionnaire ordinaire

1 H.-R. CASGRAIN, « Étude sur *Angéline de Montbrun* » (1883), dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 417.

comme échantillon de l'héroïsme courant au pays de Nouvelle-France.

Toutefois, admettons que si le missionnaire est présent dans le roman historique, il y tient peu de place. S'il fallait se limiter aux œuvres des romanciers, on serait bien en peine d'y découvrir les éléments essentiels du messianisme compensateur.

Le thème des pionniers est plus révélateur. À partir de Marmette en passant par Laure Conan et Léo-Paul Desrosiers, s'élabore une doctrine de la supériorité de la race canadienne-française. Les comparaisons s'établissent d'abord par rapport à la France. Depuis le temps des Croisades, les Français ont dégénéré faute de difficultés à la mesure de leur courage. Au contact du climat canadien, à la guerre d'usure contre les Indiens, ils ont rendu à la race sa vigueur première. Les comparaisons s'établissent aussi par rapport aux Américains. En effet, ces derniers n'ont connu que des difficultés ordinaires pendant une période relativement courte de colonisation. Plus nombreux et mieux approvisionnés, ils ont très tôt joui d'un confort relatif. Pierre Benoit s'inscrit en faux contre cette prétention, mais il ne fait qu'en confirmer l'existence en tentant de la combattre.

Le thème des soldats poursuit le même objectif, mais en laissant toutefois percer un désir spécial de valoriser les Canadiens aux yeux des Anglo-Saxons. *Charles et Éva* prouve que les nôtres réussissent là où tous les autres auraient échoué ; leur courage défie même l'imagination des Américains. Aussi les ennemis sont-ils punis pour les avoir sous-estimés. Phipps l'apprend à ses dépens devant Québec. Toutes les campagnes des frères Lemoyne prouvent la même chose : les Canadiens ont une valeur dix fois supérieure à celle des Anglais. Cette valeur n'est pas l'effet du hasard mais une qualité innée. Les exploits de nos héros ont montré que nous étions d'une race supérieure.

Le bilan des thèmes positifs peut se dresser ainsi : la légende de *l'Iroquoise* inscrit le nationalisme dans le sillage du romantisme ; les missionnaires étayent la mission spirituelle des Canadiens français en Amérique ; les pionniers établissent la supériorité des Canadiens par rapport aux Français et aux Américains ; les exploits de nos armes prouvent la supériorité de la race canadienne.

Les thèmes négatifs sont plus directement nationalistes parce qu'ils ont une allure nettement défensive. Dans le thème de la dé-

portation des Acadiens, on sent un désir évident de créer un sentiment de culpabilité chez les Anglais. On insiste d'une part sur l'innocence et la soumission des Acadiens pour mieux faire ressortir la duplicité et la barbarie des conquérants. On veut amener les vainqueurs à des réparations, sinon matérielles, du moins morales. L'insistance que mettent les romanciers à accabler Bigot et la France révèle au contraire un effort pour se réhabiliter. Au fond, on n'accepte pas la Conquête et ses conséquences. Au jeu de la guerre, si la partie avait été loyale, les Canadiens n'auraient pas succombé. Les Anglais l'ont emporté par tricherie. Aussi nombreux sont les personnages qui refusent l'ordre nouveau. À l'instar du capitaine Aramèle et du vieux Batoche, ils gagnent la campagne pour attendre le jour de la revanche.

Toutefois les faits sont inéluctables ; il faut choisir entre la France et le Canada. Alors, les Canadiens, toujours révoltés contre l'histoire, s'appliquent, selon les romanciers, à faire mentir la destinée. Le Canada a pour lui des promesses de survie ; la Providence l'a consacré sur son berceau. Et c'est ainsi qu'à la défaite des armes ils substituent la victoire morale.

Les vaincus allaient cependant avoir des occasions inespérées de prendre leur revanche. À deux reprises, les rebelles américains font appel à leur collaboration. Vont-ils en profiter pour effacer à tout jamais l'opprobre de la capitulation de 1760 ? Leur réponse négative oblige les romanciers à chercher une explication favorable : les Américains sont plus redoutables que les Anglais. Entre deux maux, il faut choisir le moindre. Mais, sous les protestations de loyalisme, perce un désir de liberté exprimé dans la faveur que Marmette et Lespérance accordent aux rebelles.

Le thème des Troubles de 1837 nous montre les mêmes hésitations chez les romanciers canadiens. La majorité d'entre eux s'emploient à disculper leurs compatriotes du crime de rébellion, en chargeant soit les insurgés, soit les bureaucrates. Ces hésitations à placer les Patriotes au rang des véritables héros nationaux témoignent à la fois de la timidité de l'opinion et d'un sentiment de culpabilité envers l'Angleterre.

*
* *

Un regard rapide sur la formation du sentiment national en Europe nous montre que les thèmes positifs en particulier reflètent l'idéologie courante chez les peuples conquis. Les thèmes négatifs au contraire expriment un sentiment assez paradoxal : le tiraillement entre la fidélité à l'Angleterre et le désir de liberté.

Les peuples conquis ou en état de sujétion, soit politique soit culturelle, ont développé à partir de la fin du XVIII^e siècle, une forme de nationalisme qui a suscité la rivalité entre les nations, créé des héros nationaux et insisté sur la mission providentielle des nations dans le développement de l'histoire.

Le nationalisme naît de l'opposition : « Ce qui crée les nations, affirme Henri Hauser, c'est la lutte, c'est le conflit entre les groupes humains [2]. » Il se distingue même en cela du patriotisme. Monsieur Munro Chadwick explique bien cette différence : « Although patriotism and nationalism tend to coalesce, they are apparently of different origins. Both doubtless are natural and primary feeling ; but the former seems to spring from love of home and the desire to preserve and protect it, while the latter is inspired by opposition or aversion to persons and things which are strange or unintelligible [3]. » L'explosion de nationalisme qui secoue l'Europe au début du XIX^e siècle ne s'explique pas autrement que par l'occupation napoléonienne. Le désir d'expulser l'envahisseur réveille les énergies nationales.

Cette opposition est cependant particulière en ce sens qu'elle détermine chez les opprimés un sentiment d'humiliation. Klopstock (1724-1803) compare la littérature de son temps avec celle des autres nations et il souffre de son infériorité [4]. Herder remarque : « On dirait que les Allemands trouvent naturel de s'effacer devant les autres peuples. Ils tendent à se confondre avec eux et vont même jusqu'à avoir honte de leurs compatriotes [5]. » Après la chute de Napoléon, *le Mercure rhénan* écrit : « Il importe d'en tirer vengeance parce qu'ils [les Français] ont affligé les âmes par leurs sarcasmes et leur mépris prétendant que la bête allemande était née pour la bêtise incarnée [6]. » W. J. Cash a surtout saisi cette conscience de l'humiliation chez les Américains du Sud : « This Old

2 « Le principe des nationalités, ses origines historiques », dans *la Revue politique internationale*, vol. V (janv.-juin 1916), p. 122.
3 *The Nationalities of Europe and the Growth of National Ideologies*, p. 3.
4 KLOPSTOCK cité par M. Boucher, *Le sentiment national en Allemagne*, p. 79.
5 H. KOHN, *The Idea of Nationalism*, p. 417.
6 31 oct. 1815, cité par M. Boucher, *op. cit.*, p. 79.

South, in short, was a society beset by the spectres of defeat, of shame, of guilt, a society driven by the need to bolster its morale to nerve its arm against odds, to justify itself in its own eyes and in those of the world [7]. » Aussi le nationalisme y fleurit-il abondamment.

Provenant de l'humiliation collective, le nationalisme tend à guérir l'amour-propre des peuples de toutes les sortes d'aliénation. Le remède d'après Zimmermann, serait dans la fierté nationale : « La fierté nationale fondée sur les exploits des ancêtres devient une nouvelle éthique. Les regards se tourneront alternativement vers le passé et vers l'avenir, les ancêtres et les descendants, et le citoyen ne voudra rien faire dont ceux-ci puissent un jour rougir ; il créera ainsi une communauté morale ; une obéissance fondée beaucoup plus sur l'amour que sur l'obligation [8]. » « Il faut inspirer à la nation le sentiment de son originalité, il faut lui fournir l'occasion de se connaître, afin qu'elle prenne en main ses propres intérêts : c'est alors seulement qu'elle se respectera elle-même et saura aussi exiger et obtenir que les autres la respectent [9]. »

Pour amener la nation à la connaissance d'elle-même, il faut lui présenter son passé. Aussi les études historiques sont-elles au centre même du nationalisme. Chaque historien du XIX^e^ siècle tente de montrer le rôle providentiel de sa nation dans la formation du monde occidental. Bien avant l'éclosion du romantisme, les Anglais avaient déjà, dans leurs luttes avec Rome, tourné le messianisme en leur faveur : « The Reformation, especially in its Calvinistic form, revived the nationalism of the Old Testament. Under the favorable circumstances which had developed in England, a new national consciousness of the English as the godly people penetrated the whole nation in the revolution of the seventeenth century [10]. » Puis c'est l'Allemagne qui se prétend investie d'une mission divine. Elle en voit la preuve, selon Fichte, chez Luther qui a rendu le Christ au christianisme et dans l'excellence du génie allemand pour la philosophie. « L'Allemagne réussira là où la Révolution française a échoué [11]. » Adam-Henrich Müller prétend que « l'Allemagne doit réaliser la synthèse du Midi et du Nord, de la raison et du cœur,

7 *The Mind of the South*, p. 68.
8 Cité par M. Boucher, *op. cit.*, p. 43.
9 Lettre de Scharnhorst à Clausewitz, le 27 nov. 1827 ; citée par M. Boucher, *op. cit.*, p. 122.
10 H. KOHN, *op. cit.*, p. 19.
11 FICHTE, *Discours à la nation allemande*, cité par M. Boucher, *op. cit.*, p. 130.

être le rempart contre lequel se briseront les théories subversives [12] ». Au XVIII^e siècle les Polonais se considèrent aussi sous la protection spéciale de la Providence comme le peuple choisi. Ils voient la confirmation de cette croyance dans des signes et des miracles : l'expulsion des Suédois par Jean Kasimir par exemple [13]. Le messianisme ne tarde pas par ailleurs à devenir une idée-force du romantisme. Les héros romantiques ont des missions à remplir : ce sont des agents de la Providence, de la Fatalité, de l'Enfer. L'idée de sacerdoce se répand. Le poète est un prêtre. Certains pensent même incarner l'âme des grands morts. Towianski prétend incarner l'âme du grand Napoléon et préparer ainsi la résurrection de la Pologne. Ballanche se croit initié aux desseins de la Providence et il écrit à M^me Récamier : « La vieille Europe a besoin de quelques apôtres comme moi [14]. »

Le messianisme appelle comme corollaire le culte des héros nationaux. En effet les prétentions nationales peuvent rarement s'appuyer sur des interventions directes de la Providence. Ce sont les grands héros du passé qui permettent aux nations de fonder leurs prétentions à l'élection divine. En Allemagne, on commente avec ferveur *la Germanie* de Tacite dès le XVII^e siècle. Les poètes baroques allemands réintroduisent Arménius comme un héros national. Toute une littérature nationale s'élabore autour de lui : « It is an effusive work, in which all great discoveries and all glorious deeds of mythology and of ancient history are attributed to the Germans. True, once they had been defeated by Romans ; but the enemies had been able to prevail only by withcraft and treachery against which the highly praised German « true » — honesty and faithfullness — had been helpless, until finally the Germans had triumphed through Arminius [15]. » Michael Vasilievich Lomonosov publie au milieu du XVIII^e siècle une histoire de la Russie pour « révéler la gloire des héros et des chefs de sorte que tout Russe puisse trouver dans les sagas slaves des exploits aussi grands que ceux des Anciens Grecs et des Anciens Romains et qu'ainsi la Russie ne soit plus jamais humiliée [16] ». On constate la même tendance en Tchéco-

12 Cité sans référence par F. Ponteil, « L'éveil des nationalités », dans *l'Europe du XIX^e et du XX^e siècle*, p. 50.

13 H. KOHN, *op. cit.*, p. 520.

14 26 fév. 1824, cité par F. Ponteil, *op. cit.*, p. 216.

15 H. KOHN, *op. cit.*, p. 341.

16 M. BOUCHER, *Le Sentiment national en Allemagne*, p. 567.

slovaquie où Jan Hus devint un héros national, un précurseur de l'esprit du XVIII[e] siècle.

Ce culte du héros national prend une ampleur nouvelle au lendemain de la chute de l'Empire : Napoléon a réveillé le sens épique et ressuscité le merveilleux. Il a ses répercussions jusqu'au Canada : « Un curieux sous-produit des tendances politiques de l'époque se manifeste dans ce courant bonapartiste à partir de 1830. L'on se vengeait de la fière Albion en réhabilitant, après Béranger et Hugo, le Corse qu'une génération avait pris pour l'Antéchrist [17]. »

Le nationalisme canadien-français tel qu'il nous apparaît dans les thèmes positifs, obéit aux normes générales du nationalisme que nous venons de décrire. Il naît d'un sentiment d'humiliation en face de l'élément anglo-saxon. Il s'ouvre bientôt sur le messianisme compensateur et il cherche à consacrer des héros nationaux.

Les Canadiens français ont en effet la conviction d'être méprisés à tort par les Anglais. Le rapport Durham leur en disait assez long sur ce sujet pour qu'ils sachent à quoi s'en tenir. Dans les faits, d'ailleurs, ils pouvaient apprécier leur position au pays à sa juste valeur. Les Anglais régnaient en maîtres sur le commerce, l'industrie et le haut fonctionnarisme. Eux végétaient dans les professions libérales encombrées et dans une agriculture limitée par le manque de terres. Face à cette situation, le peuple était tiraillé entre deux sentiments opposés : l'admiration naturelle pour tout ce qui le touche et l'admiration accidentelle pour les favoris de la fortune. Certes, il possède une part de chauvinisme comme tous les autres peuples, mais, à l'époque où écrivent les romanciers, les comparaisons lui sont si défavorables qu'il ne peut retenir son admiration pour les vainqueurs : prestige, richesse, renommée auréolent le succès d'une race, tandis que misère, pauvreté et obscurité sont le lot de l'autre. Pour le vulgaire, la réussite en affaires, les postes importants dans la fonction publique et le grand train de vie sont des signes indubitables de supériorité.

L'élite, plus sensible à cette humiliation que la masse, écrit d'abord pour réhabiliter la race. Comme le présent n'offre aucune possibilité de comparaison avantageuse, elle se reporte obligatoirement vers le passé. Les romanciers en particulier établissent des comparaisons implicites entre les débuts de la Nouvelle-France et

17 D. HAYNE, « Sur les traces du préromatisme », dans la *Revue de l'Université d'Ottawa* (avril-juin 1961), p. 139.

les débuts de la Nouvelle-Angleterre. Ils comparent les motifs des fondateurs en exaltant le zèle apostolique de nos missionnaires par opposition à l'esprit mercantile des Yankees. Ils appuient sur la rigueur du climat canadien et sur l'hostilité des Iroquois pour magnifier les difficultés de l'établissement français, laissant entendre par là que leurs voisins du Sud ont eu la partie facile. Dans la lutte qui a opposé la France à l'Angleterre en Amérique, ils mettent en parallèle les effectifs des deux colonies, effectifs en hommes, en vivres et en équipement, et ils concluent avec une pointe d'orgueil : un Canadien vaut dix Anglais.

Toute comparaison de ce genre n'est valable que dans la mesure où elle recourt « à la dignité spirituelle, premier refuge des vaincus qui ne désespèrent point [18] ». En effet les Canadiens français ne peuvent se réclamer d'une supériorité quelconque qu'en se plaçant à un niveau différent. C'est ainsi qu'ils débouchent en plein messianisme compensateur. La mission de la race s'affirme dès les débuts de la colonie par des signes non équivoques. Champlain, Maisonneuve, Jeanne Mance ont, dans les œuvres romanesques, un langage qui ne permet pas d'en douter. Ensuite l'apostolat des missionnaires montre clairement le sens de la colonisation française en Amérique. La race chargée d'une telle mission ne peut s'en acquitter qu'en affichant une supériorité incontestable. Aussi des difficultés extraordinaires vont-elles régénérer les immigrants français pour les mettre vraiment à la hauteur de leur destinée. Cette race supérieure qui s'est formée particulièrement pendant les guerres iroquoises va montrer sa valeur au cours des guerres contre les Anglais. Désavantagée à tous points de vues, elle va remporter des victoires qui tiennent uniquement à son courage, à sa bravoure et à son endurance.

Comme les nationalismes européens, le nôtre va aussi avoir ses héros nationaux. Peuple sans aristocratie, il va préférer à l'être exceptionnel, le type plus en accord avec l'épopée humanitaire mise à la mode par les romantiques. Il célèbre le missionnaire, le coureur de bois, l'explorateur, le pionnier et le soldat.

Les thèmes positifs du roman historique développent donc, dans leurs grandes lignes, une pensée nationaliste qui s'apparente au mouvement correspondant en Europe. Ils naissent d'un senti-

18 M. BOUCHER, *le Sentiment national en Allemagne*, p. 87.

ment d'humiliation transformé en messianisme compensateur qui débouche lui-même sur l'exaltation de types nationaux proposés à l'admiration du peuple.

Toutefois, on ne peut en dire autant des thèmes négatifs. À partir de la domination anglaise, ces thèmes devraient tous se centrer sur l'aspiration à la liberté puisque le propre du nationalisme est de « bouter dehors l'envahisseur ». Au lieu de cela, ils convergent tous vers l'allégeance à la Couronne britannique. Mais on ne doit pas se laisser tromper par les apparences. Il s'agit d'un nationalisme refoulé qui n'ose le plus souvent affirmer son aspiration à la liberté que sous le couvert de la fable et de l'allégorie, d'un nationalisme qui compte arriver à ses fins par l'esprit de sacrifice tout en respectant la légalité.

Les Canadiens français ont un nationalisme refoulé. Tant qu'ils le peuvent impunément, ils créent des héros nationaux en magnifiant le régime français. Ils vantent leur zèle pour l'Évangile, leur courage de défricheur, leur bravoure sur les champs de bataille. Mais là s'arrête leur audace. Sous le régime britannique, ils n'osent pas créer des héros de la résistance. Il y a bien Laure Conan qui, sous les traits de Jean de Tilly, en esquisse la figure au lendemain de la Conquête. Il y a également J.-B. Caouette qui trace d'une main maladroite le portrait du héros de Châteauguay. Mais rien de plus, comme si le peuple refusait de considérer la domination anglaise comme partie intégrante de son histoire. S'il y a *Madeleine Bouvart, l'Héroïne de Châteauguay, Nélida*, c'est moins pour glorifier les Canadiens au service de l'Angleterre que pour rappeler à cette dernière sa dette de reconnaissance envers ses sujets français.

Bien plus, on trouve dans les romans historiques un besoin quasi maladif d'excuser tout mouvement de révolte contre l'autorité. Jean Féron dans *la Prise de Montréal,* s'applique à montrer la loyauté des défenseurs de Montréal en 1775. Joseph Marmette proteste de la fidélité de ses compatriotes à Carleton la même année. John Lespérance rappelle l'obéissance du petit peuple aux ordres de l'évêque. Ce besoin apparaît encore plus évident dans les romans relatifs aux Troubles de 1837. Éraste d'Orsonnens condamne sans réserve les Patriotes pour disculper aux yeux des Anglais l'élite canadienne. Georges de Boucherville s'ingénie à alléger les charges contre les insurgés en soutenant qu'ils ont été poussés dans l'illégalité par le Doric Club. Ernest Choquette condamne le nationa-

lisme au nom de la charité et prêche l'entente entre les deux races. Robert de Roquebrune évite de prendre parti.

De telles protestations de fidélité, de tels soucis d'excuser tout mouvement de révolte ne laissent pas d'être révélateurs pour deux grandes raisons. Seul un sentiment profond de culpabilité peut expliquer tant d'ardeur à se disculper. Si les Canadiens sont sans cesse à parler de leur loyauté, c'est au fond qu'elle n'existe qu'en surface. Ils espèrent en multipliant les témoignages de soumission endormir la méfiance des vainqueurs. L'amour de la liberté est toujours là, en veilleuse peut-être, mais non éteint. Comme le vieux soldat de Crémazie, les Canadiens se tiennent sur la berge en attendant le retour de leurs gens.

Ces protestations de fidélité laissent aussi deviner un manque profond de liberté d'expression. Que des auteurs étrangers seulement aient osé prendre parti ouvertement pour les Patriotes en constituerait déjà une preuve suffisante. Nos auteurs canadiens ont dû recourir à la fiction romanesque pour camoufler leurs sympathies pour les Rebelles : Marmette dans *la Fiancée du rebelle,* John Lespérance dans *les Bastonnais* et même Roquebrune dans *les Habits rouges.* D'ailleurs ont voit bien dans les œuvres du XX^e^ siècle une plus grande liberté d'expression. Jean Féron en est le meilleur exemple.

Tout ceci pour dire que le roman historique révèle, en négatif peut-être, un amour permanent de la liberté chez les Canadiens français. Cet amour de la liberté se traduit cependant moins par l'espoir de l'émancipation politique que par le désir de prendre une revanche définitive sur les Anglais. Humiliés et sacrifiés, les Canadiens français comptent sur une justice immanente pour rétablir l'ordre des valeurs. Malheureusement cette justice tarde à venir et les romanciers tâchent de la devancer. Ils rappellent, par exemple, les batailles où les Américains furent battus pour avoir sous-estimé les Canadiens. Ils prennent un plaisir évident à mesurer les soldats canadiens aux soldats britanniques en faisant prévaloir le courage et l'endurance contre le nombre et l'équipement. C'est surtout dans leurs intrigues amoureuses qu'ils s'ingénient à soumettre des lieutenants anglais aux charmes d'une belle Canadienne et à les obliger de confesser leur infériorité et leur indignité. Enfin, ils vont jusqu'à recourir à la justice divine pour se venger. C'est le père Hébert mourant qui voit avec une jouissance anticipée du

paradis les bourreaux des Acadiens torturés dans l'enfer ; c'est Jean Bérubé qui assiste au châtiment de la famille des usurpateurs Finley.

Ce genre de revanche, admettons-le, n'a rien de noble ni d'exaltant. C'est le produit évident d'un nationalisme refoulé. Obligés de confesser par des pressions politiques un loyalisme de circonstance, les Canadiens se sont exécutés de mauvaise grâce, mais avec aussi un souci évident de donner le change comme c'était la mode à l'ère victorienne. Ce refoulement de leur personnalité nationale les a diminués tant à leurs propres yeux qu'aux yeux de l'étranger.

Mais rien n'empêche que sous ce nationalisme refoulé, il y a un désir permanent de liberté. On le voit déjà paraître dans le premier thème négatif, la déportation des Acadiens. Dans son deuxième roman, *Une fleur d'Acadie,* Antoine Léger glorifie la résistance acadienne qui a permis à la nation de reprendre racine dans la région de Memramcook. Albert insiste sur l'opiniâtreté des exilés qui ont surmonté les plus grandes difficultés pour ressusciter leur patrie. Lionel Groulx parle de la renaissance acadienne comme si un ordre divin enjoignait aux exilés de regagner la terre de leurs pères.

Laure Conan trace aux Canadiens de 1760 une ligne de conduite semblable. En se regroupant sur les terres, les vaincus doivent organiser la résistance pour que ne disparaisse pas la présence de la France en Amérique. Joseph Marmette va plus loin ; il déborde les cadres de la légalité en plaçant le héros de *la Fiancée du rebelle* au nombre des révoltés de 1775. Il souhaiterait lui donner la victoire, mais le peuple en a décidé autrement. John Lespérance décrit aussi avec beaucoup de sympathie l'invasion des révolutionnaires.

Chez beaucoup de romanciers qui traitent des Troubles de 1837, on sent aussi une grande sympathie pour la cause de la liberté. Georges de Boucherville feint de rester impartial, mais on sait de quel côté va son cœur. Rien ne nous paraît plus significatif de son état d'esprit que ce geste de M. de Rouville témoignant son contentement à Saint-Luc par un léger coup de pied sous la table quand il apprend la victoire des Patriotes à Saint-Denis.

Honoré Beaugrand sans prendre non plus parti pour les Patriotes, agence son intrigue pour reporter tous les torts sur les partisans des bureaucrates. Ernest Choquette malgré tous les reproches qu'il adresse aux rebelles exprime quand même sa sympathie pour

les Patriotes par la bouche du curé Michaudin. Le prêtre prêche d'abord la charité et le pardon des offenses, mais il souhaite que ses paroissiens l'emportent. Robert de Roquebrune croit aussi nous donner le change en brouillant les pistes, mais ses sympathies vont également aux insurgés.

Ainsi donc, soit sous une façade d'impartialité, soit sous une intrigue volontairement déroutante, la plupart des romanciers cachent leurs sympathies pour la cause de la liberté. S'il en était autrement, la question de l'allégeance à la Couronne britannique tiendrait-elle une telle place dans les thèmes négatifs ?

Les romanciers font du drame des Acadiens une question d'allégeance. Au lendemain de la Conquête, le tiraillement entre la France et l'Angleterre déchire l'âme canadienne. Les guerres de 1775 et de 1812 se réduisent dans les romans à des questions d'allégeance. Lors des Troubles, la même question se repose. Si, comme on l'a prétendu, les Canadiens étaient devenus les plus fermes soutiens de l'Angleterre, auraient-ils si souvent remis en question l'allégeance à la Couronne ?

Les thèmes négatifs nous révèlent donc un nationalisme refoulé soit par la crainte de l'autorité soit par manque de liberté d'expression, un nationalisme qui toutefois garde subrepticement une ouverture vers la liberté. C'est ainsi que les thèmes qui paraissent, de prime abord, s'éloigner du canevas européen le continuent mais d'une façon détournée.

Si le nationalisme canadien-français, malgré son refoulement, reste fidèle en gros à l'étalon européen, il doit satisfaire les aspirations du peuple en proposant une ligne d'action. Encore ici, sa voix est très timide. Rien dans le roman historique ne ressemble aux appels épiques du vieux Menaud ni à l'embrigadement de Hugues Laroque [19]. Rien non plus qui ressemble aux plans de conquête économique de Jean Rivard ou de Marcel Faure. La seule voie ouverte aux nationalistes est celle du sacrifice.

En effet tous les exemples qu'il propose à l'imitation du peuple exaltent le sacrifice. Plutôt que de vanter le zèle apostolique, le souci des âmes chez les missionnaires, Laure Conan et Damase Potvin décrivent les difficultés inhérentes au ministère en pays sauvage. Ils insistent sur l'esprit de sacrifice et d'abnégation de Charles

19 Le héros de *la Chesnaie* de Rex Desmarchais, fonde la Société secrète dictatoriale pour préparer la révolution du Québec.

Garnier et de François de Crespieul. Rien n'est assez difficile pour ces apôtres ; seul le martyre peut étancher leur soif de souffrance et de mortification.

Les pionniers, eux aussi, parviennent à se dépasser grâce à l'esprit de sacrifice et de renoncement. Lambert Closse, un moment succombe aux joies de ce monde, mais il se reconquiert en affrontant la mort. Le chevalier de Mornac, courtisan dégénéré, recouvre les plus belles vertus de ses pères une fois contraint à l'héroïsme. Pierre de Rencontre renonce aux rêves d'abondance et de bien-être qu'il fondait sur la richesse de la colonie.

Les miliciens canadiens déploient à l'occasion une ingéniosité sans pareille, mais là n'est pas, selon les romanciers, leur qualité dominante. Un récit comme *Charles et Éva* souligne surtout l'endurance à la faim, au froid et à la fatigue ; les nôtres l'emportent par leur capacité de sacrifice. Rousseau recherche plus l'éclat que Marmette, mais, au fond, il attribue aussi la supériorité des Canadiens à leur esprit de sacrifice. Il ne jette pas son dévolu sur les grandes campagnes bien organisées mais sur les petites expéditions de fortune. Sans bagage, sans munitions, les troupiers s'attaquent à des objectifs inaccessibles. Leur endurance réduit toutes les difficultés.

Dans les romans consacrés à la Conquête et à ses conséquences, même dominante de l'esprit de sacrifice et d'abnégation. Incriminant à souhait la vie scandaleuse de Bigot et de ses affidés, les romanciers louent en contrepartie la conduite admirable du peuple en des moments aussi critiques. Ils ne rapportent pas tant des actes de bravoure et des gestes extraordinaires que la générosité et l'esprit de sacrifice des colons. Les habitants du Bas Saint-Laurent abandonnent leurs fermes aux torches anglaises pour rallier la garnison de Québec ; ils répondent aux demandes des munitionnaires avec tant de générosité que Bigot leur soutire jusqu'à leur dernier morceau de pain.

L'esprit de sacrifice se manifeste particulièrement au moment de choisir entre la France et le Canada. La France, c'est la vie facile au milieu d'une société policée abondamment pourvue de divertissements ; c'est aussi pour les nobles une carrière assurée dans l'armée royale, la gloire enfin à l'échelle de l'Europe. Rester au Canada, c'est au contraire partager la misère et la honte des vaincus, c'est engager un combat obscur et sans gloire pour maintenir

en Amérique la survivance française. Voilà qui demande un esprit de sacrifice plus grand que jamais armée n'en a encore exigé de ses soldats.

Le même esprit de sacrifice dicte la conduite des jeunes Canadiennes sollicitées par les amoureux anglais. Le bel officier, riche de toutes les faveurs que peut offrir le nouveau régime, présente à la fille du vaincu une vie facile et confortable en rapport avec sa naissance. Guillemette de Muy, Blanche d'Haberville, Marie Landry et les autres refusent, pour ne pas donner à leurs compatriotes l'exemple de la défection au moment où le peuple a le plus besoin de tout son courage. Elles savent que les Canadiens français ne se maintiendront comme collectivité distincte en Amérique qu'en restant solidaires les uns des autres, quels que soient les sacrifices à consentir.

Telle est donc la voie que trace le roman historique aux nationalistes canadiens-français. Il va sans dire qu'il s'agit là d'un négativisme bien en accord avec le refoulement que nous avons noté plus haut. On veut certes la liberté mais à l'intérieur de la légalité. Dans ces conditions, il n'y a qu'un moyen d'y parvenir et encore s'agit-il d'un moyen à longue échéance — le sacrifice.

En somme, le nationalisme canadien-français tel qu'il apparaît dans les grands thèmes du roman historique ne constitue pas un phénomène unique dans l'histoire des peuples. Il s'apparente de très près au nationalisme européen du début du XIX^e^ siècle. Il naît de l'humiliation d'un peuple subjugué, il développe une sorte de messianisme compensateur et cultive des héros nationaux capables d'enthousiasmer le peuple. Ce n'est toutefois pas un nationalisme ouvert. Les aspirations à la liberté sont voilées, et les romanciers osent à peine s'exprimer sous le couvert de la fiction romanesque. Mais l'amour de la liberté est quand même là qui compte avant tout sur les sacrifices des Patriotes pour atteindre ses fins.

Le nationalisme canadien-français s'est nourri assez tôt, à travers Garneau et les romantiques, de la pensée européenne pour participer à la grande pensée nationaliste du XIX^e^ siècle. Toutefois, un frein puissant l'a bloqué et l'a empêché de s'incarner. On peut songer ici à l'autoritarisme de l'Église, au conformisme de l'ère victorienne et surtout à l'emprise de l'esprit de partis. Aujourd'hui l'ère de la franchise oblige à mettre bas les masques, et les aspirations longuement refoulées apparaissent sous leur vrai jour.

APPENDICE I

Après avoir apprécié l'apport du roman au nationalisme canadien-français, il convient d'examiner en contrepartie l'influence du nationalisme sur le roman historique.

Nos hommes de lettres ont un souci évident d'enseigner. Ils n'écrivent des romans qu'à regret ; leurs préférences iraient aux genres plus sérieux et plus directs comme l'histoire et l'essai. Pour atteindre la masse, il faut faire des concessions surtout quand il y va du sort de la patrie. Mais comment alors concilier les exigences du genre romanesque avec les soucis de prosélytisme national ? Un bon exemple s'offrait à l'imitation de nos romanciers : Walter Scott, par ses romans, avait fait sortir l'Écosse de l'oubli où elle gisait depuis la Conquête. L'Europe et l'Amérique connaissaient maintenant la gloire et la noblesse des Highlanders. Pourquoi le roman ne nous rendrait-il pas le même service ? Notre situation ne ressemble-t-elle pas à celle des Écossais ? Peuple conquis et méprisé, nous souffrons de ne pas pouvoir nous affirmer tels que notre passé l'exige.

Depuis longtemps les Canadiens lisaient et admiraient Scott, sans peut-être voir tout le parti à tirer de ses œuvres. Les journaux et les revues publiaient des extraits et des résumés des *Waverley Novels* et annonçaient les derniers arrivages [1]. Des écrivains comme les Aubert de Gaspé père et fils avaient adopté Scott comme auteur de chevet. Ils n'étaient certes pas des exceptions, puisque dans leurs ouvrages ils se réfèrent à des personnages du romancier écossais comme à des types connus de tous les Cana-

1 Sur l'influence de Walter Scott au Canada, inutile de répéter ici les précisions que donnent Margaret Taylor dans sa thèse *le Roman historique canadien-français,* Laurence Bisson dans *le Romantisme littéraire au Canada français,* et David Hayne dans *The Historical Novel and French Canada.* Nous renvoyons spécialement à ce dernier, aux pages 70 et suivantes.

diens cultivés [2]. Joseph Marmette nous fait aussi part de son enthousiasme d'adolescent à la lecture de Scott :

> Plus tard, bien que très jeune encore, je pus lire quelques romans de Walter Scott. Alors, quand le soir je regagnais mon lit, il me semblait entendre, dans le vent de la nuit, le son prolongé des trompettes des hérauts sonnant la fanfare d'un tournoi. Et, lorsque le sommeil venait mettre un terme à ces insomnies, je croyais quelquefois, dans un songe ouïr les pas sonores des chevaux de hardis hommes d'armes ébranlant le pont-levis d'un antique donjon [3].

Frédéric Houde poussa un peu loin l'admiration. Dans son *Manoir mystérieux*, il plagia sans vergogne *Kenilworth* [4]. Quelques années après que la traduction des *Waverley Novels* parvint à Montréal (1855), J. M. Lemoine publia une étude qui témoigne bien de la popularité de l'Écossais parmi nous, *Essai sur sir Walter Scott, poète, romancier, historien* (1862).

Une telle popularité entraîne de soi l'imitation. Le roman de Walter Scott présentait tous les caractères propres à réconcilier les Canadiens français avec la fiction. L'aspect didactique surtout devait plaire à leur esprit. Bien avant Louis Maigron, ils auraient pu faire cette constatation :

> Le seul mérite des *Waverley Novels* est d'avoir offert aux lecteurs l'utile en même temps que l'agréable et des connaissances historiques à côté des émotions romanesques. On ne pouvait répondre plus victorieusement à l'éternel reproche de frivolité. Ce n'est plus un simple divertissement que de lire *l'Abbé, Quentin Durward* ou *Kenilworth ;* on n'en connaîtra que mieux les règnes de Marie Stuart, d'Élisabeth et de Louis XI [5].

Le roman de Scott offrait cet avantage (dans l'esprit de nos romanciers) de rejeter l'intrigue et les passions particulières des personnages au second plan pour laisser la place à l'élément historique : « Leur grande nouveauté [des *Waverley Novels*], écrit Louis Maigron, est de donner le pas aux intérêts généraux et aux passions publiques sur les passions et les intérêts exclusivement privés, et de

---

2 Pour l'influence de Scott sur les Aubert de Gaspé, voir D. HAYNE, *The Historical Novel*, p. 76, et P.-G. ROY, *À Travers les Mémoires de Philippe Aubert de Gaspé.*

3 *François de Bienville*, p. 16.

4 M. l'abbé Dandurand, Miss Margaret Taylor et David Hayne ont déjà établi un parallèle entre les passages identiques des deux œuvres.

5 L. MAIGRON, *le Roman historique*, p. 416.

nous mettre sous les yeux moins une tragédie domestique que le drame de toute une époque [6]. » Cette formule de roman se prêtait particulièrement bien à l'interprétation nationaliste de notre histoire.

Donner l'avantage à l'histoire sur la fiction et faire prévaloir l'intérêt public contre l'intérêt particulier, ne signifie toutefois pas que Scott se contente de romancer l'histoire. *Quentin Durward* n'est pas d'abord le récit du règne de Louis XI, pas plus que *Kenilworth* n'est celui d'Élisabeth. La grande innovation du romancier écossais réside dans ces personnages fictifs qu'il introduit dans l'histoire comme témoins d'une époque. Il parvient ainsi à recréer les sentiments, les passions particulières à un siècle sans frelater l'histoire. D'une part, il s'applique à force de documentation à reconstituer tous les détails nécessaires à l'atmosphère d'une époque. Mais, d'autre part, comme il sait ne jamais parvenir à redonner la vie au passé, il supplée par l'artifice. En déviant juste un peu l'éclairage sur des personnages imaginaires, il plonge les héros historiques dans une pénombre suffisante pour faire oublier les lacunes de sa reconstitution.

Cette formule servait admirablement le roman nationaliste en permettant de replacer les événements historiques dans leur contexte émotif. C'est ainsi que l'on pouvait atteindre directement le sentiment national.

Nul doute que nos romanciers n'aient clairement compris l'idéal de Walter Scott, mais de là à manier sa technique avec dextérité, il y a loin. Matériellement, on trouve dans leurs œuvres les mêmes procédés que dans les *Waverley Novels* : les grands personnages sont laissés dans l'ombre au profit de héros fictifs. Ni Champlain, ni Maisonneuve ne tiennent la vedette dans les récits consacrés aux origines de la colonie. Frontenac et Iberville paraissent à l'arrière-scène derrière François de Bienville et Nicolas de Neuville. Pendant la guerre de la Conquête, Montcalm, Vaudreuil, Wolfe ne prennent jamais l'initiative de l'action tout comme Papineau, Nelson et Chénier dans la période des Troubles. Les romanciers gardent l'avant-scène pour des héros de leur invention associés d'une façon ou d'une autre à la fortune des grands. François de Bienville fait partie de l'état-major de Frontenac, le capitaine Beau-

6 L. MAIGRON, *op. cit.*, p. 83.

lac est secrétaire de Vaudreuil, le notaire Cormier est le bras droit de Papineau, le docteur Ribaud, un chef local de la Rébellion. Ce poste d'observation au foyer même de l'action historique devrait normalement nous introduire de façon directe dans l'histoire. Malheureusement, trop souvent le contraire se produit : le personnage-clef s'engage dans une action d'un romanesque douteux, complètement étrangère à l'histoire. *François de Bienville* illustre bien ce défaut.

Joseph Marmette voulait, à n'en pas douter, mettre en valeur l'attitude héroïque de Frontenac lors de la sommation de Phipps. Au lieu de nous faire partager l'angoisse du gouverneur aux prises avec un assaillant plus imposant et mieux équipé, il nous décrit les péripéties des amours de François de Bienville et de M^lle^ d'Orsy. Harthing, un officier bostonnais follement amoureux de M^lle^ d'Orsy, accompagne Phipps dans le dessein d'enlever la jeune fille. Ses différentes tentatives de rapt, au cours du Siège de Québec, détournent complètement l'attention de l'objectif de la lutte pour la réduire à savoir qui possédera la jeune Canadienne. Au plus palpitant de l'intrigue, Marmette nous oblige à lire d'interminables descriptions de la ville de Québec ou des considérations sur l'état de la colonie. C'est ainsi qu'il joint l'utile à l'agréable.

Dans les romans d'Edmond Rousseau, d'Adèle Bibaud, de Rodolphe Girard et de Jean Féron, le défaut est encore plus évident. D'un côté, l'intrigue amoureuse, conventionnelle, stéréotypée, d'un romanesque ridicule, de l'autre, la leçon d'histoire du Canada. Rousseau, en particulier, a inséré dans son texte des pages entières de Ferland — sans guillemets, bien entendu.

À quoi faut-il attribuer la déformation aussi grotesque des procédés de Walter Scott ? La réponse pourrait être simple : n'est pas Walter Scott qui veut. Que nos romanciers aient encore moins de métier que de génie, nous le concédons. Sans créer des chefs-d'œuvre comparables à ceux de Mérimée, Vigny et Hugo, ils auraient cependant pu écrire des romans d'une facture honnête comme il s'en est tant publié en France au XIX^e^ siècle. Mais, à la différence des imitateurs français des *Waverley Novels,* les nôtres n'étaient pas prêts à lire avec profit l'œuvre de Scott. Ils sont en effet victimes de leurs préjugés contre le roman. Comment pourraient-ils apprécier l'art de Scott, eux qui redoutent plus que tout au monde les sortilèges de l'artifice ? Eux qui ne voient dans les œuvres de Balzac et

de Sand que ramassis de songes creux et superfétation de sentiments ? Le choix des romans publiés en feuilletons dans les journaux d'alors nous en dit long sur les goûts de l'époque :

> Du côté des prosateurs, quelques extraits de Mérimée, de Boulay-Paty, *Christel,* la nouvelle déjà citée de Sainte-Beuve, des nouvelles de Balzac et de George Sand se trouvent dans les feuilles qui publient souvent le lendemain, à la même place, des feuilletons de Ponson de Terrail et du vicomte d'Arlincourt [7].

Si nos hommes de lettres ont lu avec intérêt Scott, Balzac, Hugo, ils ont aussi lu avec non moins d'intérêt Ponson de Terrail, Paul de Kock et le vicomte d'Arlincourt. Et, chose certaine, les procédés des derniers les ont certes plus influencés que ceux des premiers. Dépouillés des soucis d'apostolat et d'action nationale, à quoi se réduit leur conception du roman ? À un ensemble de procédés mélodramatiques qui ne dépasse pas le niveau du feuilleton.

On retrouve sous leur plume tous les procédés romanesques les plus usés. La plupart des romanciers ont une façon stéréotypée d'amorcer l'intrigue d'un roman. Un jeune homme héroïque sauve, au péril de sa vie, une jeune fille en danger. De ce beau dévouement naît l'amour. Le chevalier de Mornac terrasse le chef indien Griffe-d'Ours, l'assaillant de M^lle^ de Richecourt (*le Chevalier de Mornac*). Charles, le jeune milicien canadien, sauve du massacre Éva, une jeune huguenote (*Charles et Éva*). Le capitaine Beaulac délivre M^lle^ de Rochebrune du château de Beaumanoir (*l'Intendant Bigot*). Nicolas de Neuville arrache Irène de Linctot de la gueule d'un chien enragé (*la Monongahéla*). Un jeune officier anglais libère Yvonne Kernouet du bûcher (*les Exploits d'Iberville*). Louis Gravel mate le cheval fougueux de M^lle^ de Godefroy (*le Château de Beaumanoir*). Le lieutenant Smith répète l'exploit dans *les Ribaud.* Le capitaine de Saint-Luc défend Henriette contre deux agresseurs (*Une de perdue, deux de trouvées*). Hubert Rolette prouve, dans une circonstance semblable, son courage à Florence Drusac (*Florence*). Jacques Ménard sauve la vie d'Aline Guilbeault (*D'un océan à l'autre*). Toujours la reconnaissance de la jeune fille se change en amour et c'est le début d'une idylle.

Les amoureux ne sont pas pour autant au bout de leurs tribulations. D'habitude un rival cherche à évincer le héros. Souvent

---

[7] L. Bisson, *le Romantisme littéraire au Canada français,* p. 55.

c'est un chef indien qui parvient à enlever la jeune Blanche. Il oblige ainsi le chevalier servant à renouveler les exploits de Lancelot pour retrouver sa Guenièvre. Parfois, c'est un officier anglais qui poursuit la jeune Canadienne de ses assiduités et l'oblige à manifester sa fierté nationale.

Pour corser l'action, on a recourt à des duels, des prouesses, des déguisements, des substitutions de personnages, en somme tous les procédés du romanesque le plus dégradé. Il en résulte une intrigue banale, une psychologie rudimentaire et conventionnelle et... des longueurs que la multiplicité des péripéties n'arrive pas à écourter. Malgré la meilleure volonté du monde, nous ne parvenons pas à déceler là l'empreinte de Walter Scott.

En parallèle avec l'intrigue, se dresse la partie historique, descriptions de batailles, considérations sur l'état de la colonie, interventions personnelles de l'auteur, appels directs au sentiment national. C'est la partie sérieuse du roman. Tout le reste y est subordonné. Edmond Rousseau l'avoue franchement :

> En lui [le lecteur] racontant les amours de mes héros, je lui fais lire Garneau et Ferland — et que sais-je ? — Car ce livre n'est peut-être qu'une compilation. Je lui évite, à ce lecteur inconstant, jusqu'à la fatigue de digérer les notes nombreuses dont j'aurais pu émailler mon livre, tant j'ai peur qu'il ne me quitte, après ce travail, pour des livres dangereux, mais, hélas ! — et voilà le malheur — si attrayants, si alléchants et si bien faits [8].

L'auteur des *Exploits d'Iberville* admet les prestiges irrésistibles de la forme et pourtant il ne tente pas de les utiliser au service de la bonne cause. Il leur préfère les pages de Garneau et de Ferland qu'il introduit à temps et à contretemps dans son œuvre. Il préfère l'utile à l'agréable. Est-ce bien logique comme raisonnement ?

Il n'est donc pas surprenant que nos romanciers n'aient pas écrit de vrais romans historiques. Ils n'ont retenu de la formule de Scott, que l'aspect didactique dépouillé de tout le reste. Dans l'amalgame histoire-fiction, ils n'ont vu qu'une combinaison hétérogène dont les éléments restent dissociables sans nuire à l'effet d'ensemble. Leur idéal serait de réduire la fiction au minimum requis pour attirer encore le lecteur.

---

8 *Les Exploits d'Iberville*, p. 10.

Venus au roman par devoir, nos romanciers ont tenté de surmonter leurs préjugés contre le genre sans y parvenir. Dans leur offensive contre la littérature française, ils ont cru répéter au Canada l'expérience de Walter Scott en exploitant l'histoire du Canada pour donner à leur pays une littérature nationale. Mais à travers leurs œuvres transparaît toujours le mépris de l'imagination et de la sensibilité. Aussi ont-ils plus souvent qu'autrement juxtaposé histoire et fiction au détriment de l'une et de l'autre.

APPENDICE II

Tableau chronologique des principaux thèmes du roman historique

L'IROQUOISE

1827 *L'Iroquoise*, dans *la Bibliothèque canadienne.*

1844 DUPONT, C.-V. *Françoise Brunon,* dans *le Répertoire national.*

1856 ORSONNENS, É. d'. *Felluna, la vierge souriquoise.*

1867 THIL-LORRAIN, M. *Nélida.*

1871 DE GUISE, Charles. *Hélika,* dans *la Revue canadienne.*

1910 GIRARD, R. *L'Algonquine.*

1912 MONTREUIL, G. de. *Fleur des ondes.*

1922 BOUCHARD, A. *Les Chasseurs de noix.*

s.d. CHEVALIER, H.-É. *Les Derniers Iroquois.*

—— *La Huronne.*

—— *Les Nez-Percés.*

—— *Poignet d'acier.*

LES TENTATIVES DE COLONISATION

1854 CHEVALIER, H.-É. *L'Île de Sable.*

1866 —— *Jacques Cartier.*

1889 MYRAND, Ernest. *Le Premier Jour de Noël sous Jacques Cartier.*

1928 LEFEBVRE, J.-A. (pseud. : Pierre Aldan). *L'Impératrice d'Amérique.*

L'APOSTOLAT MISSIONNAIRE

1861 CASGRAIN, Henri-Raymond. *Le Tableau de la Rivière Ouelle,* dans *les Soirées canadiennes.*

1861 TACHÉ, J.-C. *Le Géant des Méchins.*

—— *L'Îlet aux Massacres,* dans *les Soirées canadiennes.*

—— *Le Sagamo de Kapskouk.*

1891 CONAN, Laure (pseud. : Félicité Angers). *À l'œuvre et à l'épreuve.*

1928 LEBEL, Joseph (pseud. : Jean Féron). *Jean de Brébeuf.*

1932 POTVIN, D. *La Robe noire.*

LES PIONNIERS

1860 CASGRAIN, abbé H.-R. *Les Pionniers canadiens.*

1873 MARMETTE, Joseph. *Le Chevalier de Mornac.*

1877 —— *Le Tomahahk et l'Épée.*

1900 CONAN, Laure. *L'Oublié.*

1923 HUOT, A. *Le Massacre de Lachine.*

1942 DESROSIERS, L.-P. *Les Opiniâtres.*

1945 BENOIT, Pierre. *Martine Juillet, fille du roi.*

1960 —— *Le Marchand de la Place royale.*

LES EXPLORATEURS

1896 ROY, Régis. *Le Cadet de La Vérendrye ou le trésor des montagnes de roches,* dans *le Monde illustré.*

1899 —— *Le Chevalier Henri de Tonti ou Main-de-Fer,* dans *le Monde illustré.*

1927 CONSTANTIN-WEYER, M. *Cavelier de La Salle.*

1933 FRÉMONT, Donatien. *Pierre Radisson, roi des coureurs de bois.*

1933 GRANDBOIS, A. *Né à Québec... Louis Jolliet.*

LES SOLDATS [1]

1866 MARMETTE, J. *Charles et Éva,* dans *la Revue canadienne.*
1870 —— *François de Bienville.*
1888 ROUSSEAU, E. *Les Exploits d'Iberville.*
1890 —— *La Monongahéla.*
1903 —— *À Carillon.*
1929 LEBEL, Joseph. *La Belle de Carillon.*

LA DÉPORTATION DES ACADIENS

1863 DE GUISE, Charles. *Le Cap-au-Diable.*
1864 BOURASSA, N. *Jacques et Marie,* dans *la Revue canadienne.*
1932 GROULX, L. *Au Cap Blomidon.*
1940 LÉGER, A.-J. *Elle et lui, idylle tragique du peuple acadien.*
1946 —— *Une Fleur d'Acadie.*
1956 LAURENT, A. *L'Épopée tragique.*

LA TRAHISON DE BIGOT

1872 MARMETTE, J. *L'Intendant Bigot.*
1884 KIRBY, William. *Le Chien d'or.*
1884 LEPROHON, E. *Le Manoir de Villerai.*
1886 ROUSSEAU, E. *Le Château de Beaumanoir.*
1905 BIBAUD, A. *Un épisode de la guerre de Conquête.*
1925 LEBEL, Joseph. *La Besace d'amour.*
1927 —— *La Besace de haine.*
1927 —— *Le Drapeau blanc.*
1927 —— *Le Siège de Québec.*
1927 —— *Les Trois Grenadiers.*

---

[1] Dans la période qui s'étend de 1689 (expédition de Corlar) à 1759, il serait possible de constituer un groupe de romans se rapportant à Frontenac — *François de Bienville* de Marmette, *Une intrigante sous Frontenac* de J.-B. Caouette, *l'Échafaud sanglant, l'Étrange musicien, la Fin d'un traître* et *le Manchot de Frontenac* de Joseph Lebel. Mais, *François de Bienville* excepté, ces romans sont sans incidence nationaliste.

LES CONSÉQUENCES DE LA CONQUÊTE

1863 GASPÉ, P. A. de. *Les Anciens Canadiens,* dans *le Foyer canadien.*
1925 CONAN, Laure. *La Sève immortelle.*
1928 LEBEL, Joseph. *Le Capitaine Aramèle.*

LES GUERRES CANADO-AMÉRICAINES

1844 DOUTRE, J. *Les Fiancés de 1812.*
1858 CHEVALIER, H.-É. *L'Héroïne de Châteauguay.*
1867 THIL-LORRAIN. *Nélida ou les guerres canadiennes 1812–1814.*
1874 FAUCHER DE SAINT-MAURICE. *Madeleine Bouvart.*
1875 MARMETTE, J. *La Fiancée du rebelle,* dans *la Revue canadienne.*
1896 LESPÉRANCE, J. *Les Bastonnais.*
1901 CAOUETTE, J.-B. *Le Vieux Muet ou un héros de Châteauguay.*
1928 LEBEL, Joseph. *La Prise de Montréal.*
1948 MORISSET, G. *Novembre 1775.*

LES TROUBLES DE 1837

1841 TROBRIAND, Régis de. *Le Rebelle,* dans *le Courrier des États-Unis.*
1859 ORSONNENS, É. d'. *Angélina,* dans *la Guêpe.*
1864 BOUCHERVILLE, G. de. *Une de perdue, deux de trouvées,* dans *la Revue canadienne.*
1874 BEAUGRAND, H. *Jeanne la fileuse.*
1889 VERNE, Jules. *Famille sans nom.*
1891 LEGENDRE, N. *Annibal.*
1893 DORION, L.-C.-W. *Vengeance fatale.*
1893 FORTIER, Auguste. *Les Mystères de Montréal.*
1896 BARTHE, G.-I. *Drames de la vie réelle.*
1898 CHOQUETTE, E. *Les Ribaud, idylle de 1837.*
1900 GIRARD, R. *Florence.*

1910 BIBAUD, A. *Les Fiancés de Saint-Eustache.*
1923 LAROQUE, R. (pseud. : Robert de Roquebrune). *Les Habits rouges.*
1924 LEBEL, Joseph. *L'Aveugle de Saint-Eustache.*
1926 —— *Le Patriote.*
1928 —— *L'Espion des Habits rouges.*
s.d. CHEVALIER, H.-É. *Le Patriote.*

LA RÉVOLTE DES MÉTIS

1923 LEBEL, Joseph. *La Métisse.*
1924 LAROQUE, R. *D'un océan à l'autre.*

ROMANS ISOLÉS

1867 MARCIL, C. *L'Héritière d'un millionnaire.*
1880 HOUDE, Frédéric. *Le Manoir mystérieux,* dans *le Nouveau Monde.*
1931 DESROSIERS, L.-P. *Nord-Sud.*

BIBLIOGRAPHIE [1]

I — Répertoires bibliographiques. II — Romans historiques. III — Histoires de la littérature canadienne-française. IV — Thèses relatives au roman historique. V — Thèses relatives au roman canadien-français. VI — Ouvrages sur l'histoire du Canada. VII — Ouvrages sur le Canada français. VIII — Ouvrages sur le nationalisme. IX — Ouvrages relatifs à la littérature canadienne. X — Ouvrages divers. XI — Brochures. XII — Articles de revues.

I. RÉPERTOIRES BIBLIOGRAPHIQUES

DROLET, Antonio. *Bibliographie du roman canadien-français, 1900–1950.* Québec, Les Presses de l'université Laval, 1955, 125p., 18cm.

GAGNON, Philéas. *Essai de bibliographie canadienne.* 2 vol., 26cm. ; vol. I, Québec, 1895, vol. II, Québec, 1913.

HARE, John E. *Bibliographie du roman canadien français, 1837–1962.* Préface de Paul Wyczynski, dans *Archives des lettres canadiennes*, t. III, pp. 375–456.

HAYNE, David M. et Marcel TIROL. *Bibliographie critique du roman canadien-français, 1837–1900.* Québec, Les Presses de l'université Laval, 1969, VIII, 144p.

L'ANGLAIS, Jacques. *Bio-bibliographie analytique de Régis Roy.* Montréal, École des bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1947, Préface de Marie-Claire Daveluy, IV-106p. Thèse manuscrite.

LEURY, Berthe. *Bibliographie du roman historique canadien.* Montréal, École de Bibliographie, Université de Montréal, 1963.

---

1 Cette bibliographie couvre des domaines divers comme le roman historique, le nationalisme, le roman canadien-français. Aussi n'avons-nous pas la prétention d'être exhaustif dans chacun de ces domaines ; nous ne mentionnons que les ouvrages qui concernent l'étude de notre sujet.

MORGAN, Henry J. *Bibliotheca Canadensis : A Manual of Canadian Literature.* Ottawa, G. E. Desbarats, 1867, XIV-411p., 25.5cm.

TANGHE, Raymond. *Bibliographie des bibliographies canadiennes.* Toronto, University of Toronto Press, 1960, 206p.

II. ROMANS HISTORIQUES

ANGERS, Félicité (pseud.: Laure Conan). *La Sève immortelle.* Montréal, Beauchemin, 1956, (1re éd., 1925), Avant-propos de Thomas Chapais, 221p., 27cm.

—— *À l'œuvre et à l'épreuve.* Québec, Imprimerie C. Darveau, 1891, 286p., 19.5cm.

—— *L'Oublié.* Montréal, Beauchemin, 1902, Préface de l'abbé G. Bourassa, XX-242p., 17cm.

BARTHE, Georges-Isidore. *Drames de la vie réelle.* Sorel, J.-A. Chênevert, 1896, 91p., 22cm.

BEAUGRAND, Honoré. *Jeanne la fileuse ; épisode de l'émigration franco-canadienne aux États-Unis.* Fall River, 1878, VI-300p., 17cm.

BENOIT, Pierre. *Le Marchand de la Place royale.* Montréal, Fides, 1960, 157p., 21.5cm.

—— *Martine Juillet, fille du roi.* Montréal, Fides, 1945, 322p., 18cm.

BERNARD, Harry. *La Dame blanche.* Montréal, *l'Action française*, 1927, 222p.

BIBAUD, Adèle. *Un épisode de la guerre de Conquête.* Montréal, The Montreal Printing & Publishing Co., 1904, 172p., 17cm.

—— *Les Fiancés de St-Eustache.* Montréal, 1910, 163p., 17cm.

—— *Lionel Duvernay.* Montréal, 1912, 83p.

BOUCHARD, Arthur. *Les Chasseurs de noix.* Montréal, Imprimerie populaire, 1922, 323p., 18cm.

BOUCHERVILLE, Georges Boucher de. *Une de perdue, deux de trouvées.* Montréal, Beauchemin (1864-1865), 1955, 317p., 27cm.

BOURASSA, Napoléon. *Jacques et Marie, souvenirs d'un peuple dispersé.* Montréal, Eusèbe Senécal, 1866, 306p., 21cm.

CAOUETTE, J.-B. *Le Vieux Muet ou un héros de Châteauguay.* Québec, Imprimerie du Soleil, 1901, VII-242p., 22cm.

—— *Une intrigante sous le règne de Frontenac.* Québec, 1912, 147p., 17cm.

CASGRAIN, Henri-Raymond. *Les Légendes canadiennes.* Québec, Léger et Brousseau, 1861, 425p., 18cm.

CHAUVEAU, P.-J.-O. *Bertrand de la Tour.* Lévis, 1898, 104p.

CHEVALIER, Henri-Émile. *La Fille des Indiens rouges.* Paris, Calmann-Levy, s.d., 316p., 19cm.

—— *Les Derniers Iroquois.* Paris, Calmann-Levy, s.d., 308p., 18cm.

—— *Les Pieds-Noirs.* Paris, Calmann-Levy, s.d., 328p., 18cm.

—— *L'Île de Sable.* Paris, Calmann-Levy, s.d., 307p., 19cm.

—— *Poignet d'Acier, ou les Chippiouais.* Paris, Calmann-Levy, s.d., 276p., 19cm.

—— *L'Héroïne de Châteauguay : épisode de la guerre de 1813.* Montréal, Lovell, 1858, 170p., 17cm.

—— *Le Pirate du Saint-Laurent,* suivi de *Jacques Cartier, ou le premier jour de l'an 1536 au Canada.* Montréal, Lovell, 1859, 173p., 16cm.

—— *Trente-neuf hommes pour une femme ; épisode de la colonisation du Canada.* Paris, Dentu, 1862 (2e éd.), 279p., 18.5cm.

—— *La Huronne : scène de la vie canadienne.* Paris, Calmann-Levy, 1889, 356p., 18cm.

—— *La Tête-Plate.* Paris, Calmann-Levy, 1890, 320p., 18cm.

CHOQUETTE, Ernest. *Les Ribaud, une idylle de 1837.* Montréal, E. Senécal, 1898, VII-355p.

CONSTANTIN-WEYER, Maurice. *Cavelier de La Salle.* Paris, Les Éditions Rieder, 1927 (5e éd.), 285p., 19cm.

DAVIAULT, Pierre. *La Grande Aventure de Lemoyne d'Iberville.* Montréal, Éditions de l'Action canadienne-française, 1937, 149p., 24cm.

DE GUISE, Charles. *Légende canadienne. Le Cap-au-Diable.* Ste-Anne-de-la-Pocatière, Proulx, 1863, 45p.

—— *Hélika, mémoire d'un vieux maître d'école.* Montréal, Senécal, 1872, 139p. [Première parution dans *la Revue canadienne* (1871).]

DESROSIERS, Léo-Paul. *Les Engagés du Grand Portage.* Paris, Gallimard, 1939, Montréal, Fides, 1946, 207p., 21cm.

—— *Les Opiniâtres.* Montréal, Imprimerie populaire, 1941, 222p., 18cm.

—— *Nord-Sud.* Montréal, Les Éditions du Devoir, 1943, 217p., 18cm.

DORION, L.-C.-W. *Vengeance fatale, roman canadien.* Nouvelle édition revue et corrigée de *Pierre Hervart* par GARLEFIX, publié d'abord dans *l'Album de la Minerve* de 1874. Montréal, Imprimerie Desaulniers, 1893, 184p., 17.5cm.

DOUTRE, Joseph. *Les Fiancés de 1812 ; essai de littérature canadienne.* Montréal, Louis Perreault, 1844, 493p., 17cm.

DUPONT, Charles-Winceslas. *Françoise Brunon.* Publié d'abord dans *le Castor* (1844) nos 25–29 ; dans *le Répertoire national*, (1848), t. III, p. 50–81.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard. *Madeleine Bouvart,* dans *À la brunante, Contes et Récits.* Montréal, Granger et Frères, s.d. ; Tours, Alfred Mame, s.d., 168p., 22.5cm.

FORTIER, Auguste. *Les Mystères de Montréal.* Montréal, La compagnie d'imprimerie Desaulniers, 1893, 455p., 16cm.

FRÉMONT, Donatien. *Pierre Radisson, roi des coureurs de bois.* Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933.

GASPÉ, Philippe Aubert de. *Les Anciens Canadiens.* Québec, Desbarats et Derbishire, 1863, 411p., 20cm.

GASPÉ, Philippe-Ignace-François Aubert de. *L'Influence d'un livre, roman historique.* Québec, Cowan, 1837, 122p., 17cm.

GILL, Mme Charles (Georgiana Bélanger, pseud. : Gaétane de Montreuil). *Fleur des Ondes, roman historique canadien.* Québec, L'Action sociale, 1924, 147p., 19cm.

GIRARD, Rodolphe. *Florence, légende historique, patriotique et nationale.* Montréal, 1900, 127p., 23cm.

—— *L'Algonquine, roman des jours héroïques du Canada sous la domination française.* Montréal, La Patrie, 1910, 65p., 23cm.

GRANDBOIS, Alain. *Né à Québec... Louis Jolliet.* Paris, Albert Messein, 1933, 254p., 16cm.

GRICHON. *Amiel. Un patriote ignoré de '37.* Roman historique (Radio-roman 1937-1938) s.l., 1938, 160p.

GROULX, Lionel. *Au Cap Blomidon.* Montréal, Granger et Frères (1re éd., 1933), sixième édition, s.d., 176p., 23.5cm.

—— *L'Appel de la race.* Montréal, Fides, 1956 (1re éd., 1922), Introduction de Bruno Lafleur, 252p., 21cm.

HOLLIER, Robert. *Marche ou crève, Carignan.* Éditions de l'Homme, Montréal, 1962.

HOUDE, Frédéric. *Le Manoir mystérieux.* Montréal, Bilaudeau, 1913 (1re éd., 1878), 248p., 18cm.

HUOT, Alexandre. *Le Trésor de Bigot.* Montréal, E. Garand, 1926, 68p., 19cm.

Iroquoise (L'). Légende ou nouvelle historique, dans *la Bibliothèque canadienne* (1827), nos 5-6 ; dans *le Répertoire national* (1893), t. I, pp. 184–201.

KIRBY, William. *Le Chien d'or.* Légende canadienne, traduite de l'anglais par L.-P. Lemay, Montréal, L'Étendard, 1884, 2 vol., 18cm., vol. I, 294p., vol. II, 483p.

LAROQUE, Robert (pseud. : Robert de Roquebrune). *D'un océan à l'autre.* Paris, Éditions du Monde nouveau, 1924, 254p., 17cm.

—— *Les Habits rouges.* Paris, Éditions du Monde nouveau, 1923, 277p., 18cm.

LAURENT, Albert. *L'Épopée tragique, roman canadien.* Montréal, Beauchemin, 1956, 253p., 26cm.

LEBEL, Joseph-Marc-Octave-Antoine (pseud. : Jean Féron). *La Métisse.* Montréal, Garand, 1923, 59p., 26cm.

—— *L'Aveugle de Saint-Eustache.* Montréal, Garand, 1924 (2e éd.), 77p., 26cm.

—— *Fierté de race.* Montréal, Garand, 1924, 56p., 26cm.

—— *La Revanche d'une race.* Montréal, Garand, 1924, 117p., 26cm.

—— *La Besace d'amour.* Montréal, Garand, 1925, 66p., 26cm.

—— *Les Cachots d'Haldimand.* Montréal, Garand, 1926, 74p., 26cm.

—— *Le Manchot de Frontenac.* Montréal, Garand, 1926, 79p., 26cm.

—— *Le Patriote.* Montréal, Garand, 1926, 64p., 26cm.

—— *La Taverne du diable.* Montréal, Garand, 1926, 76p., 26cm.

—— *La Besace de la haine.* Montréal, Garand, 1927, 100p., 26cm.

—— *Le Drapeau blanc.* Montréal, Garand, 1927, 83p., 26cm.

—— *Le Siège de Québec.* Montréal, Garand, 1927, 86p., 26cm.

—— *Le Spectre du ravin.* Montréal, Garand, 1927, 86p., 26cm.

—— *Les Trois Grenadiers.* Montréal, Garand, 1927, 74p., 26cm.

—— *Le Capitaine Aramèle.* Montréal, Garand, 1928, 70p., 26cm.

—— *L'Espion des Habits rouges.* Montréal, Garand, 1928, 62p., 26cm.

—— *Jean de Brébeuf.* Montréal, Garand, 1928, 69p., 26cm.

—— *Le Mendiant noir.* Montréal, Garand, 1928, 72p., 26cm.

—— *La Prise de Montréal.* Montréal, Garand, 1928, 68p., 26cm.

—— *La Belle de Carillon.* Montréal, Garand, 1929, 70p., 26cm.

—— *La Corvée.* Montréal, Garand, 1929, 60p., 26cm.

—— *L'Échafaud sanglant.* Montréal, Garand, 1929, 46p., 26cm.

—— *L'Étrange musicien.* Montréal, Garand, 1930, 50p., 26cm.

—— *La Fin d'un traître.* Montréal, Garand, 1930, 50p., 20cm.

—— *Les Amours de W. Benjamin.* Montréal, Garand, 1930, 50p., 26cm.

LEFEBVRE, J.-A. (pseud. : Pierre Aldan). *L'Impératrice d'Amérique.* Roman historique, Montréal, Les Éditions Lefebvre, 1928, 324p., 18cm.

LEGENDRE, Napoléon. *Sabre et scalpel,* dans l'*Album littéraire et musical de la Minerve* 1872-1873.

—— *Annibal.* Lévis, Pierre-Georges Roy, 1898, 120p., 16cm.

LÉGER, Antoine-J. *Elle et lui, idylle tragique du peuple acadien.* Moncton, Imprimerie de l'Évangéline, 1940, 203p., 24cm.

—— *Une fleur d'Acadie, un épisode du grand dérangement.* Moncton, Imprimerie de l'Évangéline, 1946, 128p., 22cm.

LEPROHON, Mrs. Rosanna Eleanor (née Mullins). *Antoinette de Mirecourt,* or *Secret Marrying and Secret Sorrowing.* A Canadian Tale, Montréal, Lovell, 1864, VI-369p., 18cm.

—— *Le Manoir de Villerai, roman canadien traduit de l'anglais.* Montréal, Beauchemin et Valois, 1884, 383p., 17cm.

LE SAGE, Alain. *Les Aventures du chevalier de Beauchesne.* Œuvres choisies, t. IV, Paris, Imprimerie Leblanc, 1810, 452p., 20cm.

LESPÉRANCE, John. *Les Bastonnais.* Montréal, Beauchemin, 1925 (1re éd., 1896), 221p., 24cm.

LORIMIER, Raoul de. *La Haute Aventure de Guillaume de Palmoye.* Roman épisodique de la guerre de Sept Ans (1756–1763), Montréal, Granger, 1930, 434p.

MARCIL, Charles. *L'Héritière d'un millionnaire.* Roman historique, Montréal, J.-A. David, 1867, 96p., 18cm.

MARMETTE, Joseph. *Charles et Éva.* Montréal, Les Éditions Lumen, 1954 (publié d'abord dans *la Revue canadienne,* 1866), 187p., 18cm.

—— *François de Bienville, scènes de la vie canadienne au XVIIe siècle.* Québec, Brousseau, 1870, 299p.

—— *L'Intendant Bigot.* Montréal, Desbarats, 1872, 94p., 21.5cm.

—— *Le Chevalier de Mornac, chronique de la Nouvelle-France, 1664.* Montréal, L'Opinion publique, 1873, 100p., 21.5cm.

—— *La Fiancée du rebelle, épisode de la guerre des Bostonnais.* Publié en feuilleton dans *la Revue canadienne,* XII (1875).

—— *Le Tomahahk et l'Épée.* Québec, Léger et Brousseau, 1877, 206p., 16cm. [Extraits de *François de Bienville* et du *Chevalier de Mornac.*]

MARMIER, Xavier. *Gazida.* Paris, Hachette, 1860, III-464p.

MORISSET, Gérard. *Novembre 1775.* Québec, 1948, 109p., 18cm.

MYRAND, Ernest. *Une Fête de Noël sous Jacques Cartier.* Montréal, Librairie J.-A. Derome, 1911, 239p., 24cm.

ORSONNENS, Jean Protais Éraste d'. *Felluna, récit indien,* dans *la Patrie,* 22 août–1er sept. 1856.

—— *Angélina,* dans *la Guêpe,* 25 janv.–15 fév. 1859.

PHELAN, James. *Les Deux Anneaux,* dans *les Veillées canadiennes,* romans historiques illustrés, n° I (1853), pp. 1–33.

POTVIN, Damase. *La Robe noire* (récit des temps héroïques où fut fondée la Nouvelle-France). Paris, Éditions Valentin Bresle, 1932, 237p.

ROCHEFORT, Azilda. *Les Fantômes blancs.* Montréal, Garand, 1923, 96p.

ROUSSEAU, Edmond. *Le Château de Beaumanoir.* Lévis, Mercier & Cie, 1886, VII-274p.

—— *Les Exploits d'Iberville.* Québec, Le Soleil, 1913, 2e éd. (1re en 1888), X-238p.

—— *Deux Récits : À Carillon ; Dans un Yatch.* Montréal, Décarie, Hébert et Beauchesne, 1903, 199p.

—— *La Monongahéla.* Québec, Le Soleil, 1915, 2e éd. (1re en 1890), 237p.

ROUTHIER, Adolphe-Basile. *Le Centurion, roman des temps messianiques.* Québec, l'Action sociale, 1909, 461p.

—— *Paulina, roman des temps apostoliques.* Québec, Imprimerie des Franciscaines missionnaires, 1918, XXIV-382p.

ROY, Régis. *Les Aventures de Nicolas Martin,* dans *le Monde illustré,* 25 nov. 1896.

—— *Le Cadet de La Vérendrye ou le trésor des montagnes de roche.* Montréal, Leprohon & Leprohon, 1897, 74p.

—— *Le Chevalier Henri de Tonti ou Main-de-Fer,* dans *le Monde illustré,* 30 sept.–2 déc. 1899.

SAINT-CYR, Charles de. *Sous le signe du caribou.* Paris Éditions du Monde moderne, 1926, 202p.

SOULIÉ, Maurice. *Le Roman d'une Parisienne au Canada (1640–1650).* Paris, Payot, 1927, 247p.

TACHÉ, Joseph-Charles. *Trois Légendes de mon pays,* dans *les Soirées canadiennes,* I (1861), pp. 11–109.

—— *Forestiers et Voyageurs,* dans *les Soirées canadiennes,* III (1863), pp. 13–260.

TASCHEREAU-FORTIER, Mme Alexandre (pseud. : Maxine). *Les Orphelins de Grand-Pré* [1]. Montréal, l'Action canadienne-française, 1931, 144p.

1 Nous ne citons ce roman qu'à titre exceptionnel puisque notre étude ne porte pas sur la littérature pour adolescents.

THIL-LORRAIN, Michel. *Nélida ou les Guerres canadiennes 1812–1814.* Paris-Tournai, Casterman, s.d., 227p. [Parut d'abord dans *la Revue canadienne,* IV, (1867).]

TREMBLAY, Rémi. *Un revenant, épisode de la guerre de Sécession.* Montréal, La Patrie, 1884, 437p.

TROBRIAND, Baron Régis de. *Le Rebelle,* dans *le Courrier des États-Unis,* nos 2, 4, 7 et 9 déc. 1841 ; aussi, Québec, N. Aubin & W. H. Rowan, 1842, 38p. ; et dans *les Nouvelles Soirées canadiennes,* 1882.

VERNE, Jules. *Famille sans nom.* Paris, J. Herzel et Cie, 1889, 442p.

III. HISTOIRES DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE

BAILLARGEON, Samuel. *Littérature canadienne-française.* Montréal, Éditions Fides, 1957, VIII-460p., 24cm.

BRUNET, Berthelot. *Histoire de la littérature canadienne-française.* Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946, 186p., 18cm.

LAREAU, Edmond. *Histoire de la littérature canadienne.* Montréal, Éditions John Lovell, 1874, VIII-496p., 21cm.

ROY, Mgr Camille. *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française.* 14e édition revue et corrigée par l'auteur, Montréal, Beauchemin, 1950, 201p., 17.5cm

TOUGAS, Gérard. *Histoire de la littérature canadienne-française.* Paris, Presses universitaires de France, 1960, 282p., 21cm.

VIATTE, Auguste. *Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950.* Québec, Les Presses de l'université Laval, 1954, XI-545p., 18cm.

IV. THÈSES RELATIVES AU ROMAN HISTORIQUE

HAYNE, David M. *The Historical Novel and French Canada.* Thesis submitted in partial fulfilment of the requirements for the degree of Doctor of philosophy in the Faculty of Arts, Université d'Ottawa, mai 1945, 188p., 27.5cm. (Copie dactylographiée.)

LE MOINE, Roger. *Joseph Marmette, sa vie, son œuvre.* Québec, Les Presses de l'université Laval, 1968, 250p.

MAIGRON, Louis. *Le Roman historique à l'époque romantique.* Nouvelle édition, Paris, Champion, 1912, 247p., 23cm.

PLASTRE, Guy. *Une constante de la littérature canadienne : le thème de la survivance française dans le roman.* Thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1953, XV-130p.

PRALADIÉ, Georges. *Balzac historien ; la Société de la Restauration.* Paris, Presses universitaires de France, 1955, VIII-308p., 23cm.

ROUX, R. (Fr Stanislas, s.c.). *Joseph Marmette, le « Cooper Canadien ».* Mémoire présenté à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal pour l'obtention du grade de maître ès arts, Montréal, 1944, 131p. (Copie dactylographiée.)

SAINT-JEAN, Sœur Dominique. *La Nouvelle-France dans le roman canadien-français (1607–1701).* Thèse présentée à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal pour l'obtention de la maîtrise ès arts, 1951, V-117p. (Copie dactylographiée.)

TAYLOR, Margaret Ellen Bresee. *Le Roman historique canadien-français des origines jusqu'à 1914.* Thèse présentée à l'Université McGill pour l'obtention de la maîtrise ès arts, 1942, 142p. (Copie dactylographiée.)

V. THÈSES RELATIVES AU ROMAN CANADIEN-FRANÇAIS [1]

BISSON, Laurence-A. *Le Romantisme littéraire au Canada français.* Paris, Librairie E. Droz, 1932, 285p., 24cm.

BRONNER, J.-L. Frédéric. *Influence du romantisme dans le Canada français de 1855 à 1914.* Thèse présentée à la faculté des Arts de l'Université d'Ottawa pour l'obtention du titre de *doctor philosophiæ*, mai 1944, 245p. (Copie dactylographiée.)

DOSTALER, Yves. *L'Opinion canadienne-française devant le roman au XIXe siècle.* Thèse présentée à la faculté des Lettres de l'Université Laval, juillet 1965, XXX-161p. (Copie dactylographiée.)

HOGAN, Mary Ignatia. *Les Canadiens français d'après le roman canadien-français de 1840 à 1900.* Thèse présentée à l'Université Laval, faculté des Lettres, 1946, X-148p. (Copie dactylographiée.)

JONES, Frederick Mason. *Le Roman canadien-français, ses origines, son développement.* Montpellier, Imprimerie de la Charité, 1931, 202p., 22cm. Biblio. pp. 195–198.

TUCHMAIER, Henri-S. *Évolution de la technique du roman canadien-français.* Thèse présentée à l'Université Laval pour obtenir le grade de docteur de l'Université, juillet 1958, XLVIIII-369p. (Copie dactylographiée.) Biblio. pp. XV–XLII.

[1] Nous ne mentionnons ici que les thèses qui se rapportent de près ou de loin à l'étude du roman historique.

VI. OUVRAGES SUR L'HISTOIRE DU CANADA

BRUNET, Michel, Guy FRÉGAULT, Marcel TRUDEL. *Histoire du Canada par les textes.* Montréal, Fides, 1952, 287p., 28cm.

Centenaire de l'Histoire du Canada de F.-X. Garneau. Montréal, Société historique de Montréal, 1945, 460p., 23.5cm.

CHAPAIS, Thomas. *Cours d'histoire du Canada.* Québec, Garneau, 1919–1923, 8 vol., 23cm.

DAVID, L.-O. *Les Patriotes de 1837-1838.* Montréal, Beauchemin, 1937 (1re éd. en 1885), 312p., 19.5cm.

FAILLON, Abbé Étienne-Michel. *Histoire de la colonie française.* Ville-Marie, Bibliothèque paroissiale, 1865-1866, 3 vol., 25cm.

FERLAND, Abbé Jean-Baptiste-Antoine. *Cours d'histoire du Canada.* Québec, Augustin Côté, 1861–1865, 2 vol., 20cm.

FRÉGAULT, Guy. *Iberville le Conquérant.* Montréal, Société des Éditions Pascal, 1944, 418p., 20cm.

—— *La Civilisation en Nouvelle-France.* Montréal, Société des Éditions Pascal, 1944, 288p., 20cm.

—— *Le Grand Marquis, Pierre Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane.* Montréal, Fides, 1952, 481p., 20cm.

—— *François Bigot administrateur français.* Montréal, Éditions Fides, 1955, 514p., 23.5cm.

—— *La Guerre de la Conquête.* Montréal, Fides, 1955, 514p., 23.5cm.

GARNEAU, François-Xavier. *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours.* Québec, Imprimerie Aubin, 1845–1852, 4 vol., 23cm.

GOSSELIN, Auguste-Honoré. *L'Église du Canada depuis Monseigneur de Laval jusqu'à la Conquête.* Québec, Laflamme et Proulx, 1911-1912, 3vol., 22.5cm.

—— *L'Église du Canada après la Conquête.* Québec, Laflamme et Proulx, 1916-1917, 2 vol., 22.5cm.

GROULX, Chan. Lionel. *Histoire du Canada français.* Montréal, l'Action nationale, 1950–1952, 4 vol., 21cm.

—— *Notre grande aventure, l'empire français en Amérique du Nord 1535–1760.* Montréal, Fides, 1958, 299p., 24cm.

HUDON, Théophile, s.j. *L'Institut canadien de Montréal et l'affaire Guibord, une page d'histoire.* Montréal, Beauchemin, 1938, 172p., 20cm.

LE MOINE, Sir James MacPherson. *Maple Leaves : A Budget of legendary, historical and sporting intelligence.* Comprenant : *Légende du château Bigot, Légende du Chien d'or, la Corriveau ou la cage de fer, la Perte de l'Auguste, le Tombeau de Cadieux, De Brébeuf et de Lalemant.* Québec, Posé & Co., 1863, 104p., 22cm.

MARMETTE, Joseph. *Les Macchabées de la Nouvelle-France. Histoire d'une famille canadienne 1641–1768.* Québec, Léger Brousseau, 1878, 180p., 18cm.

MAURAULT, Abbé Joseph-Pierre-Anselme. *Histoire des Abénakis depuis 1605 jusqu'à nos jours.* Sorel, Gazette de Sorel, 1866, X-631p., 18cm.

ROBITAILLE, Abbé Georges. *Études sur Garneau. Critique historique.* Montréal, Librairie A.C.F., 1930, 253p., 19.5cm.

RONCIÈRE, Ch. de la. *La Grande Légende de la mer, une épopée canadienne.* Paris, La Renaissance du livre, 1930 (12e éd.), 255p., 18cm.

TRUDEL, Marcel. *L'Influence de Voltaire au Canada.* Montréal, Éditions Fides, 1945, 2 vol., 20cm.

VII. OUVRAGES SUR LE CANADA FRANÇAIS

BLANCHARD, Raoul. *Le Canada français, province de Québec.* Montréal, Arthème Fayard, 1960, 304p., 23cm.

BRACQ, Jean-Charlemagne. *L'Évolution du Canada français.* Paris, Plon, 1927, Montréal, Beauchemin, 1927, V-457, 22cm.

BROUILLETTE, Benoît. *La Pénétration du continent américain par les Canadiens français.* Montréal, Granger et frères, 1939, 242p., 25cm.

CHARBONNEAU, Jean. *Influences françaises.* Montréal, Beauchemin, 1917–1920. 3 vol., 17cm. Vol. I, XIX-226p., vol. II, 375p., vol. III, 318p.

—— *L'École littéraire de Montréal.* Montréal, Albert Lévesque, 1935.

CREIGHTON, Donald. *Dominion of the North. A History of Canada.* Toronto, Macmillan, 1962 (Revised edition), IX-619p., 22cm.

DURHAM, Lord. *The Report and Despatches of the Earl of Durham, Her Majesty's High Commissioner and Governor General of British North America.* London, 1839, XVI-423p., 23cm.

—— *Le Rapport de Durham présenté, traduit et annoté par Marcel-Pierre Hamel.* Montréal, Éditions du Québec, 1949, 376p., 25cm.

GAUTHIER, Joseph-Delphis. *Le Canada français et le roman américain (1826–1848).* Paris, Tolsa éditeur, 1948, 354p., 17cm.

GOYAU, Georges. *Une épopée mystique : les origines religieuses du Canada.* Paris, Éditions Spes (1934), 1937, 297p., 18.5cm.

LANGLOIS, Georges. *Histoire de la population canadienne-française.* Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934, 309p., 20cm.

LÉVESQUE, Albert. *La Nation canadienne-française, son existence, ses droits et ses devoirs.* Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934, 172p., 18cm.

—— *La Dualité culturelle au Canada, hier, aujourd'hui, demain.* Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1959, 255p., 20.5cm.

MARMADE, R. de. *Le Cléricalisme au Canada.* Paris, Librairie critique, 1911, 203p., 17cm.

MÉLÈSE, Pierre. *Canada, deux peuples, une nation.* Paris, Hachette, 1959, 366p., 19.5cm.

NEVERS, Edmond de (pseud. de Edmond Boisvert). *L'Avenir du peuple canadien-français.* Paris, Henri Jouve, 1896, XLVII-441p., 17.5cm.

SAINT-PÈRE, E. Rameau de. *La France aux colonies. Études sur le développement de la race française hors de l'Europe.* Paris, A. Jouby, 1859, 355p., 24cm.

SIEGFRIED, André. *Le Canada, les deux races.* Paris, Librairie Armand Colin, 1906, 415p., 17.5cm.

TURCOTTE, Edmond. *Réflexion sur l'avenir des Canadiens français.* Montréal, Bernard Valiquette, 1942, 165p., 18cm.

VATTIER, Georges. *Essai sur la mentalité canadienne-française.* Paris, Honoré Champion, 1928, 384p., 25cm.

WADE, Mason. *Les Canadiens français de 1760 à nos jours.* Traduit de l'anglais par Adrien Venne avec le concours de Francis Dufan-Labeyrie, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1963, 2 vol., 22cm. Vol. I (1760–1914), 685p., vol. II (1914–1963), 578p.

VIII. OUVRAGES SUR LE NATIONALISME

ARÈS, Richard. *Notre question nationale.* Montréal, Éditions de l'Action nationale, 1943–1945, 2 vol., 19.5cm.

BASTIEN, Hermas. *Les Énergies rédemptrices.* Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, 162p., 20cm.

BOAS, Franz. *Race, Language and Culture.* New York, Macmillan, 1961 (1re éd., 1940), 647p., 24cm.

BOUCHER, MAURICE. *Le Sentiment national en Allemagne.* Paris, Éditions du Vieux Colombier, 1947, 258p., 23cm.

BRUNET, Michel. *Canadiens et Canadians.* Montréal, Beauchemin, 1957, V-457p., 22cm.

—— *La Présence anglaise et les Canadiens.* Montréal, Beauchemin, 1958, 292p., 22cm.

CASH, Wilbur Joseph. *The mind of the South.* New York, Knorpf, 1957 [1941], 429p., 22cm.

CHADWICK, Munro H. *The Nationalities of Europe and the Growth of national ideologies.* Cambridge University Press, 1945, VIII-292p., 22cm.

Comité permanent de la Survivance française en Amérique. *La Vocation de la race française en Amérique du Nord.* Québec, le Comité de la Survivance française, 1945, 197p., 20.5cm.

DELOS, J.-T. *La Nation.* Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, 2 vol., 20cm. Vol. I, *Sociologie de la nation,* 197p., vol. II, *Le nationalisme et l'ordre du droit,* 218p.

Enquête de l'Action nationale. *L'Éducation nationale.* Avant-propos de l'abbé Lionel Groulx, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, 209p., 18cm.

FORTIN, Gérard-Adélard. *An Analysis of the Ideology of a French Canadian Nationalist magazine : 1917–1954. A Contribution to the Sociology of Knowledge.* A thesis presented to the Faculty of the Graduate School of Cornell University for the Degree of Doctor of Philosophy, June 1956. 251p. (Copie dactylographiée.)

FOURNIER, Jules. *La Faillite du nationalisme,* dans *Mon encrier. Recueil posthume d'études et d'articles choisis dont deux inédits.* Montréal, Mme Jules Fournier, 1922. Vol. I, pp. 132–198.

GARIGUE, Philippe. *L'Option politique du Canada français, une interprétation de la survivance nationale.* Montréal, Éditions du Lévrier, 1963, 174p., 22.5cm.

GROULX, Abbé Lionel. *Dix Ans d'action française.* Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, 273p., 20cm.

—— *La Naissance d'une race.* Montréal, Granger et frères, 1938, (3e éd.), 285p., 21cm.

—— *L'Indépendance du Canada français.* Montréal, l'Action nationale, 1949, 175p., 22cm.

—— *Pour bâtir.* Montréal, l'Action nationale, 1953, 217p., 22cm.

HARVEY, Jean-Charles. *Nationalisme passionnel et nationalisme humain,* dans *Art et combat.* Montréal, Éditions de l'Action canadienne-française, 1937, pp. 211–218.

KOHN, Hans. *The Idea of Nationalism, A study on its Origins and Background.* New York, The Macmillan Company, 1944, XI-735p., 23cm.

LACHANCE, Louis, o.p. *Nationalisme et religion.* Ottawa, Collège dominicain, 1936, 195p., 18.5cm.

OSTERWEIS, Rollin Gustav. *Romantism and Nationalism in the Old South.* New Haven, Yale University Press, 1949, VIII-275p., 23cm.

OUELLET, Fernand. *Papineau.* Textes choisis et présentés dans la collection Les Cahiers de l'Institut d'histoire de l'université Laval. Québec, Les Presses de l'université Laval, 1958, 103p., 27cm.

PONTEIL, Félix. *L'Éveil des nationalités et le mouvement libéral (1815–1848),* coll. Peuples et civilisations. Histoire générale fondée par Louis Halphen et Philippe Sagnac, tome XV. Paris, Presses universitaires françaises, 1960, 751p., 23cm.

RUMILLY, Robert. *Le Problème national des Canadiens français.* Montréal, Éditions Fides, 1961, 146p., 21cm.

TREMBLAY, Jean-Jacques. *Patriotisme et nationalisme.* Ottawa, Les Éditions de l'Université d'Ottawa, 1940, 233p., 18.5cm.

VINDEX, Jean. *Halte-là ! « Patriote ».* Que penser de notre école politico-théologique ? de l'impérialisme qu'elle professe ? du nationalisme qu'elle censure ? Publié à la demande et sous les soins de J.-B. Prince, Rimouski, Le Progrès du Golfe, 1917, XII-216p., 18cm.

IX. OUVRAGES RELATIFS À LA LITTÉRATURE CANADIENNE

ARLES, Henri d' (pseud. d'Henri Beaudé). *Estampes.* Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, 216p., 17.5cm.

BAILLARGÉ, F.-A. *La Littérature au Canada en 1890.* Joliette, 1891, VII-351p., 13cm.

CHOQUETTE, Adrienne. *Confidences d'écrivains canadiens-français.* Trois-Rivières, Les Éditions du Bien public, 1939, 236p., 21cm.

DANDURAND, Abbé Albert. *Le Roman canadien-français.* Montréal, Albert Lévesque, 1937, 252p., 18cm.

DARVEAU, L.-M. *Nos hommes de lettres.* Montréal, A.A. Stevenson, 1873, 236p., 18cm.

DAVID, L.-O. *Mélanges historiques et littéraires.* Montréal, Librairie Beauchemin, 1917, 337p., 19cm.

FOURNIER, Jules. *Mon encrier. Recueil posthume d'études et d'articles choisis dont deux inédits.* Montréal, Mme Jules Fournier, 1922, 2 vol., 17.5cm. Vol. I, XVI-198p., vol. II, 209p.

FRÉMONT, Donatien. *Sur le Ranch de Constantin-Weyer.* Winnipeg, Éditions de la Liberté, 1932, 156p., 21cm.

HALDEN, Charles ab der. *Études de littérature canadienne-française précédées d'une introduction : « La Langue et la littérature françaises au Canada, la famille française et la nation canadienne », par Louis Herbette.* Paris, F.-R. Rudeval, 1904, CIV-352p., 18cm.

—— *Nouvelles Études de littérature canadienne-française.* Paris, F.-R. Rudeval, 1907, XVI-377p., 18cm.

HARVEY, Jean-Charles. *Pages de critique sur quelques aspects de la littérature française au Canada.* Québec, Compagnie d'imprimerie Le Soleil, 1926, 187p., 17cm.

—— *Art et Combat.* Montréal, Éditions de l'Action canadienne-française, 1937, 229p., 18cm.

LEBEL, Maurice. *D'Octave Crémazie à Alain Grandbois. Études littéraires.* Québec, Les Éditions de l'Action, 1963, 285p., 24.5cm.

LE SAGE, Jules-S. *Notes biographiques, propos littéraires.* Montréal, Édouard Garand, 1931, 257p., 18cm.

MARION, Séraphin. *Les Lettres canadiennes d'autrefois.* Ottawa, Éditions de l'Université, 1938–1954, 9 vol., 18cm.

ROBIDOUX, Réjean. *Les Soirées canadiennes et le Foyer canadien dans le mouvement littéraire québéquois de 1860.* Thèse présentée à la faculté des Lettres de l'Université Laval pour le D.E.S., 1957, XVI-147p. (Polycopiée.)

ROUTHIER, Adolphe-Basile. *Causeries du dimanche.* Montréal, Beauchemin et Valois, 1871, XII-294p., 19cm.

ROY, Pierre-Georges. *À travers les Anciens Canadiens de P. A. de Gaspé.* Montréal, Ducharme, 1943, 279p., 19.5cm.

—— *À travers les Mémoires de Philippe Aubert de Gaspé.* Montréal, Ducharme, 1943, 296p., 19.5cm.

X. OUVRAGES DIVERS

BELLERIVE, Georges. *Conférences et discours de nos hommes publics en France.* Textes recueillis par Georges Bellerive, Québec, Léger et Brousseau, 1902, XVIII-206p., 22.5cm.

—— *Orateurs canadiens-français en Angleterre, en Écosse et en Irlande.* Conférences et discours recueillis par Georges Bellerive, Québec, Imprimerie le Soleil, 1912, X-117p., 22.5cm.

CASGRAIN, Henri-Raymond. *Les Souvenances canadiennes.* Ouvrage manuscrit conservé aux Archives de l'Asile du Bon Pasteur de Québec. Vol. I, 660p. et 13 ajoutées, vol. II, 209p. (Copie dactylographiée aux Archives du Séminaire de Québec. Cinq volumes reliés, 28cm.)

—— *Œuvres complètes.* Montréal, Beauchemin et fils, 1896-1897, 4 vol., 22cm.

CHAPAIS, Thomas. *Discours et Conférences* (1re série). Québec, Imprimerie L.-J. Demers, 1897, 337p., 22cm.

—— *Discours et Conférences* (2e série). Québec, J.-P. Garneau, 1913, 402p., 22cm.

CHOQUETTE, Ernest. *La Terre.* Montréal, Beauchemin, 1916, 289p.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard. *Choses et autres, études et conférences.* Montréal, Duvernay, 1874, 294p., 18cm.

GASPÉ, Philippe Aubert de. *Mémoires.* Tours, Maison Alfred Mame, s.d. ; Montréal, Granger et Frères, s.d., 2 vol., 25cm.

HUSTON, James. *Le Répertoire national ou recueil de littérature canadienne.* Deuxième édition, précédée d'une introduction par le Juge Routhier, illustrée de 50 portraits et suivie d'une table alphabétique par noms d'auteurs. Montréal, J.-M. Valois et cie, 1893, 4 vol., 24.5cm.

LACOMBE, Patrice. *La Terre paternelle,* dans *le Répertoire national* (1893), t. III, pp. 342–382.

XI. BROCHURES

BOURGET, Mgr Ignace. *Lettres pastorales de Mgr l'évêque de Montréal, contre les erreurs du temps* (en date du 10 mars 1858), sur « l'Institut canadien et les mauvais livres » (en date du 30 avril 1858), sur « les mauvais journaux » (en date du 31 mars 1858). Montréal, Plinguet et La Plante, s.d., IV-45p., 22cm.

Catalogue de la bibliothèque de l'Institut canadien. Montréal, H. Rowen, 1852, 35p., 16cm.

DUMAS, Paul. *Nos raisons d'être fiers.* Montréal, Le Devoir, 1934, 20p., 18cm.

Examen critique de la soi-disant réfutation de la grande guerre ecclésiastique de l'Honorable L.A. Dessaules sans réhabilitation de celui-ci, par un Faillible qui n'a point lu l'ouvrage interdit contre une légion d'infaillibles. Montréal, Société des écrivains de bon sens, 1873, 38p., 22cm.

LABELLE, Mgr. *Discours prononcé par le curé Labelle sur la mission de la race canadienne-française en Canada.* Montréal, Eusèbe Senécal, 1883, 15p., 21cm.

O'LEARY, Dostaler. *L'inferiority complex.* Montréal, Le Devoir, 1935, 27p., 18cm.

XII. ARTICLES DE REVUES

ARÈS, Richard. « Histoire nationale et éducation », dans *l'Action nationale,* VII (1936), pp. 306–320.

BALLANTYNE, Murray. « Les Canadiens français n'ont pas confiance en nous », dans *la Vie française,* VIII (1954), pp. 542–548.

BASTIEN, Hermas. « Contes et nouvelles », dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française,* (3), essais critiques (1958), pp. 81–95.

BEAUCHAMP, J.-J. « Esquisses historiques sur le roman », dans *la Revue canadienne,* XX (1884), p. 310.

BERNARD, Harry. « *Les Habits rouges* par Robert de Roquebrune », dans *l'Action française,* XI (1924), pp. 34–43.

BLAIN, Jean. « L'appel de la race et l'oreille contemporaine », dans *l'Action nationale,* XLV (1956), pp. 717–726.

BLAIN DE SAINT-AUBIN. « Quelques mots sur la littérature canadienne-française », dans *la Revue canadienne,* VIII (1871), p. 91.

BOLDUC, Jean-Paul et Roch BOUGIE. « La renaissance terrienne et les devoirs de littérateurs », dans *Carnets du théologue,* III (1938), pp. 57–61.

CASGRAIN, Henri-Raymond. « Éclaircissements sur la question acadienne », dans *le Canada français,* I (1888), pp. 404–443.

CHARTIER, Émile. « Léo-Paul Desrosiers. Le roman historique et psychologique », dans *Lectures,* IX (1953), pp. 242–248.

CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier. « Encore Jacques Cartier *(Une Fête de Noël sous Jacques Cartier)* », dans *le Canada français,* I (1888), pp. 292–303.

CORRIGAN, Béatrice. « Henri-Émile Chevalier and his Novels of North American », dans *Romanic Review,* XXV (1944), pp. 220–231.

DANDURAND, Albert. « Le patriotisme dans l'œuvre de Laure Conan », dans *l'Action française,* XIV, n° 1 (1925), pp. 25-26.

DECELLES, A.-D. « Notre avenir », dans *le Canada français,* I (1888), pp. 261–273.

DESCHAMPS, Nicole. « *Les Anciens Canadiens* de 1860 », dans *Études françaises,* octobre 1965, pp. 3–15.

DESROSIERS, Joseph. « *Jeanne la fileuse* par Honoré Beaugrand », dans *la Revue canadienne,* XV (1878), p. 402.

DESROSIERS, Léo-Paul. « La nationalisation de notre littérature par l'étude de l'histoire », dans *l'Action nationale,* février 1919, pp. 65–77.

FABRE, Hector. « Écrivains canadiens, l'abbé Casgrain », dans *la Revue canadienne,* II (1865), pp. 289–306.

—— « Écrivains canadiens, M. N. Bourassa », dans *la Revue canadienne,* (1886), pp. 727–750.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE. « L'homme de lettres, sa mission dans la société moderne », dans *la Revue canadienne*, V (1868), pp. 437–451.

FLEURET, Fernand. « Du roman historique », dans *le Cornet à poux*, Paris, Mercure de France, 1938, pp. 103–112.

FONTAINE, J.-O. « Deux romans de Marmette : *François de Bienville, Le Chevalier de Mornac* », dans *la Revue canadienne*, XIV (1877), pp. 491–502.

—— « Marmette, *l'Intendant Bigot* », Montréal, 1872, dans *la Revue canadienne*, XIV (1877), pp. 659–667.

GALARNEAU, Claude. « Les échanges culturels franco-canadiens depuis 1763 », dans *Recherches et débats*, XXXIV (1961), pp. 68–78.

GROULX, Chan. Lionel. « La mission de la jeunesse canadienne-française », dans *l'Action française*, VIII (1954), pp. 347–359.

HAUSER, Henri. « Le principe des nationalités, ses origines historiques », dans *la Revue politique internationale*, V (janv.–juin 1916). pp. 113–139.

HAYNE, David M. « L'origine du roman canadien-français », dans *le Roman canadien-français*, t. III des *Archives des lettres canadiennes*, pp. 37–67.

—— « Sur les traces du préromantisme », dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, (avril–juin 1961), pp. [136]-157.

HENRY, Paul. « Le problème des nationalités », dans *l'Europe du XIX^e^ et du XX^e^ siècle, 1815–1870*. Milan, Marzorati éditeur, 1959, pp. 158–209.

HERTEL, Francois. « La littérature canadienne-française (son rôle dans une éducation nationale) », dans *l'Action nationale*, XI (1938), pp. 329–344.

KREBS, Albert. « Régis de Trobriand et *la Revue du Nouveau Monde* (1849-1850) », dans *la Revue de littérature comparée*, XXVII (1953), pp. 76–92.

LAMONTAGNE, Léopold. « Les courants idéologiques dans la littérature canadienne-française du XIX^e^ siècle », dans *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1964, pp. 101–121.

LANCTOT, Gustave. « L'œuvre historique de Garneau », dans *Centenaire de l'histoire de F.-X. Garneau*, Montréal, Société historique de Montréal, 1945, 460p. (pp. 11–30).

LAURENT, Édouard. « Un roman cornélien : *La Chesnaie* », dans *Culture*, IV (1943), pp. 113–117.

LAUZIÈRE, Arsène. « À la recherche du visage romantique canadien », dans *Mémoires de la Société royale du Canada*, Ottawa, 3^e^ série, 1^re^ section 50 (1956), pp. 49–56.

—— « Primevère du roman canadien-français », dans *Culture*, XVIII (1957), pp. 225–244.

LAUZIÈRE, Arsène. « Le romantisme de François-Xavier Garneau », dans *Archives des lettres canadiennes*, I, Université d'Ottawa, (1961), pp. 158–183.

LEGENDRE, Napoléon. « À propos de notre littérature nationale », dans *Mémoires de la Société royale du Canada*, 2e série, t. I, 1re section (mai 1895), pp. 63–72.

LEMIRE, Maurice. « Les avatars de notre nationalisme », dans *l'Action nationale*, (janvier 1968), pp. 509–534.

LE MOINE, J.-M. « Les pionniers français dans l'Amérique du Nord par Francis Parkman », dans *la Revue canadienne*, XII (1875), p. 229.

LE MOINE, Roger. « Le roman historique au Canada français », dans *Archives des lettres canadiennes*, t. III, pp. 69–87.

LÉPINE, Placide. « Les silhouettes littéraires », dans *les Guêpes canadiennes*, compilées et annotées par Auguste Laperrière, 1re série, Ottawa, 1881.

MARCOTTE, Gilles. « Le roman », dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, (3), essais critiques (1958), pp. 44–80.

MAUREL, Charles. « Nos héros de roman », dans *le Canada français*, XXXIII (sept. 1945), pp. 43–50 ; (oct. 1945), pp. 106–113 ; (déc. 1945), pp. 263–270 ; (janv. 1946), pp. 342–351.

NANTEL, M.-A. « Notre littérature nationale », dans *la Revue canadienne*, IV (1867), p. 773.

NOISEUX, Henri. « L'action malsaine du roman », dans *la Revue canadienne*, XXI (1889), pp. 63–69.

OLIVIER, Louis-Auguste. « Essai sur la littérature du Canada », dans *la Revue canadienne*, I (1845), pp. 28-29. *Le Répertoire national*, III (1848), pp. 234–241.

OUELLET, Fernand. « Les fondements historiques de l'option séparatiste », dans *Liberté*, (mars 1962), pp. 90–112.

PAPINEAU, Amédée. « *Caroline*, légende canadienne », dans *le Répertoire national*, II (1893), pp. 9–16.

PLASTRE, Guy. « Roman et survivance française », dans *Thought from the learned Societies of Canada*, 1961, Toronto, Gage, 1961, pp. 109–122.

POIRIER, Pascal. « *Papineau*, drame historique canadien », dans *la Revue canadienne*, XV (1881, mai et juin).

POTVIN, Pascal. « Papineau et l'orientation du nationalisme québécois », dans *The Canadian Historical Association Report* (Report of the annual Meeting held at Hamilton, May 24-25, 1943), pp. 36–43.

P.H. « *Le Chien d'or* par William Kirby », dans *la Revue canadienne*, XIV (1877), p. 227.

PROTHÉRO, R. « The Historical Novel », dans *The Quarterly Review*, janvier 1907, pp. 25–54.

ROBERT, F. « Littérature nationale et littérature régionale », dans *le Canada français*, IV (1920), pp. 235–240 et pp. 336–349.

ROTHNEY, Gordon O. « Nationalism in Quebec politic since Laurier », dans *The Canadian Historical Association Report*, mai 1943, pp. 44–55.

ROY, Mgr Camille. « Notre patriotisme littéraire en 1860 » dans *À l'ombre des érables, hommes et livres*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale limitée, 1924, 343p., 19cm.

—— « Étude sur *les Anciens Canadiens* », dans *Mémoires de la Société royale du Canada*, 2e série, t. XII, section I, pp. 83–118.

SAUTER, Marc-R. « Le problème racial », dans *l'Europe du XIXe et du XXe siècle, 1815–1870*, Milan, Marzorati éditeur, 1959, pp. 47–56.

SOULARD, A. S. « *Le Chien d'or*, 1839 » dans *le Répertoire national*, (1893), t. II, pp. 150–153.

SULTE, Benjamin. « *François de Bienville*, scènes de la vie canadienne au XVIIe siècle par Joseph Marmette », dans *la Revue canadienne*, VII (1870), p. 777.

VIATTE, Auguste. « Conditions et difficultés de notre littérature canadienne », dans *l'Action nationale*, XII (1938), pp. 6–14.

VIGER, Jacques. « *Le Chien d'or*, 1748 » dans *le Répertoire national*, (1893), t. II, p. 156.

INDEX

A

Abbé, L', 240
Abercromby, général James, 91, 92
À Carillon, 12, 91
Action française, L', 15, 16, 220
Ailleboust de Manthet, Nicolas d', 80
Albert ou l'orphelin catholique, 12
Album musical et littéraire de la Minerve, L', 200
ALDAN, Pierre. Voir J.-A. LEFEBVRE
Algonquine, L', 14, 32
À l'œuvre et à l'épreuve, 13, 40, 43, 49
Anciens Canadiens, Les, XI, 11, 143, 155, 169, 170, 172, 174, 175
Angélina, 199, 200
Angéline de Montbrun, 40, 224
ANGERS, Félicité. Voir Laure CONAN
Annibal, 13, 205, 209
Appel de la race, L', 16, 18
Archives des Lettres canadiennes, 201
ARLINCOURT, vicomte Charles d', 40, 243
Arménius, 229
Armstrong, gouverneur, 107
ARNIM, Achim, 2
Arnold, général Benedict, 179, 184, 193
Atala, 26
À travers les Mémoires de Philippe Aubert de Gaspé, 240
Aventures de Nicolas Martin, Les, 77, 84, 91
Aventures du chevalier de Beauchesne, Les, 51, 52
Aveugle de Saint-Eustache, L', 216

B

Baby, Thérèse Du Perron, 52, 53
Ballanche, Pierre-Simon, 229
BALZAC, Honoré de, 4, 242, 243
BANCROFT, George, 89
BARTHE, Georges-Isidore, 13, 205, 210
Bastonnais, Les, 13, 177, 184, 185, 186
BEAUGRAND, Honoré, 12, 203, 204, 218, 233
Belle de Carillon, La, 77, 91, 92
BENOIT, Pierre, 17, 66–71, 74, 76, 225
BÉRANGER, Jean-Pierre de, 5, 230
BERNARD, Harry, 14
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Jacques-Henri, 26
BIBAUD, Adèle, 13, 121, 130, 131, 140, 141, 143, 144, 145, 155, 214, 219, 222, 242
Bibliothèque canadienne, La, 27

Bienville, François de, 82, 83, 84, 88
Bigot, François, 121–140, 222, 223, 236
Bisson, Laurence, 239, 243
Blackstone, William, 3
Boishébert, Henri - Louis Deschamps de, 112
Bouchard, Arthur, 33, 36, 221
Boucher, Maurice, 227, 229, 231
Boucherville, Georges de, 200, 201, 202, 203, 218, 223, 232, 234
Boulay-Paty, 243
Bourassa, Henri, 14
Bourassa, Napoléon, 11, 99, 101–106, 109, 114, 143–148, 155, 164–169, 201, 222
Brébeuf, Jean de, 40, 42, 45, 46
Brentano, Clemens, 2
Bressani, Joseph-François, 49, 65
Briand, Mgr, 186
Brock, général Isaac, 180
Burke, Edmund, 3, 4
Butler, capitaine John, 101, 103
Byron, George Gordon, lord, 5

C

Cadet, Joseph-Michel, 127
Cadet de La Vérendrye, Le, 13
Campagne canadienne, La, 16
Caouette, J.-B., 13, 77, 78, 177, 188, 189, 195, 196, 232
Cap-au-Diable, Le, 99, 104, 105
Carleton, général Guy, 186, 232
Caroline, 121
Cartier, Jacques, 24
Casgrain, Henri-Raymond, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 16, 38, 52, 53, 74, 75, 118, 201, 221, 222, 224
Cash, W.J., 227
Cauldfield, Thomas, 107
Cavelier de La Salle, 17, 69, 72, 74, 76, 77, 78
Cazeau, François, 183
Centurion, Le, 14
César, 95
Chadwick, Munro, 227
Champlain, Samuel de, 43, 44, 231, 241
Chanson de Roland, La, 140
Chapais, Thomas, 43
Charbonneau, Jean, 14
Charland, Thomas, 4
Charlemagne, 140, 141
Charles et Éva, 77, 78, 82, 84, 225, 236, 243
Charlevoix, François-Xavier de, 40, 52
Chasseur noir, Le, 30
Chasseurs de noix, Les, 14, 33
Château de Beaumanoir, Le, 12, 121, 122, 126, 127–130, 243
Chateaubriand, René de, 5, 25, 28, 36, 37, 40, 44, 49
Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier, 9
Chauvin, Pierre, 43
Chénier, docteur Jean-Olivier, 214, 241
Cherrier, G.-H., 9
Chesnaie, La, 235
Chevalier, Henri-Émile, xi, 10, 23, 29, 177, 182, 195, 196
Chevalier de Mornac, Le, 54, 55, 56, 221, 243
Chevalier Henri de Tonti, Le, 72, 77, 78
Chien d'or, Le, 12, 132, 134–137
Choiseul, duc Étienne-François de, 52
Choquette, Ernest, 13, 14, 15, 205, 210–214, 219, 223, 232, 234
Christel, 244
Chute d'un ange, La, 28
Closse, Lambert, 57, 58, 59, 75, 236
Colden, Cadwallader, 87
Conan, Laure, 13, 40–44, 49, 53, 57, 58, 71, 143, 148, 150–155, 161, 162, 163, 164, 221, 224, 225, 232, 233

CONSTANTIN-WEYER, Maurice, 17, 72, 73, 74, 76, 77, 221
COOPER, Fenimore, 11, 14, 24, 25, 26, 27, 30, 31, 35, 36, 40, 49, 105, 221, 224
Corpron, Joseph, 138
Corriveau, La, 39
Courcelle, Daniel Rémy de, 80
CRÉMAZIE, Octave, 8
CRESPIEUL, François de, 46, 48, 236

D

DANDURAND, abbé Albert, 182, 240
DAVIAULT, Pierre, 17, 84
DAVID, L.-O., 12, 205, 206, 219
Deerslayer, The, 35
DE GUISE, Charles, 30, 36, 44, 99, 104, 222
DELAVIGNE, Casimir, 2, 5
DELOS, J.-T., 2, 5
Dernier des Mohicans, Le. Voir *The last of the Mohicans*
Derniers Iroquois, Les, 30
DESCHAMPS, Nicole, 155
Deschenaux, Joseph Brassard, 138
DESMARCHAIS, Rex, 236
DESROSIERS, Léo-Paul, 17, 49, 53, 59, 60, 63–68, 71, 75, 221, 225
Deux Anneaux, Les, 10
DICKENS, Charles, 9
Discours à la nation allemande, 228
Dix Ans d'Action française, 15, 16
Dollard Des Ormeaux, 58, 59
Dollier de Casson, François, 40, 74
Dongan, Thomas, 79
DORION, L.-C.-W., 13, 203, 209, 218
Doucett, John, 107
DOUTRE, Joseph, 7, 177, 178, 201
Drames de la vie réelle, 13, 205, 210
DUMAS, Alexandre, 40
D'un océan à l'autre, 17, 243
Duperret-Lanson, lt, 85
DUPONT, Charles-Wenceslas, 28
Durham, lord, 230

E

Écolier des Jésuites, L', 77, 78
Élisabeth Ire, 240, 241
Elle et lui, 18, 99, 106, 118
Engagés du Grand Portage, Les, 17
Épisode du Siège de Québec en 1775, 179
Épopée tragique, L', 18, 99, 113, 115, 116, 117
Érec et Énide, 59
Espion des Habits rouges, L', 216, 217
Essai sur sir Warter Scott, 240
Estèbe, Guillaume, 138
Exploits d'Iberville, Les, 12, 84, 88, 158, 175, 243, 244

F

Fabiola, 14
FAILLON, Étienne-Michel, 8
Famille sans nom, 12, 205, 206, 207, 208, 219
FAUCHER DE SAINT-MAURICE, N.-H.-Édouard, 9, 37, 38, 177, 181, 195, 196
FERLAND, Jean-Baptiste, 8, 12, 13, 37, 40, 242, 244
Ferme des pins, La, 16
FÉRON, Jean, 44, 46, 77, 91, 92, 93, 138, 140, 141, 177, 190, 191, 192, 195, 196, 216, 217, 219, 221, 232, 233, 242
FERRON, Laurent, 66
Fiancée du rebelle, La, 184, 234
Fiancés de 1812, Les, 177, 195
Fiancés de Saint-Eustache, Les, 13, 214
FICHTE, Jean Gottlieb, 2, 228
Fille des Indiens rouges, La, 30
Fleur des ondes, 14, 35
Florence, 13, 205, 214, 243
Forestiers et Voyageurs, 54

FORTIER, Auguste, 13, 205, 206, 207, 208, 219
FOX, Charles-James, 3
Foyer canadien, Le, 179
François Bigot, administrateur français, 121
François de Bienville, 77, 78, 82, 84, 158, 159, 160, 175, 242
Françoise Brunon, 28, 38
FRÉCHETTE, Louis, 8
FRÉGAULT, Guy, 121
FRÉMONT, Donatien, 17, 72, 74, 76, 222
Frontenac, Louis de Buade de, 77, 78, 82, 83, 241
GAGNON, Ernest, 9
Galinée, René de Bréhant de, 74
GARNEAU, François-Xavier, I, 4, 5, 6, 7, 9, 11, 12, 14, 37, 79, 83, 224, 237, 244
Garnier, Charles, 41, 43, 49, 224, 236
GASPÉ, Philippe Aubert de, 7, 11, 143, 144, 155, 169, 170, 171, 172, 201, 239, 240
GASPÉ, Philippe-Ignace Aubert de, 201, 239
Gazida, 30
« Géant des Méchins, Le », 38
GÉRIN-LAJOIE, Antoine, 14
Germanie, La, 229
Gil Blas de Santillane, 51
GILL, Mme Charles, 35, 36
GIRARD, Rodolphe, 13, 32, 36, 205, 214, 219, 242
Gore, colonel, 217, 218
Gosford, lord, 202
GOSSELIN, Auguste-Honoré, 8, 37, 40
GRANDBOIS, Alain, 17, 49, 71, 76, 222
Grande Aventure de Lemoyne d'Iberville, La, 17, 84
GROULX, chan. Lionel, 15, 16, 17, 90, 99, 106, 172, 173, 174, 175, 176, 233
Guêpe, La, 199, 200
GUIZOT, François, 5
Gustave, ou un héros canadien, 12

H

Habits rouges, Les, 17, 214, 233
Haldimand, Frederick, 188
HAUSER, Henri, 227
HAYNE, David M., x, 35, 201, 205, 230, 239, 240
Hélika, 30, 36
HÉMON, Louis, 152
HERDER, Jean Gottfried, 2, 227
Héritière d'un millionnaire, L', 11
Héroïne de Châteauguay, L', 10, 177, 178, 195, 232
Hindelang, 217
Histoire des Abénakis, 37
Historical Novel in French Canada, 205, 239, 240
Hopson, 109
Horace, 86
Horatius Cocles, 54
HOUDE, Frédéric, 12, 240
HUGO, Victor, 5, 230, 242
HUOT, Alexandre, 121, 124
Huronne, La, 10, 30

I

Iberville, Pierre Lemoyne d', 51, 77, 86, 88, 90, 91, 93, 241
Idea of Nationalism, The, 227
Île de Sable, L', 23
« Îlet au massacre, L' », 38
Intendant Bigot, L', 12, 121, 122, 123, 243
Iroquoise, L', 14, 27, 29, 31, 35, 36, 37, 44, 46, 49, 221, 222, 223, 225
Iroquoise de Caughnawaga, L', 30

J

Jackson, Robert, 90
Jacques Cartier, 24

Jacques et Marie, 11, 18, 99, 100, 105, 113, 115, 117, 145, 146, 149, 158, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 175
Jean de Brébeuf, 45
Jean Rivard, 106
Jeanne la fileuse, 12, 203
JEFFERSON, Thomas, 3
Jeux de l'amour et du hasard, Les, 187
Jocelyn, 28
Jolliet, Louis, 57, 73

K

Kalm, Pher, 137
Kasimir, Jean, 229
Kenilworth, 12, 240, 241
KIRBY, William, x, 12, 122, 132, 134–137, 138, 140, 141, 222
KLOPSTOCK, Frédéric, 2, 227
KOCK, Paul de, 243
KOHN, Hans, 227, 229

L

LABERGE, Albert, 14
LACOMBE, Patrice, 9
La Fontaine, Louis-Hippolyte, 7
La Hontan, Louis-Armand de Lom d'Arce de, 52
La Galissonnière, Michel Barrin, marquis de, 135
LAMARTINE, Alphonse de, 5, 25
LAMENNAIS, Félicité de, 3
Lamothe-Cadillac, Antoine Laumet de, 52
LANCTOT, Gustave, 6
LAREAU, Edmond, 11
LA ROCHE, marquis de, 23, 43
LAROQUE, Robert. Voir Robert de ROQUEBRUNE
Last of the Mohicans, The, 27, 32, 40
LAURENT, Albert, 18, 99, 113, 114, 115, 116, 118, 119, 222
Laurier, Wilfrid, 13
LAUZIÈRE, Arsène, 4, 5
Laverdière, abbé Charles-Honoré, 24
La Vérendrye, Louis-Joseph de, 72
Lawrence, Charles, 101, 102, 109, 111, 113, 115
Leather Stocking, 10, 11, 26, 27, 30
LEBEL, Joseph. Voir Jean FÉRON
LECONTE DE LISLE, Charles, 195
L'ÉCUYER, Eugène, 200
LEFEBVRE, J.-A., XII, 24, 25
Légende de Cadieux, 54
Légende des siècles, La, 39, 53
Légendes canadiennes, Les, 52
LEGENDRE, Napoléon, 13, 205, 209
LÉGER, Antoine-J., 18, 99, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 118, 222, 234
LE MAY, Pamphile, 12
LEMOINE, James Macpherson, 240
LE MOINE, Roger, x
LEPROHON, Eleanor, XI, 132, 133, 134, 140
LE SAGE, Alain-René, XI, 51, 52
LESPÉRANCE, John, XI, 13, 177, 184, 185, 186, 187, 196, 226, 239, 233
Lévis, Chevalier de, 139, 149, 152
Lionel Duvernay, 13
LOCKE, JOHN, 3
LOMONOSOV, Michael Vasilievich, 229
LONGFELLOW, Henry Wadsworth, 99, 106, 112
Louis XI, 240, 241
Louis XIV, 131
Louis XV, 127, 130, 133, 144
Luther, Martin, 228

M

Maccabées de la Nouvelle-France, Les, 84
Madeleine Bouvart, 177, 181, 195, 232

MAIGRON, Louis, 240, 241
Main-de-Fer. Voir *Chevalier Henri de Tonti*
Maisonneuve, Paul Chomedey de, 57, 67, 231, 241
Mance, Jeanne, 57, 67, 231
Manchot de Frontenac, Le, 77, 78
Manoir de Villerai, Le, 132, 133
Manoir mystérieux, Le, 12, 240
Marchand de la Place royale, Le, 17, 71, 74, 222
Marche ou crève, Carignan, 18
MARCIL, Charles, XII, 11
Marguerite Bourgeois, 49
Maria Chapdelaine, 14
Maricourt, Paul Lemoyne de, 90
Marie de l'Incarnation, 40
MARIVAUX, Pierre de, 32
MARMETTE, Joseph, XII, 11, 12, 53, 54, 55, 56, 57, 71, 77–83, 121–126, 135, 140, 141, 159, 160, 177, 183, 184, 187, 196, 221, 222, 226, 232, 234, 240, 242
MARMIER, Xavier, 30
Marquette, père Jacques, 49, 73
Martine Juillet, 17, 66, 67, 70, 71, 74, 222
Mascarène, 107
Maurault, Joseph-Pierre-Anselme, 37, 40
Mazarin, cardinal de, 63
Mercier, Honoré, 205, 210
Mercure rhénan, Le, 227
MÉRIMÉE, Prosper, 242, 243
Michel Strogoff, 206
MICHELET, Jules, 5
Mind of the South, The, 228
Monde illustré, Le, 72, 91
Monongahéla, La, 12, 77, 84, 88, 90, 243
MONTAIGNE, Michel de, 26
Montcalm, Louis-Joseph, marquis de, 91, 92, 124, 131, 133, 241
Montgomery, général Richard, 181, 190, 192
MONTREUIL, Gaétane de, 14, 35
MORISSET, Gérard, 18, 177, 192, 193, 194, 195
MÜLLER, Adam-Henrich, 228
Murray, 101, 103, 104, 110
MYRAND, Ernest, XII, 24, 25
Mystères de Paris, Les, 177

N

Napoléon Ier, 227, 229, 230
Né à Québec, 17, 71
Nélida, 177, 179, 180, 223, 232
NELLIGAN, Émile, 14
Nelson, Wolfred, 241
Nez-Percés, Les, 30
Nicholson, Francis, 107
Nom dans le bronze, Le, 16
Nord-Sud, 17
Nouvelles Soirées canadiennes, Les, 198
Novembre 1775, 177, 192, 193, 194, 195

O

O'Connell, Daniel, 4
OLIVIER, L.-A., 27
Opiniâtres, Les, 17, 18, 59, 66, 69, 221
Orphelins de Grand-Pré, Les, 99, 105
ORSONNENS, Éraste d', 10, 29, 36, 199, 200, 218, 219, 223, 232
Oublié, L', 13

P

PAPINEAU, Amédée, 121
Papineau, Louis-Joseph, 214, 218, 241, 242
PARKMAN, Francis, 44
Pathfinder, 27
Patrie, La, 29
Patriote, Le, 216
Patriotes, Les, 205, 206, 219
Paulina, 14

Péan, Michel-Jean-Hughes, 127, 138
Pèlerin de Sainte-Anne, Le, 12
Pénissault, 138
PHELAN, James, 10
Phipps, William, 82, 83, 84, 93, 107, 158, 225
Picounoc le maudit, 12
Pierre Radisson, roi des coureurs de bois, 17, 71, 74
Pionniers canadiens, Les, 52
PLASTRE, Guy, x
Plessis, Mgr, 181
PLUTARQUE, 95
Poèmes antiques, 195
Poèmes barbares, 195
Poignet d'acier, 30
Pompadour, Antoinette Poisson, marquise de, 127, 138
PONSON DU TERRAIL, 243
Ponteil, F., 229
POTVIN, Damase, 14, 46-49, 221, 224
Pour bâtir, 15
Prescott, sir Robert, 188
Prise de Montréal, La, 177, 190, 191, 192, 232
Prisonnier de Chillon, Le, 118
Procter, général Henry A., 180

Q

Quentin Durward, 240
Quo vadis ? 14

R

RABELAIS, François, 26
Radisson, Pierre, 56, 74
Ramsay, M. de, 139
Rebelle, Le, 198
Récamier, Mme de, 229
Récit des temps héroïques où fut fondée la Nouvelle-France, 46, 49
Relations des Jésuites, 40, 45, 47
Relève, La, 17
René, 26
Répertoire national, Le, 27
Revue canadienne, La, 99, 200
Revue de l'Université d'Ottawa, 230
Ribaud, Les, 13, 205, 210, 211, 212, 213, 214, 243
Richelieu, cardinal Armand de, 63
Riel, Louis, I, 126
RIVARD, Adjutor, 14
Robe noire, La, 46–49
Roberval, Jean-François de La Rocque de, 25, 43
Robinson Crusoé, 23
ROBINSON, J.-H., 30
Roebuck, John Arthur, 4
Roman canadien-français, Le, 182
Roman historique, Le, 240, 241
Roman historique canadien-français, Le, 239
Romantisme littéraire au Canada français, Le, 239, 243
ROQUEBRUNE, Robert de, 17, 214, 215, 216, 219, 233, 235,
ROUSSEAU, Edmond, 12, 77, 84, 86, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 121, 126–130, 135, 140, 141, 222, 236, 242, 244
ROUSSEAU, Jean-Jacques, 26
ROUTHIER, Adolphe-Basile, 14, 43
ROY, Pierre-Georges, 53, 240
ROY, Régis, 13, 72, 76, 77, 84, 91, 93, 221
Ruche littéraire, La, 10

S

« Sagamo du Kapskouk, Le », 38, 39
Saint-Castin, baron de, 51
SAINTE-BEUVE, Charles-Augustin, 243
Sainte-Hélène, Jacque Lemoyne de, 90, 91
Saint-Luc, La Corne de, 137

Saint-Ovide, Joseph Mombeton de, 88
Saint-Pierre, Louis-Hyacinthe Castel de, 72
Salaberry, colonel de, 178, 179, 181
SAND, George, 242, 243
Satanstoe, 27
Saunders, amiral, 125
SCOTT, sir Walter, 9, 11, 239, 240, 241, 242, 244, 245
Sentiment national en Allemagne, Le, 229, 231
Sève immortelle, La, 14, 148–154, 158, 160, 161, 162, 163, 164, 175
Sheaffle, général Roger Hale, 180
Shirley, William, 109
Soirées canadiennes, Les, 10, 14, 25, 38, 40, 224
SOULIÉ, Frédéric, 10, 40
Stuart, Marie, 240
Subercase, Daniel d'Auger de, 51, 52, 88
SUE, Eugène, 10, 40

T

Tableau de la Rivière Ouelle, Le, 38
TACHÉ, Joseph-Charles, 9, 38, 39, 40, 49, 54, 221, 224
TACITE, 95, 239
TARDIVEL, Jules-Paul, 43
TASCHEREAU-FORTIER, Mme Alexandre, 99, 105
TAYLOR, Margaret, x, 239, 240
Tête-Plate, La, 30
Thibodeau, Marie-Hélène, 112, 113
THIERRY, Augustin, 5, 6
THIL-LORRAIN, Michel-Materne, xi, 31, 177, 179, 180, 181, 196
THOMAS, Alphonse, 12
THUCYDIDE, 95
TITE-LIVE, 95
TOCQUEVILLE, Alexis de, 3
Tour du monde en 80 jours, Le, 206
TOWIANSKI, 229
Tracy, Alexandre de Prouville, marquis de, 80
Trappeurs de la baie d'Hudson, Les, 30
TREMBLAY, Rémi, 12
Trésor de Bigot, Le, 121, 124
TROBRIAND, Régis de, xi, 197, 198, 199, 218, 219, 220
Trois Légendes de mon pays, 38

U

Un épisode de la guerre de Conquête, 13, 121, 130, 145, 155
Un revenant, 12
Une fête de Noël sous Jacques Cartier, 24
Une fleur d'Acadie, 18, 99, 111, 234
Une intrigante sous le règne de Frontenac, 13, 77

V

Varin de La Marre, Jean-Victor, 127, 138
Vaudreuil, Pierre de Rigaud de, 122, 127, 128, 129, 139, 241, 242
Veillées canadiennes, Les, 10
Vengeance fatale, 13, 203, 209
Vergor, Louis Du Pont de Chambon de, 124, 125, 126, 129, 132
VERNE, Jules, xi, 12, 205, 206, 207, 208, 219, 220
Vetch, Samuel, 107
Vie inspirée de Jeanne Mance, La, 49
Vieux Muet, Le, 13, 177, 188, 189
VIGNY, Alfred de, 242
Villedieu, M. de, 87

Villiers, Nicolas-Antoine Coulon de, 108, 109
Vingt mille lieues sous les mers, 206

W

Walker, amiral, 133
Walley, major, 78
Washington, George, 90
Waverley Novels, 11, 239, 240, 241, 242
Weir, James, 202
Winslow, John, 101, 102, 115
Winter, M., 4
Wolfe, James, 125, 126, 241

Z

ZIMMERMANN, Alfred, 228

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant propos IX

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE : LES THÈMES POSITIFS 21

Chapitre premier : la légende de l'Iroquoise 23

Chapitre II : les missionnaires 37

Chapitre III : les pionniers 51

Chapitre IV : les soldats 77

DEUXIÈME PARTIE : LES THÈMES NÉGATIFS ... 97

Chapitre premier : la déportation des Acadiens 99

Chapitre II : la trahison de Bigot 121

Chapitre III : France ou Canada 143

Chapitre IV : la victoire morale 157

Chapitre V : les guerres canado-américaines 177

Chapitre VI : les Troubles de 1837-1838 197

CONCLUSION 221

Appendice I 239

Appendice II 247

BIBLIOGRAPHIE 253

INDEX 273

Achevé d'imprimer
le 8 juin 1970
aux Ateliers de l'ÉCLAIREUR, ltée
Beauceville (Québec) Canada



BNQ
000 427 024